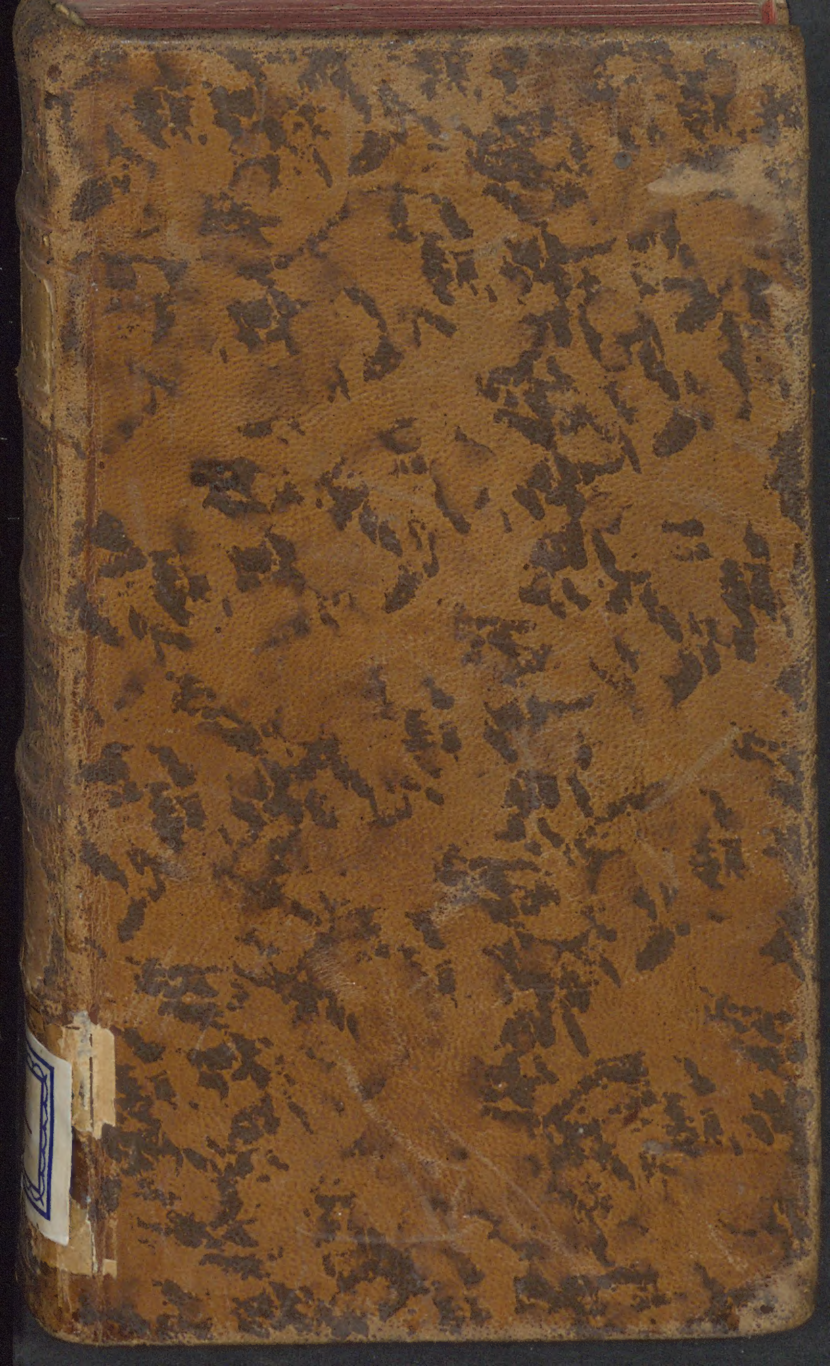
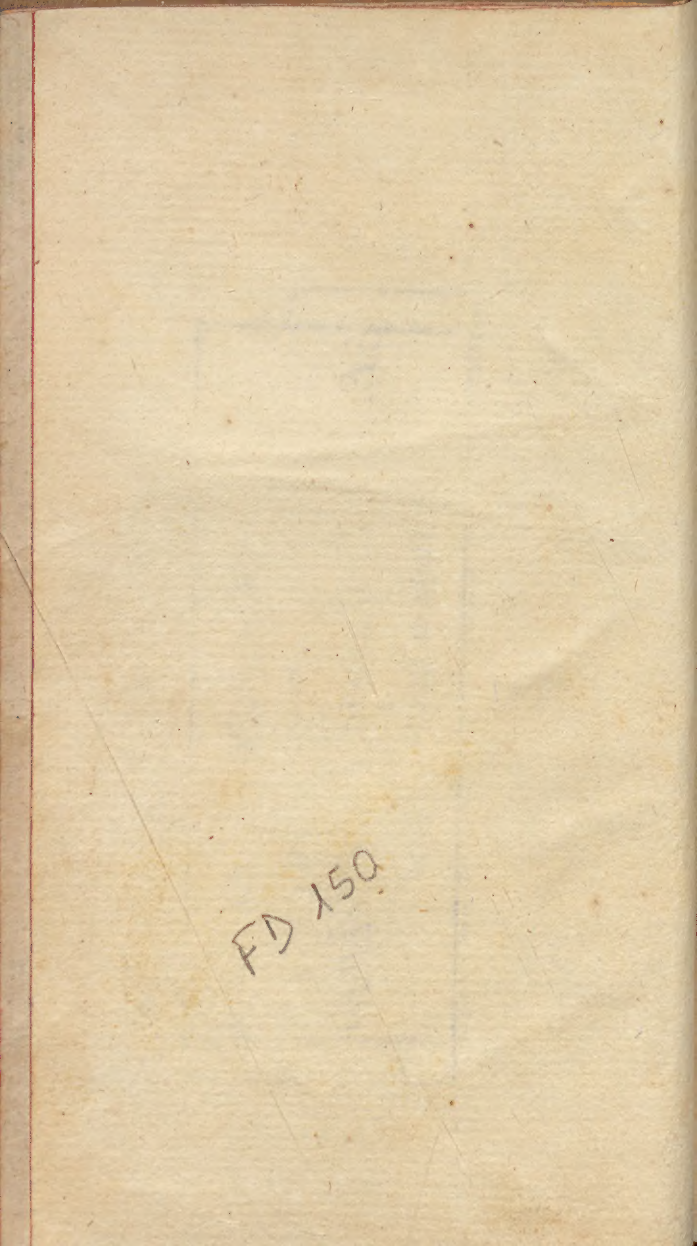







FD 150

TRAITÉ
DE
LA PAIX
INTÉRIEURE.

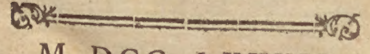
EN QUATRE PARTIES.

DIXIEME ÉDITION

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur, & mise dans un meilleur ordre.



A PARIS,
Chez CLAUDE HERISSANT Fils, Imprimeur, rue Notre-Dame, à la croix d'or, & aux trois Vertus.



M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



A
LA REINE.

MADAME,

LORSQUE je prends la liberté d'offrir à VOTRE MAJESTÉ le Livre de la Paix intérieure, je remplis deux objets des plus importants. Sous vos augustes auspices, je fais passer dans les mains de vos Sujets les principes solides du vrai bonheur; & je leur en présente l'application dans l'assemblage de vos vertus. Quel plus puissant attrait, MADAME, *pour les porter à entrer dans les voies que je leur trace! Leur fidélité à y mar-*

cher ſera également & le fruit & la récompenſe du zele qui anime VOTRE MAJESTÉ *pour la gloire de Dieu, & pour la félicité des Peuples qui vous ſont ſoumis. Je ſuis avec le reſpect le plus profond.*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur & très-fidele Sujet,
F. AMBROISE DE LOMBEZ, Capucin.

PRÉFACE.

ON écrit ſans fin, dit le Sage : mais ſi on ſe bornoit à ce qui intéreſſe véritablement l'homme, ſes béſoins ſont ſi étendus, ſon goût eſt ſi varié, la vérité eſt ſi féconde, qu'il n'y auroit plus d'inutilité dans la multiplicité des livres.

Le Traité qui va ſuivre cette courte Préface, eſt aſſurément du nombre des Livres utiles, par rapport à ſon ſujet. S'il l'eſt auſſi dans la maniere dont on le développe, c'eſt au Lecteur d'en juger. On l'avertit ſeulement qu'il eſt diviſé en quatre Parties. La premiere enferme les excellences de la Paix intérieure : dans la ſeconde, on détaille les obſtacles, qui s'oppoſent à cette paix, & les moyens de les vaincre : dans la troiſieme, on donne les moyens les plus propres à procurer cette paix : & dans la quatrieme, on en enſeigne la pratique. S'il ſemble au Lecteur exact, qu'on pouvoit faire une diviſion plus ſimple, ſavoir, en théorie & en prati-

que ; il peut ſe donner le plaiſir innocent de cette méthode, & rapporter tout à ces deux objets : l'Ouvrage rentre de lui-même dans cette diviſion. On trouvera la théorie mêlée de pratique, & l'on découvrira que dans la pratique, la ſpéculation revient ſouvent : ſoit mêlange utile, ſoit confuſion d'idées, le jugement du public & les ſuccès du Livre en décideront.

On voit tous les jours des perſonnes pieuſes & pleines de bonne volonté, mais troublées par une trop grande activité, dévorées par les ſcrupules, inégales dans leur conduite, emportées par leur imagination, toujours hors d'elles-mêmes, & toujours privées de la vraie paix de l'ame, qui eſt le fondement de la ſolide piété. Le deſir de leur affermiſſement, & de leurs progrès dans la vertu, a déterminé l'Auteur à faire part à ces Dévots troublés de ce qu'il pouvoit avoir appris de cette paix intérieure dans la retraite, par ſes lectures & par ſes réflexions. Peut-être dira-t-on que les maximes ſont bonnes, mais que quelques-unes ſont déplacées. Si elles peuvent être

utiles aux ames, falloit-il les ſupprimer, parce qu'elles ne viennent pas ſe placer d'elles-mêmes ; quoiqu'elles ne ſoient pas étrangeres à l'Ouvrage ?



Avertissement sur cette dixieme Édition.

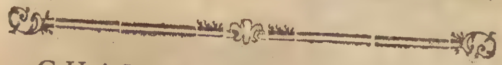
LES augmentations & les corrections rendent cette dixieme Edition beaucoup supérieure aux premieres. On a pris un soin particulier que la beauté des caracteres & du papier y répondissent. Nous devons en avertir le Public, afin de le prévenir contre les contrefactions, qui non-seulement sont un vol manifeste contre les Auteurs & les Libraires, mais encore envers le Public, à qui l'on fait tort en lui présentant un Ouvrage souvent rempli de fautes, mal imprimé & en mauvais papier.



TRAITÉ DE LA PAIX INTÉRIEURE.

PREMIERE PARTIE.

EXCELLENCE DE CETTE PAIX.



CHAPITRE PREMIER.

La Paix intérieure affermit en nous le regne de Dieu.

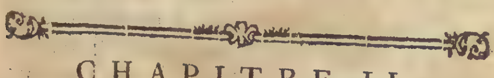


TOUTE notre piété ne doit tendre qu'à nous unir à Dieu par la connoiſſance & par l'amour ; à le faire regner en nous par notre dépendance abſolue & continuelle, par une fidele correſpondance à ſon attrait intérieur & à tous ces mouvemens, en attendant qu'il nous faſſe régner avec lui dans ſa gloire

Or, ſans la paix intérieure : tous ces avantages ne peuvent être en nous que très-imparfaitement : le trouble interrompt nos méditations, alors notre ame affoiblie ne s'éleve à Dieu qu'avec peine, & les violentes ſecouſſes qu'elle ſouffre, altérent beaucoup en nous la tranquillité & la ſolidité de ſon regne. Notre cœur eſt toujours ſon trône, mais c'eſt un trône chancelant, qui menace d'une ruine prochaine, c'eſt ſon ſiege; mais un ſiege mal aſſuré, ou il ne peut trouver le repos. Auſſi le Prophête dit que Dieu habite dans la paix : (*Pſ.* 75.) ce n'eſt pas qu'il n'habite auſſi dans l'ame du juſte agité, mais il n'y eſt que comme étranger ; parce que la confuſion qui y regne ne lui permet pas de s'entretenir familiérement avec elle, & que l'agitation qu'il y ſouffre le menace d'en être bientôt chaſſé. Car une ame qui eſt encore violemment agitée, n'eſt pas pour l'ordinaire ſolidement établie dans la juſtice : mais celle qui s'eſt long-temps ſoutenue dans la paix eſt comme une maiſon établie ſur le roc, à l'épreuve des orages & des vents : Dieu y fait ſa demeure avec plaiſir & avec aſſurance. C'eſt cette maiſon qu'il veut qu'on lui bâtiſſe, (*Lib. II. des Rois, ch. 7.*) où il puiſſe avoir une demeure fixe & permanente : peu ſatisfait d'habiter dans ces

pavillons qu'on tend le soir, & qu'on enleve le matin : qui flottent à tout vent, & qui n'ont rien de solide : vrais symboles d'une ame que le trouble fait varier à l'infini, par toutes les passions qui le causent & qui la rendent toujours inégale & différente d'elle-même.

Les Saints souffrent aussi quelquefois des tribulations dont les eaux pénétrent jusqu'à leur cœur ; leurs peines intérieures sont accompagnées de troubles & de divers mouvemens : mais toutes ces épreuves ne sont, pour ainsi dire, que dans l'extérieur de leur ame, la partie la plus intime jouit toujours de la paix, Dieu n'est point agité dans l'intérieur de son tabernacle.



CHAPITRE II.

Elle nous dispose aux communications divines.

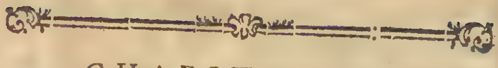
CEtte paix laisse à Dieu toute la liberté d'opérer dans nos ames, de les éclairer, de les enflammer de son amour, de les conduire comme il veut. Au-lieu que le trouble forme comme un nuage, qui nous dérobe une partie de sa lumiere, & un bruit confus qui nous empêche d'entendre sa voix. C'est pourquoi il dit par son Prophête, qu'il nous

conduira dans la ſolitude, pour parler à notre cœur. (*Oſée* ; 2. v, 14.) Cette ſolitude néceſſaire à un entretien doux & familier avec Dieu, conſiſte plutôt dans le ſilence de l'ame que dans la ſéparation d'avec les hommes, qui ſeul n'eſt pas capable de nous donner le recueillement. Le bruit qui nous eſt ſi propre, qui ſe fait au fond de nous-mêmes & qui affecte les puiſſances où Dieu veut opérer, nous diſtrait, bien plus que celui qui nous eſt étranger, & qui ne frappe que nos oreilles. On peut être fort recueilli & vivement touché de Dieu au milieu du tumulte des créatures ; & en effet Ezéchiel l'eſt au milieu d'une troupe confuſe d'eſclaves gémiſſans. (*Ezéch.* 1.) Mais on ne ſauroit gueres être recueilli dans la multitude des penſées, dans l'émeute des paſſions, & dans la confuſion de l'ame. Auſſi Dieu ne dit pas qu'il nous conduira dans la ſolitude pour parler à nos oreilles, mais pour parler à notre cœur : il demande donc de nous la ſolitude intérieure. Sans ce ſilence de l'ame, on ſera ſeul ſans être ſolitaire & , comme dit S. Bernard, une cellule religieuſe ſera moins une ſainte retraite qu'une honorable priſon. * Pour entendre, comme Magdelaine, les paroles de vie qui ſortent de la bouche de Jeſus il faut être,

* Bern. De vitâ ſolit. ad Fratres de Mont.

comme elle, dans un profond ſilence & dans un parfait repos.

Ainſi donc que Dieu ſoit avec nous, & qu'il ſe communique à notre ame, il faut nous tenir en paix. *Soyez humble & en paix*, dit l'imitation de Jeſus-Chriſt; (*Liv.* 2. *ch.* 8.) ſoyez dévot & tranquille, & Jeſus reſtera avec nous. Et quittant ce monde, il nous a aſſuré qu'il ſeroit avec nous juſqu'à la conſommation des ſiécles, mais auſſi il a voulu que nous fuſſions en paix. Il la laiſſe à ſes Apôtres comme un gage de ſon amour & un ſentiment de leur préſence; & il leur ordonne de la porter dans tout le monde, avec la lumiere de la foi. En quelque maiſon que vous entriez, leur dit-il, dites d'abord : Que la paix ſoit dans cette maiſon. (*Luc.* 10.) Il leur en avoit donné l'exemple en les ſaluant par ces paroles. La paix ſoit avec vous. (*Luc.* 24.) Saint François qui ne ſe ſervoit point d'autre forme de ſalutation, aſſure que Dieu le lui a révélée. C'eſt en effet l'abrégé de tous les ſouhaits heureux : auſſi l'Egliſe termine tous les Offices par la demande de la paix pour cette vie, & de la gloire pour l'autre; parce qu'après la gloire du Ciel, la paix de l'ame eſt ce qu'il y a de plus excellent.



CHAPITRE III.

Elle est très-propre à nous faire discerner les mouvemens de Dieu.

UN autre grand avantage de cette paix, c'est qu'elle nous fait discerner les mouvemens de Dieu, de ceux du Démon, ou de notre amour-propre. L'esprit de Dieu nous met en recueillement & en paix ; au-lieu que le mauvais esprit porte en nous la dissipation & le trouble. J'écouterai ce que Dieu me dira au fond du cœur, dit le Roi Prophête ; car ces divines paroles ne sont que des paroles de paix. (*Ps.* 84. ℣. 9.) Le Démon peut bien produire en nous quelqu'apparence de cette paix intérieure, & à la satisfaction de notre amour-propre, nous faire ressentir quelque chose qui semble en approcher : mais les ames expérimentées ne s'y méprendront pas, comme celui qui a vu le jour, ne prendra jamais la lueur d'une lampe pour le plein midi.

De quelle utilité n'est-il pas pour tout le détail de la vie, de savoir ainsi discerner les mouvemens de Dieu d'avec ceux qui ne sont pas de lui ? A combien d'égaremens ne se livre-t-on pas, pour

ne ſavoir pas faire ce diſcernement, & combien cette paix, qui après la foi; la ſainte doctrine & l'obéiſſance; eſt un des plus grands moyens de ne s'y pas méprendre, ne doit-elle pas nous être précieuſe? Que de ſcrupules levés? Que d'illuſions diſſipées! Que d'entrepriſes imprudentes mieux dirigées! Que de fauſſes dévotions rectifiées, ſi l'on ne ſortoit jamais de cette paix qui nous porte à Dieu ſans bruit & ſans trouble, & ſi l'on tenoit du moins pour ſuſpect tout ce qui peut en altérer la douceur.

Je dis pour ſuſpect, & non pas toujours pour faux; parce que ſouvent un mouvement de Dieu eſt accompagné d'un autre qui naît de notre fond: & c'eſt ce dernier qui nous agite, & qui nous trouble. C'eſt le défaut ordinaire des naturels actifs, qui font entrer leur propre ardeur dans toutes leurs actions. Leur imagination s'enflamme aiſément; & ils ne peuvent en venir au point d'agir long-temps d'une maniere paiſible, que par un long uſage de recueillement & de la paix, & qu'à force de modérer leur naturel & d'amortir leur activité. Mais pour ceux-là mêmes la paix eſt un moyen de diſcerner les mouvemens de Dieu d'avec ceux qui naiſſent du fond de leur naturel. Car, ſi au moment qu'ils ſe ſentent animés d'une ardeur empreſ-

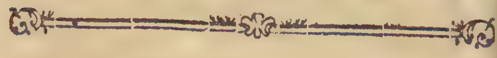
ſée pour le bien qu'ils ſe propoſent de faire ; ils ſavant s'arrêter tout court, invoquer le Seigneur, ſe donner le temps de réfléchir, changer d'objet pour quelque temps, ils verront bientôt l'empreſſement tomber, & le trouble ſe calmer, & ſi leur deſſein vient de Dieu, la paix reſtera ſeule au fond de leur cœur, avec la bonne volonté à laquelle il l'a promiſe ; au lieu que cette épreuve fera tout évaporer, s'il n'y a que du naturel & de l'humain. Tant que durera ce mouvement empreſſé & cette eſpece de fermentation intérieure, ils doivent être perſuadés qu'il y a dans leur conduite beaucoup d'humain, beaucoup de leur propre activité, & que c'eſt peut-être tout ce qui s'y trouve.

La paix intérieure eſt donc une marque qui nous fait reconnoître les mouvemens de Dieu ; & non-ſeulement elle nous les fait diſcerner dans leur naiſſance, mais encore dans leurs effets. Plus ils deviennent forts, plus la paix augmente : les travaux même qu'ils nous font entreprendre ne nous troublent point, parce qu'ils tiennent de la pureté de leur principe, qui eſt d'une activité infinie & d'une paix inaltérable. Il faut pourtant avouer qu'il eſt rare qu'on ne ſe diſſipe un peu, même dans un travail de véritable & pur attrait, &

que ce profond calme ne souffle quelque altération, sur-tout dans le commerce avec les hommes. Les Saints eux mêmes l'ont reconnu par leur expérience ; & le repos que le Seigneur fit prendre à ses disciples, en les tirant de la foule au retour de leurs courses Apostoliques, (*Marc.* 6.) nous fait assez comprendre qu'il est bien rare qu'on quitte le travail aussi recueilli & aussi tranquille, qu'on l'étoit en s'y mettant ; que la société des hommes n'altére un peu la douceur du commerce que l'on goûtoit en ne conversant qu'avec Dieu. (1) Mais l'émotion intérieure n'est pas considérable & encore ne vient-elle qu'insensiblement lorsqu'on est attentif à ne se communiquer qu'autant qu'il est nécessaire ; le même mouvement divin, qui nous porte à agir, nous inspire toujours cette circonspection. Il est tout ensemble un aiguillon qui nous presse, & un frein qui nous retient ; au lieu que le faux attrait nous passionne d'abord, ne nous donne pas un moment de relâche, ne nous laisse pas le temps de nous recueillir ; & bien-loin de nous inspirer de la circonspection, il ne nous permet pas même de penser qu'elle puisse être nécessaire, dès qu'il ne nous présente que du bien. Néan-

(1) Quoties inter homines fui, minor homo redii. *A Kemp. lib. 3. c. 3.*

moins ce mouvement qui nous vient du Démon, ou de nous-mêmes, quelque louable que paroisse le travail où il nous porte, commence toujours par le trouble, & finit assez souvent par le crime



CHAPITRE IV.

Elle nous est d'un grand secours contre les tentations.

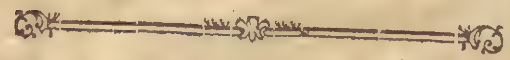
QUels secours cette paix ne nous fournit-elle pas contre les tentations? Dans cet état de recueillement, d'attention sur notre intérieur, de possession de nous-mêmes, rien ne se passe en nous que nous n'appercevions d'abord. Nous voyons la tentation dès sa naissance, lorsqu'elle est encore sans force, qu'il est facile d'en arrêter les progrès. Dans ce silence intérieur, on entend d'abord le mouvement de la flêche qui vole légérement durant le jour, & de l'ennemi qui se glisse sourdement dans les ténébres: (*Ps.* 90.) mille traits tombent à notre gauche, & dix mille à notre droite, & pas un seul ne nous atteint. Notre force & notre salut sont dans le repos & dans le silence. (*Is.* 3. ℣. 15.) Notre ame toute recueillie, & pour ainsi dire, toute conçentrée en elle-même, est très-forte,

& comme impénétrable à ſes ennemis, étayée qu'elle eſt d'ailleurs par les graces ſingulières dont Dieu récompenſe ſa fidélité.

Le trouble au contraire nous agite de toutes parts, nous déconcerte, & nous rend auſſi faciles à être vaincus qu'une armée en déſordre, où on ne diſtingue point ſes freres d'avec ſes ennemis, où l'ordre s'eſt mal donné, & encore plus mal exécuté; & où le nombre des combattans, qui devroit en faire la force, ne fait qu'en augmenter la confuſion. Le grand ſecret dans les périls eſt de ſe poſſéder. Celui à qui la tête tourne ſur le penchant d'un précipice y tombera infailliblement. A l'aſpect du danger, il tremble, il eſt ſaiſi d'effroi, ſa vue ſe trouble, ſon ſang ſe glace, le diſcernement & la force l'abandonnent en même temps, il n'eſt plus en état, ni de choiſir les moyens propres à ſe tirer du péril, ni de les mettre en œuvre: figure bien naturelle de la ſituation d'une ame troublée par la crainte exceſſive de ſuccomber à la tentation. Depuis que mon cœur eſt dans le trouble, dit le Prophête Roi, mes forces ſe ſont retirées de moi: tous les objets capables de me conſoler & de me ſoutenir ont diſparu à mes yeux; & je me vois enſéveli dans une nuit profonde. (*Pſ.* 37.)

Si cette ame se soutient, ce ne peut être que par un espèce de miracle, & par le secours d'une grace toute particuliere, que Dieu ne manque point de donner à celle qui ne s'en est point rendue indigne, & dont le trouble vient plus de crainte excessive, que d'infidélité. Mais n'en seroit-ce pas une, que de se livrer à cette inquiétude toujours mêlée d'une secrette défiance du secours de Dieu, aussi-bien que de la propre foiblesse; de négliger les avis d'un Directeur qui prescrit dans ces occasions une contenance plus ferme, & enfin de perdre la paix intérieure contre l'attrait qui nous y porte ?

Outre les tentations que la paix de l'ame nous aide à surmonter, elle nous en épargne un grand nombre, que la légéreté, la disposition & la facilité à suivre nos penchans nous occasionnent ordinairement.



CHAPITRE V.

Elle nous aide beaucoup à nous connoître nous-mêmes.

UN autre grand bien que cette paix nous procure, est la connoissance de nous-mêmes, incompatible avec le trouble intérieur. Dans une eau bien tran-

quille on diſtingue les plus petits grains de ſable ; & dans la paix de l'ame on apperçoit ſes plus légeres fautes : on ſe voit tel que l'on eſt, on ſe connoît & on ſe mépriſe ; car ſe connoître & ſe mépriſer ſont deux choſes inſéparables ; delà naît l'humilité, qui eſt le fondement de tout édifice intérieur. Il eſt vrai que cette paix même pourroit bien nous enfler le cœur, ſi nous nous arrêtions à nous conſidérer avec complaiſance dans cette égalité & dans ce calme, au lieu de porter nos regards ſur les défauts qui nous défigurent. Mais cet inconvénient eſt commun à la paix intérieure & à tous les autres biens. Hé ! de quoi l'orgueil ne ſe nourrit-il pas, lui qui vit quelquefois de ſa propre deſtruction, & qui renaît de ſes cendres ? Pour éviter cet écueil, il ne faut pas craindre d'être en paix, ni même l'appercevoir ! Les brebis ne quittent point leur peau, parce que les loups s'en couvrent quelquefois dit ſaint Auguſtin. Abandonner le bien pour fuir la vanité qui en pourroit naître, ce ſeroit ſe rendre méchant par la crainte de le devenir.

Si vous ne vous regardez dans cette paix que par pure néceſſité ; ſi vous vous enviſagez d'un œil ſimple & modeſte, comme une perſonne parfaitement déſabuſée des graces dont la nature l'a fa-

vorisée, se présente devant le miroir pour s'arranger d'une maniere honnête, sans s'y laisser amuser par la vanité, & aussi-tôt oublie sa figure, comme dit l'Apôtre S. Jacques, (*ch.* 1. ℣. 28.) jusqu'à ce que le besoin l'y ramene : si vous vous considériez en esprit de désapropriation, comme vous consideriez les autres : si vous regardez en vous le don de Dieu, & non vous-même dans le don de Dieu, si vous vous perdez de vue autant qu'il le faut, pour ne voir que Dieu opérant en vous & avec vous, vous ne deviendrez pas admirateur de vous-même, en vous contemplant dans cette tranquillité ; parce que vous verrez qu'elle ne vient pas de votre fond, & qu'au contraire vos passions & votre légéreté la troubleroient sans cesse, si le frein de la grace ne les retenoit. Les réflexions de complaisance sur vous-même seront écartées par des retours simples vers Dieu. Se rendissent-elles toujours plus importunes, vous n'en devriez être que plus vigilant à la conservation de notre paix : elle ne sauroient la troubler, si vous ne vous en allarmez pas ; & elles l'affermiront même si en vous tentant de vaine gloire, elles vous portent à vous mépriser.

CHAPITRE VI.

Elle entretient en nous la ſimplicité.

LA paix intérieure nous humilie encore par la piété ſimple & modeſte qu'elle nous inſpire. Elle n'affecte rien de ſingulier, parce que tout ce qui n'eſt pas commun, & qu'elle ne trouve pas en elle-même, la gêneroit & la mettroit dans un état violent. On ne voit en elle, ni ces anthouſiaſmes d'une ferveur ſenſible, qui emportent bien loin une ame, ſans l'approcher beaucoup de Dieu ; ni les peintures animées, qui charment notre imagination, & qui nous donnent une ſi haute idée de nous-mêmes ; ni cette douceur trompeuſe d'une imagination échauffée, qui affoiblit notre tempéramment, & encore plus notre humilité. Un commençant eſt enchanté de ces attraits équivoques, & il n'eſt point d'effort qu'il ne faſſe pour ſe les procurer, tandis qu'il néglige la paix de l'ame, qui n'a rien d'éclatant, mais qui eſt d'autant plus utile à notre ſanctification, qu'elle eſt moins flatteuſe pour notre vanité.



CHAPITRE VII.

Elle aide beaucoup au recueillement.

ON ſait aſſez la néceſſité du recueillement pour la vie intérieure. Tous les livres ſpirituels en parlent fort au long, & preſcrivent pour cela différentes pratiques, les bonnes penſées, l'attention à la préſence de Dieu, &c. Mais pour moi, je crois que le moyen le plus néceſſaire, le moins ſujet aux inconvéniens, & ſans lequel les autres ne peuvent gueres être d'un grand uſage, c'eſt la paix intérieure. Les autres pratiques peuvent nous appliquer trop, quelquefois nous amuſer, & ſouvent nous diſtraire juſqu'à interrompre en nous l'opération de Dieu : elles ne vont pas directement juſqu'à la ſource la plus ordinaire de nos diſſipations, qui eſt dans nos paſſions & dans notre activité ; & quelquefois elles n'ont d'autre effet que de trop échauffer l'imagination. Si elles n'occupent que l'eſprit, c'eſt une perte de temps : ſi elles vont au cœur par l'eſprit, c'eſt un détour. Ne pourroit-on pas aller directement à celui qui eſt le ſiége du bien & du mal. C'eſt au cœur de Jéruſalem que Dieu veut que l'on

l'on parle. (*Is.* 40. ℣. 2.) Le moyen le plus court d'éloigner les penſées inutiles & volages, de n'en avoir que de pieuſes & de touchantes, c'eſt de faire ceſſer tous les mouvemens des paſſions. On doit même ſe défier de ceux qui ſemblent produits par la grace & par la vertu, dès qu'il altérent notre tranquillité. Réglons le cœur, & tout ſera réglé en nous : Soyons en paix, & nos penſées, comme celles de Dieu, ne feront que des penſées de paix. (*Jerem.* 29. ℣. 11.) Celles qui nous troublent, ont leur ſource dans le cœur plutôt que dans l'eſprit. Le cœur dirige l'eſprit comme il veut, il le regle, s'il eſt réglé lui-même, mais s'il ſe paſſionne, il obſcurcit les lumieres de l'eſprit. Le cœur eſt toujours le maître au-dedans de nous, s'il ſe livre à l'humeur, au caprice, à l'emportement, il trouble, il déconcerte tout l'intérieur, il aſſujettit tout, & il eſt rare que l'eſprit même le plus raiſonnable, n'éprouve la tyrannie d'un cœur paſſionné. Or eſt-ce à l'eſclave, ou au maître, qu'il faut s'adreſſer pour traiter de paix? Tandis que celui-ci ne ſera pas tranquille, l'autre pourra-t'il être recueilli? Et ſi, par impoſſible, il l'étoit, quel feroit ce recueillement, qu'une oiſiveté intérieure, & une eſpece de ſtupidité, où l'eſprit ſe-

roit, non pas proprement ſans diſtractions, mais en quelque maniere ſans penſées; & où il s'occuperoit ſecrettement de ſon inaction; en attendant que le cœur tranquilliſé lui fournît, ou lui permît quelque réflexion ſuivie? Ainſi quand le recueillement ne ſeroit qu'une application de l'eſprit, on n'y réuſſiroit jamais ni auſſi-bien, ni auſſi-tôt que par la paix du cœur. Mais ſi le recueillement a ſon principe encore plus dans le cœur que dans l'eſprit, comme il paroît certain, on s'efforceroit en vain de ſe le procurer, ſi l'on ne travaille ſur le fonds de la paix intérieure.

L'expérience nous apprend tous les jours que la plus dangereuſe diſſipation part du cœur, & que la multitude des penſées ne nous nuit que médiocrement, ſi les affections déréglées ne s'y mêlent. Que votre eſprit voltige ſur différens objets, ou par néceſſité, ou par légéreté; ſi votre cœur ne ſort point avec lui, vous vous trouverez dans une facilité à revenir à Dieu qui eſt une eſpece de recueillement habituel, à la vérité moins parfait que l'actuel, mais qui dans la néceſſité peut tenir ſa place. Si la diſſipation au contraire part du cœur, ou ſi elle y eſt entrée, & ſur-tout ſi elle s'y eſt établie, le mal ſera grand, & le remede difficile;

vous ſerez tout dérangé, vous ne vous retrouverez plus en vous-même, & ce ne ſera qu'à force de temps, d'oraiſon, de retraite & de mortification, que vous parviendrez à vous recueillir.

CHAPITRE VIII.

Pluſieurs autres avantages.

JE ne finirois jamais, ſi je voulois faire l'énumération de tous les biens qui nous reviennent de cette paix. Elle attire dans nos cœurs des délices inexprimables, & par-là elle nous dégoûte des plaiſirs ſenſibles qui deviennent fades & inſipides pour ceux qui ont goûté cette paix délicieuſe, qui ſurpaſſe tout ſentiment (1). C'eſt par ces douceurs que Dieu nous attire à ſon ſervice (2), & qu'il prémunit nos cœurs contre les attraits de la volupté (3). Elle nous forme un caractere uni & une conduite égale, qui charment les hommes, & qui plaiſent beaucoup à Dieu, au lieu que ſans elle on eſt ſouvent d'un moment à l'autre, ſi peu

(1) Pax Dei quæ exſuperat omnem ſenſum *Philip.* 42. ℣. 7.

(2) Pax Chriſti... in quâ vocati eſtis. *Col.* 3. ℣. 15.

(3) Pax Dei cuſtodiat corda veſtra *Philip.* 4.

ressemblant à soi-même, qu'on déplaît à Dieu & aux hommes. Elle nous donne un air modeste; doux, paisible, simple, ingénu, accommodant, qui fait honneur à la piété, & qui lui concilie l'estime & l'affection des personnes les plus prévenues contre elle.

Enfin on peut dire de cette paix ce que l'Apôtre dit de la piété, dont elle est comme l'ame & la vie, qu'elle est bonne à tout, & qu'elle nous procure toutes sortes de biens pour la vie présente, & pour la vie future. (1. *Ep. à Tim. Chap.* 4. ℣. 8.) Si vous voulez vous entretenir avec Dieu, il faut vous mettre en paix, puisqu'il ne parle que le langage de la paix, qui ne peut-être bien entendu que de ceux qui se renferment tranquillement dans leur propre cœur. (*Ps.* 84. ℣. 9.) Tandis que vous êtes dans le trouble, vous parlez un autre langage que lui, vous n'entendez pas le sien; & s'il est permis de s'exprimer ainsi, il n'entend point le vôtre; vous êtes pour lui un étranger qu'il ne connoît pas, & un barbare qu'il n'entend pas. Si vous voulez vous unir à lui par la sainte Communion, préparez à ce Roi pacifique une demeure de paix. (4). C'est dans la re-

(4) Mane in secretto, & fruere Deo tuo, *Imitatio Christi, lib.* 4. *c.* 12.

traité intérieure, & dans le ſilence de l'ame, qui veut que vous jouiſſiez de lui. L'ancien Agneau Paſchal ſe mangeoit debout, à la hâte, les reins ceints, & dans une entiere diſpoſition au mouvement & à la marche ; mais le nouveau ſe mange dans le repos du Cénacle, & dans la ſituation la plus tranquille (5) Voulez-vous rendre au prochain quelque aſſiſtance corporelle ? Agiſſez-en paix ; ſans quoi vous ſerez dur, impatient & déſobligeant, même avec la meilleure intention & dans les ſervices les plus capables d'obliger. Voulez-vous le ſervir utilement dans ſes beſoins ſpirituels ? Obſervez-vous encore plus ſoigneuſement : car ſi l'impreſſion de votre zele vient à troubler l'économie de votre paix, vous parlerez trop, vous agirez ſans réflexion ; au-lieu d'attendre le moment de Dieu, vous ſaiſirez celui de votre ardeur impatiente ; vous vous épuiſerez d'onction & de recueillement ; & ſans pouvoir réuſſir au bien que vous projettez pour les autres, vous vous ferez à vous-même le mal que vous ne penſez pas. Enfin ſi vous voulez travailler à votre ſanctification, ſou-

(5) Les Hébreux mangeoient couchés ſur de petits lits : & c'eſt dans cette ſituation que Jeſus-Chriſt inſtitua l'Euchariſtie, après le repas ordinaire qu'il prit avec ſes Apôtres.

venez-vous qu'elle eſt l'ouvrage du ſilence & de la paix (6) & ſi vous voulez travailler auſſi à celle des autres, n'oubliez pas que pour ſe rendre maître des eſprits, & pour leur faire goûter les plus ſaintes maximes, il faut être homme de paix & la poſſéder à un tel degré qu'elle ſe répande au-dehors ſur tout ce qui nous environne.

Voilà en abrégé les grands biens qui réſultent de la paix intérieure, & qui doivent nous la faire regarder comme une des plus ſignalées faveurs du Ciel. Elle eſt quelque choſe de ſi précieux; que Dieu n'en fait point part aux méchans, à qui il n'ôte ni les talens, ni la foi, ni l'eſpérance, ni les graces prévenantes. (*Iſ.* 48.) Elle a toujours été ſi reconnue comme un bienfait ſingulier de ſa bonté, & une marque de ſa préſence, que les faux Prophêtes ne parloient que de paix, pour faire accroire qu'ils parloient de ſa part: mais il ne pouvoit y avoir de véritable paix là où Dieu n'étoit pas. Il eſt le Dieu de paix au milieu de ſes Saints, comme un pere dans ſa famille. Ceux qui gardent le plus ſoigneuſement la paix de leur cœur, ſont ſes plus chers enfans.

(6) In ſilentio & quiete proficit anima devota. *Inſt. Chriſti l.* 1, c. 2.

Bienheureux les pacifiques parce qu'ils feront appellés les enfans de Dieu. Il les aime tendrement, il les porte entre ses bras ; ils reposent tranquillement dans son sein. Je goûterai en Dieu une paix délicieuse, dit le Prophête ; & mon repos en lui sera semblable à un doux sommeil. (*Ps.* 4.)

Si l'acquisition de ce repos intérieur est un peu difficile, notre désir n'en doit être que plus ardent : cette difficulté est une nouvelle preuve de son excellence. Ce qui ne coûte pas beaucoup à acquérir n'est pas ordinairement d'un grand prix. Il n'est pas surprenant que le Démon & la nature qu'elles gênent, la troublent par tous les moyens que nous allons détailler.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

Où l'on traite des obſtacles à cette Paix, & des moyens de les vaincre.

CHAPITRE PREMIER.

La vaine joie, & la noire triſteſſe.

LA joie exceſſive eſt une des choſes qui nous dérangent le plus communément au-dedans. On ne ſait point ſe méfier de ſes approches, parce qu'elle ne préſente que du plaiſir, & un plaiſir qui ſouvent n'eſt point criminel ; & l'on ne ſent gueres les plaies qu'elle fait, parce que la premiere de toutes, qui eſt l'inattention ſur-nous, nous empêche de ſentir les autres, & de la ſentir elle-même (1). Joie inconſidérée, qui nous diſſipe au-dedans, qui nous attire au-dehors, qui nous donne une eſpece de raréfaction, par laquelle nous nous répandons de toutes parts, comme une eau qui bout, & comme une cire fondue qui ne laiſſe au fond du vaſe aride

(1) Propter levitatem cordis non ſentimus animæ noſtræ dolores, ſed ſæpe vanè ridemus, quando multua flere deberemus. *Imit. Chriſti, l. 1. c. 2.*

que des restes desséchés. (*Ps.* 21.) Joie ennemie de la retenue & de la mortification, & qui nous fait quelquefois oublier jusqu'aux régles de la modestie. Joie folâtre, qui ouvre toutes les portes de nos sens, pour donner entrée à tous les objets extérieurs, & qui, à leur aide, mettant tout en mouvement au-dedans de nous, y excite un tumulte qui ne nous laisse point jouir d'un moment de repos. Joie effrénée, qui nous fait parler haut, rire avec éclat, & nous livrer à toutes les saillies inconsidérées de notre imagination. Elle ne se porte pas toujours jusques aux derniers excès; mais le mal qu'elle nous fait, n'est presque jamais peu important : un quart-d'heure de badinage dissipe tout le fruit de plusieurs jours de recueillement : toute l'onction intérieure s'évapore dans cette espece d'ébullition : il s'en éleve une épaisse vapeur, qui obscurcit notre ame, & qui en ternit tout l'éclat. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*; & il nous faut bien du temps & de la componction, pour regagner la ferveur & la paix que la dissipation nous a fait perdre (2).

La tristesse fait sur nous des impres-

(2) Multa bona compunctio aperit, quæ dissolutio citò perdere consuevit. *Imit. Christi. l.* 1. c. 21.

ſions tout oppoſées ; mais elle ne nous en fait pas moins perdre la paix. La joie nous diſſipe, la triſteſſe nous concentre ; la paix eſt au milieu, mais bien loin de l'une & de l'autre. Inutilement nous repréſenterions ici tous les mauvais effets de cette humeur ſombre & chagrine. Tout le monde ſait qu'elle nous fait d'abord perdre tout le calme intérieur, & que ſe répandant au-dehors, elle nous rend ombrageux, timides, impatiens, inſupportables aux autres & à nous-mêmes. Dans cet état on ſemble avoir perdu tous les talens de la nature & de la grace, ils ſont comme enſévelis ſous les ruines de l'édifice intérieur. On ne peut former preſque aucune bonne penſée, rien ne ſe préſente à l'eſprit que d'affligeant & ſouvent d'obſcène. On fuit des hommes, & on ne s'approche pas de Dieu : on n'a ni le mérite du recueillement, ni le ſoulagement de la diſſipation.

Il y a une triſteſſe qui eſt ſelon Dieu (3) comme une joie qu'on goûte en Dieu (4). L'Apôtre nous exhorte à goûter toujours celle-ci, & il ſe réjouit de ce que les Corinthiens ont reſſenti celle-là. C'eſt

[3] Quæ ſecundùm Deum triſtitia eſt. 1. *Cor.* 7. ℣. 10.

(4) Gaudete in Domino ſemper. *Philip.* 4. ℣. 4.

la joie de Marie entre les bras de sainte Elizabeth, & sa tristesse au pied de la Croix. L'une & l'autre concourent à nous procurer la paix de l'ame, bien loin de la troubler. L'une est un frein pour notre légereté, & l'autre un soulagement pour notre foiblesse. Elles n'ont rien de vicieux que dans leurs excès, & ces excès ne commencent qu'avec le trouble intérieur. Ce n'est qu'alors qu'on doit dire avec le Sage, que cette joie est une folie (5), & que cette tristesse est une source de mille maux (6).

Il faut donc modérer la joie excessive & la noire tristesse, sur-tout dès leur naissance; car si on leur laisse faire du progrès, il sera difficile de recouvrer la tranquillité de son ame. Ce sont deux opposés qui se détruisent mutuellement; on peut inutilement se servir de l'un contre l'autre, s'exciter à une sainte joie, lorsqu'on se sent porté à la tristesse, & arrêter par le frein d'une salutaite tristesse, les saillies de la vaine joie. Il faut éviter ces deux extrêmités : une joie tranquille & modeste tient le juste milieu. Si la crainte de l'un de ces défauts faisoit donner dans l'opposé, ce seroit se

[5] Cor stultorum ubi lætitia est *Eccles.* 7. ℣. 5.

[6] Omnis plagi tristitia cordis est. *Eccli. c.* 25. ℣. 17.

jetter comme un écueil, pour se trop éloigner de l'autre, il faut passer entre les deux. On panche le corps du côté opposé à celui où l'on est prêt de tomber; ce n'est pas pour tomber de ce côté plutôt que de l'autre; mais pour ne pas tomber du tout; on se jetteroit de nouveau, si l'on s'étoit trop panché. Ainsi une ame doit, pour ainsi dire, se balancer entre ces deux passions, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé l'équilibre.



CHAPITRE II.

Le zele impétueux.

Un zele trop vif trouble encore cette paix. Celui qui est animé de ce zele, saisit tout avec force & avec chaleur, & semble se faire un point de conscience de s'écarter toujours de la modération si nécessaire à la tranquillité de l'ame: il est prompt à entreprendre tout ce qui est bon, ou qui en a l'apparence; ardent à l'exécuter, impatient d'en voir la fin. La prudence qui réfléchit avant que de se déterminer, est à ses yeux négligence, ou politique; la modération qui opére avec retenue, est pésanteur & indolence; & la modestie qui voit tranquillement, & sans un plaisir

trop ſenſible, la bonne iſſue de ſes pieux projets, eſt indifférence pour le bien. S'il prend le parti de la ſolitude ; c'eſt un hibou qu'on ne voit jamais, & qui ſemble avoir en horreur la lumiere : c'eſt un vrai miſantrope dont il faut ſoigneuſement éviter la rencontre, & qu'on n'aborde pas impunément. S'il prend le goût de ſe produire pour faire du bien ; il court çà & là, il s'agite ſans ceſſe, & ne ſe donne pas un moment de repos. S'adonne-t-il à la mortification ? Il n'y met point de bornes, & dans peu de temps il ruine ſa ſanté ; & quand il penſe à la rétablir, il ſe ménage juſqu'à la molleſſe. Veut-il rompre une liaiſon trop naturelle, un commerce qui le diſſipe ? Il ne ſe donne pas la patience de dénouer inſenſiblement, il rompt ſans aucun égard : en un mot, il eſt extrême en tout, & ennemi déclaré de la diſcrétion.

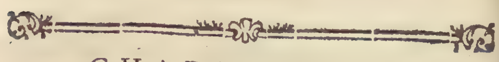
Les fautes d'autrui allument d'abord ſon zèle, toujours prêt à prendre feu : c'eſt un enfant du tonnerre, qui voudroit foudroyer tous les Samaritains. Zèle indiſcret & imprudent, ſans reſpect pour ſes ſupérieurs, ſans ménagement pour ſes égaux, ſans condeſcendance pour ſes inférieurs, il voudroit que tout le monde fût parfait ; & il ne s'apperçoit pas que

ce désir impatient est lui-même une grande imperfection. Ce n'est pas qu'il se néglige lui-même : non, son zèle n'est pas celui des Pharisiens : il exige encore plus de lui que des autres. Il se presse pour avancer dans la vertu, il se tourmente : il épuise son corps & son esprit. Ses fautes le mettent au désespoir ; triste, confus, abattu, il n'a plus de confiance de reprendre la route dont il s'est écarté ; peu s'en faut qu'il n'abandonne tout. On ne possédera jamais la paix, tandis qu'on sera le jouet des saillies, des caprices, des dépits de ce zèle, comme l'est une plume agitée par le vent. Ce zèle empressé est peut être ce qui trouble le plus la paix intérieure des ames dévotes ; c'est du moins ce qui la traverse le plus souvent. Les occasions de se passionner & de se dissiper ne reviennent que rarement pour les personnes retirées ; mais la matiere du zèle ne manque jamais. Et ! quels beaux prétextes l'activité naturelle n'en prend elle pas pour se livrer à toute son ardeur ! Dieu est offensé ; ceux qui font le mal, se perdent ; ceux qui en sont les témoins, s'en scandalisent : il faut arrêter les progrès du désordre, & l'arrêter d'abord. Ainsi parloient les ouvriers empressés & imprudens de l'Evangile. De

ce que nous allons arracher cette maudite yvraie : *Imus & colligimus.* Mais le Pere de famille plus prudent & plus tranquille, sans être moins zèlé, les arrête, & donne à leur activité, depuis la naissance du froment jusqu'à la moisson, tout le temps de se calmer. Zélateurs impatiens, savez-vous bien ce que vous allez faire ? Dans le premier accès de cette dévote passion qui vous enflamme ; votre précipitation vous empêchera de faire le juste discernement : vous confondrez tout, vous foulerez le bon grain, en courant au mauvais ; ou enfin vous les arracherez à la fois, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre. Eh ! si vous êtes si empressés d'ôter tout le mal, portez-vous d'abord sur celui qui est le plus près, & qui sûrement n'est pas le moins pressant : tournez votre empressement contre lui-même ; par-là vous vous assurerez un premier fruit de votre zèle, qui vous disposera au second. Autrement, il est à craindre que vous ne perdiez tous vos enfans, & que vous ne fassiez qu'ajouter au mal qui vous révolte, l'empressement qui vous aveugle.

Pour modérer ce zèle impatient, il faut en considérer à loisir les inconvéniens, qui sont la précipitation, le trouble & le scandale ; en réprimer les

ſaillies, en écarter même pour un temps les réflexions ; & , avant que d'agir, attendre, autant qu'il ſe peut ſans inconvénient, qu'un mouvement plus tranquille caractériſe en nous le zèle qui vient de Dieu.



CHAPITRE III.

L'activité naturelle.

L'Ardeur du naturel qui fait qu'on s'empreſſe & qu'on ſe paſſionne facilement, a preſque les mêmes caracteres que ce zèle impétueux ; & la même oppoſition à la paix intérieure. J'oſe même dire qu'elle en eſt ordinairement la ſource ; & que le plus ſouvent on n'eſt actif & impatient par zèle, que parce que l'on eſt par tempérament. Suivez ces perſonnes d'un zèle trop ardent, vous les trouverez toujours les mêmes, dans les actions ordinaires de la vie humaine, comme dans celles de la piété. Elles s'empreſſent pour tout, juſqu'à s'embarraſſer elles-mêmes ; & jamais rien n'eſt aſſez-tôt fait à leur gré. Elles prennent un ton de voix élevé & déciſif ; elles ne louent ni ne blâment rien modérément, tout eſt excellent, ou déteſ-

table. Ces dévots inconſidérés accompagnent tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils diſent, d'un regard vif & d'une action animée; ils courent toujours; & ne ſavent pas marcher. Cette activité eſt comme un feu dévorant, qui deſſéche & qui conſume autant l'ame que le corps; toujours dans le mouvement, toujours changeant, & irrégulier dans ſa figure. C'eſt un mercure ſans conſiſtance, auſſi peu fixé que celui qu'on tire des mines. On ne ſera jamais dans une aſſiette tranquille, qu'on n'ait auparavant amorti cet excès de vivacité, & qu'on ne ſe ſoit bien rendu maître de ſoi-même.

Je ne prétends point reſſuſciter ici l'antipathie des anciens Philoſophes, ni anéantir les puiſſances de l'ame avec les faux Contemplatifs du dernier ſiécle. Agiſſons, & agiſſons même avec force autant qu'il nous eſt donné de pouvoir agir ainſi : mais agiſſons avec ſuavité : car ce pouvoir eſt donné à tout le monde; ce n'eſt que par notre faute que nous perdons cet avantage. Soyons vifs, ſi nous ſommes nés tels : nous pourrions-être plus mal partagés; mais loin de nous laiſſer emporter par notre vivacité, ſoyons en toujours les maîtres; & ſachons la contenir dans les bornes qu'une

juste modération lui prescrit.

Pour y réussir il faut éviter tout ce qui passionne. Je ne parle pas ici des passions grossieres & criminelles, qui déchirent le cœur : ceux qui en sont possédés, n'aspirent point à cette paix; ils ne la connoissent pas même. Il seroit aussi ridicule de leur parler de silence intérieur & de repos en Dieu, que si on eût exhorté les parricides à la tranquillité & au sommeil, lorsqu'ils étoient renfermés dans un sac avec un chien & un aspic en punition de leur crime. Mais je parle de certaines passions délicates, qui, sans être criminelles, ne laissent pas, en attirant l'ame au-dehors d'elle-même, de l'éloigner de Dieu, qu'il faut chercher au-dedans de soi, comme dit saint Augustin (1).

Ce sont ces passions qui lui donnent ces ébranlemens & des secousses, qui la tirent de cette assiette où elle doit être, pour se posséder elle-même, & pour s'unir à Dieu; assiette d'esprit, calme intérieur si délicat que la moindre chose l'altére, comme le moindre vent agite & trouble la surface d'une eau tranquille. C'est ce qui faisoit gémir saint Bernard, & qui le faisoit se plaindre malgré son pro-

[1] Intus eras, & ego foris quærebam te *August. Confess.*

fond recueillement & l'auſtérité de ſa mortification intérieure, que rien n'étoit tranquille en lui, & qu'il éprouvoit de l'agitation dans toutes les puiſſances de ſon ame (1), parce que les paſſions ſubtiles s'inſinuent par-tout. Telles ſont celles de l'amitié même innocente, du plaiſir même légitime, du ſavoir même néceſſaire & certains déſirs même permis.

Le calme de notre ame eſt troublé par l'exceſſive vivacité de notre naturel : il faut la ralentir. Ce moyen eſt facile à trouver ; mais on ne le pratique pas auſſi facilement, & avec un ſuccès bien ſenſible. Ce n'eſt qu'à la longue qu'on amortit ſon activité. Plus l'ouvrage eſt difficile, plus la récompenſe en eſt grande ; & plus par conſéquent elle doit ranimer notre zèle, appliquer notre vigilance, encourager notre foibleſſe, & nous conſoler de nos peines. Si ſaint François de Sales employa tant d'années à modérer ſa vivacité, & ſe vainquit enfin parfaitement ? Devons-nous, ou faire peu de cas de ce travail, ou déſeſperer du ſuccès ?

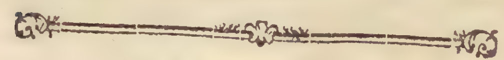
Un naturel plein de feu peut nous porter loin ; mais enfin qu'il ne nous pré-

[1] In me nihil ſedet. *Bernard.*

cipite, ni ne nous fatigue, il faut lui tenir les reines courtes.

Conduiſons-nous nous-mêmes, comme nous conduiſons un enfant d'une vivacité extrême, à qui nous voulons faire prendre la gravité de l'âge mûr : dès qu'il commence à parler haut & précipitamment, à s'empreſſer dans ſes actions, à marcher trop vîte, nous jettons ſur lui des regards ſévéres pour l'avertir de ſe modérer.

Notre imagination eſt ordinairement ce qui nous donne cet empreſſement. Le principe de cette activité n'eſt pas toujours dans notre imagination trop vive, ou dans notre cœur paſſionné ; il eſt quelquefois en partie dans notre tempérammment : dans ce cas, la médecine peut venir à propos au ſecours de la vertu.



CHAPITRE IV.

L'indolence.

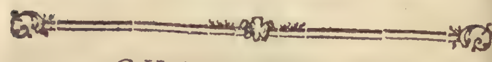
POur amortir l'activité, il ne faut pas tomber dans l'indolence ; le remede feroit pis que le mal. De tous les défauts que j'attaque ici, c'eſt le plus oppoſé à la paix intérieure, qui eſt le

partage des ames courageuses, & le fruit de leur ferveur. On s'en feroit une idée bien fausse, si on la prenoit pour une certaine indifférence stupide que rien n'émeut, parce que rien ne la touche; qui est tranquille, non par possession de soi-même, mais par aversion du mouvement; & en qui l'égalité d'humeur n'est qu'une égalité de paresse. Cette paix au contraire est un équilibre acquis à force de soins; un repos en Dieu, & non un enſévelissement dans la matiere; une régularité de mouvement que les passions domptées n'altérent pas, & non une profonde léthargie que rien ne pique & ne reveille; une nourriture délicieuse tirée du lion abbattu, non un sommeil honteux dans le sein de la volupté. Cette manne cachée dans le cœur est le prix de notre victoire, & d'une victoire universelle, que nous n'obtiendrons qu'après bien des combats par un courage prudent & par une patience laborieuse : *Concilio & patientiâ.*

Ceux qui se sentent portés à l'indolence, doivent sans cesse se réveiller eux-mêmes, comme on réveille un léthargique; & se ranimer par l'action & par le travail manuel, comme on ranime par le mouvement des membres engourdis. Un des grands Maîtres de

la vie ſpirituelle (1) conſeille dans ce cas les auſtérités corporelles, qui ſont comme un aiguillon qui font ſortir l'ame de ſa lenteur; mais il faut en cela beaucoup de modération.

(1) Le Pere Saurin.



CHAPITRE V.

De la violence des tentations & de la réſiſtance.

LEs efforts exceſſifs avec leſquels on repouſſe les tentations, altérent beaucoup la paix de l'ame. Dans ces occaſions: on s'agite, on ſe débat, on ſe tourmente, & l'on entre dans une eſpece de fureur. Tout eſt alors en mouvement & en combuſtion dans celui que le Démon tente, & que ſa propre activité tente peut-être encore plus. Son eſprit eſt fortement appliqué; ſon ſang eſt dans une agitation violente, ſon poulx eſt convulſif, ſa reſpiration eſt forte & précipitée, ſon imagination s'enflamme; ſa tête s'échauffe, ſa poitrine s'épuiſe. La tranquillité & le ſilence régneroit auſſi-tôt ſur une brêche, où l'aſſaut eſt donné & repouſſé avec une égale vivacité. Ce n'eſt pas-là ſans doute

une bonne maniere de rejetter les tentations : ces violens efforts ne font souvent qu'augmenter le danger : & toujours ils produisent le trouble.

Je ne dis pas qu'il faille rester dans l'inaction, lors même qu'on est vivement tenté ; c'est l'excès opposé à celui que je combats, & infiniment plus condamnable : il vaut mieux sans doute se défendre en furieux, lorsqu'on est attaqué de même, que de rester dans l'état passif des Sectateurs de Molinos. Entre ces deux extrêmités la résistance forte & résolue, mais ferme & tranquille, tient le juste milieu : & c'est celle-là que je vous conseille. Sans elle vous seriez facile à déconcerter, il vous faudroit du temps pour vous remettre, & le Démon auroit toujours dans la tentation une ressource assurée ; pour vous faire perdre la paix du cœur, le recueillement de l'ame & l'onction de la piété. La patience, la vigilance, la priere, la confiance en Dieu, la défiance de vous-même, l'éloignement des occasions du péché, le désaveu des impressions de la tentation, quand elle vient, l'oubli, quand elle a disparu, doivent être alors toute notre ressource.

CHAPITRE VI.

Quelques autres obſtacles à cette paix.

IL y a encore pluſieurs choſes qui troublent la paix intérieure ; je ne les toucherai ici que légerement, pour n'être pas trop diffus. Ce ſont les adreſſes, les intrigues ſourdes de la politique, toujours gênée & toujours ſur les épines, toujours occupée à ſe maſquer & à ſe donner pour ce qu'elle n'eſt pas, toujours inégale ; & ſans conſiſtance (1) : les amitiés trop humaines qui nous attachent, nous diſſipent & nous aſſujettiſſent à des égards exceſſifs contre l'attrait intérieur, ſouvent même contre la conſcience ; le petit amour propre : (car il ne s'agit pas ici de paſſions groſſieres) cet attachement à ſes ſens, à ſes commodités, à ſa réputation, à ſa propre volonté, qui remplit ces penſées importunes, de déſirs impatiens, de triſtes réflexions, de délicateſſes outrées : la ſecrette vanité ſur le ſavoir, l'eſprit, la naiſſance, que ſais-je ſur la dévotion même, & la bonne

[1] Vir dulpex animo inconſtans eſt in omnibus viis ſuis. *Ep. B. Jacob*, *c. 1.*

idée

idées qu'on en a, ou le nom qu'on s'en est fait, & enfin sur tous les autres talens de la Nature ou de la Grace : vanité qui nous éleve ou nous abbat, selon qu'on nous loue ou qu'on nous blâme, qui nous tire souvent du recueillement, & qui nous assujettit à toutes ses alternatives des caprices d'autrui & des nôtres, comme un autre enflé donne plus de prise à tous les vents ; la légereté qui nous fait souvent sortir de nous-mêmes ; imagination qui nous séduit, ou qui nous distrait ; les longs entretiens qui dissipent l'esprit ; l'attachement qui énerve le cœur, l'attachement à quelque créature que ce soit ; toujours incompatible avec la liberté de l'ame ; & généralement tout ce qui passionne, & qui nous tire du repos que nous goûtons en Dieu seul.

Tous ces mouvemens irréguliers troublent la sérénité de notre ame, sérénité qui épure toutes ces idées, qui ajoute un nouveau mérite à toutes ces actions, & qui dans mille occasions nous rassure, & dissipe nos scrupules ; sérénité qui, après la Loi de Dieu, & les devoirs de chaque état, décide de presque toute notre conduite, &, pour ainsi dire, de notre salut éternel. La paix intime qui nous la procure, est comme la matiere premiere de toutes les vertus & de tou-

tes les bonnes œuvres, c'eſt cette paix intime & de tous les jours qui honore Dieu, & qui nous diſpoſe à la contemplation, & à l'union divine : c'eſt ce calme divin, qui eſt ſur la terre une imitation du repos qu'on goûte dans le Ciel, nous devons nous le procurer par toutes ſortes de moyens.

Pour le poſſéder ſans altération, il faut être ſimple & ingénu, ſans être imprudent ; penſer de tout, & en parler d'une maniere noble & élevée, mais ſans hauteur ; éviter les amitiés humaines ; ſans être incivil : il faut voir tout, entendre tout, ſans rien regarder, ni écouter, qu'autant que la néceſſité le demande ; garder toujours une conduite grave & ſérieuſe digne du Dieu qu'on ſert & de la bienheureuſe éternité à laquelle on aſpire. On doit éviter l'amuſement, comme une foibleſſe du plus bas âge, couper court aux entretiens inutiles, dans ceux qui ſont néceſſaires n'y rien faire entrer qui ne le ſoit. Il faut encore modérer ſes plaiſirs & ſes peines, prendre les uns avec retenue, lorſqu'on ne peut s'en paſſer, & recevoir les autres avec une tranquille ſoumiſſion, lorſqu'on ne le peut faire avec joie.

CHAPITRE VII.

Le ſcrupule.

§. I.

RIen ne trouble ſi fréquemment la paix dans une ame timorée, que le ſcrupule qui la dévore. Elle ne doit pas plus s'attendre à goûter cette douce paix, que l'eſclave d'un maître intraitable. Ses plus légeres fautes ſeront des crimes, ſes meilleures actions ſeront mal faites, ſes devoirs ne ſeront pas remplis; & après qu'elle y ſera revenue cent & cent fois. Ce tyran du repos ne ſera pas plus ſatisfait qu'à la premiere. Il pourſuivra en furieux cette ame timide & tremblante: il l'inquiétera dans ſon ſommeil, par de ſonges effrayans; dans ſes oraiſons, par la crainte des images indécentes, qu'il ſuffit de craindre pour n'en être pas exempt dans ſes Communions, par les aridités inſéparables de ces violens combats, qu'il préſentera comme une preuve du mauvais état de ſa conſcience; dans ſes confeſſions, oui, dans la Confeſſion même; ſource des plus douces conſolations pour les plus grands pécheurs, cette ame innocente ſouffrira un cruel

tourment. Héſitante & incertaine par la crainte de diminuer ſes fautes, ou de les exagérer, de tromper le Confeſſeur, ou de ſe tromper elle-même, de manquer quelque circonſtance des minuties que le ſcrupule groſſit à ſes yeux, elle s'accuſera en tremblant; & l'abſolution qu'on lui donnera, ne fera qu'augmenter ſes peines. C'eſt ainſi que le cruel ſcrupule fait tourner à ſon profit juſqu'aux exercices de piété, dont on peut ſe ſervir pour le combattre. Le déſir de s'en bien acquitter, quelque grand qu'il ſoit, ne l'effraie pas; il en tire au contraire un nouvel avantage. Le grand déſir d'exactitude qui devroit conſoler cette ame, ſe tourne à ſon inſtigation, en une crainte de manquer; toujours affligeante : & les petits manquemens inſéparables de cette crainte exceſſive, lui ſont repréſentées, non comme des excès de zèle, mais comme des négligences horribles & comme des effets d'une indifférence outrageante pour Dieu.

Cette ame infortunée ira-t'elle dans des compagnies honnêtes, pour ſe diſtraire un peu, & chercher quelque ſoulagement à ce qu'elle ſouffre vis-à-vis d'elle-même? Les images importunes, les diſcours ſur le prochain, les penſées qu'elle aura laiſſé paſſer dans ſa diſtraction, ſans les arrêter à ſon ordinaire,

pour leur crier de toutes ſes forces qu'elle les déteſte ; tout ſe réunira pour lui changer en poiſon le plaiſir innocent de la plus douce & de la plus honnête ſociété ; plaiſir ſi propre à la ſoulager, & ſi néceſſaire à ſon état. S'enforcera-t'elle dans une profonde ſolitude ? ah ! C'eſt-là que ſon ennemi l'attend, pour aſſouvir ſur elle toute ſa rage : la tenant libre & déſoccupée, ſans conſeil & ſans appui, ſeule avec lui ſeul, il réparera avec avantage ce qu'il aura perdu dans les momens d'une heureuſe diſtraction ; les accuſations ſeront capitales ; les preuves ſpécieuſes, & la condamnation certaine. Se jettera-t'elle entre les bras miſéricordieux de ſon Dieu ? C'eſt la reſſource de tous les autres malheureux ; mais ce n'en eſt pas une pour elle- Le cruel ſcrupule le lui a ôté cette reſſource par les vives peintures de ſes offenſes chimériques contre Dieu, & de la colere de Dieu encore plus chimérique contre ſes offenſes. Le ſein tendre & paternel de ce Dieu, dans lequel elle ſe jette quelquefois par une eſpece de tranſport ; &, ſi je l'oſe dire, de déſeſpoir, plutôt que par le mouvement affectueux d'un amour plein de confiance, ce ſein, dis-je, paternel & divin, dont-elle croit ſe voir repouſſée avec indignation, devient pour elle un lieu de tourment & d'horreur. Enfin triſte, ac-

cablée, & hors d'elle-même, elle s'abandonne aux larmes. Eh ! quel moyen de les retenir dans cette déſeſpérante ſituation ! L'homme le plus barbare, témoin de ſon malheur, ne pourroit lui refuſer les ſiennes. Mais ſes larmes ne guériſſent pas ſon mal, au contraire, l'ennemi qui l'obſéde, s'énorgueillit de ſa foibleſſe. Pourra-t'on goûter quelque paix dans cet état ? On la goûteroit preſque auſſi-tôt dans le tourment d'une cruelle torture.

§. II.

L'Etat des ſcrupuleux eſt digne de compaſſion. Ils craignent Dieu ; mais cette crainte fait leur ſupplice ; ils l'aiment ; mais cet amour n'eſt point pour eux une conſolation : ils le ſervent, mais en eſclaves ; ils ſont accablés ſous le poids de ſon joug, qui fait le ſoulagement & le repos du reſte de ſes enfans : la plûpart ont les plus belles diſpoſitions pour cette heureuſe paix de l'ame, ſolitude, recueillement, mortification, &c. Le ſeul ſcrupule rend toutes ces vertus inutiles, & ſouvent même les leur fait perdre. Enfin ce ſont des juſtes dignes d'envie par leur vertu, & de compaſſion par leurs ſouffrances ; puiſqu'ils endurent dès cette vie une partie des tourmens de l'autre

si leur mal est si affligeant, il n'est pas moins difficile à guérir. Eh! de quels remedes peut-on espérer du succès, en faveur de ceux que, ni leurs propres réflexions, ni tout ce qu'ils ont eu à souffrir de leur scrupule, ni l'expérience de s'être si souvent laissé troubler pour des riens, ni la connoissance de la subtilité de leur imagination, dont cent fois on leur a fait appercevoir le ridicule, ni la patience & l'autorité de leurs Confesseurs n'ont jamais pû soulager? Cependant plus leur mal est grand, plus il doit animer notre zèle, puisqu'il n'est pas tout-à-fait sans remede; que, faute d'en appliquer, il augmente tous les jours; & que les suites en sont funestes. La perte de la paix de l'ame n'en est pas le moindre; mais toute grande qu'elle est, elle n'est pas toujours la plus considérable. Hélas! dans quels désordres ne peuvent pas se laisser emporter par des passions fougueuses & effrénées, & par un naturel ardent & impétueux, ceux pour qui le service de Dieu est devenu un continuel supplice? On a vu des scrupuleux à exciter la compassion, devenir des libertins à faire horreur. D'ailleurs leur piété mérite singuliérement nos soins, & il ne faut plus que leur docilité pour en assurer tout le fruit possible. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette matiere.

Elle l'a déjà été par de ſavant Auteurs, & nous paſſerions les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous entrions dans un grand détail. Pour en dire autant que notre ſujet le demande, ſans donner dans une exceſſive prolixité, nous reſſerrons nos réflexions dans de courtes maximes.

§. III.

LE ſcrupule vient, ou du défaut de diſcernement entre le péché mortel & le veniel, entre la penſée & la réflexion, entre le penchant & la volonté, entre la négligence & le conſentement, ou d'une affection mélancolique qui remplit l'eſprit de penſées triſtes, & qui rend le cœur acceſſible à tout ce qui peut l'affliger, ou d'un grand échauffement de tête, qui donne une tenſion forte aux fibres du cerveau, & qui les rend par-là ſuſceptibles de divers mouvemens, comme les cordes d'un inſtrument bien tendues, d'où naît une confuſion de penſées qu'on ne peut démêler, ou de la timidité naturelle qui prend facilement l'alarme, ou de la vivacité de l'imagination qui peint vivement tout ce que l'on craint, & qui le rend ſi préſent à l'ame, qu'il lui eſt difficile de ne pas les occuper, ou d'un déſir exceſſif de certi-

tude en ce qui regarde le salut ; ou d'une conduite miséricordieuse de Dieu, qui peut purifier une ame par ces peines d'esprit bien plus affligeantes que les douleurs du corps ; ou de la malice du Démon, qui veut affliger une ame innocente qu'il ne peut corrompre ; ou enfin d'un orgueil secret qui veut exceller en tout, & s'en assurer, se conduire & se suffire à lui-même.

Dans le premier cas on n'a besoin que des instructions d'un homme éclairé ; dans le second, que des secours d'un bon Médecin ; dans le troisieme, que de repos, de sommeil, d'une honnête récréation, de prendre suffisamment de bonne nourriture, & de respirer un air pur. Dans le quatrieme, il faut s'animer soi-même, s'armer de courage & de résolution, ne s'occuper que rarement des pensées tristes qui nous abbattent, comme de la corruption extrême de notre nature, de l'empire des passions sur notre cœur, de la difficulté & de la délicatesse de l'affaire du salut, de la profondeur des jugemens de Dieu dans le choix de ses élus, de la sévérité de la justice, &c. Mais penser souvent à tout ce qui peut exciter notre confiance, & nous remplir le cœur d'un courage ferme & généreux. Il faut, par exemple, envisager la force que nous donne la grace

pour combattre & pour vaincre nos plus terribles ennemis ; la bonté infinie de Dieu, son amour pour nous, le désir ardent & éternel qu'il a de notre salut, ce qu'il a fait pour nous le procurer, jusqu'à livrer son propre Fils à une mort cruelle & honteuse, la noblesse divine, & la haute destinée de nos ames formées à l'image de Dieu, gardées continuellement par ses Anges, & héritieres de sa gloire. Ce conseil ne convient pas seulement à ceux qui sont scrupuleux par timidité ; car, si l'on excepte ceux qui le sont par présomption, & par la permission de Dieu qui veut abbattre leur orgueil, il est utile à tous. Ceux même qui ne sont pas naturellement timides, le deviennent, dès qu'ils sont livrés aux scrupules. C'est une maladie qui les rend susceptibles des plus tristes perplexités. Lorsque le vice est dans le tempérament, il ne peut être guéri qu'à la longue : des impressions qui viennent du naturel, se représentent obstinément à notre imagination ; mais un travail soutenu par la patience & par la résolution, nous en rend enfin les maîtres.

§. IV.

SI le mal vient de l'imagination, il faut écarter avec soin les phantômes

qu'elle nous présente ; ne se servir d'elle que dans le vrai besoin, & avec beaucoup de précaution, comme d'un couteau à deux tranchans qui nous sert d'un côté, tandis qu'il nous blesse de l'autre, sur-tout ne l'écouter jamais, quand il est question de juger de soi, & de décider ses peines & ses doutes. C'est un avôcat passionné, séduisant, décisif, qui fait pancher le juge du côté qu'il veut, ou qui du moins l'éblouit par sa propre éloquence, & l'empêche de faire un juste discernement. Dépouillez-vous donc de toutes préventions, ne consultez que la raison, renfermez-vous avec elle seule. Ecoutez tout ce qu'elle vous dira pour & contre ; vous la trouverez sage, désintéressée ; équitable, judicieuse, précise, uniforme ; & le jugement sera aussi sûr, que le conseil sera prudent.

§. V.

UN scrupuleux jugera assez sainement de lui-même, du premier coup d'œil. Si pour calmer une inquiétude naissante, il continue de se regarder fixement, son imagination s'enflammera malgré lui, sa raison en sera offusquée, il ne se verra plus que confusément, il doutera de ce qui lui avoit paru certain, & souvent son habitude de se condamner lui-même

changera ſans doute en jugement fixe & arrêté. Un ſcrupuleux doit juger de lui, comme on juge de certaines couleurs vives, en promenant légerement les yeux deſſus : ſi on les regarde fixement, la vue ſe trouble.

§. VI.

ON doit chercher juſqu'à un certain point à s'aſſurer que l'on eſt dans la voie du ſalut ; mais il faut que cette recherche ſoit réglée par la prudence. Vouloir aller au-delà de ce qu'elle dicte, c'eſt une ſageſſe intempérante qui paſſe les bornes de la ſobriété. Il reſtera toujours en nous des obſcurités qui nous humilieront, mais qui ne doivent ni abbattre notre courage, ni tenter notre curioſité. Demander l'évidence ſur l'état de notre ame par rapport au ſalut ; c'eſt tenter Dieu, c'eſt vouloir qu'il nous découvre ce qu'il a réſolu de nous cacher, ce qu'il ne peut vous découvrir que par une lumiere ſurnaturelle & hors de la voie ordinaire, qu'il n'a découvert qu'aux plus grands Saints, rarement & par une lumiere ſubite & fugitive, & enfin ce qu'il nous eſt même utile d'ignorer.

§. VII.

DIeu vous aſſure que vous pouvez marcher ſans crainte ſous la direction de

ceux qu'il a chargés de votre conduite; qu'en les écoutant c'est lui-même que vous écoutez; qu'il se regarde comme obéi dans l'obéissance que vous rendez à leurs ordres, & méprisé dans les mépris que vous en faites; qu'il les a chargés de veiller sur vous, & que vous pouvez vous reposer sur eux, comme on se repose sur de bonnes sentinelles; qu'à votre décharge ils lui répondront de votre ame, si vos voiles sont l'ouvrage de leurs préceptes, & non celui de votre indocilité. Et après toutes ces assurances vous demandez le grand jour, & vous voulez obstinement voir où vous mettez le pied? C'est manque de foi, ou présomption: manque de foi, si vous ne croyez point à la parole de Dieu; présomption, si vous ne voulez pas vous assujettir à l'ordre qu'il a établi. Attendre le jour pour marcher, c'est ou se méfier de son guide, ou n'en vouloir point.

§. VIII.

NOn, dites-vous, je ne veux point me conduire moi-même, j'obéis à celui qui est chargé du soin de mon ame; & mon obéissance seroit entiere, si sa conduite étoit irréprochable. Ce sont des riens qui vous choquent dans ses mœurs, & que la crainte d'une mauvaise direction vous exagere extrêmement. Mais je

veux qu'il ſoit tel que vous vous l'imaginez. Il peut avoir le cœur un peu altéré, mais il a l'eſprit bon. Ce n'eſt pas un fervent Prêtre, mais c'eſt un bon Confeſſeur : il n'eſt peut-être pas de cette piété recueillie, tendre & onctueuſe que vous ſouhaiteriez trouver en lui ; mais il ne la mépriſe pas, au contraire il vous y porte : fut-il indigne de la grace pour lui-même, il ne ſera pas moins le canal pour vous. C'eſt une grace d'état qui ne lui ſera point ôtée pour ſes fautes perſonnelles. Les meilleurs Médecins ne ſont pas toujours ceux qui ſe portent le mieux, ni ceux qui vivent avec le plus de régime. Choiſiſſez votre Confeſſeur avec beaucoup de diſcernement, & laiſſez vous conduire.

§. IX.

SOyez encore moins difficile ſur les talens que ſur les mœurs. Prenez-les, lorſqu'ils ſe préſentent ; cherchez-les même & attachez-vous y, lorſque vous les trouverez unis avec la probité & avec la prudence. Mais ſi vous ne les trouvez pas, ou ſi vous les trouvez ſeuls, paſſez-vous-en, & ſouvenez-vous que ce ne ſont pas des talens, mais la promeſſe de Dieu, & l'autorité du miniſtere qui ſont votre ſûreté. Prenez ce que

vous pourrez trouver de mieux à votre portée, & obéiſſez aveuglement. Dieu veut faire ſon ouvrage en chacun de nous par les moyens qu'il lui préſente. Qu'il vous nourriſſe, comme le Prophête Elie, ou par le miniſtere des oiſeaux, ou par celui des Anges; cela doit vous être égal, parce que c'eſt en lui ſeul que vous devez mettre votre confiance.

§. X.

UN ſcrupuleux ſe figure qu'il aime beaucoup Dieu, lorſqu'il ſubtiliſe en ce qui eſt de ſon ſervice. Mais peut-être s'aime-t-il encore plus lui-même. Cette façon de penſer délicate, cette exactitude géométrique, ſont fort du goût de la vanité, & ſouvent elles n'ont point d'autre ſource. On veut être, & encore plus ſe voir exact, arrangé, & plein d'ordre: les fautes qu'on commet jettent dans le dépit, le dépit dans le trouble, & celui-ci dans le ſcrupule. Vous ne voulez rien vous pardonner, dites-vous? Commencez par attaquer la bonne idée que vous avez de vous-même: ſi vous l'épargnez vous méritez bien qu'elle ſe tourne contre vous. Celui qui entretient ſon amour propre, nourrit ſon plus cruel tyran.

§. XI.

JE ne ſais ſi le ſcrupule ne ſe forme pas ainſi en pluſieurs : dans les commencemens ils s'occupent beaucoup d'eux-mêmes, ils en entretiennent leurs Directeurs, ils ſont ſouvent bien aiſes d'avoir des doutes, quelquefois même ils en font naître pour les plus petits ſujets, afin d'avoir occaſion de produire leurs idées. Inſenſiblement l'habitude ſe forme, l'eſprit ſubtiliſe de plus en plus ; & les réflexions que l'on fait ſur ſoi & ſur ſes actions reviennent à tout moment ; ce ne ſont plus des doutes de choix, ce ſont des perplexités cruelles & inévitables ; & pour s'être trop occupé de ſoi avec complaiſance, on ſe voit dans la dure néceſſité de s'en occuper avec chagrin.

§. XII.

LE doute fait le tourment des ſcrupuleux ; pour faire régner la paix dans leur ame, ils ne devroient point s'en occuper. Pour les perſonnes qui ne ſont point attaquées de cette maladie, un doute eſt un doute ; pour celles qui le ſont, un doute eſt un préjugé favorable & preſque une certitude. Eh ! que ne trouve point douteux un ſcrupuleux dans les perplexités continuelles ? Il douteroit de

ſon doute même, s'il y vouloit trop réfléchir. Il n'eſt rien de ſi confus que les idées, ni de ſi embarraſſé que ſe diſcours ſur ſes peines peu fondées ; mais ſur celles qui le ſont véritablement, perſonne n'eſt plus précis, plus net, plus déciſif que lui. C'eſt que l'erreur n'eſt que trouble & confuſion, & que la vérité n'eſt que lumiere & certitude. Quand un ſcrupuleux dit ſans héſiter qu'il a manqué de remplir un devoir, on doit l'en croire ; mais ce n'eſt qu'alors qu'on le doit.

§. XIII.

S'Efforcer de calmer ſes ſcrupules par le raiſonnement, c'eſt vouloir laver de l'argille juſqu'à ce qu'elle rende de l'eau claire. Il faut couper court avec ſon imagination comme avec une folle, qu'on ne fera jamais taire en répondant à ſes extravagances. Mais un ſcrupuleux veut répondre à ſes ſcrupules ſeulement pour cette fois bien réſolu de n'y plus revenir. Hé ! pourquoi fait-il maintenant ce qu'il ne veut plus faire en ſemblable occaſion ? C'eſt un hidropique qui ne veut boire qu'un verre d'eau. Il ſe ſatisfait, & il ſe borne pour un moment ; mais ſa maladie empire, ſa ſoif augmente, & il peut toujours.

§. XIV.

IL en eſt d'un ſcrupuleux comme d'un hypocondriaque, il eſt en même-temps malade imaginaire & vrai malade : il réfléchit ſans ceſſe, il conſulte ; il fait des remedes à l'infini pour les maux qu'il n'a pas, & il ne penſe nullement à guérir celui dont il eſt atteint ; il regarde même en pitié ceux qui l'en avertiſſent. L'obéiſſance à des Médecins experts, la déférence pour des amis prudens, & s'il eſt permis de le dire, la déſoccupation de ſoi-même, ſont les moyens de guérir l'un & l'autre.

§. XV.

QUe les ſcrupuleux ne s'entretiennent-ils beaucoup de Dieu & avec Dieu, & peu d'eux-mêmes & avec eux mêmes ? Le goût de Dieu, le ſentiment de la préſence, l'éclat de ſa lumiere, leur dilatéroient le cœur, & diſſipéroient les ténebres qu'une ſombre timidité répand ſur leur eſprit. Dieu eſt tout lumiere, & l'homme n'eſt que ténebres. Ne conſidérer que ſoi, & être ſurpris de ne voir que de la confuſion, c'eſt demander pourquoi on ne voit pas clair dans un profond abyme. Si vous voulez vous regarder vous-même, (& il le faut ſans doute, mais avec diſcrétion,) conſidé-

fez-vous en Dieu, approchez de lui, & vous serez éclairé, environné, pénétré de sa lumiere ; & vous ne deviendrez ténébreux, que lorsque vous vous retournerez vers vous-même. La colonne qui éclaire les Israélites, aveugle les Egyptiens ; l'aspect divin en fait la différence.

§. XVI.

JE ne sais, ames scrupuleuses, pourquoi vous ne tournez pas la délicatesse de votre conscience contre vos scrupules mêmes qui vous ont été si nuisibles. Ils vous ont souvent fait abandonner la Communion, & plus souvent encore ils vous l'ont rendue séche & presque entiérement infructueuse. Vous en avez perdu la confiance en vos Directeurs, ou vous n'y avez eu recours qu'avec les dernieres allarmes : la Confession est devenue pour vous une torture ; vous n'en approchez qu'en tremblant, & vous n'en sortez que comme un criminel qui sort de son interrogatoire. Tandis que les autres font des progrès dans la vertu, vous consumez un temps précieux à grimacer dans la priere, à vous tourmenter sur tous vos devoirs, à peser des atômes, & à vous faire des monstres des plus petites bagatelles. Presque tout

le fruit que vous avez retiré de votre piété, est d'avoir fait gémir vos Confesseurs, affligé vos amis, contristé l'Esprit-Saint en vous, ruiné votre santé, & affoibli votre esprit. Outre le mal que vous vous êtes fait à vous-même, vous en avez fait beaucoup aux autres : vous avez rendu la piété ridicule & rebutante à un grand nombre de personnes, qui, ne la connoissant pas, ont cru que vos incertitudes, vos troubles, vos tourmens, & comme ils disent, vos risibles petitesses en étoient tout le fruit. Si vous vouliez encore justifier vos scrupules, je n'aurois qu'à vous demander si la vertu se détruit elle-même.

§. XVII.

AVez vous toujours trouvé raisonnables & solides les reproches & les incertitudes de votre conscience. Cent & cent fois vous les avez reconnu chimériques. Ne seroit-ce donc pas une souveraine imprudence de suivre un guide aussi sujet à s'égarer, & à vous faire égarer avec lui, par préférence à ceux qui ne vous ont jamais fait faire une fausse démarche ?

§. XVIII.

VOs Directeurs ont la grace & l'autorité pour vous conduire, & votre conſcience ſcrupuleuſe manque de toutes les deux. Toute ſon autorité ſe borne à vous faire une loi de lui réſiſter ; & la grace que vous devez demander à Dieu, c'eſt de vous préſerver de ſes ſurpriſes.

§. XIX.

VOus dites que vos Confeſſeurs ne peuvent voir ce qui ſe paſſe en vous, ni entendre le témoignage que votre conſcience vous rend ? Que n'ajoutez-vous qu'il eſt ſurprenant que Dieu les ait établis juges de ce qu'ils ne peuvent connoître ? Penſez-vous bien vous connoître vous-mêmes ? Ce ſeroit vous abuſer. Vous êtes trop près de votre propre cœur. Vos Directeurs ſont à votre égard dans la juſte diſtance. Un Médécin ne ſent pas le mal de ſon malade, il en juge cependant par les ſymptômes plus ſainement que le malade n'en jugeroit lui-même.

Mais encore, ce témoignage de la conſcience qui vous fait tant de peur, & qui vous fait réſiſter à ceux qui vous dirigent, eſt-il précis, net, & ſans in-

certitude ? Vous n'oseriez le dire. La décision de vos Directeurs n'a-t-elle pas tous ces caracteres ? Vous ne pouvez en disconvenir. Il ne vous reste plus qu'à dire, pourquoi vous déférez à un témoignage confus & incertain, préférablement à celui qui est clair & assuré.

§. XX.

JE l'ai déjà dit ; mais je ne saurois trop le répéter. L'obéissance est le grand, & presque l'unique remede des scrupuleux. Elle doit être prompte, résolue, & constante. Elle doit être le fruit d'une entiere confiance, & non d'une autorité despotique. Elle doit soumettre l'esprit aussi-bien que le cœur ; autrement le remede seroit pire que le mal. Ce n'est pas qu'il faille leur faire beaucoup de raisonnemens pour les convaincre. On doit rarement leur faire sentir qu'on a raison de leur commander, il suffit qu'ils soient toujours persuadés qu'ils ont raison d'obéir. Vouloir toujours ou le plus souvent lever leurs doutes par la voie du raisonnement, seroit un travail aussi stérile que pénible & long ; il augmenteroit même le mal, en les entretenant & en les fortifiant de plus en plus dans le goût de discourir & de subtili-

ser, & de se conduire par la conviction, plutôt que par l'obéissance. Celle-ci doit être le pain de tous les jours ; le raisonnement ne doit être employé que rarement & à propos, comme un assaisonnement à leur nourriture, afin qu'ils ne s'en dégoûtent pas. La patience à les écouter, la condescendance à leur prouver qu'on les entend, autant qu'ils peuvent être entendus, & souvent mieux qu'ils ne s'entendent eux-mêmes, la douceur compatissante, leur conviction du zele suffisamment éclairé de ceux qui les conduisent, leur doivent tenir lieu des raisonnemens les plus exacts & les plus concluans.

§. XXI.

LA soumission d'esprit que les scrupuleux doivent avoir pour leurs Directeurs, doit aller non-seulement jusqu'à croire qu'ils décident bien leurs doutes, mais encore jusqu'à se croire eux-mêmes capables de les décider dans les occasions où on leur ordonnera de le faire, & sur les principes qu'on leur prescrira. C'est un moyen d'abréger beaucoup le travail des Confesseurs, de ménager un temps précieux que bien de pénitens réclament, tandis qu'un seul le leur ravit ; & de soulager beaucoup le malade, & en même

temps de le conduire bientôt à une entiere guérison, s'il continue l'usage du remede: malgré les répugnances & les dégoûts. Pour abréger toujours davantage le travail, & pour parvenir à une plus prompte guérison, on pourroit défendre aux scrupuleux de porter jamais en confession aucune des peines qu'il auroient décidées eux-mêmes, même en leur faveur, par soumission aux ordres de leurs Confesseurs, & conformément aux maximes qu'ils leur auroient données. Ceux-ci savent assez quand il sera temps d'exiger de leurs pénitens une obéissance si pénible dans sa pratique, mais si utile dans ses effets, après qu'ils les auront fait passer par des épreuves moins fortes, qu'ils les auront bien connus, & qu'ils se seront fait connoître eux-mêmes.

§. XXII.

Pour vous rendre l'obéissance toujours plus consolante & plus utile, persuadez-vous fortement qu'elle vous est nécessaire; que Dieu veut que vous vous y assujettissiez, & que par une conséquence nécessaire il ne vous imputera jamais à blâme ce que vous aurez fait par une obéissance toute chrétienne à un sage Directeur. Développons cette maxime qui est fondamentale en cette matiere. Le

scrupule

scrupule est un mal, & un grand mal. C'est le vôtre : Dieu veut que vous en guérissiez, & l'obéissance en est le plus sûr remede. Ces principes sont incontestablement établis par tous les Auteurs qui ont traité cette matiere, dont plusieurs sont reconnus pour Saints : & ils ne demandent plus aucune discussion. Delà je raisonne ainsi : Si Dieu veut que vous guérissiez du scrupule, & si l'obéissance en est le plus sûr moyen, Dieu veut que vous vous y assujettissiez ; & tout ce que vous ferez par obéissance a vos Confesseurs éclairés, sera un accomplissement de sa volonté ; par conséquent quand vos Confesseurs, par une méprise personnelle, erreroient dans la décision de vos doutes, vous n'erreriez pas ; & il est de la bonté de Dieu, & même de sa souveraine équité, de ne pas vous imputer les méprises où pourroit vous induire cette religieuse déférence à leur autorité, puisque ce seroit en vous une erreur bien innocente, & non une malice ; qu'en le faisant, vous auriez suivi l'ordre que Dieu a établi, & qu'ainsi vous n'auriez pas fait votre volonté propre, en quoi consiste le péché, mais la sienne qui est la regle souveraine de toute justice : que ce ne seroit pas votre penchant que vous auriez suivi, mais la raison & la prudence ; qu'il vous en

auroit bien moins coûté de ſuivre vos ſcrupules, que de leur réſiſter, & que ce n'eſt pas pour vous flatter, que vous auriez obéi, mais pour vous vaincre.

§. XXIII.

QUoique le raiſonnement, que nous venons de faire, paroiſſe clair & concluant, mettons-le dans un autre jour, pour le faire pénétrer, s'il eſt poſſible, dans l'eſprit des ſcrupuleux, à qui les choſes les plus évidentes ne le paroiſſent aucunement, dès qu'elles ne ſont point conformes à leurs idées. Les loix de Dieu & des hommes obligent par elles-mêmes; mais il faut dans la pratique qu'elles nous ſoient appliquées par la conſcience, qui eſt le jugement pratique de la raiſon, qui nous dicte dans le mouvement, quand nous ſommes bien diſpoſés, ce que nous devons faire. Les loix ſont toujours les mêmes, mais elles n'obligent pas également; & on ne péche pas également en les tranſgreſſant, parce qu'elles ne ſont pas également appliquées par une conſcience droite. L'ignorance invincible, la véritable bonne foi, excuſent de péché ceux qui tranſgreſſent quelque loi divine ou humaine, parce que la conſcience ne leur propoſe pas alors cette loi. Auſſi, comme dit ſaint

Bonaventure. *La conscience large sauve, souvent celui qui mériteroit d'être damné,* (1) c'est-à-dire, qui fait des œuvres en elles-mêmes dignes de la damnation éternelle; parce qu'elle ne lui dicte pas que la loi qu'il transgresse, l'oblige dans ce moment: *& au contraire la conscience trop rigide damne quelquefois celui qui mériteroit d'être sauvé*; parce qu'il ne fait rien qui l'en rende indigne, que de ne pas faire ce que la conscience lui propose comme une obligation, mais qui dans le fond n'en est pas une pour lui. Si donc une personne scrupuleuse, agitée de quelque perplexité au sujet de certains devoirs qu'elle craint de n'avoir pas remplis, après avoir proposé son doute à son Directeur sage & éclairé, fait ce qu'il lui prescrit sans aucun égard à ce doute; sur ce principe universellement reçu, qu'un scrupuleux doit toujours obéir dans ses doutes, elle fait ce que la conscience lui propose comme le mieux qu'elle peut faire; & par conséquent: quand le Confesseur se tromperoit, elle est exempte de tout péché, parce qu'elle agit selon sa conscience.

(1) Conscientia nimis larga sæpè salvat damnandum Conscientia nimis stricta è contra sæpè damnat salvandum. *Bonavent. Compend. Theol. verit. Lib. I. c.* 32.

Il seroit inutile de dire que la conscience lui proposoit ce devoir à remplir. Car elle ne lui proposoit pas comme une obligation certaine, mais comme une simple crainte; & cette crainte; dit S. Bonaventure, n'est pas le jugement de la conscience, qui est la regle immédiate de nos actions (1). Cette crainte, bien loin d'être un jugement, n'est pas même un vrai doute : car le doute dit le pour & le contre, avec des raisons égales de part & d'autre, au lieu que cette crainte n'est qu'une incertitude de l'ame dont on ne sauroit souvent donner aucune raison, ou du moins dont les raisons sont sensiblement détruites par celles de l'opposé : c'est à quoi les scrupuleux doivent bien faire attention, pour bien distinguer ces deux choses, qu'ils confondent, & qui sont si différentes : car le plus souvent ils croient douter, lorsqu'ils ne font que craindre. J'ose même dire que souvent ce n'est pas une crainte de leur esprit, qui doit toujours avoir quelque motif au moins léger mais une peur de pure impression, semblable à celle des enfans dans les ténébres, de laquelle ils ne savent donner d'autres

(1) Aliud est conscientiâ ; aliud timor conscientiæ. *Bonavent. in Compend. Theolog. verit. Lib.* 2. *c.* 52.

raisons que la peur même & l'obscurité. Ainsi on peut dire qu'ils tremblent de crainte, sans avoir un véritable sujet de craindre (1). On en voit craindre avec les dernieres allarmes, sans savoir pourquoi. Alors, pour peu qu'ils soient raisonnables, on leur fera aisément entendre, qu'une crainte sans fondement n'est qu'une crainte puérile, plus digne de leur pitié que de leur réflexion; & pour peu qu'ils soient dociles, on les fera d'abord resister à cette impression, & bientôt l'oublier.

Quand ce seroit une crainte véritable, & qu'elle iroit même jusqu'au doute, le scrupuleux devroit toujours obéir, & en obéissant il seroit sans reproche, quand même le devoir sur lequel roule sa peine ne seroit pas rempli, parce que ce doute est une incertitude de la raison, & non un jugement de la conscience, & que c'est le jugement qui est la regle de nos actions. La raison lui présente ce doute, non comme une lumiere pour sa conduite, mais comme une matiere à son obéissance. Il obéit: il suit donc le dernier jugement de sa conscience, qui doit immédiatement le déterminer, & en prenant le parti qui lui est proposé par ceux

(1) Illic trepidaverunt, ubi non erat timor. *Ps.* 13.

qui le dirigent, ce n'eſt pas ſeulement par obéiſſance, mais véritablement par conſcience qu'il le prend. Il ſemble réſiſter à celle-ci, ce n'eſt qu'en apparence qu'il lui réſiſte, mais en effet il le conduit par ſa lumiere. C'eſt par conſcience qu'il réſiſte à ſa conſcience, par une conſcience raiſonnable & décidée à une conſcience ſcrupuleuſe & incertaine.

§. XXIV.

TOurnons encore ce raiſonnement d'une autre maniere, pour le rendre de plus en plus ſenſible. Nous ne ſommes pas toujours obligés de faire ce qui eſt le plus ſûr; ce qui nous approche le plus de la Loi de Dieu, & qui nous éloigne le plus du péché; mais ſeulement ce qui paroît le mieux fondé, le plus raiſonnable, & que la prudence Chrétienne nous dit que nous devons faire. Cette vertu a ſur nous un empire ſi abſolu, quoiqu'extrêmement doux, qu'elle aſſujettit la conſcience même qui n'eſt la regle de nos actions, qu'autant que la prudence la dirige. Or la raiſon & la prudence diſent aux ſcrupuleux d'après les Saints & les Auteurs moraux, qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que d'obéir, malgré leurs craintes & leurs doutes: donc en obéiſſant ils agiſſent ſagement,

prudemment, & d'une maniere irrépro-chable, quand même au fond, par une méprise de leur confesseur, & par la pureté de leur obéissance, ils s'écarte-roient de la loi. Abrégeons tout ce raisonnement, afin qu'il puisse entrer dans les esprits prévenus des scrupuleux.

Tout ce que l'on fait dans une véritable & entiere bonne foi, quand ce seroit matériellement contre la Loi de Dieu, n'est pas un péché, mais plutôt une bonne œuvre, si on le fait par de bons motifs. Or en suivant dans vos perplexités & dans vos doutes l'avis d'un sage Directeur, vous êtes dans une véritable & entiere bonne foi, puisque vous faites ce que vous dictent, non une ignorance coupable, non une inadvertance de dissipation, non une erreur de penchant, mais ce qu'une réflexion sérieuse, un jugement éclairé, une maxime incontestable vous proposent comme le mieux, & qui est en effet ce que vous pouvez faire de mieux, selon la doctrine de tous les Auteurs, & selon les regles de la prudence : donc vous ne péchez pas, mais au contraire vous méritez devant Dieu par votre obéissance, quand vous donneriez matériellement quelqu'atteinte à sa Loi par votre action.

Ce raisonnement est si commun aux

Docteurs moraux, qu'il est inutile d'en citer aucun; & il est d'ailleurs si lumineux par lui-même, qu'il n'a pas besoin d'être autorisé. Une personne qui ne pensant prendre que sur son propre sens & sur sa propre volonté, auroit pris innocemment sur la Loi de Dieu ce qu'elle auroit donné à une légitime soumission, pourroit dire confidemment à Dieu: Seigneur, voudriez-vous frapper une ame droite, à cause de son ignorance; & d'une ignorance, qui vient de sa simplicité & de son obéissance, & non de sa négligence & de sa dissipation (1).

§. XXV.

Soyez donc obéissant: mais ce n'est pas tout; c'est même peu, si vous n'êtes encore tranquille sur votre obéissance, si vous n'obéissez autant de l'esprit que de la volonté, si vous soumettez vos doutes sans les oublier, si vous ne les laissez aux pieds du Confesseur, mais si vous les emportez avec vous, pour les lui présenter aux confessions suivantes, ou si, sans les porter de nouveau au sacré tribunal, parce qu'on ne veut point les y écouter, vous les écoutez vous-même

(1) Domine, nùm gentem ignorantem & justam interficies? *Genes.* 2. ℣. 4.

& ſoupirez en ſecret après une certitude de lumiere ; tandis que le Seigneur vous préſente celle de l'autorité qui eſt bien plus aſſurée. Enfin ſi vous obéiſſez en eſclave, moins par goût que par néceſſité ; moins par déférence & par acquieſcement à l'autorité ſacrée qui vous décide, que par crainte des derniers excès du ſcrupule qui vous tourmente ; outre que vous n'obéiſſez que très-imparfaitement vous nourriſſez de toutes vos réflexions le ver qui vous dévore, & vous reſtez toujours dans une diſpoſition prochaine à tomber dans les triſtes excès du ſcrupule le plus outré. Soyez donc d'une ſoumiſſion tranquille, & non d'un aſſujettiſſement inquiet. Oubliez ces doutes qui déſſéchent votre ame, & qui troublent tout l'eſprit intérieur. N'examinez plus ce qui a été décidé par une prudence éclairée. *Marchez toujours devant vous.* Revenir ſans ceſſe ſur ſes pas, c'eſt le moyen de ne jamais avancer : ſe renfermer dans un cercle de perplexités, c'eſt renoncer à toute iſſue, augmenter toujours ſes peines. Repoſez-vous paiſiblement en celui qui vous offre tant de confiance & de ſûreté ſous la conduite de ſes fideles Miniſtres.

§. XXVI.

ON ne vous permet pas de réparer des confeſſions paſſées, ni de vous étendre à votre gré dans les préſentes ? On ne fait qu'abréger vos peines ; & on vous offre autant de ſûreté de conſcience que de repos d'eſprit. Quand il en ſeroit de ces confeſſions tout ce que vous vous figurez, & que vous tâchez en vain de perſuader à votre Confeſſeur ; quand elles ſeroient nulles, dès-lors que vous ſouhaitez ſincerement & même ardemment les renouveller, & que c'eſt par une réligieuſe déférence à un Confeſſeur éclairé que vous ne les renouvellez pas, fuſſent-elles encore mutilées par la même autorité, celle que vous faites maintenant les renferme toutes, & en eſt un renouvellement virtuel, quoique vous ne vous y accuſiez que de quelques fautes vénielles ; & tous vos péchés vous ſont remis. Tout bon Théologien en ſait la raiſon : c'eſt que l'intégrité néceſſaire à une confeſſion ne conſiſte pas à s'accuſer dans le plus exact détail de tous ſes péchés, mais ſeulement de ceux dont la diſcrétion & la prudence des Confeſſeurs éclairés nous permettent de nous confeſſer. Tous les autres ſont virtuellement renfermés dans

la confeſſion qu'on fait de ceux-ci, & ſont remis en même temps. Or la diſcrétion & la prudence vous diſent ſur-tout d'obéir, & de ne point paſſer les bornes qu'une autorité légitime a miſes à vos inquiétudes recherchées, & à vos pénibles déclarations.

§. XXVII.

Je porte encore la choſe plus loin, & je ſuppoſe qu'après une confeſſion ordinaire, ou vous ne vous connoiſſez coupable depuis la derniere que de quelques péchés véniels, mais où, ſans rappeller bien clairement de vrais péchés omis vous déclarez votre peine ſur les précédentes, votre Confeſſeur vous envoie communier ſans abſolution, vous voilà extrêmement combattu par la néceſſité de l'obéiſſance, & par la crainte du ſacrilége. Mais quel ſeroit votre embarras & votre trouble, ſi vous vous trouviez dans cette conjonctûre à l'heure de la mort, ſi dans les tranſes de l'agonie vous voyez refuſer la reſſource de l'abſolution à vos plus triſtes perplexités? Ce coup terrible ſeroit capable de hâter votre derniere heure, & peut-être de vous jetter dans le déſeſpoir; mais ce ne ſeroit que votre timidité, & peut-être un défaut d'inſtruction qui ſeroit votre

peine. Celui qui uniroit le courage avec le ſavoir, recevroit avec confiance le Sacrement des mourans, & paſſeroit confidemment au jugement de Dieu ſans y être préparé par l'abſolution du Prêtre; ſachant que le Sacrement de l'Extrême-Onction, dans cette circonſtance, opere le même effet que celui de la Pénitence. Ce que je dis du Sacrement de l'Extrême-Onction, pluſieurs graves Théologiens le diſent auſſi de celui de l'Euchariſtie d'après S. Thomas. (3. *part. Quæſt.* 79. *Art.* 3.) Ainſi, quoiqu'ordinairement ce Sacrement ſuppoſe l'état de grace en celui qui le reçoit, il le produit cependant quelquefois, & il efface le péché mortel en celui qui ne s'en croyant pas coupable le reçoit dans la bonne foi. Or il ne paroît pas y avoir de plus grande bonne foi, que celle que forme dans une ame ſcrupuleuſe la déciſion de ſon Confeſſeur. C'eſt donc à tort qu'elle ſe tourmente par la crainte de faire des ſacriléges, lorſque par ſon ordre, & ſans certitude de ſon mauvais état; elle communie ſans abſolution; puiſque dans la bonne foi, où la mettent la déciſion du Confeſſeur, & ſa propre déférence, le Sacrement qu'elle reçoit, bien loin d'être un nouveau péché, lui efface tous ceux, même mortels, dont elle pourroit être coupable

§. XXVIII.

CE ſeroit encore une ſource de paix pour les ſcrupuleux, & un moyen de s'épargner bien des peines, que de s'occuper plus de l'amour du bien que de la crainte du mal, plus des vertus qu'ils doivent pratiquer, que des fautes qu'ils commettent. Je ſais que chacune de ces deux choſes a ſon temps & ſes droits, & qu'on n'avanceroit pas beaucoup à cultiver les vertus, ſi on ne déracinoit les vices. Mais cela même condamne les ſcrupuleux, ſouvent occupés du ſentiment & de la confeſſion de leurs fautes, rarement de leurs remedes, & preſque jamais des moyens d'acquérir les vertus oppoſées. On doit ordinairement mettre plus de temps à l'acquiſition de la vertu, qu'à la deſtruction du vice. C'eſt abréger le travail, & en aſsûrer le ſuccés. La bonne habitude détruit toujours la mauvaiſe; mais la deſtruction de la mauvaiſe ne ſuffit pas pour former la bonne. Cette maxime convient ſingulierement aux ſcrupuleux. La vue & l'amour du bien réjouiſſent le cœur, le rempliſſent d'une ardeur courageuſe & le mettent en paix; au lieu que la vue trop fréquente de ſes fautes ne produit que la timidité, la triſteſſe & le trouble.

§. XXIX.

De l'amour du bien ſuit néceſſairement l'averſion pour le mal, l'éloignement du péché, même véniel. Dans cette averſion & cet éloignement, une ame ſcrupuleuſe trouve un grand fonds de déciſion pour tous ſes doutes de péché mortel. Car pour les véniels, elle doit ordinairement les déteſter, ſans les décider, & s'en humilier, ſans beaucoup examiner ſi elle en eſt coupable. Les examens rigoureux ſur des fautes légeres marquent ſouvent beaucoup d'amour propre, & cauſent ordinairement plus d'embarras de conſcience, qu'ils ne font faire de progrès dans la vertu. Ce travail exceſſif qu'on ſe donne pour éclaircir des doutes, & des doutes qui reviennent ſouvent, ralentit la dévotion dont la ferveur effaceroit en un moment, & ſans examen, des fautes réelles, & tourneroit, même à ſon profit, les fautes douteuſes. C'eſt d'ailleurs une maxime qui me paroît sûre, & que je crois être de ſaint François de Sales, qu'il ne faut pas trop craindre les péchés véniels dont les occaſions ſont ſi fréquentes; que la timidité nous jetteroit dans des perplexités continuelles qui ne nous retarderoient pas peu dans le chemin de la vertu. Un

voyageur qui marche à grand pas, & qui fait beaucoup de chemin, quoiqu'il bronche quelquefois, & que quelquefois aussi il s'écarte de sa route, est sans doute préférable à celui qui marche avec tant de précaution, qui ne fait point de faux pas; mais qui aussi fait peu de chemin, qui pose le pied avec la derniere circonspection, dans la crainte de rencontrer quelque petite pierre qui le blesse, ou de faire lever quelque poussiere qui l'offusque, qui s'arrête à tous les sentiers, & qui y prend beaucoup de temps à examiner & à se tourmenter par la crainte de s'écarter un peu. Il faut donc appréhender moins de faire des fautes, mais être beaucoup plus résolu de n'en commettre aucune de propos délibéré.

Une ame qui est dans cette ferme résolution de ne commettre aucun péché même véniel, avec une pleine connoissance, peut donc & doit se dire à elle-même avec beaucoup de courage & de confiance; pour se tranquilliser dans ses doutes accablans: Je hai le péché, & j'en évite les occasions: ma disposition ordinaire est de n'en commettre aucun, même des plus legers: & si j'y tombe par foiblesse, du moins je n'y croupis point par l'habitude. Pour le péché mortel, il me semble que je le hais plus que tous les maux du monde; & la

grande peine que je ſens maintenant, par la ſeule crainte d'y être tombé, m'en eſt une preuve. Quel mal ai-je donc fait dans cette occaſion qui fait le ſujet de mon trouble ? Si je ſuis coupable, ce ne peut être que de quelque négligence, ou de quelque foibleſſe peu réfléchie. Que j'ai entierement conſenti au crime c'eſt contre toute apparence. L'homme ne paſſe point en un inſtant, & ſans milieu d'une extrêmité à l'autre ; du ſoin de ſon ſalut, & même de la perfection à la révolte contre Dieu, & au péché mortel. Ce n'eſt que par dégrès qu'on tombe juſqu'au fond de cet abîme. On roule quelquefois bien rapidement, il eſt vrai ? Mais enfin on roule : on ne ſe précipite pas, mais on deſcend de Jéruſalem à Jéricho. Pour pécher mortellement, il faut un conſentement parfait : & j'ai tout lieu de croire, que j'euſſe eu toute ma liberté & toute ma réflexion dans l'occaſion qui fait ma peine, le péché mortel m'auroit fait autant d'horreur qu'il m'en fait maintenant.

§. XXX.

CEtte réflexion peut beaucoup tranquilliſer une ame dans les ſcrupules qui régardent uniquement le paſſé ; mais pour ceux qui regardent le temps préſent par

rapport au paſſé, comme ſont les doutes que l'on pourroit avoir ſi on a ſuffiſamment rempli certains devoirs, & ſi on ne doit pas y revenir, ce qui fait le plus grand tourment des ſcrupuleux, ils pourront ſe décider eux-mêmes, à peu-près de cette maniere : il n'eſt rien que je ne ſois prêt à ſouffrir, plutôt que d'offenſer le Seigneur ſur-tout mortellement. Fallût-il revenir, non une fois, mais pluſieurs, au devoir que je crains de n'avoir pas rempli, je n'héſiterois pas entre cette petite peine, & le plus grand de tous les malheurs, qui eſt la perte de Dieu. Si donc je n'y reviens pas, ce n'eſt pas la peine que j'appréhende ; mais c'eſt le ſcrupule que je veux éviter. Ce n'eſt point pareſſe, puiſque je fais des œuvres de ſurrérogation bien plus pénibles que celle-ci : c'eſt prudence, puiſque la raiſon me l'inſpire. Ce n'eſt pas indifférence pour Dieu, puiſque mon grand, mon ſouverain, mon unique déſir eſt d'être tout à lui : c'eſt zele pour ſon ſervice & pour ſon amour, puiſque rien ne m'empêche tant de le contempler, de le goûter, de l'aimer, & de me repoſer en lui, que ces peines intérieures que je veux ſurmonter. Ces craintes de n'avoir pas bien fait mon devoir, dont je ſuis maintenant agité, ne ſont pas des alarmes nouvelles, mais d'au-

ciennes impreſſions : ce ne ſont pas des lumieres : mais ce ſont des troubles : cent & cent fois on me les a fait mépriſer, & plus ſouvent encore j'aurois dû les mépriſer de moi-même, puiſque je n'y vois que le oui & le non, qui ne ſont pas de la ſimplicité de Dieu & de l'invariabilité de ſa lumiere, mais de l'ignorance & de l'inſtabilité de la chair (1). Mais la raiſon qui m'inſpire & l'autorité qui m'ordonne de l'écouter me diſent ce oui immuable, qui peut ſeul fixer mes incertitudes, & m'unir à Jeſus-Chriſt par uniformité de la paix de l'ame (2). Je ſuppoſe donc ce devoir rempli, & je m'en fais un encore plus eſſentiel de n'y pas revenir, pour n'être pas toujours comme un enfant flottant & emporté par tout vent d'idées & d'imaginations, mais pour acquérir la fermeté de l'âge parfait. Les fautes que j'ai faites en ſatisfaiſant à cette obligation, ſont pour la plûpart des effets du déſir ordinaire & exceſſif que j'ai de n'en point faire : & ainſi ce qui les a cauſées le juſtifie : plus je les crains ordinairement, plus j'ai lieu maintenant

(1) Numquid levitate uſus ſum ? aut quæ cogito, ſecundum carnem cogito, ut ſit apud me eſt & non ! 2. *Corinth.* 17.

(1) Jeſus Chriſtus, non fuit eſt non, ſed eſt in illo fuit. *Ibid.* 19.

de ne les point craindre; assurément je n'eusse point fait par réflexion ce que je crains tant tous les jours, ce que je craignois en commençant cette action, & en la continuant, de faire par fragilité. Et, après tout, si je l'eusse fait avec réflexion, je verrois maintenant sans nuage, & ce que j'aurois fait, & la réflexion qui me l'auroit fait faire.

§. XXXI.

CEs raisonnemens ne doivent pas se faire dans toutes les occasions, ni même dans la plûpart. Les scrupuleux entretiendroient par-là leur habitude de raisonner avec leurs craintes & leurs doutes, ce qui est la source de leur mal : il suffit de les faire, lorsqu'on se sent le plus agité. L'impression qu'ils feront dans l'ame, influera lors-même qu'elle n'y pensera point, dans tout le détail de sa conduite, qui en deviendra toujours plus ferme, plus raisonnable, & plus sûre. Hors ces occasions des plus vives allarmes, il faut couper court & sans raisonner avec ses peines ordinaires, dès qu'on reconnoît du premier coup d'œil, qu'on a fait son devoir, du moins pour l'essentiel. Je dis du premier coup d'œil, & non du premier mouvement, car c'est par la lumiere de la raison, & non par

un ſentiment d'impreſſion, que nous devons nous conduire.

En faiſant ces raiſonnemens, il ne faut pas vous arrêter à répondre à toutes les objections qu'une conſcience alarmée forme contre votre éloignement du péché, il faut le ſuppoſer ſans conteſtation, ſur le gros de votre conduite. L'éloignement du péché ne conſiſte pas à n'en commettre plus aucun, mais à avoir un déſir ſincere de n'en plus commettre, à gémir de ceux qu'on commet par foibleſſe, & à ſe précautionner contre tous. Jouir de Dieu, & ne plus l'offenſer, n'eſt le propre que des Saints qui ſont dans le ciel : le ſervir & faire pénitence de ſes fautes, l'eſt de ceux qui ſont ſur la terre.

Ce qui doit vous encourager à vous décider ſur ces raiſonnemens, lorſque vous vous trouvez accablé des plus fortes craintes, c'eſt que quand vous en tireriez quelquefois des conſéquences trop favorables, & quand, ne croyant que mépriſer des craintes frivoles, vous paſſeriez par-deſſus des doutes fondés, ce ne ſeroit pas en vous une malice coupable, mais une innocente erreur. La droiture de vos intentions, la bonne foi dans laquelle vous agirez, la néceſſité de vaincre vos ſcrupules, l'obéiſſance que vous rendriez à votre Direc-

teur en vous décidant vous-même, le trouble intérieur qui vous empêcheroit de discerner l'éclat des raisons pour & contre, vous excuseroient devant Dieu : & si jamais la conscience large peut sauver, comme je l'ai déjà dit d'après saint Bonaventure, c'est dans cette occasion. Jesus-Christ, bien-loin de vous faire un crime de l'avoir pris pour un phantôme au travers des ténebres, vous tendroit la main pour vous préserver du naufrage. Remplissez-vous donc de courage & de résolution : car il en faut beaucoup pour vaincre des scrupules invétérés. Mais aussi la lumiere, la joie la paix que vous verrez sensiblement renaître à mesure que disparoîtront ces ténebres, ces chagrins, & ces inquiétudes, seront le soutien de votre foiblesse comme le fruit de votre travail.

§. XXXII.

UN scrupuleux qui lira ces réflexions dira d'abord : Ce n'est pas moi qu'elles regardent. Hé ! qui donc regarderont-elles ? Car tous diront comme vous. Ceci est fait pour des gens le plus souvent occupés de l'état de leur conscience, rarement tranquilles devant Dieu, & presque jamais satisfait sur l'accomplissement de leurs devoirs ; gens d'une

façon de penser toute singuliere, du moins en ce qui fait le sujet de leurs perplexités; que tout le monde condamne, jusqu'à leurs semblables; qui tournent contre eux-mêmes tout ce qu'on peut leur dire pour les tranquilliser, parce qu'ils prennent toujours les choses du côté qui leur est le moins favorable, & qu'ils ne croyent jamais s'être assez expliqués, quoiqu'ils ayent été infinis sur des choses que les plus timorées regardent comme de minuties, gens qui faisant ce que font les gens de bien, ne croyent jamais le faire comme eux, & qui ne péchant pas dans leurs actions, croyent toujours pécher par pensées : gens que leurs Confesseurs, leurs amis & généralement tous ceux à qui ils s'ouvrent regardent comme des scrupuleux, & qui ne veulent point se persuader qu'ils le sont; ou qui, s'ils le croyent en général, n'en conviennent jamais lorsque l'on entre dans le détail de leurs actions : gens enfin peu égaux, toujours indécis, & dont l'humeur & les idées varient d'un moment à l'autre. Si vous refusez obstinement de vous reconnoître à ce portrait, quoique tout le monde vous y reconnoisse; ceci en effet ne sera point pour vous.

§. XXXIII.

LA jalousie de Dieu qui poursuit une ame infidele par ses miséricordieuses rigueurs, est quelquefois la source de nos ténebres intérieures ; & de nos doutes affligeants. Alors le mal est utile, pourvû que nous en reconnoissions la cause, & que nous n'en négligions point le remede. Ces scrupules sont la punition de nos infidélités : la cessation de nos infidélités en est le remede. Ce sont comme des épuis dont Dieu borde notre chemin : parce qu'il voit notre grande facilité à nous écarter. Si nous allons droit à lui, & si nous le cherchons de tout notre cœur, comme le Roi Prophête : il nous fera marcher dans des chemins larges, qui ne seront bordés que de notre amour. On voit tous les jours des gens que ces peines rendent sérieux, appliqués, exacts, de légers, dissipés, & peu soigneux qu'ils étoient. Heureuses peines, qui font en peu de temps ce que l'oraison, les saintes lectures, l'attrait intérieur, & les Sacremens n'avoient pû faire en plusieurs années ! Le remede est violent, mais nécessaire, quand les au-

[1] Sepiam viam tuam spinis..... & semitas suas non invenies. *Osée*, 2. ℣. 6.

tres n'ont point réussi. Que ceux que Dieu attire fortement à lui, prennent bien garde de le mettre dans la dure nécessité d'en user. Que ceux à qui il l'applique, ne s'arrêtent point à chercher le repos dans la seule exactitude à leurs devoirs essentiels ; ils ne feroient que prolonger leur peine. Le moyen d'en voir la fin, c'est de ne se rien pardonner. Dieu sera toujours irrité, tandis qu'Achan retiendra une partie de ce qui est dévoué à l'anathême. (*Josué.* 7. ℣. 19.) interrogez devant Dieu votre propre cœur, comme le S. Conducteur du Peuple de Dieu interrogea ce méchant Israélite : obligez-le à ne rien dissimuler de tout ce que l'Esprit de Dieu lui reproche, *Confitere, ne abscondas* ; & sacrifiez sans ménagement toutes ces infidélités secrettes qui sont la cause de votre trouble (1).

§. XXXIV.

QUelquefois, ce ne sont pas tant des défauts sensibles que Dieu châtie par ces peines intérieures, qu'un reste d'amour propre dont il nous purifie. C'est une rouille imperceptible, & un alliage délicat? Que le feu de la tribulation le plus

(1) Quia turbasti nos, exturbet te Dominus. *Josué.* 7. ℣. 25.

actif

actif & le plus pénétrant peut seul nous ôter (1). Ce que nous pouvons faire alors de mieux, & ce que nous devons faire avant toute autre chose, c'est de baiser la main de Dieu qui fait sur nous ces rigoureuses, mais salutaires opérations, & de le prier de hâter son ouvrage, afin que nous puissions l'aimer d'un amour chaste, & jouir de la paix intime d'un cœur parfait.

§. XXXV.

SAns préjudice de cette entiere soumission aux coups de la main du Seigneur, nous devons employer les moyens ordinaires pour surmonter les scrupules que nous jugeons qu'il nous ménage ; car il le veut ainsi, comme il veut qu'on fasse des remedes dans les maladies même qu'il nous envoie pour notre bien spirituel ; & outre qu'on pourroit souvent s'y tromper, prenant pour un scrupule de Providence celui qui naîtroit d'un autre principe, les remedes font le même effet que le mal, & entrent également dans la voie de notre sanctification ; de même que les potions améres, le régime & l'assujettissement aux Médecins font souvent autant, & quelquefois

(1) Excoquam ad purum scoriam tuam ; & auferam omne statum tuum. *Is.* 2. ℣. 25.

plus, souffrir un malade que la maladie même.

§. XXXVI.

Si le mal vient de ce vice séduisant qui nous enchante de nous-mêmes, & qui fait que tout ce qui nous humilie, nous révolte, & nous déconcerte, le remede est connu. Ayez un bas sentiment de votre vertu & de votre capacité ; que vos lumieres disparoissent devant celles d'autrui : que vos fautes journalieres reconnues ingénument abbattent l'enflure de votre cœur. Que vos anciens égaremens assidûment médités, confondent votre présomption : vous gagnerez sur le scrupule autant que vous perdrez de la bonne idée de vous-même. Accoutumé à considérer la corruption de votre cœur, son infection ne vous donnera plus cette agitation qui trouble, ne cherchant point à briller à vos propres yeux, ni à ceux d'autrui, l'obscurité de votre ame ne vous causera point cette horreur qui saisit, ni cette confusion qui chagrine : les incertitudes sur votre état présent ; dès que vous les accepterez comme une juste punition de vos désordres passés, ne vous jetteront plus dans de tristes allarmes. Vous ne serez plus effrayé de votre petitesse, dès que vous ne voudrez plus vous me-

ſurer avec perſonne, vous regardant comme inférieur à tous. Laiſſant aux autres les faveurs ſignalées du Ciel, les vertus héroïques, les grandes conſolations, alors la médiocrité de votre grace, la multitude de vos défauts, l'aridité de votre ame ne vous donneront point ce chagrin qui naît de l'ambition, & qui produit la triſteſſe. Sans avoir ces grandes graces dont vous vous eſtimerez indigne; vous poſſéderez un des plus grands biens qu'elles puiſſent produire, la paix du cœur, & vous ne courrez pas riſque d'un grand mal, qui en réſulte ſouvent par notre perverſité, c'eſt la préſomption de l'ame. Vous jouirez ſans trouble, & vous vous enrichirez ſans riſque de votre pauvreté, non avec le pareſſeux qui hait le travail, mais avec l'humble qui craint le faſte.

Peut-être ne penſez-vous pas que ce remede ſoit celui qu'il vous faut, ni que votre mal ſoit celui qu'il attaque; mais outre que cela même prouve qu'il vous eſt néceſſaire, ce qui doit vous donner un grand déſir d'en uſer, c'eſt qu'il ne peut jamais que vous être utile. Les regards de Dieu s'arrêtent ſur l'humble, & ces regards tout lumineux diſſipent nos ténébres, & avec elles diſparoiſſent nos doutes & nos perplexités.

§. XXXVII.

QUand le Démon feroit l'unique cause de vos fcrupules, (& je crois que du moins il y entre toujours pour beaucoup) le remede dont nous venons de parler, feroit encore très-falutaire. Les principales forces que nous devons oppofer au principe des orgueilleux, font l'humilité qui le confond, l'obéiffance qui le déconcerte, & la priere qui le met en fuite. Et puifqu'il a beaucoup de part à toutes les différentes efpeces de fcrupules qu'il excite ou qu'il fomente, ces trois moyens de le combattre doivent être employés par-tout.

§. XXXVIII.

FIniffons par un avis néceffaire à ceux qui fe trouvent fort foulagés après de longues & extrêmes fouffrances ; c'eft de ne point donner dans un piége fubtil, où plufieurs ont été pris, lorfqu'ils n'avoient plus que quelques pas à faire pour fortir entiérement de l'abîme. Ils ont comparé leur liberté préfente avec leur ancien efclavage, & ils y ont trouvé une fi grande différence, qu'ils en ont été faifis de crainte ; & comme ils voyoient moins de danger dans la févé-

rité que dans le relâchement, ils sont revenus à se tourmenter comme auparavant sur tout ce qui avoit fait autrefois le sujet de leurs peines. Leur dernier état a été pire que le premier, parce qu'ils n'étoient plus scrupuleux par tentation & par une premiere foiblesse, mais par rechûte & par réflexion. Le grand secret pour éviter ce piége, c'est de regarder toujours devant soi, & de ne point juger de son exactitude présente, par comparaison aux scrupules passés, mais par rapport à la loi de Dieu & à la doctrine de ceux qui tiennent sa place à notre égard. La tête tourne à celui qui regarde l'abîme d'où il sort, & il risque beaucoup d'y retomber, il doit le perdre de vue, tandis qu'il est encore sur le penchant; lorsqu'il sera hors du danger, il pourra y jetter les yeux, pour estimer, comme il doit, le bonheur de sa délivrance, en remercier le Seigneur, & se précautionner pour l'avenir.

Prieres pour les personnes peinées par des troubles intérieurs.

DIEU d'amour, Dieu de paix, qui prenez plaisir à vous communiquer à des ames paisibles & tranquilles

qui vous écoutent dans le ſilence, & non leur foible imagination, qui ſe livrent à l'attrait de votre amour, & non à leur penchant pour le ſcrupule; qui ſuivent nos inſpirations toujours douces, & non celles de leurs ennemis toujours turbulentes; qui ſont remplies de confiance en votre bonté toute paternelle, & non d'exceſſives frayeurs dont elle ſe tient offenſée : mon Seigneur & mon Dieu qui voyez combien le Démon ennemi de mon bonheur, & plus encore de votre gloire, réuſſit maintenant à me troubler, & à vous contriſter vous-même dans mon cœur autant qu'il le peut, par mes vaines allarmes, par mes débats intérieurs, par mon activité effrenée; faites, Dieu tout-puiſſant, que le calme ſuccéde en moi à l'agitation, la lumiere aux ténébres, & la paix au trouble. Commandez maintenant aux Démons comme vous leur commandiez autrefois, en les chaſſant des corps des énerguménes avec un empire abſolu : commandez à mon imagination & à toutes les puiſſances de mon ame qu'ils ſoulevent, comme vous commandiez aux vents déchaînés & à la mer agitée. Paroiſſez, Seigneur, au milieu de moi; & que tous mes ennemis ſoient diſſipés comme la fumée. Que l'éclat de votre divine préſence, perçant le nuage qui

m'environne, porte en moi la sérénité de l'ame, & de cette paix intime qui surpasse tout sentiment. Je la désire, ô mon Dieu, cette paix, non pour mon plaisir, mais pour votre gloire; non pour me complaire en moi-même par vanité, mais pour vous contempler, vous adorer, vous louer sans obstacle: afin que vous regniez tranquillement en moi durant cette vie, & que vous me fassiez régner heureusement avec vous pendant l'éternité de l'autre.

Ainsi soit-il.

Fin de la seconde Partie.



TROISIEME PARTIE.

Où l'on trouve des moyens propres à acquérir cette Paix.



CHAPITRE PREMIER.

L'humilité.

§. I.

CEtte vertu qui eſt le fondement de toutes les autres, eſt ſur-tout néceſſaire pour acquérir la paix intérieure, parce qu'elle mortifie les paſſions, qu'elle les affoiblit inſenſiblement, & qu'enfin elle les détruit, autant qu'elles doivent & peuvent-être détruites : moyen court qui les attaque preſque toutes à la fois ; moyen doux qui les abbat, pour ainſi dire, ſans les combattre ; qui les aſſujettit ſans effort, & qui les réduit, moins en réſiſtant à leur force, qu'en la leur ôtant, par la ſouſtraction de leur aliment qui eſt la bonne idée qu'on a de ſoi-même, & qu'on veut en donner à autrui ; comme on ſubjugue des ennemis formidables, en leur coupant les vivres ſans en venir aux mains

Une ame véritablement humble eſt toujours tranquille, & qu'eſt-ce qui pourroit la troubler ? Les louanges qu'on lui donne, ſurprennent, bien loin de l'élever ; le blâme & les reproches la réjouiſſent, bien-loin de l'abattre ; elle voit avec plaiſir qu'on penſe d'elle ce qu'elle en penſe elle-même. La calomnie qui lui fait horreur par l'atteinte qu'elle donne à la vérité & à la juſtice, ne la déconcerte pas, par celle qu'elle donne à ſa réputation qu'elle ne croit point mériter. Les proſpérités ne lui enflent point le cœur, les adverſités ne lui affoibliſſent point le courage. Elle reçoit, dit ſaint François de Sales, (*Ep.* 48. *L.* 5.) les peines avec douceur ; ſachant qu'elle les mérite, les biens avec modeſtie, ſachant qu'elle ne les mérite pas. Elle voit les fautes d'autrui avec regret, mais ſans trouble, ſe ſouvenant des ſiennes, elle voit les ſiennes avec douleur ; mais ſans impatience, connoiſſant ſa fragilité. La préférence qu'on fait des autres à elle, ne l'affligent pas ; elle eſt toujours trop élevée à ſon gré, tandis qu'il reſte une place au-deſſous d'elle. Eſt elle à la derniere ? Elle ſe croit encore trop favoriſée de ce qu'on lui permet de l'occuper. Elle s'écarte ſi loin des honneurs & des dignités, qu'elle ne peut être

heurtée par les ambitieux qui y courent : elle ſe met d'ailleurs ſi bas, qu'ils le fouleroient aux pieds, ſans s'en appercevoir, & ſans qu'elle s'en apperçut elle-même. Elle prend tant de ſoin de ſe cacher, que ſes talens n'irritent point l'envie ; & elle s'éloigne ſi fort, qu'elle ſe met hors de la portée de ſes traits. Si on la dévoile malgré ſa modeſtie, ſi on la produit malgré ſa répugnance, ſi on l'éleve malgré ſes efforts, les envieux pourront vomir contr'elle tout leur venin, mais ils ne ſauroient nuire à ſon repos ; bien-loin de s'animer contre leur malice, elle ſe louera de leur diſcernement ; elle ſe joindra à eux, mais ſincérement, contre le mérite que le public lui attribue, & elle les priera de ſe joindre à elle pour le détromper. Enfin plus elle s'abbaiſſe, moins elle eſt agitée ; (1) & elle trouve le parfait repos dans le centre immobile de ſon néant.

§. II.

HEureuſe ſituation ! Etat ſublime ! Qui devroit bien plutôt faire le ſujet de l'envie, ſi une paſſion auſſi lâche étoit ca-

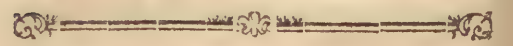
[1] Quantò quis in ſe humilior fuerit tantò erit pacatior. *Imit. Chriſti L. 1. c. 4.*

pable d'aſpirer à un ſi grand bien. Ame vraiment humble, auſſi baſſe à vos propres yeux, que vous êtes élevée aux yeux de celui qui prend un plaiſir ſingulier à terraſſer les orgueilleux & à élever les humbles, votre juſtice eſt comme les montagnes de Dieu (1), dont la cime jouit d'une ſérénité continuelle, étant au-deſſus des nuages & des vents. Tandis que l'orgueilleux ne poſſéde rien moins que le repos qu'il cherche, qu'ignorant même la route qui y conduit (2), il s'en écarte de tout ce qu'il fait de chemin pour y arriver ; tandis qu'il eſt déchiré au-dedans par la multitude & le combat de ſes penſées ; qu'il eſt agité au-dehors & par les mouvemens qu'il ſe donne pour avancer, & par les efforts de ſes compétiteurs qui le répouſſent ; tandis que la réputation d'autrui enflamme ſa jalouſie, que la ſienne propre irrite ſa cupidité, que ſon faſte le fait mépriſer de ceux dont il cherche l'eſtime, & que ſa vanité le fait tomber dans des petiteſſes dont il rougit lui-même en même-temps qu'il mendie les applaudiſſemens ; tandis que les plus grands honneurs, & le plus petit mépris concourent également à le rendre mal-

[1] Juſtitia tua ſicut montes Dei. *Pſ.* 35.
(2) Viam pacis cognoverunt. *Pſ.* 14.

heureux, comme le favori d'Assuérus; qui élevé jusqu'auprès du thrône & à la familiarité du Prince, soupire après le salut de la part d'un Mardochée assis avec les gardes à la porte du Palais; ne pouvant l'obtenir, il séche de tristesse, & son désespoir lui fait verser des larmes. (*Esther*. 6. *v*. 12.) Enfin tandis que le cœur de l'orgueilleux est comme une mer agitée d'une horrible tempête, selon l'expression du Saint-Esprit, (*Is*. 57. *v*. 20.) vous, humbles de cœur, vous jouissez d'un calme parfait, don précieux d'un Dieu fidele à ses promesses (1).

[1] Discedite à me quia mitis sum & humilis corde : & invenietis requiem animabus vestris. *Matth*. 11. ℣. 26.



CHAPITRE II.

La mortification.

LA mortification est aussi nécessaire à la paix intérieure que l'humilité, peut-être l'est-elle davantage, les occasions de la sensualité revenant plus souvent que celles de l'orgueil. La vie des sens est entiérement opposée à la vie intérieure : on prend sur celle-ci tout ce qu'on donne à celle-là. Le corps & l'es-

prit, la nature & la vertu ; l'amour de Dieu & l'amour de ſoi-même ſe balancent pour ainſi dire, mutuellement : à meſure qu'on abbat l'un, l'autre s'éleve, ce ſont deux puiſſants ennemis, dont chacun ſe fortifie de ce qui détruit l'autre (1). Les ſens donnent bien de l'occupation à une ame qui veut les borner à la vraie néceſſité ; mais ils en donnent bien plus à celle qui les livre à leurs convoitiſes. L'œil n'eſt jamais raſſaſié de voir, ni l'oreille d'entendre (2). Ils nous attirent ſans ceſſe au-dehors, pour nous entretenir avec les objets extérieurs qui nous ſuivent en foule, lorſque nous voulons rentrer en nous-mêmes. Ainſi les ſens nous entretiennent dans un commerce continuel avec les créatures, qui interrompt beaucoup celui que nous voulons avoir avoir Dieu.

Le plaiſir tient l'ame attachée à la terre, & l'empêche de s'élever au Ciel ; il l'amollit d'ailleurs, & la rend foible & timide comme un enfant que la moindre choſe arrête, ébranle, renverſe ; au-lieu que la mortification nous rend vi-

(1) Caro concupiſcit adversùs ſpiritum ; ſpiritus autem adversùs carnem : hæc enim ſibi invicem adverſantur. *Galat.* 5. ℣. 17.

(2) Non ſaturatur oculus viſu, nec auris auditu impletur. *Eccleſ.* 1. ℣. 8.

goureux, fermes, inébranlables. Auſſi le Démon qui eſt plus terrible aux foibles, & qui n'eſt que la foibleſſe même avec les forts, craint de ſe commettre avec une ame mortifiée (1), dont il eſt preſque toujours repouſſé avec perte, mais il regarde avec mépris la piété même & les bonnes réſolutions d'une ame ſenſuelle, qu'il eſt comme aſſuré de renverſer entiérement quand il le voudra, ou dont au moins il arrêtera le progrès, ſi Dieu, par le ſecours qu'elle ne mérite pas, ne l'empêche de tomber dans le crime. Cet ennemi de notre ſalut n'a que deux portes pour entrer dans notre ame, & pour y mettre le trouble, ce ſont la gloire & le plaiſir, ſi nous les lui fermons ſoigneuſement, il eſt réduit à roder autour de nous, *Circuit quærens*, &c. & nous pouvons nous moquer de lui, comme des gens renfermés dans une forte place ſe moquent des ennemis, qui ne font que tournoyer aſſez loin des murs ſans oſer l'inſulter.

§. II.

MAis ce n'eſt pas aſſez de renoncer aux plaiſirs, il faut encore aimer les ſouffrances : l'un ne fait que nous éloi-

(1) Pertimeſcit Satanas piorum vigilias, jejunia, &c. *Athan. in vitâ S. Anton.*

gner du vice ; l'autre forme en nous la vertu, & nous donne proprement cette force, que le retranchement du plaiſir ne nous donne point par lui-même. Les ſaints travaux fortifient l'ame comme le travail du corps le rend ſain & nerveux ; & une perſonne qui ne s'eſt point exercée à une vie auſtere & laborieuſe, eſt auſſi peu capable d'une ſolide vertu : qu'une femme molle & délicate eſt capable des travaux pénibles de la campagne. Tout l'incommode, tout l'arrête, tout la rebute, le moindre exercice la met hors d'haleine, & elle court d'abord aux délaſſemens, vrai ſymbole d'une ame peu exercée à ſouffrir ; tout l'agite, tout la chagrine, tout la révolte, & lui fait perdre cette paix réſervée aux hommes de bonne volonté, (1) c'eſt-à-dire, aux hommes d'une réſolution ferme & capable de tout entreprendre, qui les met en état de tout ſouffrir.

Cette paix, comme celle des Etats, eſt le fruit de la guerre, & ſi l'on ne veut ſupporter les travaux de celle-ci, on ne goûtera jamais les douceurs de celle-là. C'eſt l'onction du Saint-Eſprit ; qui nous adoucit & qui nous tranquilliſe intérieurement ; & c'eſt le couteau

(1) Pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc.* 2. ℣. 14.

de la mortification, qui fait couler ce baume dans nos ames. Au défaut même de cette onction senſible, la mortification nous ſoutiendra, & nous fera combattre toute la nuit contre la mer & les vents, en attendant que le Sauveur revienne. (*Math.* 14. ℣. 25.) Elle nous donnera une paix moins ſenſible, mais plus ſolide : parce qu'elle ſera dans le fond d'une ame réſignée, contente de tout ce que Dieu veut, & véritablement paiſible, quoique ſes puiſſances ſoient agitées ; comme le fond d'un vaiſſeau eſt aſſez tranquille, quoique les mâts & les hunes ſoient dans un continuel mouvement. Dans cet état d'agitation affligeante & de paix inſenſible, nous nous croirons dans la derniere miſere ; mais nous ſerons riches devant Dieu, qui comble de ſes bénédictions cet homme caché au fond du cœur dans l'incorruptibilité d'un eſprit tranquille & modeſte (1). Ceux qui ſe figurent qu'il n'y a que des conſolations dans la pratique de la vertu, ſont dans une illuſion groſſiere. C'eſt ordinairement celle des commençans, qui avec les enfans de Zebédée

[1] Qui abſconditus eſt cordis homo de Incorruptibilitate quieti & modeſti ſpiritûs, qui eſt in conſpectu Dei locuples. *1. Ep. Petr. c.* 3. ℣. 4.

ne demandent à Jesus-Christ que de jouir tranquillement avec lui des délices de son royaume. Mais que leur répond le Sauveur ? Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? C'est aussi ce que je vous dis : Pouvez-vous souffrir, & souffrir beaucoup, & souffrir de toutes les manieres au-dedans & au dehors, dans le corps & dans l'ame, les maladies & les tentations, les contradictions des hommes & l'ennui de vous-même, la guerre des Démons & les épreuves du Seigneur ? Si vous êtes résolu à souffrir tout cela, vous jouirez d'un fond de paix inépuisable comme les abîmes de la mer, ou comme les eaux d'un grand fleuve qui se renouvellent sans cesse & qui ne tarissent jamais(1). Peut-être ne cherchiez-vous autrefois dans la piété, que les suavités qui l'accompagnent, & c'est ce qui la rendoit si inégale ; parce que ses douleurs ne sont pas de tous les temps. Vous étiez dévot par intervalle, parce que vous l'étiez par sensualité. Vous vouliez, comme dit agréablement S. François de Sales, (*Ep.* 48. *Liv.* 5.) prier dans l'eau de Nafe, & être vertueux à manger du sucre, & dès que vos exercices spirituels n'étoient plus as-

[1] Sicut flumen pax tua, & justitia tua sicut gurgites maris. *Is.* 48. ℣. 8.

ſaiſonnés de ces douceurs, & que vous n'étiez plus parfumé dans la priere; vous étiez triſte & découragé, & votre amour propre ſenſuel, vous faiſoit aller chercher dans les créatures le plaiſir que vous ne trouviez pas dans le commerce avec Dieu, vous en perdiez la paix intérieure & le recueillement. Pour vous rendre l'un & l'autre, il falloit pour ainſi dire, que Dieu usât de careſſes à votre égard. Peut-être encore qu'étant trop délicat, la moindre occaſion de ſouffrir vous faiſoit perdre la paix, & par le combat intérieur que vous cauſoient les ſouffrances, & par l'infidélité à vos exercices que vous abandonniez, ou dont vous vous acquittiez négligemment; les laiſſant un jour comme dit ſainte Thérеſe, parce que la tête vous faiſoit mal; le jour d'après, parce qu'elle vous en avoit faite, & le troiſieme, crainte qu'elle ne vous en fît. Toutes ces foibleſſes étoient ſupportables dans votre enfance ſpirituelle, mais il eſt temps de faire voir que vous avez grandi, & que vous vous êtes fortifié, que vous ne comptez plus de poſſéder votre ame que par la patience (1) & par une patience de tous les momens (2).

[1] In patientiâ veſtra poſſidebitis animas veſtras. *Luc.* 21. ℣. 19.

[2] Neceſſe eſt te ubique tenere patientiam,

parce que les croix ſont ſemées par-tout (1) de la main miſéricordieuſe d'un Dieu, qui en ſait le prix & la néceſſité ; & que celui qui veut être un moment ſans ſouffrir, n'aura jamais une paix ſolide.

ſi internam vis habere pacem. *Imit. Chr. Lib.* 2. c. 23.

[1] Crux ſemper parata eſt, ubique te expectar. *Imit. Chr. Lib.* 2. *c.* 12.



CHAPITRE III.

Fidélité à ſes exercices.

JE viens d'inſinuer une choſe qui eſt trop eſſentielle pour n'être touchée qu'en paſſant, c'eſt la fidélité à ſes exercices ſpirituels. Elle doit être grande, parce que la plus légere négligence cauſe un affoibliſſement de l'eſprit intérieur, & par conſéquent de la paix de l'ame. (1) Il faut que cette exactitude aille juſqu'à la rigidité qui paroît exceſſive, dit un grand Prélat : mais ſans elle tout tombe en confuſion. On ſe diſſipe, on ſe relâche, on perd ſes forces ; on s'éloigne inſenſiblement de Dieu ; on ſe livre à tous ſes goûts, & on ne commence à

[1] Non ſine diſpendio tranſit levis omiſſio exercitii. *Imit. Chr.*

s'appercevoir de l'égarement où l'on tombe, que quand on y eſt déjà tombé, juſqu'à n'oſer plus eſpérer d'en pouvoir revenir ici. Ce que dit ici ce pieux & ſavant Evêque, eſt une des grandes maximes des Saints, & ſur-tout des anciens Peres du déſert, qui ne recommandoient rien ſi fort, ſur-tout aux commençans dont la vertu encore foible & chancelante a beſoin d'être étayée par un corps de pratiques (1). On peut voir en effet dans toutes les hiſtoires de ces premiers Maîtres de la vie aſcétique, que les plus parfaits même, bien loin de ſe relâcher le moins du monde de cette exactitude, s'en faiſoient un devoir eſſentiel, (2) & quelquefois une néceſſité par un ſaint eſclavage (3). Ils regardoient toutes leurs pratiques de piété comme autant de remparts qui couvroient leurs grands devoirs, & qui mettoient leur ſalut en aſſurance. Et dans cette penſée ils en augmentoient le nombre, autant qu'il leur étoit poſſible, pour écarter de plus en plus leur ennemi, & l'obliger de porter ſes aſſauts plus loin d'eux, avec moins

[1] *Voyez les vies des PP. par Arn. d'Andil. Tom. 3. p. 50.*

[2] *Vie de ſaint Nathonaël, tom. 2. des PP. p. 230. & ailleurs.*

[4] *Saint Euſebe, vies des PP. tome 2. page 404.*

davantage pour lui, & moins de risque pour eux-mêmes. On a même vû des Saints s'acquitter publiquement de certaines pratiques austeres qu'ils s'étoient prescrites, lorsque la foule, qui les environnoit, les privoit de la solitude & du recueillement que demandent ordinairement ces sortes d'exercices; parce qu'ils craignoient moins l'éclat de l'austérité, que les mauvais effets de la négligence.

Cependant, sans un attrait particulier qui sort de la voie ordinaire, il ne faut point que cette rigidité aille jusqu'à la roideur : il faut savoir céder prudemment à la nécessité & aux bienséances. Cette inflexibilité sent le caprice & l'entêtement, déshonore la piété, la rend incommode au prochain, & est ordinairement une production de l'amour propre. Elle est directement opposée à la paix intérieure qui demande cette souplesse, contre laquelle toutes les forces extérieures s'amortissent sans éclat & sans violence. Il faut se plier sans résistance, sans dépit, sans chagrin à ce que la charité, l'humanité, la raison, exigent de nous, en prenant même, s'il le faut, sur notre regle de conduite. Mais donnons-nous garde de nous en relâcher trop facilement : ce ne seroit plus une condescendance, mais une

vraie diſſipation. Où eſt l'eſprit de Dieu ; là eſt la liberté, & non le libertinage, dit fort bien l'illuſtre Evêque dont je viens de parler. Soyons ſimples & plians, mais ayons de la force & de la conſiſtance. Au reſte l'exactitude aux pratiques perſonnelles & libres ne doit jamais gêner l'attrait intérieur de la paix & du recueillement, puiſqu'elle n'eſt ſi néceſſaire que pour les conſerver.

CHAPITRE IV.

Ferveur modérée.

IL faut donc s'acquitter de ſes pieux exercices avec fidélité, mais non pas avec une ferveur procurée par de grands efforts, qui eſt moins une ardeur de l'ame, qu'une ferveur toute corporelle, c'eſt-à-dire, un échauffement de tête & de poitrine. Tout ce qu'on ajoûte au mouvement qui doit venir de Dieu, & à la fidélité qui doit-être en nous, eſt étranger à la dévotion, & contraire à la paix de l'ame. Rempliſſons nos devoirs de piété dans leur temps & dans leur étendue, avec la modeſtie au-dehors, & le reſpect au-dedans, l'attention dans l'eſprit, la réſignation & la

prompte obéiſſance dans le cœur ; & laiſſons à Dieu le ſoin de tout le reſte. Encore ne faut-il pas nous inquiéter ſur toutes ces diſpoſitions par une recherche ſcrupuleuſe, qui plairoit moins à Dieu qu'à notre amour propre. Joignons le zele à la ſainte liberté : il en réſultera, non pas l'exactitude d'un débiteur ſuperbe qui veut ſe libérer & ne rien devoir, ou d'un eſclave malheureux qui ſert un maître redoutable ; mais l'attention toute aiſée d'un Enfant docile qui ſert un Pere tendre.

La fidélité pour le temps & l'étendue des devoirs ne doit pas être géométrique, mais ordinaire : le dehors doit être composé par la modeſtie, & non par la contrainte, ou par l'affectation. Le reſpect doit nous humilier tout ſimplement, & non pas nous abbattre, l'attention de l'eſprit ne conſiſte pas à n'avoir point de diſtractions, mais à ne point s'y livrer quand on vient à y réfléchir ; & les ſentimens du cœur ne doivent pas être ſenſibles, mais effectifs. Ce que nous venons de dire, ſeroit ſuffiſant pour exclure tout ce qui eſt capable de faire perdre le repos que l'on goûte dans les exercices ſpirituels, il rectifieroit le zele déplacé & la ferveur mal entendue, ſi le travail exceſſif qu'on ſe donne ſouvent pour arrêter les éga-

remens de l'esprit, & pour exciter les mouvemens du cœur, si l'inquiétude qu'on ressent de ne pouvoir y réussir, ne nous obligeoient de nous étendre un peu plus sur ces deux points qui sont d'un si grand usage dans la vie spirituelle.

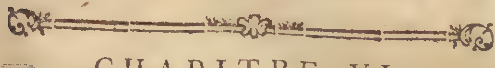


CHAPITRE V.

Patience dans les distractions.

IL faut sans doute, autant qu'il dépend de nous, apporter l'attention de l'esprit à nos prieres, à nos méditations, & au reste de nos pieux exercices qui demandent l'application intérieure, mais sans crainte des distractions qui pourroient venir, sans inquiétude pour celles qui viennent, sans alarme pour celles qui sont déjà passées. Il en est à peu-près de l'attention comme de l'intention, elles subsistent dans la même action, jusqu'à ce qu'elles soient volontairement révoquées : quelques excursions que l'esprit ait faites, on a été toujours attentif : si on n'a jamais été distrait avec réflexion. Appliquons-nous sans croire que nous pourrons nous fixer, la mobilité de notre esprit n'en est point capable ;

capable ; il s'irrite au contraire, & s'égare ; souvent à proportion des efforts qu'on fait pour le captiver. Il reste quelquefois assez tranquillement auprès de nous ; mais c'est le faire partir que de vouloir s'en assurer : ne nous occupons ni de lui, ni de ses distractions, & nous serons attentifs. Tendre fortement son imagination, c'est se fatiguer inutilement la tête, c'est ruiner sa santé sans aucun avantage, mais plutôt avec perte du côté de la paix de l'ame : c'est tenter l'impossible, & même le ridicule que de vouloir s'en rendre le maître par ses efforts. On arrêteroit aussi-tôt l'air dans sa main à force de le serrer, qu'on fixeroit son imagination à force de la contraindre. Quand on réussiroit pour un moment à écarter tout autre objet, elle s'occuperoit de sa contrainte même.



CHAPITRE VI.

Tranquillité dans les mouvemens.

§. I.

LE cœur est plus lent & plus capble d'être fixé, que l'esprit & l'imagination ; mais aussi ses mouvemens sont moins perceptibles, & c'est ce qui peine

encore d'avantage ceux qui veulent fortement exciter ſes affections, & s'aſſure de ſes diſpoſitions. C'eſt en connoître peu la nature, que de penſer lui donner la détermination par le mouvement du corps, & de croire qu'il aime parce qu'on s'attendrit : cet attendriſſement n'eſt que dans le ſang & dans les organes ; qui ne ſont rien moins que le ſiege de l'amour ſacré. Tout eſt doux & moderé dans le ſervice de Dieu. Il n'exige point que la tête ſe fatigue, ou que la poitrine s'épuiſe par des efforts déplacés ; & l'on ne voit, par conſéquent, ni mettre ſon eſprit à la torture pour en aſſujettir l'inconſtance, ni ſon cœur, pour ainſi dire; ſous la preſſe pour en exprimer les affections. Ces mouvemens produiroient un effet tout contraire ; parce que le cœur veut être libre & large. Ce qu'on croiroit quelquefois reſſentir d'amour de Dieu & de zele pour ſon ſervice, ne ſeroit rien moins que l'un & l'autre, & ainſi ce ſeroit ſe procurer l'illuſion de l'eſprit par le tourment du corps & de l'ame.

Mais encore, eſt-ce véritablement l'amour de Dieu que nous cherchons par tous ces efforts ? Non, c'eſt notre propre ſatisfaction. Dieu ne demande de nous que la ſolide préférence, la conduite uniforme, la tranquillité de l'ame,

la paiſible ſoumiſſion aux ordres de ſa Providence, le zele attentif ſans être empreſſé, pour accomplir ſa volonté connue; & nous nous y bornerions, ſi nous ne recherchions que lui ſeul. Quand nous avons dit à un ami que nous l'aimons ſincérement, que nous n'avons rien qui ne ſoit à ſa diſpoſition, & que nous ſommes prêts à nous ſacrifier nous-mêmes, pour lui, nous ſommes ſatisfaits de nous, & nous croyons qu'il a ſujet de l'être, quoique nous lui avions donné cette aſſurance d'un ton ſimple, ſans geſtes animés, ſans un regard plein de feu, ſans mouvemens convulſifs, ſans une reſpiration forte & précipitée? Et cela, parce que nous ſavons que les expreſſions naturelles & les manieres ingénues ſont le vrai langage du cœur, & que ce n'eſt que le cœur que notre ami demande. Penſons-nous que Dieu demande d'avantage? Nous a-t-il jamais dit: Donnez-moi votre tête ou votre poitrine, vos mains ou vos yeux? Donnons-lui notre cœur qu'il demande, & tenons-nous en repos.

§. II.

MAis il y a encore plus, c'eſt que nous devons réprimer doucement ces mouvemens trop ſenſibles, lors-même qu'ils

viennent, ſans que nous les ayons excités. Ces bouillonnemens intérieurs d'une imagination échauffée, ces ſaillies d'un naturel actif, & ſouvent préſomptueux, ne font que nous remplir de nous-mêmes, & nous guinder dans la dévotion. C'eſt, dit l'Apôtre ſaint Pierre, une ferveur étrangere qui ne fait que nous égarer; & qui eſt une vraie tentation pour nous. (1) Notre joie dans ce monde doit-être de participer aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt, (2) & notre conſolation d'éprouver les angoiſſes de ſon agonie. Il nous fera goûter pleinement les ardeurs ſaintes, les pieux tranſports, les délicieux épanchemens d'un cœur conſumé par le feu de la charité; lorſqu'il manifeſtera ſa gloire dans la céleſte Jéruſalem. (3) S'il en verſe dans nos cœurs quelque léger écoulement dans cette vallée de larmes, ce n'eſt qu'en paſſant, & quand il le juge à propos; & il ne veut point que nous le déſirions juſqu'à l'inquiétude, ou ſeulement pour le goût. Tout ce que

[1] Nolite peregrinari in fervore, qui ad tentationem vobis ſit. *Ep. B. Petr. c.* 4. *v.* 12.

(2) Sed communicantes Chriſti paſſionibus gaudere. *Ibid.* ℣. 13.

(3) Ut & in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. *Ibid.*

nous ferions pour l'attirer feroit fans fruit, & tout ce que produiroient nos efforts n'en feroit qu'une trompeufe imitation, qui nous donneroit une trop bonne idée de nous-mêmes. En effet, dans ces momens d'ardeur, nous nous épanouiffons tout entiers, nous admirons imperceptiblement la beauté de nos penfées, la fermeté de notre courage, la vivacité de nos mouvemens ; & nous fommes tous orgueilleux de cette fuperbe roue qui nous environne. Dès que nous nous en appercevons, il n'y a qu'une chofe à faire ; c'eft de laiffer tomber d'eux-mêmes tous ces mouvemens, de nous renfermer en nous-mêmes avec Dieu, nous tenant en fa préfence dans une contenance modefte & un humble filence, jettant de temps en temps fur lui des regards pleins de refpect.

§. III.

IL nous donnera fes mouvemens paifibles quand il les trouvera bon, & il ne veut point des nôtres, dès qu'ils font oppofés à la paix de l'ame qu'il défire fi fort. Il faut l'attendre, & non pas le prévenir ; (1) il faut marcher à

[1] Expecta Dominum, viriliter age : & confortetur cor tuum, & fuftine Dominum. *Pf.* 26. ℣. 14.

ſa ſuite, & non pas le dévancer, & nous devons faire conſiſter en cela toute notre gloire (2). C'eſt en vain, dit le Prophête que vous vous levez avant le jour, vous vous donnez d'inutiles mouvemens au milieu des ténebres (3): tenez-vous en repos en attendant que le ſoleil paroiſſe, & ramene la lumiere, la chaleur & l'action: nourriſſez-vous cependant du pain de la componction qui fortifie & qui ſoutient, & de l'eau des pleurs qui aſſoupit & qui tranquilliſe. Au milieu de ce ſommeil intérieur, & lorſque vous y penſerez le moins, l'Epoux céleſte viendra vous introduire dans la ſalle du feſtin; & les délices qu'il vous fera goûter dans ce miſérable exil, vous feront comprendre & déſirer celles qu'il vous prépare dans la céleſte béatitude qui ſera l'héritage du Seigneur, & la récompenſe de ſes enfans (5): alors vous diſcernerez les mouvemens de la grace d'avec ceux que vous formez ſeul; vous com-

[1] Magna gloria eſt ſequi Dominum. *Eccli.* 23. ℣. 38.

[3] Vanum eſt vobis ante lucem ſurgere. *Pſ.* 126.

[4] Surgite poſtquàm ſederitis qui manducatis panem doloris. *Ibid.*

[5] Cum dederit dilectis ſuis ſomnum, hæreditatis Domini, filii merçes. *Ib.*

prendez, vous ſentirez la vérité de ce que vous croyez maintenant ſavoir que perſonne peut aller à Jeſus-Chriſt, s'il n'eſt attiré par ſon pere. Dieu fera plus en un moment, que vous ne ſauriez faire en toute votre vie. Vous marcherez, dit le Seigneur, dans les routes que vous ne connoiſſez pas, vous y avancerez juſqu'à vous étonner vous-même ; & la rapidité de votre courſe ſera ſemblable à la vélocité d'une fléche qu'un homme vigoureux a décochée de toute la force de ſon bras (6) ; voilà ce que Dieu fait quand il le veut, ce que nous pouvons eſpérer ſi nous ſommes fideles, & ce que nous ne devons ni prévenir par notre impatience, ni troubler par nos efforts. Nous ne devons donc pas réprimer tous les mouvemens intérieurs vifs & ſenſibles ; il en eſt auxquels nous devons nous livrer ſans réſerve. Je donnerai ailleurs pluſieurs marques auxquelles on peut les diſcerner ; il me ſuffira de dire ici, qu'ils tiennent de la tranquillité de Dieu même qui en eſt l'auteur, & qui, nous ayant formés à ſon image, veut que nous l'imitions dans notre con-

[6] Sicut ſagittæ in manu potentis : ita filii excuſſorum. *Ib.*

duite (7), & que nous ſoyons comme lui, autant que peut le ſupporter notre foibleſſe, dans une continuelle action & dans un profond repos.

(7) Ideò novimus hominem ad imaginem Dei conditum: ut imitator ſui eſſet auctoris. *Leo Mag.*

[1] Semper agens, ſemper quietus. Aug.



CHAPITRE VII.

Souffrir ſans inquiétude les aridités de l'ame.

§. I.

Loin de chercher un goût ſenſible dans des affections excitées avec effort, il faut ſouffrir avec impatience les aridités & les dégoûts, & préférer toujours une paix ſolide, fondée ſur la fermeté des réſolutions, à des conſolations paſſageres, ſouvent formées par notre tendre naturel, ou accordées comme à regret à notre exceſſive foibleſſe. En effet, ce ne ſont gueres que les ames foibles & peu verſées dans la vie intérieure, qui recherchent les conſolations avec ardeur, & qui s'affligent à l'excès des ſéchereſſes. Dès que Dieu ceſſe de les careſſer, comme une tendre mere careſſe un petit enfant at-

taché à ſon ſein, elles croient qu'il les a abandonnées ; elles ſont tentées de l'abandonner à leur tour ; ordinairement elles négligent ſon ſervice, & toujours elles perdent la paix du cœur. C'eſt un mal ſi commun, qu'il n'eſt pas de Livre ſpirituel, où il n'en ſoit traité : & je me diſpenſerois volontiers d'en parler, ſi le peu que j'en vais dire & que je tiens même de ces Auteurs, n'entroit néceſſairement dans mon ſujet.

D'abord je conviens qu'il eſt triſte de remplir les plus religieux devoirs avec un cœur froid & un eſprit diſſipé, d'y revenir toujours ſans zele, & d'être obligé d'y traîner ſon cœur comme par force, de ſe trouver devant Dieu ſans ſentiment & avec une ſtupide indifférence, de prier ſans recueillement, de méditer ſans affection, de ſe confeſſer ſans douleur, de communier ſans goût, de manger le pain céleſte avec moins de ſatisfaction que le pain matériel, de ſouffrir au-dehors ſans être ſoulagé au-dedans, de porter de péſantes croix ; & bien-loin d'y reſſentir cette onction ſecrete qui les adoucit, d'y trouver de nouvelles croix cachées, beaucoup plus péſantes que celles qui paroiſſent. Cet état eſt ſans doute bien mortifiant, mais ménagé avec beaucoup de ſageſſe par la Providence d'un Dieu qui connoît par-

faitement ſes droits & nos beſoins. Vous êtes juſte, ô mon Dieu ! Et tous vos arrêts ſont dictés par l'équité même : mais votre miſéricorde entre auſſi toujours pour beaucoup dans tous vos conſeils ; elle dirige tous vos voies de concert avec votre vérité infinie (1) : vous triompherez toujours de l'homme : qui voudra entrer en jugement avec vous (2). Mais ici ſur-tout, votre conduite eſt ſi lumineuſe, que l'homme même qui entreprend de défendre votre cauſe auprès de ces ſerviteurs triſtes & preſque mécontens, peut en peu de mots vous juſtifier & les confondre.

§. II.

OU c'eſt pour vous punir de vos fautes que Dieu retire ſes conſolations, ou c'eſt pour augmenter vos mérites. Si c'eſt pour vous punir de vos fautes, que ne tournez-vous votre mécontentement contre vous-même ? Si c'eſt pour augmenter vos mérites, pourquoi vous plaindriez-vous de lui ? S'il vous traite comme vous le méritez, quel tort vous fait-il ? S'il veut vous donner plus que vous

(1) Univerſæ viæ Domini miſericordia & veritas. *Pſ.* 24. ℣. 10.

(2) Ut vincas cum judicaris. *Pſ.* 50.

ne méritez, en vous faiſant mériter d'avantage, quelle reconnoiſſance ne lui devez-vous pas ? Craindriez-vous, ou qu'il vous fit expier vos péchés trop facilement dans ce monde, ou que par de légeres ſouffrances, il vous rendit trop heureux dans l'autre ? Vous aurez beau raiſonner : ce que vous appellez ſes rigueurs doit néceſſairement avoir un de ces deux motifs. Dieu ne hait point ſon ouvrage (1) & il n'appelle point l'homme à ſon exercice pour le rendre malheureux : toujours heureux en lui-même, il ne l'a point créé à ſa reſſemblance pour ſe donner la ſatisfaction ridicule de le voir miſérable dans ſon portrait, & lorſqu'il l'appelle à lui ; ce n'éſt pas pour ſe jouer de ſa foibleſſe, en le repouſſant d'une main, tandis qu'il l'attire de l'autre. Il ſe joue des cieux, de la terre, & des élemens qu'il meut, qu'il partage, qu'il varie à ſon gré, ſans pourtant changer l'ordre primitif de ſa providence (2). Mais pour l'homme, il le conduit avec des ménagemens : qui font voir qu'il reſpecte (3) en lui l'image de ſa Divinité

[1] Diligis omnia quæ ſunt, & nihil odiſti eorum quæ feciſti. *Sap.* 11. ℣. 15.

[2] Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. ℣. 31.

[3] Cùm magnâ reverentiâ diſponis nos. *Sap.* 12. ℣. 18.

même : il envisage dans sa personne la fin glorieuse pour laquelle il l'a créée, sa parole qu'il lui a engagée, son adoption dont il l'a honoré, ses faveurs dont il l'a comblé, son amour dont il l'a prévenu, le Sang de Jesus-Christ dont il l'a couvert. Si donc il vous chatie, aimez-le, puisqu'il ne vous hait pas; s'il vous perfectionne, aimez-le encore d'avantage, puisqu'il vous témoigne un plus grand amour. S'il vous fait sentir vos plus légers manquemens, ne vous troublez pas; c'est une marque qu'il ne veut pas vous perdre, s'il vous fait souffrir ses plus rudes épreuves, troublez-vous encore moins, puisque c'est une marque qu'il veut vous rendre Saint. Il n'y a donc rien dans ces aridités intérieures, qui doive vous jetter dans le trouble & dans l'abatrement & moins encore dans l'impatience & dans le murmure.

§. III.

C'En est assez pour arrêter les plaintes de ces Israélites sensuels, rebutés de la stérilité du désert, & tentés de retourner en Egypte; il faut maintenant tirer de l'erreur ceux qui ne croient pas être dans la terre promise, parce que la manne n'y tombe pas. Ce qui m'afflige & qui me trouble, dit chacune de ses

bonnes ames, plus timides qu'impatientes, ce n'eſt pas l'apreté des voies dans leſquelles je marche ; je ſerois ſatisfaite, ſi je ſavois que j'y marche avec Dieu ; je reconnois ſa ſouveraineté & ma dépendance, ce qu'il mérite de pur amour & ce qu'il a droit d'exiger de pénibles ſervices ; mais ce qui me fait perdre la confiance, & avec la confiance la paix du cœur, qui ne peut ſubſiſter ſans elle, c'eſt que je crains que Dieu ne ſe ſoit rétiré de moi à cauſe de mes fautes ; ou qu'il ne s'en retire enfin puiſque je le ſers ſi mal, ou qu'il ne m'aime plus, puiſqu'il ne jette ſur moi que des regards ſévéres, ou que je ne l'aime plus moi-même, puiſque je le regarde avec tant de froideur.

Ames de peu de foi, & conſéquemment éloignées de la paix intérieure, (parce qu'on n'en trouve l'abondance que dans la nuit obſcure de la foi la plus vive ;) & voilà vos craintes, voici mes réflexions. Vous rendez juſtice à Dieu, mais vous ne vous la rendez pas à vous-mêmes, ou plutôt vous ne la rendez ni à vous ni à Dieu. Vous vous ſoumettez à ſon empire, mais vous n'êtes pas aſſez pénétrées de ſa bonté. Vous vous occupez beaucoup de ce qu'il a droit d'exiger de votre fidélité, & non pas aſſez de ce qu'il veut ſupporter de votre foi-

bleſſe. Vous ne vous connoiſſez pas vous-mêmes ; vous ne connoiſſez ni votre infirmité, ni la grace que Dieu vous fait ni ce que vous êtes de vous-mêmes, ni ce que vous faites par les bienfaits de Dieu ; vous voyez ce que vous devez faire pour lui, vous ne voyez pas ce qu'il fait en vous, & ce que vous faites avec ſon ſecours. Eſt-ce une humilité mal entendue qui vous fait craindre d'appercevoir en vous le moindre don de Dieu ? Eſt-ce par humilité que vous vous faites un mérite de vous tourmenter toujours juſqu'au trouble ſur l'accompliſſement de vos devoirs, vous à qui la moindre apparence de repos ſuffit pour vous faire perdre tout le fruit de vos bonnes actions ? Eſt-ce une préſomption ſecrette qui vous fait croire que vous pouvez beaucoup pour le ſervice de Dieu, que la dévotion & la ferveur vous appartiennent en propre, & ſont toujours à votre diſpoſition ? Eſt-ce par préſomption que vous vous occupez de vous-mêmes à l'excès, & que vous ne pouvez jamais réuſſir à vous ſatisfaire, parce que vous le déſirez trop ? Je ne décide pas lequel de ces deux ſentimens fait le ſujet de votre inquiétude, & il ſeroit auſſi difficile que peu néceſſaire de le décider. Peut-être que ce n'eſt ni l'un ni l'autre, mais ſeulement une erreur

qui n'a beſoin que d'inſtruction. Je le ſuppoſe de même, & en laiſſant à vos réflexions le ſoin de vous guérir de votre vaine enflure, ou de votre timide & toujours tremblante puſillanimité, je remplis mon deſſein en vous inſtruiſant.

§. IV.

CE que vous craignez en premier lieu; c'eſt que Dieu ne ſe ſoit retiré de vous à cauſe de vos fautes, & qu'il ne vous aime plus, puiſqu'il ne jette ſur vous que de ſéveres regards. Mais je vous demande, n'eſt-ce que pour punir nos péchés, que Dieu tient à notre égard cette conduite rigoureuſe ? N'eſt-ce pas quelquefois, & même ſouvent pour perfectionner notre vertu ? Cette froideur apparente n'eſt-elle pas ménagée par la providence, pour détruire notre amour propre juſqu'à la racine, & pour en faire jetter de plus profondes à notre patience & à notre humilité, &c. pour épurer notre charité, nous rendre plus fervens dans la pratique des bonnes œuvres, & plus conformes à Jeſus-Chriſt, modele de notre prédeſtination; pour nous faire mériter une plus riche couronne dans le Ciel, & dans ce monde attirer plus de graces ſur nous & ſur notre prochain ? L'autorité de tous les

Maîtres de la vie ſpirituelle qui le diſent ainſi, & les exemples de tous les Saints qui l'ont éprouvé, ne ſuffiſent-ils pas pour nous en convaincre ?

Mais encore, je ſuppoſe que ce ſoit pour vous punir de vos fautes, que Dieu vous traite avec cette rigueur : je ſouhaite même que vous en ſoyez perſuadé, pourvû que ce ſoit ſans vous troubler ; je crois de plus ; que très-ſouvent, du moins dans les commencemens, où le lait de la dévotion eſt plus néceſſaire & la diſſipation plus fréquente, vous penſerez avec fondement que Dieu ne vous prive de ce lait précieux, qu'à cauſe de vos infidélités, ou bien que ce ſont vos négligences qui vous en privent directement & par elles-mêmes, en le faiſant ſe perdre par les ouvertures de vos ſens diſſipés. (1) Je ne parle pas ici de ces abattemens & de ces dégoûts des exercices ſpirituels, cauſés par la mauvaiſe diſpoſition du corps, par la péſanteur du temps, par la malignité du Démon ; les perſonnes verſées dans la vie intérieure les diſcernent aſſez, & les ſouffrant en patience ; je me borne à ces aridités qui les troublent ſi fort, parce qu'elles ſont une punition de leurs fautes,&qu'elles

[1] Pleni rimarum, unde quaque diffluimus. *Bernard.*

les regardent comme une marque d'un entier abandon de Dieu.

Mais quelles sont les fautes que la peine vous exagere si fort ? Un simple badinage, mais trop soutenu ; une conversation innocente, mais trop prolongée ; un épanchement de cœur légitime, mais excessif ; un plaisir non défendu, accordé à vos sens, mais peu nécessaire ; une infidélité à l'attrait de la grace ou à vos exercices ; un trop long retardement à vous tourner vers Dieu & à rentrer en vous-même ; une action faite hors de propos par goût naturel & avec trop d'activité, &c. Sont-ce là, de ces fautes pour lesquelles ce Dieu, qui est tout amour, (2) abandonne un pécheur à regret & comme par force ? En est-ce assez pour qu'il vous reprouve, ou pour que vous vous livriez au découragement & à une espece de désespoir ? Ah ! Sa bonté s'offense de ces idées. Quoi ! Parce que c'est pour vos fautes que Dieu se retire ou se cache, vous pensez que c'est pour votre perte ? Eh ! Ne savez-vous pas que ce Dieu de bonté fait de la peine que nos fautes nous attirent, le sujet de nos mérites, & la matiere de notre vertu ? Il commande les Israé-

[2] Deus charitas est. *Ep.* 1. *Joan.* 4. ℣. 16.

lités à errer pendant quarante ans dans le désert, à cause de leurs indocilités & de leurs révoltes; mais il met tout ce temps à profit pour leur perfection, en affermissant leur foi, en exerçant leur patience, en leur apprenant à estimer des biens après lesquels il les fait long-temps soupirer, en leur enseignant dans le dernier détail les cérémonies de son culte. Tandis qu'il les punit d'une maniere qui semble un peu sévere, il les protége d'une façon éclatante : il leur sert de guide dans ce vaste désert, & marche toujours à leur tête : il les instruit par ses oracles & pourvoit à tous leurs besoins ; le Ciel leur fournit journellement leur nourriture : les eaux coulent en abondance d'une roche aride & leurs habits sont miraculeusement conservés. Voilà quel est le Dieu que nous servons : voilà combien il nous aime, lors-même qu'il nous châtie.

Un exemple encore plus propre à mon sujet est celui d'une grande Sainte. Elle s'entretient avec des personnes religieuses, des douceurs des exercices spirituels? Et des grands biens qu'ils produisent; & les y trouvant moins versées qu'elle, elle sent s'élever au fond de son cœur je ne sais quel mouvement de complaisance qu'elle ne réprime pas assez-tôt. Les Saints eux-mêmes n'ont pas toujours évi-

té les ſurpriſes du ſubtil amour-propre. Quel avertiſſement pour nous ! Pour cette faute Dieu la livre pendant pluſieurs années à des aridités & à des déſolations intérieures, plus pénibles que la mort. Une de vous, ames timides, à qui mon diſcours s'adreſſe maintenant, auroit crû que c'en étoit fait d'elle, & que Dieu l'avoit abandonnée ſans retour ? Mais la Sainte qui connoît le prix de ces miſéricordieuſes ſévérités, en prend de nouveaux motifs de ferveur & même de confiance, & met ſi bien ſa peine à profit, que ſa faute concourt beaucoup à ſa ſanctification. Comme l'Epouſe des Cantiques, elle cherche l'Epoux avec d'autant plus de diligence, qu'il s'eſt retiré d'elle dans le temps qu'elle s'étoit laiſſée ſurprendre par le ſommeil (1); & ſa perſévérante ferveur lui en aſſure une poſſeſſion durable (2).

§. V.

EN ſecond lieu, vous craignez que Dieu ne ſe retire de vous, parce que vous le ſervez mal, & que vous vous portez avec

[1] In lectulo meo per noctes quæſivi quem diligit anima mea; quæſivi illum, & non inveni. *Cant.* 3. ℣. 1.

[2] Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. *Ibid.* ℣. 4.

une péſanteur inſupportable à tout ce qui eſt de ſon ſervice : vous croyez avoir tout ſujet de craindre qu'il ne vous vomiſſe à cauſe de votre tiédeur. A cela je réponds, que ſi c'eſt une véritable négligence, vous avez ſujet de craindre, mais vous avez auſſi de quoi vous tranquilliſer. Renouvellez votre ferveur par l'exactitude & ſans effort, réveillez-vous de cet aſſoupiſſement, & vous empêcherez que Dieu ne ſe retire, lorſqu'il eſt ſur le point de le faire. Mais ſi cette péſanteur eſt toute involontaire, ſi elle eſt encore plus affligeante pour vous, que déſagréable à Dieu ; ſi vous en gémiſſez, & ſi vous ſouhaitez ſincérement de la voir changer en ferveur, votre crainte me raſſure ſur votre compte ; & je verrois avec plaiſir les allarmes peu fondées qui vous humilient, ſi elles n'alloient pas juſqu'à vous troubler, modérez-les, & tout eſt fait. Cette péſanteur que vous reſſentez pour les ſaints exercices, eſt toute naturelle : & Dieu, après la grace du ſaint Baptême, ne nous punit pas de ce que nous apportons en naiſſant. La ferveur ſenſible nous eſt étrangere ! Dieu ſeul peut nous la donner, & s'il ne la donne pas, vengera-t-il ſur nous ſa réſerve ? Quand ce ſeroit même pour nos fautes qu'il l'auroit retirée ; ſi nous en ſupportons la privation avec humilité & avec

une patience laborieuſe, qui eſt une ferveur ſéche ſubſtituée à la ferveur de goût, notre peine ne ſera pas un nouveau crime, & nous ne ſerons pas coupables, parce que nous ſerons affligés. Dieu ſera au contraire touché de notre pénitence, & il ne tardera pas à nous conſoler. Nous n'avons donc point ſujet de perdre la paix dans notre affliction, puiſque l'Auteur même de notre affliction n'a ſur nous que des penſées & des vûes de paix (1). Il déſire plus que nous de voir notre patience éprouvée, & nos péchés expiés, pour mettre fin à nos ſouffrances (2). Au reſte votre état n'eſt rien moins qu'une véritable tiédeur : puiſque vous ne vous négligez pas, que vous vous précautionnez contre les plus légeres fautes, que vous gémiſſez de celles où vous tombez par fragilité, que vous rempliſſez les devoirs de votre état & de votre regle de conduite. S'y mêlât-il quelque négligence, l'œil tendre du Seigneur ne verroit en cela qu'un effet naturel de l'état ſouffrant, & ſi je l'oſe dire, de l'état forcé où vous êtes. Eh ! Pourquoi y verriez-vous une tiédeur formée, capa-

[1] Ego cogito ſuper vos cogitationes pacis & non afflictionis. *Jerem.* 19. ℣. 21.

[2] Ut dem vobis fidem & patientiam. *Ibid.*

ble de vous faire bannir de ſon cœur, & vomir de ſa bouche ?

§. VI.

ACHevons notre apologie pour calmer votre cœur. Vous n'aimez point Dieu, dites-vous ? Vous qui pour lui, vous privez du commerce du monde, des plaiſirs des ſens, de mille commodités de votre condition, & des divertiſſemens de votre âge ? Vous qui l'adorez, le priez, méditez ſa Loi & ſa parole ? Vous qui voyez avec horreur ſes ennemis & les outrages qu'ils lui font ; & avec tant de plaiſir ſes vrais adorateurs & les ſervices qu'ils lui rendent ? Vous pour qui rien ne ſeroit auſſi ſatisfaiſant, que de ſavoir que vous êtes agréable à ſes yeux, & qui ne vous allarmez ſi vivement de vos aridités, que parce que vous craignez de lui déplaire ! Vous qui ſervez votre prochain malgré vos répugnances, parce que Dieu le veut, & qui le ſervez lui-même malgré vos dégoûts, parce qu'il le mérite ; tout cela ne marque-t-il que de l'indifférence pour Dieu ? Son amour a-t-il d'autres caracteres ? Il vous comble de ſes graces ; & au lieu de les reconnoître avec humilité, vous employez à vous tourmenter, le temps que vous devriez donner à la reconnoiſſance. Vous

qui craignez tant vos pésanteurs dans son service, ne devriez-vous pas bien plus craindre votre ingratitude ? Pensez-vous, ou pouvoir le servir sans son assistance, ou pouvoir soutenir long-temps les travaux de son service sans l'aimer ? Reconnoissez avec modestie les présens de son amour, & livrez-vous sans inquiétude à l'impression de sa grace. Servez-le sans tant de réflexions sur la maniere dont vous le servez : ce sont les seules distractions que vous ne craignez pas, & ce sont pourtant celles qui vous nuisent le plus : occupez-vous beaucoup de Dieu, & peu de vous-même.

§. VII.

MAis vos sécheresses vous rappellent à vous-même comme malgré vous ? Oui & peut-être par amour propre, plutôt que par zèle. Votre peine est que vous vous déplaisez ; & vous vous faites accroire que vous craignez de déplaire à Dieu. Mais s'il veut vous conduire par cette voie : pourquoi en cherchiez-vous une autre ? Ce que vous choisiriez, seroit-il plus agréable à Dieu, qui ne demande rien tant que la soumission à sa volonté : ou plus utile pour vous, qui n'avez besoin de rien tant que de mourir à vous-même ? Laissez, laissez-le faire

parce qu'il ſait mieux que vous ce qui vous convient. Rempliſſez vos devoirs comme vous le pourrez & tenez-vous en paix ; contentez-vous de ce qu'il vous donnera, puiſqu'il veut bien ſe contenter de ce que vous pourrez faire.



CHAPITRE VIII.

Vie de foi.

ENtrez courageuſement dans la voie de la foi à meſure que Dieu vous y attire, & marchez-y à grands pas, ſans jamais ſouhaiter d'en ſortir. Que ſon obſcurité ſoit toute votre lumiere, & que ſa fermeté ſoit toujours votre appui. Ces épaiſſes ténébres vous feront horreur dans les commencemens ; vous ſerez dans des inquiétudes continuelles ; vous ſouhaiteriez de voir & de toucher comme ſaint Thomas : mais ſi vous êtes fidele à calmer vos inquiétudes : ſi, bien loin de demander des lumieres, vous êtes contens de voir toujours moins : ſi vous fermez les yeux aux fauſſes lueurs de l'imagination, que vous ſeriez tenté de préférer aux plus utiles ténébres ; ſi vous avancez toujours dans cette obſcure carriere où rien ne réjouit votre vûe, & où rien ne conſole votre cœur que l'accompliſſement

complissement de la volonté de Dieu, & l'espérance en ses miséricordes, une paix intime & solide sera le fruit de votre travail & de votre patience. Cette vie de foi est très-humiliante : on voudroit s'occuper beaucoup de soi-même, remarquer les défauts du prochain, & en gémir sous une apparence de zèle pour lui, mais en effet pour retour de complaisance sur soi, on voudroit se tâter sans cesse comme un malade impatient de recouvrer sa santé, réfléchir souvent sur le bien qu'on a fait & sur celui qu'on veut faire, s'observer toujours avec satisfaction sous prétexte de vigilancé, comme un homme vain observe sa démarche & son port ; & on se verroit presque réduit à se perdre de vue, si l'on ne sentoit le besoin que l'on a de régler ses actions sur ses devoirs, de les épurer par les intentions, & de les élever à Dieu pour les rendre méritoires.

Cette vie de foi est encore très-mortifiante, parce qu'elle ôte tout appui sensible ; elle fait disparoître les vives peintures de l'imagination auxquelles, toutes fausses qu'elles sont, on aimeroit mieux s'attacher que de ne tenir à rien. Elle ôte l'attache que l'on avoit pour les grandes austérités qui sont hors le cas de devoir & d'attrait, & dans lesquelles une ame

que Dieu conduit au dépouillement chercheroit une reſſource ; elle fait compter pour rien les goûts ſenſibles, qui ſont en effet moins que rien chez ceux qui les eſtiment quelque choſe. Une ame à qui dans cette privation de tout appui ſenſible, il ne reſte plus que la foi avec ſes obſcurités, l'eſpérance avec ſes incertitudes, la charité encore plus enveloppée de ténébres que l'eſpérance & la foi, l'accompliſſement des devoirs communs qui n'a rien de perſonnel, la paix du cœur qui n'a rien de piquant, qui nous rappelle & nous rend préſens à nous-mêmes, une méditation ſéche des myſteres de Jeſus-Chriſt & de toutes les vérités de la Religion, & un profond oubli de toutes les choſes du monde : cette ame, dis-je, ſe trouvant comme ſeule avec Dieu ſeul ; frémit de cette vaſte ſolitude, mais ſi elle ſe confie en Dieu, ſi elle eſt contente de n'avoir que lui ſeul, qu'elle intéreſſera ce Dieu d'amour à ſa ſanctification ! Qu'elle fera de grands progrès dans les voies intérieures ! Que la paix s'affermira dans ſon cœur ! Elle ſera comme ſuſpendue en l'air, & ſouvent par ſon ſeul abandon à la divine providence, ainſi que le Prophête Habacuc n'étoit porté que par un de ſes cheveux : mais qu'elle ſera en ſûreté par un ſoutien ſi foible en ap-

parence ! Qu'elle avancera rapidement dans ce chemin peu frayé ! Que ce chemin bleſſera profondement le cœur de l'Epoux céleſte (1) ? En effet, eſt-il rien de ſi touchant pour Dieu, que ce renoncement à tout appui ſenſible, pour n'être ſoutenu que de lui ? Eſt-il rien qui témoigne autant de foi en ſa parole & de confiance en ſa bonté. Celui qui marche confidemment dans une route entiérement inconnue & par une épaiſſe nuit, ſans héſiter, ſans ſonder le chemin, ſans ſoupirer après la lumiere, ſans vouloir tenir par la main le guide qui le conduit, comptant autant ſur ſa parole que ſur ſes propres yeux, témoigne une entiere confiance en lui, & mérite tous ſes ſoins : de même nous ne pouvons mieux témoigner notre amour à Dieu, ni nous attirer plus puiſſamment le ſien, qu'en vivant des ténébres de la foi.

[1] Vulneraſti cor meum in uno crine colli tui, *Can.* ℣. 9.



CHAPITRE IX.

L'amour de Dieu.

§. I.

C'Est fur-tout dans ce divin amour, que nous trouvons la paix intérieure : c'eft le grand moyen de l'acquérir, & tous les autres lui font fubordonnés. L'ame qui poffède fon Dieu par l'amour, fe repofe en lui comme dans fon centre. En vain elle a cherché le repos par-tout ailleurs (1) : telle qu'un membre difloqué, elle fouffroit par-tout, parce qu'elle étoit par-tout hors de fa place ; mais elle trouve en Dieu fon fiege naturel : ce fonds d'inquiétude qu'elle portoit toujours en elle-même, fe change en fonds de confolation & de paix (2). Elle avoit cherché par de grands travaux fes agitations & fes peines, & elle trouve par de petits foins fon repos & fa félicité (3). A mefure que cet amour

(1) In omnibus requiem quæfivi & in hæreditate, &c. *Eccli.* 24. ℣. 11.

(2) Fecifti nos, Domine ad te & inquietum eft cor noftrum donec requiefcat in te. *Auguft.*

[3] Modicum laboravi, & inveni mihi multum requiem. *Eccli.* 51. ℣. 35.

augmente, ſes paſſions s'amortiſſent, & ſa paix devient toujours plus intime & plus ſolide. Elle ſe regarde dans ce monde comme dans un affreux exil : tout lui paroît étranger, rien ne la touche, rien ne l'applique ; les plaiſirs des ſens lui deviennent inſipides & même inſupportables ; les biens terreſtres lui paroiſſent frivoles & même onéreux, les occupations des enfans des hommes ne ſont plus à ſes yeux que des amuſemens puériles, ſi ce ne ſont pas des actions coupables ; les intrigues du monde, loin de l'intéreſſer, lui font horreur ; l'oubli des hommes, loin de l'affliger, la conſole parce qu'il la rend tout entiere à elle-même, & qu'il lui procure la liberté de s'occuper de l'objet de ſon amour. Cette occupation, qui ſeroit un travail fatiguant pour une ame tiéde, eſt pour celle-ci la ſource d'un ſaint & délicieux repos : elle n'eſt plus fatiguée du poids de la chair : les miſeres de cette vie ne la plongent plus dans un triſte ennui ; elle n'eſt plus étourdie du tumulte de ſes penſées, un ſilence profond & une tranquillité parfaite regnent dans tout ſon intérieur. *Silent cuncta, tranquilla ſunt omnia* (1).

[1] Ecce dùm tibi, Deus meus; mens mea ſuſpirat, ipſa carnis ſarcina minus gravat,

§. II.

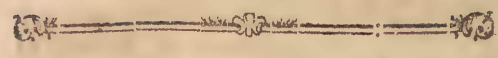
L'Amour des créatures passionne, enflamme, transporte. A voir cette ardeur avec laquelle l'homme les recherche, on diroit qu'il croit trouver en elles la fin de ses désirs, & le commencement de sa félicité. Mais il n'y trouve que l'agitation l'inquiétude, l'illusion & le dépit. Son expérience ne le rend pas toujours plus sage, & il est souvent malheureux en pure perte. Ses désirs se multiplient & s'aigrissent à mesure qu'ils sont frustrés; & une affliction est toujours pour lui le germe de plusieurs autres. Les biens créés sont hors de lui, il faut qu'il en sorte pour le chercher: ils sont rapidement entraînés vers le néant, il est forcé de courir pour les atteindre. S'il les saisit, ils lui échappent; s'il en jouit quelques momens, outre la crainte de les perdre bientôt, il y trouve du vuide dans le temps même qu'il en jouit le plus. C'est que ces biens grossiers & bornés ne peuvent pénétrer jusqu'à son cœur, ni remplir une ame qui est faite pour l'infini. Terrestres & périssables, ils ne peuvent être l'aliment d'une créature

cogitationum tumultus cessat, pondus mortalitatis & miserarum more solito non hebeat, silent cuncta, &c. *Aug. Manual.* 3.

immortelle : elle peut bien dans l'oubli d'elle-même s'y amuſer, mais non pas s'en nourrir ; comme l'air peut bien nous remplir, mais non pas nous raſſaſier, ni nous ſervir de nourriture. Mais pour Dieu elle le trouve au fond d'elle-même, & elle eſt sûre de l'y trouver, toutes les fois qu'elle y rentrera. Elle trouve en lui ſon aliment, ſa force & ſon tout. Infini, il remplit toute ſa capacité & elle ſent que rien ne lui manque. On auroit beau lui exagérer l'opulence des mondains & ſon indigence : tous les diſcours du monde ne prévaudroient jamais contre le ſentiment qu'elle a de ſa propre félicité. Il ne lui reſte qu'un déſir ; c'eſt de s'unir de plus en plus à ſon objet : mais ce déſir n'eſt pas de la nature de ceux qui troublent : il porte au contraire le calme dans le cœur, & par l'eſpérance dont il eſt accompagné, & par la jouiſſance même qu'il ſuppoſe & qu'il augmente (1).

[1] Hæc eſt vera cordis requies, cùm totum in amorem Dei per deſiderium figitur. *Aug. Manual.* 29.





CHAPITRE X.

La conformité à la volonté de Dieu.

L'Amour de Dieu produit la ſoumiſſion de notre volonté à toutes les diſpoſitions de ſa providence, & notre ſoumiſſion nous conſerve dans une ſainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers & dans une admirable égalité au milieu des grands mouvemens & des cruelles viciſſitudes de cette vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrons que ce qu'il voudra, & n'ayant d'autre volonté que la ſienne, rien de ce qui paroît le plus affligeant ne ſera oppoſé à la nôtre; parce que rien n'arrive dans ce monde, que ce qu'il ordonne, ou qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme de s'unir à cette ſouveraine providence, qui conſerve, qui gouverne, qui arrange tout; de vouloir tout ce qu'elle veut, & de ne vouloir rien de plus; conſéquemment d'être aſſuré d'avoir toujours tout ce qu'il ſouhaite, de ne ſouffrir, jamais que ce qu'il veut ſouffrir, & de ſe rendre ainſi en quelque maniere l'arbitre de ſon ſort! Quelle élévation! Quel calme! Mais quelle merveille! faire toujours ſa volonté, parce qu'on ne veut

jamais la faire : s'oublier entiérement & se trouver tout entier, & se retrouver aussi saintement qu'on s'est oublié, se trouver en Dieu parce qu'on s'est oublié pour Dieu.

Est-ce une fiction de notre piété ? Est-ce une chimere de notre imagination ? Ah ! Quand les divins oracles ne le diroient pas ; quand les exemples des Saints ne le prouveroient pas, vous le ressentez assez, ames solidement pieuses, vrais enfans de la Providence, qui ne mangez que de son pain, qui ne vous entretenez que de ses pensées, qui n'agissez que par son mouvement. Elle vous porte comme une mere porte un enfant qui n'a pas encore vû le jour (1). Quel repos ne goûtez-vous pas dans son sein ! Sa vérité vous couvre de toutes parts comme un bouclier impénétrable aux traits du jour & à ceux de la nuit (2). Ou elle les repoussera, ou, si elle s'ouvre pour leur laisser une issue, vous les recevrez, non comme partant de la main ennemie que les a lancés, mais comme ménagés par cette bonté pater-

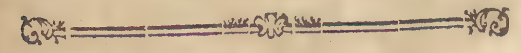
[1] Qui portamini à meo utero, qui gestamini à meâ vulvâ. *Is.* 46. ℣. 3.

[2] Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis à timore nocturno, à sagittâ, &c. *Is.* 90.

elle, qui ne fait que des blessures utiles, & qui les guérit quand elle veut. Sachant qu'un seul de vos cheveux ne peut périr, vous possédez votre ame dans la patience (1). Je ne parle pas ici de votre amour pour la croix, fondé sur ce que Jesus-Christ l'aime, & qu'il y est attaché. Je ne dis pas que vous recevez les adversités avec joie, mais avec une sainte défiance de vous-même; parce que vous connoissez leur utilité & votre foiblesse. Je ne dis pas que vous recevez les prospérités avec reconnoissance, mais avec crainte, parce que ce sont des soulagemens nécessaires, mais dangereux. Je ne considére que votre parfaite tranquillité sous l'œil de Dieu qui voit tout, sous sa puissance qui peut tout, sous son action qui concourt à tout, & singuliérement dans les bras de son amour, qui veut tout ce qui est pour votre bien; mais votre repos est tout divin, & je ne saurois le peindre. J'aime mieux admirer en silence ce que la grace & la vertu font en vous; ce que les Saints vous ont enseigné par leur doctrine & par leurs exemples, ce que les bons Anges cultivent avec tant de soin, &

[1] Capillus de capite vestra non peribit, in patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. *Luc.* 21.

ce que les mauvais regardent avec tant d'envie ; ce que les impies blaſphêment, mais que toutes les ames juſtes s'efforcent d'imiter.



CHAPITRE XI.

La fréquente Communion.

LA ſainte Communion eſt une ſource de paix, puiſqu'elle nous unit à celui qui déſire ardemment qu'elle regne en nous, & qui ſeul peut nous donner le bien qu'il nous demande. Il eſt rare qu'on n'y reſſente pas le calme intérieur, & qu'on n'en rapporte pas une délicateſſe de ſentiment, qui nous avertit des mouvemens de nos paſſions dès leur naiſſance, & une force ſenſible pour les réprimer. Les douceurs ſpirituelles qu'on y goûte dans leur ſource, adouciſſent l'amertume du cœur, & en émouſſent les déſirs. Rarement on voit des perſonnes qui communient fréquemment, dominées par leurs paſſions, & ſujettes au caprice & à l'humeur ; elles ſont ordinairement paiſibles & maîtreſſes d'elles-mêmes, du moins juſqu'à un certain point. Et s'il en étoit qui ne viſſent point dans leur conduite ce fruit ordinaire des fréquentes Communions,

du moins dans une habitude de réprimer les saillies considérables du naturel, qu'elles rentrent en elles-mêmes, pour reconnoître ce qui empêche le Sacrement divin d'opérer son effet (1). Nous avons dit ailleurs que la paix intérieure est une disposition à la Communion, & nous disons ici qu'elle en est l'effet : ce qui ne doit point paroître un cercle vicieux ; puisqu'il en est de même de la pureté du cœur, de l'amour de Dieu, & de toutes les autres bonnes dispositions, que la Communion exige & qu'elle augmente. C'est ainsi qu'une bonne Communion est une préparation à l'autre ; parce qu'elle dispose encore mieux les cœurs des disposés, & qu'elle fait éclore en nous toutes les semences de vertu qu'elle y trouve.

[1] Perturbationes animi extinguit. *Cyrill. Alex. Lib. 4. Joan. c. 27.*



CHAPITRE XII.

L'Oraison mentale.

§. I.

MAis un des plus puissans moyens, & sans lequel la plûpart des autres, ou ne peuvent subsister en nous,

ou ne ſauroient produire qu'imparfaitement leur effet, qui eſt de tranquilliſer l'ame, c'eſt l'oraiſon. Dès que nous approchons de Dieu, nous ſommes éclairés (1). La paix & la ſérénité ſuccédent bientôt aux ténébres qui confondent tout, & nos gémiſſemens devant lui diſſipent tous nos troubles (2). Fuiſſions-nous émus, paſſionnés, inquiets, lorſque nous nous mettons en oraiſon; nous nous ſentons tranquilliſer peu-à-peu: & ſi à la fin il nous reſte quelque peine, c'eſt d'être obligés de nous éloigner de la ſource d'un ſi doux repos. Les exemples des Saints qui employoient les nuits entieres à ce céleſte exercice, ou plutôt qui ſembloient ne l'interrompre jamais, prouvent aſſez le calme qu'il produit, ſans quoi ils n'auroient pu y perſéverer long-temps; une ame agitée étant comme un malade dévoré de la fiévre & privé du ſommeil, qui ſe tourne & retourne ſans ceſſe, & pour qui l'aſſujettiſſement à une même ſituation ſeroit un tourment terrible. Et de même qu'on reconnoît à la tran-

(1) Accedite ad eum; & illuminamini. *Iſ.* 33. ℣. 6.

(2) Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum, & de omnibus tribulationibus ejus ſalvavit eum. *Ibid.* ℣. 7.

quillité du malade l'effet des remedes & la diminution du mal, on reconnoît aussi au repos d'une ame dans l'oraison, l'affoiblissement de ses passions, & son progrès dans ce saint exercice.

Nous mettons ce moyen un des derniers, parce que nous souhaitons qu'il reste profondément imprimé dans les esprits, parce qu'il est un des plus puissans, & qu'il renferme même les autres. Si nous les avons expliqués en détail, ce n'est pas comme des pratiques indépendantes de celle-ci, mais comme des fruits sur lesquels il faut insister, lorsqu'on s'y applique. Quoi qu'on puisse dire de la paix intérieure, & des différentes voies pour l'acquérir, il faut toujours revenir à l'oraison ; sans elle on n'en obtiendra jamais ni la fin ni les moyens. Si l'on voit des ames fort tranquilles, quoiqu'elles ne s'appliquent pas à la méditation, & qu'elles en ignorent même la théorie ; c'est que Dieu leur accorde une oraison qu'elles ne discernent pas, & quelquefois même très-sublime.

§. II.

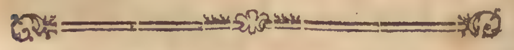
LA sainte Communion même qui renferme l'auteur de toutes les graces, ne produit pas la paix de l'ame sans l'oraison qui nous dispose à ce Sacrement,

dans la préparation prochaine & éloignée, & qui en reçoit les fruits dans l'action de grace & dans le recueillement qui la ſuit, & l'oraiſon qui nous unit à Dieu, qui nous nourrit de Dieu, qui nous transforme en Dieu, & qui par ces avantages eſt une eſpece de Communion ſublime & angélique, peut opérer notre ſanctification ſans la Communion Sacramentelle, comme on le voit dans pluſieurs Saints. (1) Nous n'avons garde de vouloir ralentir le zèle des Fideles pour la fréquente Communion; nous voudrions bien plutôt l'augmenter, & l'inſpirer à tout le monde avec les diſpoſitions requiſes: nous ſouhaiterions avec le Concile de Trente, (*Seſſ.* 22. *c.* 6.) qu'ils puſſent communier à toutes les Meſſes où ils aſſiſtent. Mais ceux qui ſont empêchés de ſuivre leur attrait pour la divine Euchariſtie, ont de quoi ſe conſoler, puiſqu'ils peuvent y ſuppléer par l'oraiſon, dont rien ne peut les priver que leur diſſipation & leur négligence.

L'oraiſon peut donc tenir lieu de la fréquente Communion, mais ſeulement dans le beſoin, lorſqu'on eſt privé de cette derniere ſans ſa faute. Car ceux qui voudroient de leur chef, & ſans né-

(1) *Sainte Magdelaine, ſaint Paul hermite, ſainte Marie l'Egyptienne.*

cessité substituer l'une à l'autre, donneroient dans l'illusion & sortiroient avec grand risque de l'ordre de la Providence, qui veut nous communiquer ses graces par ce Sacrement. Jesus-Christ semble l'avoir institué singuliérement sous les especes des alimens journaliers, & nous avoir ordonné de nous en nourrir, pour nous apprendre les sentiers de notre intérieur, qui nous étoient inconnus ; & pour nous forcer, pour ainsi dire, d'y rentrer du moins avec lui, & de nous y tenir d'abord en sa présence, & ensuite même en son absence, dans le recueillement & dans le repos. Une ame qui communie fréquemment acquiert insensiblement une grande facilité à rentrer dans ce Sanctuaire intérieur : & à se tenir en paix dans cette profonde solitude, où tantôt elle jouit de Jesus-Christ présent, tantôt elle l'adore dans le lieu où ses pieds se sont reposés à la Communion précédente, & tantôt elle le lui prépare de son mieux pour celle qui doit bientôt suivre.



CHAPITRE XIII.

Détachement universel.

IL faut sur-tout se dégager de tout attachement, même aux plus petites cho-

ſes. Un cœur partagé n'aura jamais de paix. La jalouſie de Dieu qui le pourſuit, pour le purifier, le troublera ſans ceſſe par des regards ſevéres, par des reproches ſecrets, ou par un ſilence affligeant. Il aura beau vouloir ſe faire accroire que ce n'eſt que par une délicateſſe exceſſive de conſcience, & par un rafinement de piété trop ſingulier & ſubtil, qu'il ſe tourmente ſur des minuties, dont tant d'autres perſonnes d'une ſolide vertu ne ſe font aucune peine; il ſentira toujours, malgré tous ſes efforts pour ſe calmer, qu'il y a entre Dieu & lui comme un mur de ſéparation, & que c'eſt l'ouvrage de ſa réſiſtance à l'attrait intérieur & aux deſſeins de Dieu ſur lui; & juſqu'à ce qu'il diſe du fond du cœur avec le jeune Prophête de Silo, *Parlez, Seigneur, votre ſerviteur vous écoute, diſpoſé à vous obéir ſans réſerve*, ce Dieu viendra toujours miſéricordieuſement troubler ſon repos. Les perſonnes de piété à qui il s'ouvre de ſa peine, les Miniſtres même du Seigneur à qui il confie ſa conduite, auront beau l'exhorter à ſe remettre en paix en aſſoupiſſant ces vaines allarmes d'une conſcience trop timide, & en laiſſant effacer par l'oubli ces impreſſions d'une imagination trop ſuſceptible. *Revertere & dormi*: il s'éfforceront vainement de tranquilliſer celui que Dieu trouble & réveil-

le ſans ceſſe ; & , ſi les doux accens de ſa voix ne ſuffiſent pas pour fléchir ce cœur rebelle , il employera contre lui la force de ſon bras , & il le renverſera d'une maniere éclatante & humiliante comme Saül , pour le forcer de dire à ſon exemple : *Seigneur que vous plaît-il que je faſſe* ? Juſqu'à ce que , ſans raiſonner contre l'attrait intérieur qui le ſollicite à un dénuement parfait , il ſe laiſſe conduire à ſon impreſſion , comme on conduiſoit par la main le nouvel Apôtre frappé d'aveuglement. Dieu eſt plus fort que nous ; il eſt impoſſible que nous ayons la paix , tandis que nous lui réſiſterons (1).

(1) Fortis eſt rebore : quis reſtitit ei , & pacem habuit ? Job. 9. ℣. 4.



CHAPITRE XIV.

Concluſion de ces trois Parties.

§. I.

VOilà bien des moyens , & des moyens néceſſaires pour acquérir cette paix & pour la conſerver : peut-être paroîtront-ils difficiles à pratiquer. Que ne puis-je en adoucir les rigueurs en faveur

de ces personnes lâches, à qui les plus grands biens coûtent toujours trop. Quoi, disent-elles ! S'observer de près dans toutes les circonstances & dans tous les momens : agir toujours par le mouvement de la grace, & jamais par celui de la nature ; réprimer toutes les passions ; même les plus légitimes ; posséder l'égalité d'ame au milieu des plus étonnantes révolutions ; & passer soudainement des plus éclatantes prospérités aux plus affligeans revers, sans que l'intérieur change le moins du monde ? Quel homme est capable d'une si haute perfection ? Si la paix intérieure en dépend absolument, on ne doit pas espérer de la posséder en cette vie.

Il est vrai, on ne doit pas espérer de posséder en ce monde une tranquillité si parfaite, qu'elle ne souffre pas la moindre altération (2). Mais cette vertu comme toutes les autres, n'a-t-elle pas ses différens dégrés ? Et parce qu'il n'en est aucune qu'on puisse acquérir ici-bas dans toute son étendue, puisqu'on peut toujours y faire du progrès, doit-on en négliger la pratique ? Ames timides qui

[2] Numquam sentire aliquam turbationem, nec aliquam pati cordis... molestiam, non est præsentis temporis, sed status æternæ quietis. *Imit. Christ. L. 3. c. 25.*

vous exagerez la perfection de la vertu pour couvrir la honte de votre négligence, la chose n'est pas aussi difficile que vous le pensez, ou que vous le dites. Chrétiens lâches, vous êtes dans l'erreur ; c'est votre paresse qui vous arrête ; & c'est le Démon qui vous séduit. Il vous òtoit autrefois l'idée des beautés de la vertu, de peur que vous n'en fussiez épris ; il vous en représente aujourd'hui toute la perfection, afin que vous en soyez effrayés. Tandis qu'à peine vous pouvez faire quelques pas dans les sentiers épineux de la sainteté, il vous propose, pour vous décourager, d'en atteindre tout-à-coup le sommet par un vol rapide. Mais vous déconcerterez son artificieuse malice par une résolution ferme & tranquille, soutenue de la confiance en Dieu, qui n'est pas seulement sur la sainte montagne pour vous y attendre & vous y recevoir, mais encore pour vous tendre la main & vous aider à y monter. Gémissez à la bonne heure & pleurez de vous voir encore au pied, mais ne vous bornez pas à répandre des larmes stériles : remplissez votre cœur du généreux projet de monter jusqu'a la cime & celui qui vous exhorte d'avancer toujours de vertu en vertu, & qui vous fait même une loi, du moins de le désirer, vous remplira de forces

par ſes abondantes bénédictions. Commencez avec ſon ſecours, & de nouvelles forces ſeront le fruit de ces heureux, quoique foibles commencemens. Réprimez du moins les plus violentes paſſions, auſſi contraires à la ſanté de votre corps, qu'au repos de votre ame. Eſſayez-vous à faire quelque bien ſans trop d'activité ; c'eſt ce qui vous ſera le moins difficile, mais retirez du moins cet avantage de votre tiédeur. Déſirez ardemment ce que vous ne pouvez pratiquer, vous pratiquerez inſenſiblement ce que vous déſirerez toujours. Nourriſſez ce déſir par de fréquentes réflexions ſur les grands avantages de cette paix, que le Démon s'efforce de vous cacher, & ſur la facilité d'en ſurmonter les obſtacles qu'il vous exagere.

§. II.

POUR ce qui eſt des avantages, j'en ai déjà parlé ; mais ce ſeroit bien peu les connoître, que de croire avoir tout dit, ou pouvoir tout dire. Cette paix nous affranchit de la tyrannie du Démon dont l'empire eſt dans le ſéjour du déſordre, de l'horreur & du trouble (1) :

[1] De hujuſmodi regno pacatiſſimo miſſus eſt foras princeps hujus ſeculi, qui perverſis

elle le chasse de notre cœur, lui en ferme les avenues, & rend notre ame comme un mur inébranlable à l'épreuve de ses attaques. (2). Cette paix est le regne de Dieu en nous, que nous demandons tous les jours, & que nous devons désirer sur toutes choses : cette paix est la félicité de cette vie, & un puissant moyen de nous procurer celle de l'autre ; elle est comme un gage & un essai de la paix éternelle des Saints. Cette paix est l'abrégé de la perfection chrétienne : elle est le nœud qui réunit toutes les vertus : sans elle on n'en acquéra jamais aucune véritablement ; mais la posséder, c'est les posséder toutes : elle en est comme le centre ; ou plutôt la charité est le centre où elles aboutissent, & la paix est la regle qui les y conduit. Cette paix est quelque chose de tout divin ; divin dans son principe, Dieu seul peut la former en nous, & avec nous ; divin dans ses effets, elle nous unit à celui qui fait son séjour dans la paix ; (3) divin

inordinatisque dominatur. *Aug. lib.* 1. *de Serm. Domini in monte.*

(2) Hâc pace intrinsecùs constituta, quascumque persecutiones ille qui foràs missus est forinsecùs concitaverit, auget gloriam, non aliquid in illo ædificio labefactans sed, deficientibus machinis, &c. *Aud. Ibid.*

[3] Pacem habete & Deus pacis erit vobiscum. *II. Corint.* 15.

dans ſa récompenſe, c'eſt le Dieu même de la paix ; divin dans ſon modele, les pacifiques ſeront reconnus pour les enfans de Dieu à ce trait de reſſemblance (4), divin dans celui qui nous l'offre, & dans le prix par lequel il nous l'a acquiſe ; c'eſt un Dieu homme (5) qui nous l'a méritée par ſon ſang. (*S. Francois de Sales, Ep. 26. L. 4.*)

§. III.

POur ce qui regarde la facilité de l'acquérir, il n'en faut pas juger comme des choſes humaines, qui ſont rares & d'une acquiſition difficile, à meſure qu'elles ſont précieuſes, ſi l'on n'aime mieux dire qu'on ne les eſtime précieuſes qu'à proportion de ce qu'elles ſont rares, & qu'il en coûte plus pour les avoir. Il n'en eſt pas ainſi de cette paix ; quoiqu'elle n'ait dans ce monde ni ſon prix ni ſa récompenſe, & que nous puiſſions lui appliquer tout ce que Salomon dit du mérite de la ſageſſe, puiſqu'elle en eſt la conſommation (1). Cepen-

[4] *Beati pacifici, quoniam, &c.* & unique filii ſimilitudinem patris habere debent. *Aug. ubi ſuprà.*

(5) Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. *Joan.* 24. ℣. 2.

(1) Hæc eſt pax quæ datur in terrâ homi-

dans tout le monde peut la posséder s'il veut travailler à l'acquérir : & rien ne peut nous en priver, que notre négligence. On ne nous dit pas de l'aller chercher dans le Ciel, ou de descendre dans de profonds abymes, ou de passer les mers, pour la trouver (2) ; elle est tout prêt de nous, au-dedans de nous, au fond de notre ame. *Juxtà te est valdè.... & in corde tuo.* (Deuteron. 3. §. 14.) C'est là que l'ont trouvée ceux à qui tout l'enfer & tout le monde conjurés sembloient devoir ôter toute espérance de repos ; & qui en effet n'en eussent jamais goûté aucun, s'ils ne se fussent renfermés dans cette solitude intérieure, où les hommes ni les Démons ne peuvent pénétrer. C'est-là que l'ont trouvée ceux qui l'auroient cherchée envain dans les déserts les plus reculés ; parce qu'ils cherchoient au-dehors & au loin ce qu'ils avoient tout près, & en eux-mêmes ; comme un homme distrait cherche de toutes parts ce qu'il a dans ses mains, sans s'en appercevoir. C'est-là que l'ont trouvée ceux qui avoient travaillé inutilement à se la pro-

nibus bonæ voluntatis : hæc vita consummati perfectique sapientis. *August. ubi suprà.*

[2] Non suprà te est, neque procul positum, &c. *Deuteron. 3. & tom.* 10.

curer

curer par les austérités & les autres exercices extérieurs ; mais qui l'ont trouvée assise, & les attendant à la porte de leur cœur, (1), dès qu'ils ont pris sincérement le parti d'y rentrer. C'est-là que l'ont trouvée les Philosophes même profanes : quoique n'étant entrés dans les routes ténébreuses de leur ame, qu'à la lueur de la raison obscurcie par le péché & par l'irréligion, & ne s'étant pas assez approfondis, ils n'aient découvert de cette paix que la superficie ; & qu'ils aient toujours conservé un germe d'inquiétude & de trouble, fomenté sans cesse par la vanité cachée dans les replis de leur cœur. Et vous qui faites profession de piété, seriez-vous moins ardens que les Payens mêmes à vous procurer la paix intérieure ? Seriez-vous assez aveugles ou assez lâches, pour méconnoître ou pour négliger un si grand bien ?

C'est un trésor caché à la vérité, mais qui ne l'est que dans votre ame, sous une foule d'amusemens & de bagatelle, que vous pouvez dissiper, quand vous voudrez. Cela demande du soin, il est vrai : mais qu'est-ce qui n'en demande

[1] Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : assidentem enim illam foribus suis inveniet. *Sap.* 6. ℣. 15.

pas ? Les affaires, les divertiſſemens ; les crimes même ne donnent-ils aucun fruit ? Les mondains ſeroient moins à plaindre, ſi leurs intrigues & leurs déſordres ne les engageoient pas dans de plus pénibles travaux, que n'en exige la paix la plus profonde. Et dans l'ordre du ſalut, eſt-il quelque choſe qui ne coûte ? La ſainteté & la gloire ſe donnent-elles pour rien ? La croix qu'il faut porter, la violence qu'il faut ſe faire, la guerre qu'il faut ſoutenir, & cela pendant toute ſa vie, ne ſont-ce que de grands mots qui ne ſignifient rien dans le fond ? Si vous ne voulez pas ſincérement acquérir les vertus, pourquoi trompez-vous le monde, en vous revêtant de leurs apparences ? Et pourquoi vous trompez-vous vous-même, en vous faiſant accroire que vous les goûtez, & peut-être que vous les pratiquez, parce que vous liſez les Livres qui en traitent ? Que ſi vous les ſouhaitez tout de bon, vous devez ſavoir qu'on ne les acquiert qu'à force de ſoins & de diligence (1). Mais ſi vous prenez le chemin de la paix, vous arriverez plutôt, & vous aurez

(1) Sicut ſollicitudine & diligentiâ nunquam acquires virtutes. Magnâ diligentiâ opus eſt benè proficere volenti. *Imit. Chriſti.*

moins à souffrir. Ne l'envisagez pas dans toute son étendue, les obstacles & les moyens réunis effrayeroient peut-être votre peu de courage. Considérez-là par la pratique. Les obstacles ne reviennent pas toujours, & les moyens se rendent familiers par l'usage. Il faut deux choses pour cette paix, l'acquérir & s'y maintenir. Le premier ne demande que quelques sacrifices; le second n'exige qu'un peu d'attention. Une ame qui est en paix, s'y maintient facilement; pour peu qu'elle s'observe: c'est comme une machine qui va d'elle-même, dès qu'on l'a mise en mouvement: & qui ne demande pour ainsi dire, que l'œil de l'ouvrier, pour la régularité de l'ouvrage.

§. IV.

JUsqu'ici nous n'avons donné que la théorie de la paix de l'ame. Il faut maintenant vous en donner, la pratique, qui dirigera de plus près vos pas dans la voix de cette paix. Nous tomberons infailliblement dans des répétitions, puisque la pratique n'est autre chose que la théorie appliquée aux différentes circonstances, mais répétitions utiles & même nécessaires à la multitude, & c'est l'utilité des ames que nous cherchons

uniquement. Les principes dans la pure ſpéculation ſont ſecs, métaphyſiques, peu intéreſſans, & inſuffiſans pour l'inſtruction du plus grand nombre : mais la pratique les dépouille de leur ſécherеſſe, leur donne de la conſiſtance & du goût, & les met à la portée des plus ſimples, & pour ainſi dire, ſous leurs yeux.

Fin de la troiſieme Partie.



QUATRIEME PARTIE.

Où l'on enſeigne la pratique de cette Paix.



CHAPITRE PREMIER.

Il ne faut point rechèrcher cette Paix avec trop d'ardeur.

§. I.

VOus voilà donc réſolu de travailler ſérieuſement à acquérir la paix intérieure, & à mettre en pratique tous les moyens que nous vous en avons donnés. Vous voulez abſolument vous poſſéder vous-même, pour poſſéder Jeſus, qui eſt le Roi pacifique, dont l'empire eſt celui de la paix; & qui hait tant le trouble, qu'il ſort des ames qui s'y abandonnent, & qu'il s'en ſert comme d'un des plus terribles miniſtres de ſes vengeances, pour punir leur infidelité. Vous voulez être dévot & tranquille, afin que Jeſus demeure en vous. (1) Projet bien louable, mais qui de-

(1) Eſto humilis & pacificus, & erit te-

mande beaucoup de diſcrétion. Il faut chercher cette paix avec ſoin, mais ſans empreſſement; c'eſt un ouvrage de patience plutôt que d'effort; le plus grand que vous feriez pour acquérir ce ſaint repos, ſeroit celui qui vous en éloigneroit le plus. Ce n'eſt point pour l'activité qu'on obtient la tranquillité. Ce n'eſt pas à force d'exhorter un malade au ſommeil, ce n'eſt pas en lui faiſant de longs raiſonnemens pour lui en prouver la néceſſité, & en criant fort haut contre ceux qui font du bruit qu'on réuſſit à le lui faire prendre, mais en lui donnant des remedes propres à l'aſſoupir, & en gardant le ſilence. Lui-même il l'écarteroit, s'il vouloit trop l'attirer; c'eſt en banniſſant tout ſouci, toute inquiétude, & toute réflexion qui lui eſt contraire, plutôt qu'en s'occupant du déſir & des moyens de le prendre, qu'il le fera venir.

§. II.

VOus devez rentrer au-dedans de vous-même, ſi vous voulez trouver la paix qui eſt dans le plus intime de votre ame. Si vous ne la trouvez pas d'abord,

cum Jeſus: ſis devotus & quietus, & manebit tecum. *Imit. Chriſti*, *L.* 2. *c.* 8.

c'eſt que vous ne pénétrez pas aſſez avant dans ce temple intérieur ; & qu'au lieu d'entrer dans le tabernacle où l'on ne voit que la lumiere du Seigneur : & où l'on ne ſent que l'odeur des parfums ; au lieu de pénétrer juſques dans le ſanctuaire où regne un éternel ſilence, vous reſtez dans le parvis, où la foule vous preſſe, & où les victoires qu'il faut immoler, ſe débattent & font du bruit. Vous vous arrêtez, pour ainſi dire, aux déhors de votre ame, où les paſſions dominent, & peut-être ignorez-vous encore qu'il y ait un lieu plus ſacré & plus reculé, qui leur ſoit inacceſſible. C'eſt la partie ſupérieure de cette ame, où régne ſouverainement la raiſon ſur les appetits, & la foi ſur la raiſon, & avec la raiſon & la foi, toutes les vertus. Renfermez-vous dans ce cabinet intérieur, & retirez-en la porte ſur-vous, en attendant que la tranquillité revienne.

§. III.

SOuffrez en patience ce que vous ne pouvez empêcher. Il y a du mérite pour vous, à ſouffrir de vos propres défauts. Ce déſordre intérieur que cauſent les paſſions révoltées, eſt une ſuite du péché & du déréglement de la nature ; mais

il en eſt auſſi le remede, parce qu'il excite notre vigilance, qu'il exerce notre patience, & qu'il humilie notre orgueil. Le Fils de Dieu, en ſe revêtant de notre chair, ſans en prendre les foibleſſes, les a tournées en remede les unes pour les autres. Priez-le, à la bonne heure, de vous délivrer de cette corruption qui vous infecte, d'amortir ce feu qui vous dévore, de faire ceſſer cette guerre inteſtine qui vous donne de ſi violentes agitations : car il ne faut point regarder avec indifférence des mouvemens qui nous portent au péché, ou qui nous jettent dans le trouble ; ce ſeroit ou y conſentir ſecrettement, ou s'y expoſer par ſa négligence. Nous ne ſouffrons ces révoltes avec fruits, que lorſqu'elles ne font qu'exercer notre courage ; & Dieu ne les voit avec complaiſance, qu'autant qu'elles ne ſervent qu'à faire triompher ſon amour. Appellez-le à votre ſecours, puiſque lui ſeul peut appaiſer cette tempête. Mais s'il ſemble toujours endormi, tandis que vous ſerez agité, ne perdez ni le courage, ni la patience. C'eſt aſſez que Jeſus ſoit avec vous. Les penſées de votre eſprit ébranlé, les phantômes de votre imagination échauffée, les inquiétudes de votre cœur allarmé iront & viendront avec précipitation, ſe traverſeront mu-

tuellement, voleront en foule, bourdonneront autour de vous, comme un essain d'abeilles, (1) mais, dit S. François de Sales dans ses Lettres, vous n'en souffrirez aucun dommage, si vous restez immobile au milieu de ce grand mouvement.

§. IV.

Quand le bruit seroit si grand que vous ne vous entendriez pas vous-même, vous ne devriez pas vous inquieter : ce seroit le moyen de vous faire perdre ce que vous posséderiez encore, bien-loin de vous faire recouvrer ce que vous auriez déjà perdu. La souveraine paix consiste à ne tenir à rien, non pas même à la paix sensible. Tandis qu'on tient encore à une paix apperçue, on n'en a tout au plus que quelques fruits qui se consument bientôt, & nullement le germe & la racine qui sont dans une volonté toute dénuée. C'est comme la paix mondaine qui consiste dans la jouissance des biens dont on n'a pas en soi le principe, & qui par conséquent ne peut long-temps durer, & non proprement la paix que Jesus-Christ nous a laissée, dont l'Auteur est l'Esprit-Saint, qui habite en nous, & qui la forme en nous par un détachement universel, &

[1] Circumdederunt me sicut apes. *Ps.* 112.

par une entiere désapropriation de ses dons même sensibles. Aussi remarquez que Jesus-Christ, en nous laissant la paix comme un riche héritage, dit qu'il nous la donne d'une maniere toute différente de celle dont le monde donne la sienne (1). En effet, le monde nous offre sa paix, en nous exhortant à jouir de ce qu'il nous présente, & à nous y attacher; & Jesus-Christ au contraire nous donne la sienne, en nous détachant de tout, même de ses dons sensibles.

§. V.

ASsûrez-vous, autant que vous le pourrez, de votre volonté & de votre résolution de servir Dieu : attachez-vous inviolablement à son amour : détestez de tout votre cœur tout ce que vous éprouvez en vous qui lui est contraire; souhaitez le repos intérieur, & la sainte joie qui l'accompagne, pour pouvoir adorer & bénir en toute liberté le Dieu infiniment digne de tous nos hommages & de toutes nos louanges. Mais s'il permet que le trouble continue, ne vous en allarmez point. Gardez-vous bien de croire, comme il arrive assez souvent,

[1] Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis? Non quomodo mundus dat, ego do vobis. *Joan.* 14. ℣. 27.

même aux ames les plus pieuſes, que Dieu eſt ſans doute bien irrité contre vous, puiſqu'il permet que vous ſoyez battu d'une ſi furieuſe tempête, & que les eaux entrent à grands flots juſques dans votre ame (1). Regardez au contraire votre état comme une épreuve qu'il veut faire de votre bonne volonté pour lui, & comme une peine qu'il veut que vous ſupportiez pour ſon ſervice. Bien-loin d'attendre, par une erreur aſſez commune le retour du calme, pour pouvoir répandre votre cœur devant ſa divine Majeſté ; c'eſt votre trouble même qui doit vous en inſpirer la plus pleine & la plus conſolante confiance ; puiſque Dieu n'eſt jamais plus près de vous, que lorſque vous ſouffrez pour lui ; non-ſeulement les peines au-dehors ; mais encore le trouble au-dedans (2). Dites-lui donc avec une tranquille ſimplicité : » Seigneur, vous êtes témoin de ma » ſituation ; mon ame eſt triſte & ab- » batue ; mon eſprit eſt dans un égare- » ment continuel ; mon imagination » m'emporte fort loin, ſi je veux la » ſuivre ; elle m'agite & me fatigue, ſi

(1) Intraverunt aquæ uſque ad animam meam. *Pſ.* 68,

[2] Juxta eſt Dominus iis qui turbati ſunt corde. *Pſ.* 33. ℣. 19.

» je veux l'arrêter ; le trouble de mon
» cœur eſt extrême, les noires vapeurs
» que ſa fermentation excite, m'offuſ-
» quent & m'étourdiſſent ; à peine ſuis-je
» préſent à moi-même : je n'y ſuis preſ-
» que rappellé que par le ſentiment de
» ma douleur ; les peines les plus ſen-
» ſibles, les craintes les plus vives, les
» images les plus ſombres, les réflexions
» les plus accablantes, m'obſédent en
» foule, & dérobent à ma vue tout ce
» qui pourroit me conſoler : (1). Si vous
» voulez me donner une ſituation plus
» tranquille, vous le pouvez : une de
» vos paroles ſuffit pour calmer cette
» mer agitée : un rayon de votre lu-
» miere peut en un inſtant diſſiper les
» ténébres, & ramener la ſérénité dans
» mon ame : ſi vous ne voulez pas, je
» me ſoumets ſans replique ; & j'atten-
» drai votre ſecours dans un humble
» ſilence : c'eſt cette aſſiſtance divine
» qui fait ma ſûreté & ma conſolation :
» je ne doute point que vous ne me
» l'accordiez, puiſque votre infinie mi-
» ſéricorde la ſollicite puiſſamment pour
» moi. « Fuſſiez-vous même troublé au
point de ne pouvoir faire cette priere,

(1) Circumdederunt me mala quorum non eſt numerus ; & non potui ut viderem. *Pſ.* 39. ℣. 5.

ni presque aucune autre ; vous ne devriez point vous déconcerter ; mais en baissant humblement les yeux devant le Seigneur, dire à l'exemple du Sauveur dans son agonie ; que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tuas*. Et sachez que vous seriez plus agréable à Dieu dans cet état d'agitation & de trouble, que dans la plus dévote tranquillité.



CHAPITRE II.

Ne point rechercher la dévotion sensible avec trop d'empressement.

§. I.

IL faut se comporter à l'égard de la dévotion & de la ferveur sensible, comme à l'égard de la paix ; la désirer sans empressement, la demander sans inquiétude, la posséder sans attachement, la perdre sans allarme : ne pas la regarder avec indifférence, puisque c'est un frein pour nos passions, un délassement pour notre foiblesse, un assaisonnement pour la nourriture de notre ame : ne point perdre courage quand elle est ôtée, puisque la grace du Seigneur est notre invisible appui, & l'accomplissement de

sa volonté notre aliment, (2) & puisque Dieu veut tenir lieu de tout à ceux qui ne tiennent qu'à lui. Il faut conserver précieusement la ferveur intime & solide des résolutions, mais ne pas s'occuper beaucoup de la ferveur variable des sentimens; la cultiver quand Dieu la donne, sans y trop réfléchir; s'en passer quand il l'ôte, sans la trop regretter; ne pas la perdre par sa faute, puisque c'est un vrai bien; ne pas s'affliger jusqu'au trouble quand elle vient à manquer, de quelque maniere que cela arrive, puisque ce seroit un grand mal. Souhaitons le lait de la dévotion comme de jeunes enfans qui sentent combien il leur est utile; mais souhaitons le aussi comme des enfans déjà raisonnables, qui savent s'en passer (2). Si cet aliment nous fait croitre pour notre satisfaction (3), l'attachement que nous y aurions, ne retarderoit pas peu ce grand ouvrage. Nous pouvons & nous devons goûter la présence de Jesus, autant qu'il voudra rester avec nous; l'accompagner par-tout comme les Apôtres; le suivre pas à pas;

[1] Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* 4. ℣. 34.

[2] Sicut modò geniti infantes, rationabiles sine dolo lac concupiscere. *Ep.* 1. *Petr.* c. 3. ℣. 2.

[3] Ut in eo crescatis in salutem. *Ibid.*

ſans le perdre d'un moment : courir à lui à travers les vagues de la mer, comme ſaint Pierre ; nous repoſer ſur ſon cœur, nous ne devons point nous livrer à la triſteſſe & au chagrin, puiſque ſon abſence doit nous être utile (1).

§. II.

SI l'abſence de Jeſus a été utile aux Apôtres, & nous l'eſt encore, & ſi ſa préſence viſible peut être un obſtacle à la perfection des ſaints ; quel eſt le bien, même ſpirituel, mais ſenſible, dont nous ne devrions-être entiérement détachés? Vouloir abſolument ſuivre Jeſus dans ſon éloignement ; s'efforcer *de quitter la terre*, & de prendre ſon eſſor dans le Ciel, c'eſt renverſer l'ordre qu'il a établi, c'eſt troubler l'œconomie de ſa providence, c'eſt ſe fatiguer inutilement. Attendons en repos que nous ſoyons revêtus de la force d'en haut.... *Sedete donec induamini virtute ex alto.* Joan. 24. Vouloir être toujours à ſa droite ou à ſa gauche, c'eſt ne ſavoir pas ce qu'on demande : ſouhaiter de ſe fixer avec lui ſur le Thabor, c'eſt former des déſirs indiſ-

[1] Triſtitia implevit cor veſtrum ; ſed ego veritatem dico vobis : expedit vos ut ego vadam. *Joan.* 16. ℣. 6. & 5.

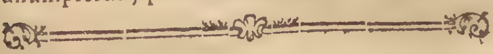
crets : & souvent, outre la sensualité spirituelle qui nous rend si avides des goûts de la piété, il y a encore quelque chose de plus bas, de plus grossier, de plus désagréable à Dieu, & de plus nuisible pour nous, qui nous porte si fort à désirer les lumieres & l'éclat de la dévotion ; une vanité secrette qui veut briller en piété par la ferveur & par les enthousiasmes, comme le corps brille par les graces & par les parures, & l'esprit par les saillies & par le savoir. Mais à quoi aboutit une ambition aussi subtile & aussi déplorable ? A nous rendre guindés dans la dévotion, comme les gens pleins de vanité le sont dans leur discours & dans leurs manieres ; & à nous rendre plus insupportables aux yeux de Dieu, que ne le sont ces airs vains & ces manieres affectées aux yeux des hommes un peu sensés. Beaucoup d'humilité & de simplicité, avec Dieu, & non tant de ferveur & d'activité.

On prend son essor vers le Ciel, on veut obstinément s'élever au-dessus des astres, sans faire attention qu'on y monte bien plus vîte par une humble priere que par un vol présomptueux (1). Mais

[1]Prior ascendit ad Dominum oratio, quam volatus : & antè pervenit justa peritio, quam iniqua præsumptio. *S. Maxim. Hom.* 5. *de SS. Apost. Petr. & Paul.*

qu'arrive-t-il ? On se fatigue par ses efforts, on est étourdi de son élévation ; on tombe ; on se précipite, on se brise en tombant de si haut : & pour avoir entrepris avec orgueil de voler, on ne peut plus marcher à son ordinaire (1) : on roule quelquefois jusques dans l'abime d'un désordre honteux : on se traîne, on se vautre dans le limon & dans l'ordure. Et c'est hélas ! A quoi aboutit une dévotion mal réglée, & une vaine ferveur. Mais ceci est d'une trop grande conséquence ; les peines qu'occasionne ce désir empressé de la ferveur, sont trop vives ; les illusions qui en résultent sont trop fréquentes ; & la paix intérieure en est trop altérée pour nous borner à des maximes générales. Examinons les choses en détail.

[1] Ut qui paulò ante volate tentaverat, subitò ambulare non posset ; & qui pennas assumpserat, plantas amitteret. *Id. Ibid.*



Article Premier.

Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur, quand on se prépare à la Confession.

§. I.

Lorsque vous êtes sur le point de vous présenter au Tribunal de la Péniten-

ce, vous vous donnez peut-être beaucoup de peine pour vous exciter à la contrition ; vous multipliez vos réflexions, vous vous efforcez de vous faire les plus vives peintures de la majesté de Dieu que rien ne peut peindre, de l'infinité de son être que rien de sensible ne peut représenter, de la rigueur de ses jugemens, de la sévérité de ses vengeances, peut-être encore, mais rarement, de la multitude & de la grandeur de ses bienfaits, de la magnificence de sa gloire ; de l'éternité de ses récompenses : mais votre esprit fatigué de vos réflexions multipliées, & votre cœur serré à force d'en vouloir exprimer les affections, ne vous fournissent plus que du dégoût. Allarmé de cette disposition, vous redoublez ce qui en est la cause : vous ajoûtez de nouvelles réflexions aux premieres ; & vous faites de nouveaux efforts, pour exciter ce que vous appellez dévotion : & le mal augmentant toujours, parce que la source fournit sans cesse, le trouble se joint au dégoût ; l'affoiblissement & le découragement suivent le trouble, & approchant du Tribunal sacré dans ces dispositions, pour avoir trop voulu y apporter une contrition sensible, peut-être n'en rapportez-vous qu'une noire tristesse, un secret dépit, & une espece de désespoir. Votre zèle m'édifie ; mais votre erreur me fait com-

passion. Le remede à ce mal est assuré dans un éclaircissement tout simple.

§. II.

JE vous demande : Qu'est-ce que la contrition, ou l'attrition, sur quoi vous êtes si fort en peine ? C'est, me direz-vous, une douleur sincere d'avoir offensé Dieu, ou, précisément, parce qu'on l'a offensé, ou du moins, parce qu'on l'a perdu. Mais ajoute-je, est-ce une douleur de tête, ou de quelque autre partie du corps ! Non, répondrez-vous ; c'est une douleur du cœur. Mais encore (car en matiere de piété nous ne saurions jamais trop éclaircir les choses, pour nous en former les idées les plus nettes) est-ce de ce cœur de chair, qui est en vous le centre de la vie corporelle ? Nullement : C'est, pour ôter toute équivoque, un regret de l'ame qui déteste le péché, & qui se répent de l'avoir commis. Hé ! Pourquoi donc tourmentez-vous votre corps, pour exciter en vous ce que l'ame seule prévenue & aidée de la grace peut produire ? Pourquoi fatiguez-vous votre vue par un regard fixe de quelque objet touchant votre tête par une forte application, tout votre corps par des situations gênantes? Les réflexions même de l'esprit, qui sont propres à exciter les sentimens du cœur, ne doivent-être ni trop mul-

tipliées, ni trop ſuivies : elles deviendroient un travail, au lieu d'être un ſecours : l'ame épuiſée par cette contention ne ſentiroit plus que de la foibleſſe dans les mouvemens qui la portent à Dieu. Vous trouveriez ſans peine dans quelque penſée toute ſimple, dans quelque affection tranquille, dans des réſolutions conſolantes, par la vûe du bien qui réjouit toujours, & qui dilate le cœur de ceux qui l'aiment, ce que vous cherchez inutilement, & que vous éloignez même par des efforts qui rallentiſſent la dévotion, & qui détruiſent la ſanté.

§. III.

AU reſte, n'eſt-il pas vrai que vous vivez dans l'éloignement du péché & de ſes occaſions ? Que vous déteſtez non-ſeulement, celui qui donne la mort à l'ame ; mais encore celui qui l'affoiblit ; que quand vous y êtes tombé, vous en avez du regret, & que vous vous précautionnez pour la ſuite ? N'eſt-il pas vrai que, ſans attendre l'occaſion du Sacrement vous vous excitez ſouvent à la douleur de vos égaremens paſſés & de vos fautes journalieres, vous poſſédez donc ce que vous cherchez ; ou plutôt ce que vous cherchez, eſt de beaucoup inférieur à ce que vous poſſédez. Vous avez, autant que nous pou-

vons en juger, la véritable contrition ? Et vous en cherchez l'ombre séduisante. Vous êtes dans une disposition soutenue de préférence pour Dieu sur tous les biens du monde, & vous détestez le péché plus que tous les maux, & principalement le péché mortel : c'est tout ce qu'il faut pour la véritable contrition. Tournez votre habitude en acte pour la matiere du Sacrement, cela suffit. Vous aviez toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le Sacrement avec fruit, avant de vous y exciter : en vous y excitant, vous n'avez fait qu'en perdre une partie, & troubler la paix entiere du cœur.

ARTICLE SECOND.

Eviter le trop grand empressement pour la ferveur dans la Communion.

§. I.

VOus allez approcher de la sainte Table ; gardez-vous bien de la dèshonorer par des contenances forcées, & des gestes ridicules, presque inséparables des efforts qu'on fait pour attirer la dévotion sensible. Soyez sérieux, grave, simple, modeste, sans affectation, sans singularité, sans empressement ; & soyez au-dedans & aux yeux de Dieu ce que vous serez au-dehors

& devant les hommes. Approchez du Seigneur dans cette contenance modeſte & paiſible, adorez ſa Majeſté, admirez ſa bonté, reconnoiſſez votre néant devant lui, déſirez de lui être uni, expoſez lui votre miſere; offrez-lui votre cœur d'une maniere auſſi tranquille, que ſi vous ne faiſiez qu'un exercice ordinaire de Religion. Si vous vous efforcez, vous pourrez peut-être d'abord reſſentir quelque goût & quelque ferveur, mais qui ſe tournera bientôt en piege; parce que cette ferveur ſenſible venant à manquer, ce qui arrivera infailliblement, (rien de forcé ne pouvant ſe ſoutenir long-temps) cette contrainte intérieure empêchera l'onction divine de pénétrer dans l'ame, & en diſſipera même celle que le Seigneur y avoit répandue. Vous ne ſaurez plus comment aller à lui; parce que vous n'êtes accoutumé d'en approcher que lorſque vos goûts & vos pieuſes ſenſations vous y attirent. D'ailleurs votre aridité vous jettera dans d'extrêmes alarmes ſur l'état de votre conſcience; vous craindrez que quelque péché ſecret ne vous ait privé de cette ferveur ſur laquelle vous comptiez ſi fort, & de cette onction qui avoit pour vous tant de charmes; & alors, ou vous prendrez le parti de vous priver des Sacremens, ce qui ſera

toujours un mal, mais qui peut-être par degrés deviendra extrême, ou vous ne le recevrez qu'avec de triſtes perplexités qui vous en feront perdre preſque tout le fruit.

§. II.

ON a vû des perſonnes, qui, après avoir fréquenté long-temps les Sacremens avec ſuccès, en ſont venues juſqu'à s'en priver entiérement, parce qu'elles n'y reſſentoient plus cette ferveur. Elles s'appuyoient trop ſur le goût ſenſible, qui ne peut ſervir de fondement à l'édifice immortel, & ayant bâti ſur cette molle argille, dès qu'elle a manqué, tout leur ouvrage eſt tombé en ruine, & les a entraînées elles-mêmes dans le précipice, au ſcandale de leurs freres, & à la perte de leurs amès, on les a vûes pluſieurs années de ſuite, ſéparées de la Table ſacrée, vivre ſans remords dans cette eſpece d'excommunication prononcée par le tribunal de leur erreur; &, ce qui eſt encore plus déplorable, finir une vie peu édifiante par une mort très-équivoque. On en a vu d'autres, qui, dans les premieres années de leur piété ne participoient jamais au Sacrement divin, que le cœur plein de trouble, & ne voyoient

qu'avec une ſecrette horreur approcher les jours qui la ramenoient à la ſainte Table. Cette diſpoſition les alarmoit. Par une erreur aſſez ordinaire, ils en cherchoient la ſource dans leurs Confeſſions ſur leſquelles ils n'étoient jamais ſatisfaits : ils ſe donnoient la torture pour ſe tranquilliſer : &, comme le Sacrement de la Pénitence précédoit toujours immédiatement celui de l'Euchariſtie, ce n'étoit que par un moment qu'ils ſe préparoient à un autre tourment ; & ainſi leurs Communions devenoient tous les jours plus pénibles, & par conſéquent plus pleines de dégoût. Dans cet état déplorable ils traînoient de triſtes jours : ils s'épuiſoient de forces ; ils ſéchoient tous vivans, ils faiſoient une funeſte épreuve de ce qu'on eſt expoſé à ſouffrir, & des écarts qu'on riſque de faire dans le chemin de la vertu, lorſqu'on eſt ſans expérience & ſans guide, ſans confiance ou ſans docilité. Mais dès qu'ils ſe ſont ouverts, & qu'ils ont bien voulu ſouffrir qu'on ſondât la playe de leur corps ; on leur a découvert la ſource de leur peine, qui ne conſiſtoit qu'à vouloir ſentir celui qu'il ne faut qu'aimer, & à s'efforcer, pour ainſi dire, de lever le voile de la foi, malgré la main toute-puiſſante qui le tient abbattu. La lumiere leur a rendu la paix : ils ont

ont commencé d'attendre de Dieu ce qu'ils avoient cru pouvoir ſe procurer, ils ont ſubſtitué à leur empreſſement inquiet une diligence tranquille, & leur cœur pacifié étant devenu ſuſceptible des mouvemens délicats de la grace, que leurs troubles & leurs alarmes intérieures interrompoient, & Dieu béniſſant leur docilité, ils ont été touchés de la préſence de Jeſus, dès qu'ils ont moins voulu l'être, & ce qui faiſoit le tourment de leur piété, eſt devenu la plus douce conſolation de leur vie.

§. III.

J'Entends ici un de ces Dévots actifs, à qui la retenue paroît une tiédeur. Quoi? Approcher froidement de ſon Dieu? Faire la plus grande & la plus ſainte de toutes les actions, comme une action ordinaire? Ne ſe donner aucun ſoin pour ſe mettre dans les diſpoſitions que l'Egliſe nous ordonne d'y apporter, & que la ſainteté de ce Sacrement exige par elle-même? Ne point s'éprouver comme l'Apôtre le preſcrit; ou approuver tout ce qu'on eſt, quelque ſec qu'on puiſſe être? S'unir à ſon Sauveur d'un air tranquille qui ſent l'indifférence & le mépris.

Non, je ne veux point que vous approchiez froidement de ce Dieu d'amour. Mais eſt-ce de votre feu ou en

ſien que vous devez brûler ? Certes le votre eſt tout-à-fait de trop, lorſque vous approchez de cette fournaiſe ardente & de ce feu conſumant. (1) Je ne craindrai point de vous dire ; & vous ne devez pas craindre de penſer qu'il faut faire cette grande action avec la même tranquillité que le reſte des pieux exercices, quoique avec des ſoins bien différens. Je ne veux point que vous vous négligiez ſur ces diſpoſitions néceſſaires pour vous nourrir de ce pain du Ciel ; mais je voudrois fort que vous comptaſſiez la paix du cœur pour une des principales ; & c'eſt la ſeule que vous ne vous mettez pas en peine d'acquérir, & que vous ſemblez même vous faire un devoir de détruire. Vous voulez vous éprouver vous-même ? Bien-loin de vous en détourner, je vous y exhorte : & vous ne ſauriez excéder en cela, tandis que votre épreuve ne fera qu'augmenter en vous l'humilité, l'amour de Dieu, la confiance en lui, & le déſir de le recevoir, & non le trouble, les alarmes, & l'éloignement de ce ſouverain remede à tous nos maux. Je n'ai garde d'approuver la ſéchereſſe de votre cœur : au contraire, je vous conſeille

(1) Dominus Deus tuus ignis conſumens eſt. *Deuteron.* 4. ℣. 24.

de ne pas l'augmenter par la chaleur de vos désirs, & par la vivacité de vos mouvemens. Malheur à la tranquillité qui vient de l'indifférence pour Dieu : oui, mais aussi malheur à l'empressement qui vient de l'amour excessif de soi-même : la tranquillité que produit l'amour reglé de l'un & de l'autre, tient le juste milieu. Préparez-vous donc de votre mieux à cette grande action, sans trop compter sur vos soins : animez votre zele, sans perdre votre repos : efforcez-vous doucement ; modérez votre ardeur, possédez-vous courageusement & sans indolence ; c'est tout ce que Dieu demande de vous.

§. I.

S'Agiter, perdre la paix de l'ame, est-ce une bonne préparation à un Sacrement, dont un grand fruit est de nous mettre en paix ? Détruire la fin, pour mieux pratiquer les moyens ; quel renversement d'ordre ! C'est se mettre hors d'état d'avoir la paix qui est le fruit de la bonne Communion, & s'exposer à en faire une mauvaise, quoiqu'on s'épuise pour la bien faire, jusqu'à perdre la paix. Les ardens désirs qu'on a des sentimens de dévotion quand on doit communier, les soins empressés qu'on se donne pour les exciter, l'inquiétude

qu'on reſſent quand on n'y peut point réuſſir, ne ſervent, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C. (1), qu'à nous rendre moins diſpoſés pour la Communion à laquelle nous voulons exceſſivement nous préparer; à interrompre les effuſions de la grace que nous voulons déſordonnément attirer; & à détruire en nous toute la dévotion, au-lieu de l'augmenter. Le Sacrement de l'Euchariſtie eſt ſans doute un puiſſant moyen de ſalut & de ſanctification, puiſqu'il contient la ſource de toutes les graces: J'oſe dire toutefois, que ſi vous ne pouviez vous nourrir de ce pain vivifiant, ſans altérer conſidérablement cette paix qui eſt la vie même, il vaudroit mieux que vous en approchaſſiez rarement, & que vous poſſédaſſiez une paix conſtante & uniforme, que de lui donner de fréquentes atteintes par des Communions réitérées. Je trouve bien des Saints qui n'ont communié que rarement : mais je n'en trouve aucun qui n'ait poſſédé la paix de l'ame. Hé! Comment auroient-ils été des Saints ſans cette paix ſolide,

[1] Sæpè etiam impedit nimia ſollicitudo pro devotione habendâ. Age ſecundùm conſilium ſapientium, & depone anxietatem & ſcrupulum; quia gratiam Dei impedit, & devotionem mentis deſtruit. *Imit. Chriſti*, L. 4. c. 10.

intime, profonde, qui eſt la ſainteté même, comme nous l'avons déjà dit d'après ſaint Auguſtin.

§. V.

En vérité, il y a un grand fond d'amour-propre caché ſous ce voile de la dévotion. On eſt tout confus de ſe voir peu fervent, parce qu'on a la préſomption de croire qu'on peut l'être par ſes propres forces. On ſe perſuade qu'il n'eſt pas de moyen d'acquérir la ferveur, qui puiſſe déplaire à Dieu. On n'a pas l'humilité de reconnoître ingénuement les fautes qui ont détruit ou affoibli en nous cette heureuſe diſpoſition, ou la confiance en celui qui peut ſeul nous la donner de nouveau. Pour peu qu'on y faſſe réflexion, on peut comprendre que ce mouvement, & cette agitation intérieure ne peuvent produire le feu de l'amour divin, mais ſeulement celui de l'imagination & de l'activité naturelle. N'importe : on veut être fervent de quelque maniere que ce puiſſe être; parce qu'on veut être content de ſoi, ſans beaucoup examiner ſi c'eſt le moyen que Dieu le ſoit auſſi.

Je compare ces Communians animés d'un ſi grand zèle, à certaines perſonnes du monde; j'y reconnois le même empreſſement qui part du même prin-

cipe. Ces dernieres qui aiment à être fort arrangées chez elles, qui se flattent de l'être, & qui veulent bien qu'on sache qu'elles le sont; surprises par une visite dans un quart d'heure de désordre & de dérangement, se donnent beaucoup de mouvement, crient contre leurs domestiques, s'inquiétent elles-mêmes, étourdissent leur monde, les font gémir en secret, & les reçoivent fort mal, pour vouloir trop bien les recevoir. Si un ami vous accueilloit de la sorte, ne vous affligeroit-il pas? Ne seriez-vous pas plus sensible à sa présence, qu'au grand ordre qu'il s'empresseroit de mettre dans sa maison? Ne prendriez-vous pas peut-être la liberté de lui dire: C'est pour vous que je suis venu, & non pour votre domestique, ou pour votre ameublement. De grace soyez avec moi, & faites-moi goûter tranquillement le plaisir de vous posséder, & cela me suffit. Jesus-Christ vous dit à peu-près de même, tant il aime à se mettre à notre portée: mes délices sont d'être avec les enfans des hommes (1) & je me plais singuliérement avec les pauvres, s'ils ont en partage l'humilité qui est le premier appanage de leur état: c'est de

[1] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Proverb. 8. ℣. 31.*

boiteux, d'aveugles, de paralytiques que je remplis la ſalle de mon feſtin (2) : j'y appelle les petits, & ceux en qui la confiance d'approcher de moi ſemble une préſomption & une folie (3), pourvu que je voye une réſolution ſincere dans les premiers de renoncer à la légéreté de l'enfance, & dans les ſeconds d'acquérir la véritable ſageſſe. (4). C'eſt vous-même que je demande, & non vos préſens. (5) J'aime la pureté du cœur ; l'éloignement du monde, le ſilence des paſſions, & une grande tranquillité d'ame. (6) Des penſées ſublimes me plaiſent moins que l'humble connoiſſance de vos miſeres : celles-ci entrent dans mes deſſeins, elles en font éclater les miſéricordes dans le Sacrement de mon amour. En vain vous penſeriez pouvoir vous y préparer par vos efforts (7).

[2] Pauperes ac debiles, cæcos & claudos introduc huc. *Luc.* 14. ℣. 21.

(3) Si quis eſt parvulus, veniat ad me. Et inſipientibus locuta eſt : Venite, comedite, &c. *Proverb....* ℣. 4.

(4) Relinquite infantiam, & vivite ; & ambulate per vias prudentiæ. *Ibid.* ℣. 6.

[5] Non quæro datum tuum, ſed te, *Imit. Chriſti*, *L.* 4. *c.* 8.

[6] Ego cor purum quæro : exclude totum ſeculum ; & omnem vitiorum tumultum. *Imit. Chriſti*, *L.* 4. *c.* 12.

(7) Scito tamen te non poſſe ſatisfacere

L'amour qui vous invite, peut ſeul ſuppléer à l'indigence qui vous confond. Venez, recevez-moi; & qu'il vous ſuffiſe que c'eſt moi qui vous l'ordonne (8).

§. VI.

RReconnoiſſez les diſpoſitions intérieures des Saints, lorſqu'ils ont reçu le Sauveur dans le Sacrement de ſon corps, à la maniere dont ſe ſont comportés au-dehors ceux qui ont eu le bonheur de le recevoir chez eux, ou d'approcher de lui pendant ſa vie mortelle. Zachée le reçoit dans ſa maiſon, lorſqu'il s'y attend le moins: il l'accueille avec autant d'affection que de reſpect: il le regarde avec des yeux pleins de ſimplicité & de candeur: pris au dépourvu il le traite comme il peut, ſans troubler ſa joie: ni celle des autres conviés, par ſon empreſſement & ſon inquiétude. Saint Pierre reçoit auſſi le Sauveur dans ſa pauvre maiſon, ſans s'inquiéter de ce qu'il y manquoit pour le recevoir avec décence, perſuadé que puiſque rien ne lui eſt caché, & qu'il veut cependant

huic præparationi ex merito tuæ actionis. *Ibid.*

[8] Ego ſum qui vocavi, ego juſſi fieri; ego ſupplebo quod tibi deeſt; veni & ſuſcipe me. *Ibid.*

loger dans cette pauvre demeure, telle qu'il la connoît, il voudra bien se contenter de ce qu'il y trouvera. Aussi bien-loin de se troubler, & de croire le Sauveur offensé de l'indigence de son accueil, il lui demande confidemment une grace : il lui présente sa belle mere qui est malade, & il le prie de la guérir. Les deux sœurs de l'Évangile sont favorisées à leur tour de la visite de leur divin Maître ; Marthe s'empresse pour le bien recevoir ; elle en est reprise ; Marie le reçoit avec plus d'humilité que de soin, avec plus de repos que d'ardeur, l'ame assise aussi-bien que le corps, *sedens* : elle écoute les paroles de vie qui sortent de sa bouche, & ne lui en dit pas une, *audiebat* ; elle en est hautement louée. Le Fils de Dieu va chez le Centenier, il s'avance à grands pas, parce qu'on l'en presse. Celui-ci va à sa rencontre, lui dit : Seigneur, ne vous hâtez pas : hélas ! Je ne mérite pas même que vous entriez chez-moi. Hé ! Pourquoi vous donner une peine inutile : dès ce moment, & du lieu où nous sommes, vous pouvez ordonner à la maladie de mon serviteur, comme j'ordonne à mes soldats & à mes domestiques, qui partent à l'instant. Le Sauveur se présente au Baptême de S. Jean. Moi, Seigneur, que je vous baptise ! Lui dit

le ſaint Précurſeur ; je ſerai trop heureux, ſi je reçois de vous cette grace : bien-loin que j'oſe exercer ce miniſtere d'autorité ſur votre divine perſonne. Jeſus inſiſte ; Jean obéit. Il voit avec étonnement ſon Dieu à ſes pieds, mais ſans trouble, & tout occupé du ſoin d'accomplir ſa volonté ; après avoir reconnu devant lui ſon inſuffiſance, il le baptiſe, le cœur pénétré de reſpect & d'amour, mais l'eſprit tranquille & le corps dans une contenance grave. Venons au plus grand de tous les exemples : c'eſt celui de la ſainte Vierge, au moment où elle eſt favoriſée de la plus haute dignité que Dieu puiſſe accorder à une pure créature, qui eſt celle de Mere de Dieu. A la vérité, elle eſt d'abord un peu troublée, mais ce n'eſt que de s'entendre donner de grandes louanges qu'elle ne croit pas mériter. Dès que l'Ange ne lui parle plus d'elle, mais du myſtere divin qui doit s'opérer en elle ; non-ſeulement elle acquieſce à ce qui lui eſt annoncé, *ecce ancilla Domini* ; mais encore elle en déſire l'accompliſſement, & elle le témoigne avec ſimplicité, quoiqu'elle ſoit pénétrée de la ſublimité du myſtere, & de ſon propre néant. *Fiat mihi.*

Retrouvez-vous dans quelqu'un de ces exemples vos treſaillemens forcés, les agitations qui vous épuiſent, & ce

feu pris de votre propre foyer, & non de l'autel ; feu naturel pour vous, mais étranger pour le Seigneur ? Vous n'y voyez qu'humilité, que candeur, que regards ſimples, que ſentimens ingenus : & ſi vous pouviez pénétrer au-dedans de ces grands modeles, c'eſt tout ce que vous y verriez avec des mouvemens tranquilles qui coulent de leur cœur comme de ſource, proportionnés à leur degré de grace & à l'impreſſion actuelle de l'Eſprit ſaint. Imitez-les, ſans y ajouter votre prétendue ferveur. Ouvrez votre cœur à Jeſus-Chriſt avec ſimplicité, comme Zachée lui ouvre ſa maiſon : reconnoiſſez votre indignité devant lui, comme le Centenier : demandez-lui la guériſon de votre ame, comme ſaint Pierre lui demande celle de ſa belle-mere. Seul avec lui, ſeul au fond de vous-même, écoutez comme Magdelaine les paroles qu'il dit à votre cœur dans cette profonde ſolitude : témoignez-lui une diſpoſition ſincere à obéir à toutes ſes volontés, comme ſaint Jean : déſirez de vous unir intimement à lui, comme Marie, & que pour rendre cette union toujours plus étroite, il vienne ſouvent en vous.

Communiez donc, ſans vous mettre trop en peine pour avoir cette ferveur actuelle, & cette vivacité de ſentimens,

qui ne dépend pas de vous, & que Dieu ne regarde pas tant en vous, que l'humilité, la candeur, le repos, la confiance & le soin de votre avancement dans la vertu, dont vous semblez faire peu de cas. Communiez souvent; communiez plusieurs fois la semaine, sous la conduite d'un Directeur pieux, prudent & éclairé. Si l'attrait que vous avez pour ce Sacrement adorable, est accompagné du sentiment de votre indignité; si vous y joignez la pratique des bonnes œuvres, la fuite du monde, une vie de mortification & de recueillement déjà long-temps soutenue, l'éloignement de tout péché, même véniel; je dis l'éloignement, & non l'exemption qui est incompatible avec la fragilité humaine, le désir sincere d'avancer dans la vertu, l'attention sur vous-même, autant que votre état vous permet de l'avoir: communiez, dis-je, quoique vous ne paroissiez présenter à Jesus qu'un cœur sec & un esprit enveloppé de ténebres. Souvenez-vous que ces ténebres louent Dieu, aussi-bien que la lumiere; & qu'on peut confidemment se présenter devant lui, & entrer dans son Sanctuaire avec cette aridité sur laquelle il se plaît à faire éclater sa gloire.

CHAPITRE III.

Ne point ſe troubler de ſes dégoûts, ni de ſes viciſſitudes.

§. I.

APRÉS ce que nous avons dit ſur les dégoûts & les aridités, en traitant des moyens d'acquérir la paix ; il ne nous reſte que de l'appliquer à la pratique. Ainſi quelque peu de goût que vous reſſentiez pour les ſaints exercices, perſévérez-y conſtamment, pour vous maintenir dans la paix par une conduite toujours égale. Si votre priere devient une pratique inſipide & même un tourment, ſouffrez-le ſans impatience, & joignez au ſacrifice des lévres celui de la privation des goûts ſenſibles : banniſſez ſoigneuſement de votre eſprit l'erreur trop commune, qui conſiſte à croire que Dieu n'agrée plus le ſacrifice de louange, dès qu'on a le cœur reſſerré ; puiſqu'il veut au contraire qu'on le lui offre, lorſqu'on eſt affligé par la tribulation ; (1) & que c'eſt le moyen d'attirer ſur-nous la grace, la lumiere &

(1) Immola Deo ſacrificium laudis, & in voce mea in die tribulationis. *Pſ.* 49.

la joie (2). Rempliſſez-vous de force, par la perſuaſion que plus la priere eſt laborieuſe, plus elle eſt ordinairement agréable à Dieu, & utile pour vous, ſuppoſé que vous ne vous négligiez pas. Uniſſez-là à celle du Sauveur agoniſant que la triſteſſe mortelle dont elle étoit accompagnée, ne rendit pas moins méritoire; & à l'exemple de ce divin Maître, prolongez-la même quelquefois (3), pour mieux vaincre le Démon & l'amour propre, qui voudroient vous la faire ou abandonner ou abréger.

§. II.

L'Oraiſon devient-elle quelquefois pour vous un exercice pénible & qui vous rebute; un ſerrement de cœur, une déſoccupation qui égare votre eſprit, bien loin de le captiver; un théâtre où votre imagination ſe livre à toutes ſes chiméres? Humiliez-vous devant le Seigneur, de tout ce que vous éprouvez en vous-mêmes: penſez que vos péchés méritent bien ces froideurs de ſa part; & que les vôtres en ſa préſence ſont l'effet ou de vos

(2) Sacrificium laudis honorificabit me; & illic iter quo oſtendam illi ſalutare Dei. *Ibid.*

[3]. Factus in agoniâ prolixiùs orabat. *Luc.* 22. ℣. 44.

infidélités envers lui, ou de ses sages desseins sur vous. S'il ne vous permet pas de vous asseoir avec ses enfans, & de vous nourrir des mets délicieux qu'il leur sert, priez-le de vous accorder du moins les miettes qui tombent de la table (1). Estimez leur bonheur, désirez-le sans inquiétude; efforcez-vous sans vous fatiguer, demandez, soupirez, craignez, espérez, méditez de ce que vous ne méditez pas: si vous ne pouvez gagner la hauteur des montagnes, comme les cerfs, enfoncez-vous dans les antres des rochers, comme les hérissons: enveloppez-vous dans votre propre néant, bien-loin d'affecter une élévation violente, inutile, & même nuisible: tenez-vous assis dans vos ténébres, & priez-le Seigneur de vous éclairer (2); dites-lui du fond d'un cœur tranquille: » Seigneur, me voici devant vous
» sans réflexion, sans sentiment, comme
» un animal stupide: & cependant je ne
» me rebute pas; puisque vous ne vous
» rebutez point vous-même: je veux persévérer dans l'oraison, & si je ne puis
» faire beaucoup pour vous, du moins

[1] Si aridum te sentis, insiste orationi, ingemisce, & pulsa; nec desistas, donec nec rearis micam aut guttam gratiæ salutari accipere. *Imit. Chr. Lib. 4. c. 12.*

[2] Illuminare his, qui in tenebris sedens. *Luc. ℣. 79.*

» je me tiendrai devant vous (1) : je vous
» glorifierai par mes souffrances, si je ne
» le puis par ma ferveur. Je hais de tout
» mon cœur les péchés & les négligen-
» ces qui vous éloignent de moi , mais
» j'en reçois volontiers la peine. Quand
» je ne serois point coupable , je vou-
» drois toujours être soumis : votre vo-
» lonté toujours adorable me rendra pré-
» cieuses jusqu'à vos rigueurs : j'adorerai
» votre souveraineté, si je ne puis goû-
» ter vos misércordes; mais je ne déses-
» pere pas d'en ressentir enfin les douces
» effusions. Vous avez beau me montrer
» un visage sévére , quand vous me fra-
» periez du dernier coup , mon dernier
» soupir seroit un mouvement de ma
» confiance (2). Quand je serois cette vi-
» gne que vous avez abandonnée , que
» vous avez défendu aux nuées d'arro-
» ser , & que vous avez changée en une
» solitude inculte (3) ; j'espére que , dans
» votre plus grand éloignement , vous
» vous tournerez vers moi ; que du haut
» du Ciel vous jetterez un regard favo-

[1] Ut Jumentum factus sum apud te , & ego semper tecum. *Ps.* 72. ℣. 23.

[2] Etiamsi occiderit me , in ipso sperabo. *Job.* 13. ℣. 15.

[3] Ponam eam desertam : non putabitur ; & nubilus mandabo ne pluant super eam imbrem. *Ps.* 5. ℣. 6.

» rable ſur cette vigne que votre droite a
» plantée (1),& que vous la viſiteriez par
» les influences de votre amour ; que le
» temps viendra où le déſert le plus ſtérile;
» & le plus affreux ſera changé en un
» champ fertile & riant (2), où vous vous
» plairez à faire éclater votre gloire & à
» peindre votre beauté (3). Vous aimez,
» Seigneur, à travailler ſur le néant :
» me voici, & ſi je ſuis encore quelque
» choſe à mes propres yeux, hâtez mon
» anéantiſſement pour commencer votre
» ouvrage. «

§. III.

COmportez-vous de même dans vos Communions, dans vos pratiques de mortification, dans le ſervice que vous rendez à votre prochain, & généralement en tout ce qui eſt de la piété, ſur cette maxime déjà établie, que plus vos exercices vous coûtent de peines & de violences, plus ils vous méritent de couronnes, & attirent ſur vous les regards favorables de Dieu. La croix, la croix,

(1) Reſpice de cœlo, & vide ; & viſita vineam iſtam. *Pſ.* 79. ℣. 14.

[2] Lætabitur deſerta, invia, & exultabit ſolitudo, & florebit quaſi lilium. *Iſ.* 35.

[3] Ipſi videbunt gloriam Domini, & decorem Dei noſtri. *Ibid.* 2.

c'eſt là votre partage, ſi vous voulez marcher à la ſuite de Jeſus-Chriſt. Fondez votre édifice ſpirituel ſur la vive roche du Calvaire, où Jeſus, dans la plénitude de ſon âge, développe les plus profonds ſecrets de ſa doctrine, & conſomme l'ouvrage de votre ſalut ; & non ſur les terres graſſes de l'Egypte, où il n'eſt que bégayant, foible & inconnu. Et-ce pour vous amuſer avec quelque douceur puérile ; que vous vous êtes engagé dans le ſervice de Dieu, ou pour opérer la ſanctification de votre ame par toutes ſortes de travaux ? Malheur à vous, ſi après bien des années d'une vie dévote, vous n'étiez à votre mort qu'un enfant de cent ans ! Et ſi, n'ayant ſemé pendant vos jours que dans la ſenſualité de la chair, & non dans l'eſprit de la ſolide vertu, vous ne pouviez moiſſonner à la fin que l'humilité & la corruption. Que les goûts dont les autres jouiſſent, ne vous faſſent point porter impatiemment vos aridités : ils ont comme vous leurs jours triſtes : leurs délices préſentes ſont, ou la récompenſe de leurs travaux pour Dieu, ou une effuſion gratuite de ſes miſéricordes ; & vous ne devez ni comparer vos vertus à celles qu'ils pratiquent, ni être jaloux des faveurs dont-ils ſont comblés.

§. IV.

IL eſt vrai, direz-vous, Dieu ne fait pas les mêmes graces à tout le monde; il en eſt le maître abſolu, & je n'ai garde de murmurer contre la diſtribution qu'il en fait. C'eſt faveur, quand il les accorde; & ce n'eſt jamais injuſtice, quand il les refuſe : je reconnois même que je m'en rends toujours plus digne; & c'eſt ce qui m'afflige le plus. Je ſerois ſans inquiétude, ſi j'étois ſans infidélité. Si je cours juſqu'à me laſſer, ce n'eſt pas pour ravir la couronne d'autrui, mais pour ne pas perdre la mienne qui m'échappe à tous momens. Hier j'étois fervent, aujourd'hui je ſuis tiéde, peut-être que demain je ſerai froid. Et moi, je vous dis que vous ne connoiſſez pas aſſez votre cœur & ſes alternatives, la grace dont vous êtes favoriſé & ſes différentes formes (1) que vous ſerez peut-être demain ce que vous étiez hier. Parce que vous étiez fervent hier, il ne s'enſuit pas que vous deviez l'être aujourd'hui, & que ce ſoit par votre faute que vous ne le ſoyez pas. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce que vous appellez une tiédeur qui vous confond, ne ſe tournât point par votre impatience en une ébullition qui

[1] Multiformis gratia Dei. 1. *Petr.* 4. ℣. 10.

vous évapore ! La vie de notre ame, comme celle de notre corps, eſt mêlée de jour & de nuit. Pendant le jour il faut travailler avec force, & pendant la nuit ſouffrir avec patience : c'eſt beaucoup alors de ne pas diſſiper ce qu'on a acquis ; & il ſeroit auſſi ridicule d'être ſurpris de la foibleſſe qu'on reſſent, que des ténébres où l'on ſe trouve.

» Ne comptez pas beaucoup ſur votre » diſpoſition préſente, qui ſe changera » bientôt en une autre, dit l'Auteur de » l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Tant que » vous vivrez, vous ſerez, même mal- » gré vous, ſujet aux changemens & aux » alternatives ; deſorte que vous vous » verrez tantôt dans la joie, tantôt dans » la triſteſſe ; tantôt tranquille, tantôt » troublé ; tantôt dévot, tantôt ſans dé- » votion, tantôt fervent, tantôt lâche ; » tantôt ſérieux, tantôt léger. Mais un » homme prudent & bien verſé dans la » ſpiritualité, ſe met au-deſſus de toutes » ces viciſſitudes ; & ſans faire attention » à ce qui ſe paſſe en lui, ni de quel » côté ſouffle le vent de l'inconſtance, » il ne viſe qu'à ſon but, qui eſt ſon » avancement dans la vertu ; & ne regar- » dant que Dieu en toutes choſes, il » rend ſa conduite égale, malgré ces » alternatives, & ſa vertu ferme parmi » toutes ces variations. «

§. V.

SAint François de Sales ne veut point que nous nous étonnions de ces vicissitudes ; & que nous soyons allarmés des la foiblesse qui succédera à la plus courageuse résolution. Il nous assure (*Ep.* 47. *Lib.* 4.) que Dieu fera de nos miseres le trésor de sa miséricorde , & de nos foiblesses le siége de sa toute-puissance , si nous les supportons avec humilité , avec tranquillité , avec douceur , si nous ne perdons pas la confiance parmi ces foiblesses & ces obscurités , si nous évitons l'impatience , l'empressement & le trouble , qui ne feroient , dit-il , qu'entortiller le fil de notre ouvrage , & nous embarrasser de nous-mêmes dans nos pensées multipliées & dans nos désirs entrelassés , comme un oiseau s'enlasse dans un filet. Assurément ce ne seroit pas le moyen d'aller plus vîte dans le chemin de la vertu , & de regagner bientôt la ferveur passée ; il faudroit bien du temps pour se dégager & pour se remettre dans la liberté dont on jouissoit avant que de se livrer à une activité turbulente ; & on en perdroit encore infailliblement beaucoup à suivre une ferveur artificielle , que le Démon , profitant de notre disposition , ne manqueroit pas de nous pré-

ſenter pour nous faire abandonner la véritable.

Ces viciſſitudes qui nous affligent, avoient pluſieurs fois ſervi d'épreuve au Saint que nous venons de citer. Il les ſupportoit ſans s'en allarmer, & ſans ſe livrer à l'inquiétude & à l'empreſſement qu'il condamne par-tout. » Sortant de » ma retraite, dit-il, dans une de ſes » Lettres, je ſemblois revenir de l'autre » monde, & je ne ſavois preſque plus » parler de celui-ci; la multitude des » affaires, & les diſtractions qu'elle cau- » ſent, ont inſenſiblement ralenti cette » vivacité de ſentimens; & il ne me » reſte de cette retraite qu'une pratique » ſéche des réſolutions que j'y pris. «

Imitez-le par votre fidélité, par une conduite toujours ſérieuſe & recueillie; par une mortification continuelle de vos paſſions & de votre activité, par la patience à attendre tranquillement le Seigneur qui vous a long-temps attendu, qui s'eſt ſouvent préſenté à la porte de votre cœur, ſans jamais entreprendre de la rompre; qui vous a ſollicité ſans vous troubler; qui s'eſt offert ſans empreſſement; qui s'eſt retiré ſans ſe rebuter; qui eſt revenu ſans ceſſe. Cette attente tranquille de la ferveur, jointe à un déſir ſincere & à des ſoins modérés, eſt le moyen le plus sûr de la rappeller plus

vite, de la posséder plus constamment & de nous rendre supérieurs, par notre fidélité; à des alternatives qui ne dépendent pas de nous.

§. VI.

SAinte Thérese ressentoit aussi ces vicissitudes (1), se trouvant tantôt avec un courage que rien n'ébranloit, tantôt avec une timidité qui étoit effrayée de la moindre peine; tantôt avec une ferveur qui ne sembloit devoir jamais se ralentir, tantôt avec une langueur qui sembloit ne pouvoir jamais être ranimée; tantôt avec un dégagement qui l'élevoit sans peine au-dessus de tout, tantôt avec des affections d'attachement qui l'abbaissoient, pour ainsi dire, au-dessous de tout. Néanmoins ces changemens étonnans qu'elle dit avoir non-seulement éprouvés en elle-même, mais encore rémarqués en plusieurs autres saintes ames, ne servoient qu'à lui faire connoître la foiblesse de la nature, sans l'abbattre, & la force de la grace sans l'énorgueillir. Plus ces alternatives étoient fréquentes, plus elles lui rendoient présens ces deux objets, qui se balançant,

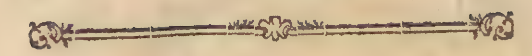
(1) Voyez son *Chemin de la perfection*, *Chap. 39.*

pour ainſi dire, l'un l'autre, la tenoient dans le milieu, entre la crainte exceſſive & la trop grande confiance. Sachant que le jour & la nuit ſe ſuccédent mutuellement; l'arrivée de l'un ne lui faiſoit pas oublier le prochain retour de l'autre, & accoutumée à paſſer alternativement de la lumiere aux ténébres, elle n'étoit effrayée de celles-ci, ni éblouie de celles-là.

Si ces grands Saints, & preſque tous les autres, ont reſſenti ces foibleſſes, ces ténébres, ces aridités, devons-nous être ſurpris de ne pas jouir ſans interruption, de la force, de l'onction, de la lumiere dont Dieu nous favoriſe en certains temps? S'ils n'ont trouvé de reſſource à ces infirmités que dans une humble priere, devons-nous en chercher dans de préſomptueux efforts? Si, perſuadés que leur naturel, quelque vif & quelque droit qu'il pût-être, ne pouvoit produire que du naturel : ils ſe ſont contentés d'agir doucement, ſelon la meſure de leur grace préſente; croyons-nous pouvoir ajouter quelque choſe de notre fonds à la force de notre grace? Ou voudrions-nous en interrompre le mouvement par nos propres efforts, plutôt que de renoncer à la vaine ſatisfaction que nous cherchons dans notre vivacité? Si, avec les Vierges prudentes, ils

ils ont attendu tranquillement le retour de l'Epoux, se contenant de veiller & d'avoir leurs lampes en bon etat ; serions-nous sages de sortir sans ordre, sans huile, à travers l'obscurité & les dangers de la nuit, pour prévenir celui dont-il faut attendre les approches ; Attendons-le donc dans un grand repos, sans nous endormir, & sans nous empresser. S'il tarde à venir, redoublons notre vigilance, persuadés qu'il ne manquera pas à sa promesse, & qu'il viendra sans délai. (1) Y a-t-il une contradiction à dire ; que différer n'est pas tarder ? Non, puisque ce sont les paroles de la vérité même. Il semble quelquefois à notre amour propre impatient, ou à nôtre zele peu éclairé, peut-être encore à nos pieux désirs, que le retour sensible du Seigneur est tardif, & ses absences bien longues : mais en effet il vient toujours sans délai ; parce qu'il vient précisement au moment que sa sagesse infinie a marqué, & que nos vrais besoins le demandent.

[1] Si moram fecerit, expecta illum, quia veniens veniet, & non tardabit... non mentietur. *Hab.* 2. ℣. 3.



CHAPITRE IV.

Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus même avec modération & les pratiquer sans trop d'ardeur.

ARTICLE PREMIER.

Modération dans les désirs de la vertu.

§. I.

ON seroit sans doute étonné de nous entendre dire qu'il faut être sobre en sagesse, si nous ne le disions d'après saint Paul, qui l'appuye de toute l'autorité que lui donne son Apostolat (1). Quoiqu'il n'y ait jamais d'excès dans la vertu, il y en a souvent beaucoup dans les idées qu'on s'en forme, dans les désirs qu'on en conçoit, & dans les actions qu'on en pratique; parce que la vertu consiste dans un milieu, dont on s'écarte au-dessous; milieu encore plus difficile à trouver, que le centre de la pésanteur des corps & le parfait équilibre. Et de même qu'une main trem-

[1] Dico enim per gratiam quæ data est mihi, non plus sapere quàm oportet sapere; sed sapere ad sobrietatem. *Rom.* 12. ℣. 3.

blante & trop empressée ne trouveroit jamais cet équilibre, ainsi les désirs trop ardens qui jettent dans le chagrin & dans le trouble, ne feront jamais parvenir à la vertu qu'on se propose, ils feront au contraire perdre la paix de l'ame, qui est en même-temps le principe & le fruit de toutes les vertus. Des commençans peu versés regardent ces désirs véhémens comme des coups de vent qui les poussent rapidement vers le port; mais en effet ils ne font que les faire tournoyer, ou les écarter de leur route. Aussi saint François de Sales qui étoit si éclairé sur la conduite intérieure, veut qu'on tienne son cœur au large, & qu'on ne les presse pas trop par de grands désirs de perfection. (*Ep. 59. Liv. 3.*)

Puisque toutes les vertus sont unies, & qu'elles se donnent mutuellement du secours, il n'en est aucune qui puisse être opposée à une autre. Principe constant, regle invariable, sur laquelle on doit juger de certains mouvemens de piété & de certains attraits personnels, qui ne doivent pas être regardés comme des productions de la vertu, dès qu'ils sont opposés à l'obéissance & à la paix. La premiere de ces vertus est une regle vivante, sensible & parlante, qu'on peut facilement appliquer : la seconde est intérieure & cachée; mais elle

ſe fait aſſez diſcerner à une ame un peu attentive.

Nous ne devons déſirer les vertus que pour la gloire de Dieu, & pour notre ſanctification. La gloire de Dieu conſiſte dans l'accompliſſement de ſa volonté, & notre ſatisfaction dans le renoncement à la notre. Or Dieu veut que la paix regne dans nos ames ſur toutes les vertus, qu'elle en regle les déſirs, qu'elle en dirige les pratiques : & notre volonté ſeroit une oppoſition formelle à celle de Dieu, ſi elle renverſoit cet ordre.

§. II.

IL y a deux choſes dans la vertu, qui peuvent exciter nos déſirs : l'une eſt la vertu même, & les grands biens qu'elle nous procure, l'autre eſt l'éclat de la vertu, & la gloire qui nous en revient. Les Saints qui n'avoient en vûe que le premier objet, cherchoient la perfection avec des déſirs tranquilles & de paiſibles mouvemens : mais nous qui enviſageons auſſi le ſecond : & qui peut-être par une ſuite de notre corruption lui donnons la premiere place, nous voulons être parfaits, juſqu'à nous impatienter de ce que nous ne le ſommes pas. Que l'éloignement des hommes dans lequel nous vivons peut-être, ne nous

trompe pas, & ne nous faſſe pas accroire que notre vanité n'entre pour rien dans notre empreſſement ; on n'eſt jamais tout-à-fait ſéparés du monde, & l'orgueil avide s'attache à tout, rampant malgré ſa hauteur, il mendie les applaudiſſemens de ceux même qu'il mépriſe ; & ne fût-on que vis-à-vis de ſoi-même, on aimeroit à s'y mirer, ſans faire attention qu'il n'eſt pas pour notre vertu de regards plus meurtriers que les nôtres. La chûte de ces anciens Anachoretes qui ſe perdirent par la vanité en eſt une forte preuve & un exemple formidable. (1).

Accoutumons-nous à regarder ſans ceſſe nos péchés & nos imperfections : mais n'enviſageons que rarement, & ſeulement pour le vrai beſoin, nos progrès dans la vertu, & notre exemption de certains défauts. Souhaitons, autant que la charité peut le permettre, que les yeux du prochain ne tombent que ſur le premier objet. Aimons à être mépriſés, mépriſons-nous nous-mêmes encore davantage ; & nos déſirs inquiets ſe ralentiront bientôt. Et plaiſe à Dieu que nos lampes ne s'éteignent pas, dès que l'huile de l'eſtime publique viendra

[1] *Vies des PP. des Déſerts, tom. 2. p. 47. & ailleurs.*

à nous manquer, & que nous ne ſoyons pas dans la néceſſité de revenir à ce que nous avons quitté, pour ne pas tomber dans le dernier relâchement, & pour ſoutenir un reſte de probité par le miſérable appui de l'honneur, qui eſt peut-être tout ce qui nous preſſe ſi fort de tendre à l'acquiſition de la vertu.

§. III.

VOus vous propoſez d'abord la perfection de la vertu ; & vous la regardez, non comme un objet éloigné auquel vous devez tendre par des progrès, mais comme une élévation où vous voulez atteindre par les derniers efforts. Les degrès vous ennuyent : mais un autre plus prudent que vous en profite, & arrive bientôt, ſans ſe fatiguer, au lieu vers lequel vous vous élancez vainement. Tout l'ouvrage de notre ſanctification eſt partagé en commencemens dificiles, en progrès inſenſibles, & en heureuſe conſommation. Dans l'ordre de la grace, comme dans celui de la nature, Dieu veut que les accroiſſemens ſoient imperceptibles ; & vous voudriez joindre les deux extrêmités, & anéantir la gradation. Le laboureur eſt plus patient que vous ; & vous devriez profiter de ſon exemple, puiſque c'eſt à lui que le Sauveur vous

envoie pour votre inſtruction (1). Il prépare d'abord les terres, il leur donne plusieurs façons; enſuite il jette ſon grain, qui diſparoît auſſi-tôt à ſes yeux ſans qu'il s'allarme, & qu'il croye avoir perdu ſon temps, ſes peines & ſon froment. Celui-ci reparoît après un peu de patience; mais il en faut encore beaucoup, avant de pouvoir recueillir quelque choſe : ce n'eſt d'abord qu'un tendre germe, l'herbe vient après, enſuite l'épi dans lequel le froment ſe forme & meurit peu-à-peu (2), ſans que le laboureur s'en apperçoive (3).

Le Seigneur a répandu ſur-vous le grain de ſa parole, & mis dans votre cœur des ſemences de vertu; & vous êtes impatient de les faire éclore? Vous voulez hâter, par l'ardeur de vos mouvemens, des fruits que la ſeule patience conduit à maturité? (4) Vous allez tout gâter & tout perdre, pour vouloir re-

(1) Sic eſt regnum Dei, quemadmodùm ſi homo jaciat ſementem in terram. *Marc.* 4. ℣. 26.

[2] Ultrò enim terra fructificat primùm herbam, deinde ſpicam, deinde plenum frumentum in ſpicâ. *Ib.* 28.

(3) Et ſemen germinet, & increſcat, dùm neſcit ille. *Ib.* 27.

[4] Fructum afferunt in patientiâ. *Luc.* 8. ℣. 15.

paître les yeux de votre amour propre, du fruit de votre travail, ou pour vouloir le recueillir à contre-temps, ſans patience & ſans diſcrétion. Vous dites & vous penſez même, que c'eſt zèle de la gloire de Dieu & de votre avancement : mais en effet c'eſt amour déréglé de vous-même, & manque de confiance en Dieu, & de dépendance de la grace. Vous attendez trop de vous-même; & comme c'eſt ſur vous ſeul que vous comptez, ſans vous en appercevoir, au-lieu de mettre dans les tréſors de la Providence tout le bien que vous faites & de l'oublier, vous voudriez voir chaque jour votre progrès, comme un marchand compte ſon gain à la fin de la journée. Peu ſatisfait de l'eſpérance de la moiſſon, vous voudriez la voir croître à chaque moment d'une maniere ſenſible, & en repaître vos yeux. Homme de peu de foi! hé! Confiez-vous du moins autant au Seigneur qui reçoit dans ſes mains tout ce que vous faites pour votre progrès, que le laboureur ſe confie à la terre ſur laquelle il répand ſon grain. Dieu qui eſt trop juſte pour oublier vos bonnes œuvres, formera en vous inſenſiblement les vertus, & ſans que vous vous en apperceviez. S'il vous les montre quelquefois dans leur naiſſance pour vous encourager, gardez-vous bien d'expoſer

ces tendres germes à la rigueur des temps : n'ayant pas encore jetté de profondes racines, ils ſeroient déſſéchés par les ardeurs du ſoleil. (1) La contradiction des méchans, & la perſécution que le monde ne manqueroit pas d'exercer contre-vous étoufferoient dans ſa naiſſance cette eſpérance de moiſſon (2).

Vous êtes foibles : malheureux, ſi vous ne le ſentez pas ; & plus malheureux encore, ſi ſentant votre foibleſſe, vous vous expoſez imprudemment. Mais auſſi ne penſez pas que les progrès que vous ferez, doivent vous rendre immobile au milieu des vents & des orages. Peut-être en ſerez-vous agité davantage, à meſure que vous vous éléverez ; & peut-être éprouverez-vous de plus violens penchans vers la terre, lorſque vous ſerez le plus chargé de fruits. Ceux qui s'étonnent & qui s'inquiétent d'éprouver en eux-mêmes des inclinations terreſtres & qui, comme dit ſaint François de Sales, ne ſe contentent pas de ce que leur plante eſt ferme & bien enracinée, mais qui voudroient que le vent n'en

[1] Sole autem orto, æſtuaverunt : & quia non habebant radicem, aruerunt. *Math.* 13. ℣. 6.

[2] Factâ autem tribulatione & perſecutione propter verbum, continuò ſcandaliſantur. *Matth.* 13. ℣. 21.

fît pas même remuer une feuille, ne connoiſſent pas aſſez le caractere du cœur humain, la nature de la vertu, ni l'œconomie de la grace.



ARTICLE SECOND.

Modération dans l'imitation de la vertu.

Ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres.

§. I.

PENSER qu'on doive imiter tout ce qu'on voit faire de bien, c'eſt une erreur, c'eſt une préſomption qui ne produit que des diſtractions dangereuſes, des efforts inutiles, & le trouble du cœur. Dieu ne donne pas à tout le monde la même force pour pratiquer la vertu : parce que tous ne doivent pas avoir le même rang dans la gloire. Il donne cinq talens de grace à l'un, tandis qu'il n'en donne que deux à l'autre. Lui demanderez-vous pourquoi il y a pluſieurs demeures dans ſa maiſon ; ou d'où vient qu'il ne vous donne pas la premiere ? Ce ſeroit une témérité qui entreprendroit ſur les droits de Dieu, en prétendant s'élever au-deſſus du rang qu'il a deſtiné à

chacun, & s'y élever par ſes propres forces, puiſqu'elle n'attendroit pas le mouvement du Seigneur : au lieu qu'une ſageſſe ſobre attend tout de lui, & ſe contente de la meſure de grace qu'il lui a deſtinée (1), bornant toute ſon attention à n'en laiſſer rien perdre, & toute ſa ferveur à agir à chaque moment dans toute l'étendue de cette même grace.

Où courez-vous? Et qu'eſt-ce qui vous preſſe ſi fort? Vous avez vû faire une action héroïque de vertu, & vous ne voulez pas être un moment ſans l'imiter? Vous vous livrez ſans fruit, & même avec perte de votre repos, à votre zèle bouillant & précipité; avez-vous la grace de cette action, comme vous en avez la volonté? Dieu demande-t-il de vous ce ſervice? En même-temps que cette action de vous s'eſt faite, combien ne s'en eſt-il pas fait d'autres? Pouvez-vous imiter tout, & être par-tout. He! Reſtez, reſtez dans la place où Dieu vous a mis, fût-elle la derniere; & attendez avec modeſtie qu'il vous diſe de monter plus haut. Vous diſcernerez ſa voix, à la paix qu'elle portera dans votre cœur, où une ambitieuſe piété ne porte que le trouble. Vieilliſſez ſans inquiétude dans

[1] Sapere ad ſobrietatem, & unicuique ſicut Deus diviſit menſuram. *Rom.* 12. ℣. 3.

un médiocre degré de vertu proportionné à votre attrait & à vos forces. Ne perdez cependant pas le désir d'une plus grande perfection; Dieu vous y fera peut-être parvenir à la fin en très-peu de temps, après avoir affermi votre humilité, en vous faisant sentir long-temps votre indigence. Le moyen le plus propre à attirer ses faveurs, c'est de se confier en sa bonté, & de se tenir avec modestie dans le rang où l'on est appellé, sans envie & sans négligence. Il ne veut pas que tout le monde le serve de la même maniere; mais les uns d'une façon, les autres d'une autre, selon la diversité des talens, des lumieres & des forces qu'il leur communique (2). Et vouloir tout entreprendre, sans attendre son mouvement, sans que sa volonté se déclare; mais précisément parce que c'est un bien, & que les autres le font; c'est imiter le zèle imprudent de ces Hébreux, qui vouloient être les libérateurs de leur peuple, & les vainqueurs de ses ennemis, aussi-bien que les Machabées; mais dont Dieu ne bénit pas l'entreprise; parce qu'ils n'étoient pas les hommes de sa droite, &

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo; alius quidem sic, alius verò sic. 1. *Corinth.* 7. ℣. 7.

qu'il les avoit destinés à gouverner le peuple, & non à dompter les nations (1).

§. II.

LEs Saints eux-mêmes ont-ils pratiqué tout ce qu'ils ont remarqué de bien dans les autres ? Saint Louis Roi de France a-t-il imité la pauvreté réelle de saint François ? & les Peres du désert se sont-ils engagés dans les travaux Apostoliques ? Je sais que chacun d'eux a réuni toutes les vertus dans sa personne ; mais les ont-ils toujours pratiquées de la même maniere & dans le même degré ? Ceux qui ont reconnu en quoi les autres excelloient & les surpassoient, se sont-ils livré à l'empressement, à l'envie, & au chagrin ? S'ils eussent été susceptibles de ces impressions à la vûe de l'abondance d'autrui & de leur propre indigence, ils n'eussent jamais trouvé de repos ? Car ils ont toujours eu une haute idée de leur prochain, & une fort basse d'eux-mêmes. Et vous, si vous attendez que le sentiment de votre perfection vous mette dans le calme, vous devez renoncer entiérement ou à ce dernier, ou à l'hu-

[1] Ipsi autem non erant de semine virorum illorum, per quos solus facta est in Israël. 1. *Math.* 7. ℣. 62.

milité Chrétienne. Mais Jeſus-Chriſt a dit : » Apprenez de moi que je ſuis doux » & humble de cœur : « c'eſt la maxime fondamentale de toute ſa doctrine. En-vain par une ambition & par une préſomption qui ſe croiroit capable de tout, on s'efforceroit de bâtir ſon édifice ſpirituel ſur un autre fondement que ſur celui de cette humilité, ou le cimenter autrement que par cette douceur. Les ames juſtes ſont comme autant de fleurs dans le jardin de l'Epoux céleſte. Toutes n'ont pas la même beauté, & ne répandent pas la même odeur. C'eſt dans leur variété qu'éclate admirablement la ſageſſe divine dont elles ſont l'ouvrage. La ſainteté a pluſieurs formes, comme la grace qui en eſt le germe. Portons notre fruit, portons-le dans ſon temps, & ne regardons celui des autres que pour l'admirer (1).

Que ferai-je, mon Pere, diſoit un Solitaire à un Ancien qu'il conſultoit ! Depuis que je ſuis dans le déſert, je n'ai pu parvenir à faire que trois cens oraiſons par jour ; & cependant j'apprends qu'une fille qui vit dans un village, en fait juſqu'à ſept cens : ſon exemple me confond & me trouble. Et moi, lui ré-

[1] *Vies des PP. des Déſerts*, *tom.* 2. p. 240.

pondit le ſage Vieillard, je n'en fais que cent, & je n'en ai point de remords : ſi vous en ſentez, c'eſt que vous ne faites pas tout ce que vous pourriez faire. Que d'utiles réflexions cet exemple ne nous fournit-il pas ? Un Solitaire ſouffre de grandes peines de conſcience, de ce qu'il ne fait que trois cens oraiſons par jour : quelle condamnation de notre lâcheté, de notre diſſipation, & de notre éloignement pour la priere ? Une fille en fait ſept cens : que ne peut pas notre foibleſſe, lorſqu'elle eſt animée d'une vive foi, d'un grand courage, & d'une ardente ferveur ! Un homme d'une vertu conſommée ne fait pas ce que fait une fille, la perfection eſt donc indépendante de la multitude des pratiques ? Dieu ne donne donc pas la même force à tous, & n'exige pas de tous les mêmes ſervices : donc on peut être parfait dans ſon degré par la fidélité à ce que Dieu exige, ſans imiter ce que les autres font ; & par conſéquent nous ne devons pas nous faire un devoir d'imiter tout ce que nous voyons faire d'édifiant. Le jeune Solitaire eſt blâmé comme négligent par le Saint qui en fait moins que lui : profonde ſageſſe, ſolide inſtruction pour les Directeurs des ames, qui doivent diſcerner les forces & les attraits, conduire chacun ſelon la meſure du don de

Jesus-Christ : (1) se bien garder d'assujettir ceux qu'ils dirigent, à une routine de conduite invariable ; & ne craindre pas de les voir plus fervens qu'eux-mêmes : de leur prescrire des regles qu'ils n'observent pas, & de les reprendre des manquemens dont ils ne sont pas exempts eux-mêmes, de leur propre aveu. Le solitaire ainsi condamné par celui qui lui est inférieur en pratiques, ne se récrie point de son jugement : modestie digne d'un Saint qui consulte un autre Saint ! Discernement judicieux qui comprend qu'en faisant plus que ces hommes parfaits, on peut ne l'être pas, parce qu'on ne fait point tout ce que Dieu exige. Utile instruction pour nous d'écouter avec simplicité ce que disent ceux qui sont assis sur la Chaire, sans examiner avec malignité ce qu'ils sont.

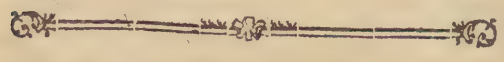
§. III.

TEnez donc votre cœur en paix & toujours en état, par ses forces ménagées, de faire un coup de vigueur, & de soutenir des travaux pour le service de Dieu ; mais n'entreprenez rien au-dessus de votre portée : approuvez tout ce que vous verrez faire de bien, regar-

(1) Secundùm mensuram donationis Christi. *Eph.* 4. ℣. 9.

dez avec complaiſance tout celui qui ſe préſentera à votre eſprit, ſans pourtant imiter ceux qui s'amuſent à contempler l'étendue des cieux & la beauté des aſtres, perdant de vue le chemin où ils marchent, & les précipices où ils riſquent de tomber. Occupez-vous des devoirs de votre état & des beſoins de votre ame. Admirez & louez les Saints; ſans avoir ni la vanité de vous croire tel, ni la préſomption de vouloir les imiter. Tout ce que leurs exemples doivent vous inſpirer, c'eſt d'être toujours plus fidele & à vos devoirs & à la meſure de grace qui vous eſt donnée. Ne ſortez point de votre ſphère, vous ne feriez qu'errer au haſard. Quoique le ſoleil darde de fort loin ſes rayons, la lune doit ſe tenir dans ſa place, pour en être éclairée elle ne gagneroit rien à l'approcher. Ne vous piquez donc pas d'imiter en tout les actions des Saints, n'imitez pas même en tout leur langage. Il étoit l'expreſſion de leurs héroïques ſentimens, & les vôtres ne ſont que médiocres: ſi vous affectiez de parler comme les plus grands Saints, quoique vous ne ſoyez en effet qu'un homme foible, ce ſeroit, ou un menſonge, ſi vous vouliez tromper autrui; ou une erreur, ſi vous vous trompiez vous-même. Un langage toujours ſublime,

opposé à une conduite ordinaire, formeroit un contraste ridicule qui seroit nuisible à la piété.



ARTICLE III.

Modération dans l'exercice de la vertu.

§. I.

CE n'est qu'en combattant courageusement, & en remportant la victoire, qu'on mérite d'être couronné : mais il y a des couronnes de différent prix ; & il y a du plus & du moins dans les combats. La prudence doit nous faire éviter ceux qui seroient dangereux pour notre foiblesse ; & nous ne devons pas exposer sans nécessité, la paix de notre cœur. Vous aspirez à la plus haute perfection, & le bien le plus difficile à pratiquer est le seul qui peut vous satisfaire ? Résolution louable, & même nécessaire pour faire quelques progrès ; mais ne commencez point par où vous devez finir, & ne vous piquez pas d'abord d'un héroïsme, qui dans un commençant n'est qu'une présomption. Votre vigne est encore en fleur ; vous pouvez vous exercer à prendre les petits renards qui s'y tiennent cachés, & qui feroient

du dégât (1) mais n'allez pas chercher imprudemment les ſangliers retirés dans les forêts qui l'environnent, & qui après vous avoir renverſé, la ravageroient entiérement. (2) Commencez par l'entourer d'une bonne muraille, & renfermez-vous-y pour la cultiver, & pour en écarter l'indiſcrétion des paſſans (3). Ne tentez pas au-deſſus de vos forces. Que le ſentiment de votre foibleſſe ſoit un avertiſſement de ne point vous expoſer à voir le terme de votre vertu, ou la ruine de votre paix. Votre cœur eſt votre fortereſſe : ſi vous y commandez en maître : ſi vous y faites régner la tranquillité & la diſcipline : ſi vous en tenez les portes bien fermées ; ſi vous repouſſez avec vigueur & en bon ordre les aſſauts qu'on y donnera : comptez cela pour beaucoup, & ne haſardez pas, comme les Prêtres d'Iſraël, (4) une ſortie imprudente qui vous

[1] Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas; nam vinea noſtra floruit. *Cant.* ℣. 15.

(2) Exterminavit eam aper de ſilva. *Pſ.* 79. ℣. 14.

[3] Deſtruxiſti maceriam ejus : & vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam. *Ibid.* 13.

(4) Ceciderunt ſacerdotes in bello, dum volunt fortiter facere, dum ſine conſilio exeunt in prælium. *I. Machab.* 5. v. 67.

expoſeroit, ou à une défaite dans laquelle vous péririez, ou à une déroute dont vous ne vous remettriez pas aiſément.

§. II.

MAis il faut uſer en ceci d'un grand diſcernement. Il faut ſavoir avancer & reculer à propos dans cette guerre ſpirituelle : & cela demande pour le moins autant de ſageſſe que de réſolution ; la retraite comme l'attaque étant toujours funeſtes, lorſqu'elles ſont faites à contretemps. Eviter l'ennemi quand on peut le battre, c'eſt manquer la victoire ; vouloir le battre quand on doit l'éviter, c'eſt courir de grands riſques. Nous ne parlons pas ici de l'eſprit impur, avec lequel on ne doit jamais ſe commettre : il faut toujours tourner le dos à Sodôme, & ne pas le regarder même de loin, & dans ſon embrâſement, pour en concevoir de l'horreur. Mais s'il faut fuir l'eſprit de fornication (1), il faut réſiſter aux autres (2) ; & il en eſt même qu'il faut provoquer au combat. Celui qui, au lieu de le vaincre ; ne s'étudie qu'à

[1] Fugite fornicationem 1. *Corinth.* 6. ℣. 18.

[2] Reſiſtite diabolo. *Ep. B. Jacobi* 4. ℣. 7.

n'en être pas vaincu ; en évitant toutes les occaſions d'en venir aux priſes, n'acquiert jamais aucune vertu. « Nous avons » beſoin d'une grande diſcrétion, dit » ſaint Jean Clymaque (1), pour recon» noître, quand, en quelles rencon» tres, & juſqu'à quel point nous de» vons combattre contre le péché, dans » les occaſions qui nous y expoſent, & » quand nous devons nous retirer ſage» ment de ce combat. »

Si le diſcernement eſt d'une grande conſéquence, il n'eſt pas d'une moindre difficulté : & le Saint qui en enſeigne la néceſſité, n'en donne pas en même-temps le moyen. Toutefois on peut dire qu'il l'a indiqué en quelque maniere, en traitant preſque tout de ſuite du ſaint repos (4). En effet, ce repos intérieur eſt une regle intime & toujours préſente qui nous fait diſcerner les ennemis que nous devons combattre avec vigueur, d'avec ceux que nous devons éviter avec prudence. Si la tentation vous agite violemment ; ſi vous en perdez la paix de l'ame ; s'il vous faut beaucoup de temps & de ſoins pour la recouvrer : ne vous expoſez pas à ce choc, puiſque vous en ſortez toujours avec perte : éludez-le

[3] Echelle Sainte, *dégré*, *num.* 185.
(4) Echelle Sainte, 27. *dégré.*

autant qu'il dépendra de vous, jusqu'à ce que, exercé par de petits combats, vous soyez en état de remporter de grandes victoires.

S'il ne falloit consulter que vos intérêts, les grandes occasions de vous vaincre seroient toujours les plus précieuses : mais comme il faut aussi consulter vos forces, les plus grandes occasions sont pour vous les plus critiques. Examinez-vous sans prévention & sans timidité : & s'il le faut, évitez la rencontre d'un puissant ennemi, plutôt que de vous exposer à être vaincu, ou du moins troublé, épuisé, rebuté par un débat violent & opiniâtre. Mais aussi ne manquez pas de combattre en fuyant : & de gagner par l'humilité, en vous confondant de votre peu de courage, ce que vous auriez gagné par la force, en terrassant votre ennemi : & cependant proposez-vous de faire un jour, avec le secours de Dieu, & à l'aide d'une vertu exercée, ce qui est maintenant trop fort pour vous. Venons à une pratique plus détaillée & plus sensible : les exemples réalisent les maximes.

§. III.

MA réputation est attaquée par des traits calomnieux (1) que je puis repous-

(1) D'une espece qu'on peut souffrir en patience sans se justifier.

ser sans beaucoup de peine; mais qui se repandent au-loin, à la faveur de mon inaction. Quelle occasion pour moi de détruire ce fonds d'amour-propre, qui sous les plus beaux prétextes, me rend si avide d'estime; & si délicat sur l'honneur! Si j'étois assez fort pour supporter les atteintes de ces traits qui me percent, toute la corruption dont je suis rempli disparoîtroit bientôt. Mais je sens une extrême foiblesse, & mon cœur est aux abois: je ne suis plus en état de prier, de méditer, j'ai entiérement perdu la paix de l'ame, & rien ne me dit qu'elle reviendra avec la réputation qu'on m'a ôtée injustement. Je gémis de mon peu de vertu: je me demande à moi-même, si je prétends l'acquérir sans la pratiquer; ou si j'attends, pour la pratiquer; que je n'y sente aucune répugnance; si c'est en reculant toujours qu'on va au Ciel, ou en avançant malgré les obstacles. Mais enfin je me traite moi même dans cette occasion, comme je traite un malade foible & timide. Touché de compassion, je différe l'opération, jusqu'à ce qu'il ait pris du courage & des forces; mais je l'exhorte toujours à s'y résoudre & à s'y disposer, puisque sa vie en dépend. Il ne faut qu'une parole ingénue & modeste pour dévoiler mon innocence; je

la dis, & en la disant, j'accepte au moins l'humiliation qui m'en revient, & à mes propres yeux, & aux yeux des personnes vertueuses qui sont surprises de voir le fond de ma patience si près de sa superficie.

Une personne est tellement indisposée contre moi, que toutes les fois qu'elle peut me joindre, elle me traite de la maniere la plus dure & la plus outrageante. Je sens que je ne suis pas encore assez mort à moi-même, pour souffrir cet affront avec la tranquillité nécessaire : le fond d'amour propre qui est en moi, me cause des agitations violentes qui m'ôtent la paix ; j'évite la rencontre de cette personne, lorsque je la vois le plus envénimée, & que je puis l'éviter sans scandale & sans inconvénient. Mais si je me sens venir des forces, j'attire mon adversaire, & je reçois sur moi tout le poids de la contradiction. Ainsi saint François fuit d'abord la colere injuste de son pere ; mais fortifié dans sa retraite, il s'expose sans crainte à tous les excès de sa fureur.

J'ai reçu un sanglant affront : quoique je ne sois pas insensible, le Seigneur me fait la grace de n'en être pas troublé. J'en fais usage selon les desseins de Dieu & les besoins de mon ame, je l'accepte de bon cœur ; je remercie le Seigneur

gneur de me l'avoir ménagé ; je le prie pour celui qui m'a produit un ſi grand bien, pour confondre mon amour-propre, je me rappelle l'outrage que j'ai eſſuyé, j'y fixe toute mon attention, & dans ces momens je reconnoîs, mais ſincérement, que j'ai mérité cette humiliation par mille endroits, ſi ce n'eſt pas par celui qui en a été l'occaſion. Mais ce que cet affront n'a pas fait en moi, la réflexion le fait dans la ſuite : l'idée que je m'en retrace, m'émeut, me trouble vivement, & me fait perdre la paix : je n'ai garde d'en venir aux mains avec un ennemi déjà vaincu : & de diſputer encore la victoire que j'ai remportée : je renouvelle tout ſimplement l'acceptation intérieure de cet affront, & je ne m'occupe qu'à en diſſiper le ſouvenir. C'eſt ainſi qu'en uſa ſaint François de Sales, lorſque ſentant le mouvement de ſa piété fortement combattu par le penchant de la convoitiſe, il prit le parti de ſe diſtraire de cet objet, & tout ſon ſoin fut d'en écarter la penſée.

Voilà la prudence des Saints ; mais notre téméraire préſomption ne s'accommode pas de ces ſages tempéramens. Elle veut toujours avoir la gloire de voir ſes ennemis à ſes pieds, & jamais l'humiliation d'éviter d'en venir aux mains. Mais qu'arrive-t'il, c'eſt qu'on ſe fatigue à

le combattre, & ſouvent on emploie ſans raiſon ſes efforts contre ceux qu'on a déjà vaincus, & qu'on tient aux fers. Quelquefois même on s'anime & on s'épuiſe contre des phantômes & des chimeres qui n'auront jamais aucune réalité, & on perd à ces vains débats contre des défauts peu dangereux, les forces qu'il faudroit réſerver pour la pratique des vertus. Mais on y perd encore plus la paix, qui n'habite jamais dans une ame tumultueuſe.

§. IV.

ENfin il ne faut jamais troubler la paix de ſon ame par une pratique forcée de la vertu. Allons pas à pas dans ces routes difficiles quelque lentement que nous allions, nous ferons beaucoup de chemin, ſi nous avançons toujours, dit S. François de Sales. (*Ep.* 47. *Liv.* 4.) Si nous ne nous poſſédons & ne nous obſervons ſoigneuſement dans ces ſentiers rapides, nous riſquons de faire beaucoup de faux pas, & de tomber dans le précipice. Les Saints ont toujours redouté de marcher précipitamment dans les ſentiers roides de la vertu; comme on tremble pour un imprudent, qui court ſur le précipice d'un abîme, où il faudroit ſe trainer ſur ſes pieds & ſur ſes mains, à

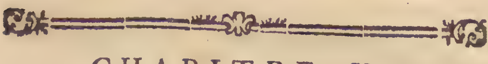
l'exemple du ſage Jonathas (1). *Reg.* (1). Des progrès trop ſubits leur ont parus auſſi peu durables, que des richeſſes amaſſées à la hâte, qui ſe diſſipent en très-peu de temps (1). Un commençant qui veut tout faire & exceller d'abord, s'excite lui-même ſans ſe donner aucun repos, & s'anime à courir comme un géant, tandis qu'il n'eſt encore qu'un enfant dans la vertu ; & plût à Dieu qu'il le fût autant par la défiance de lui-même, que par ſon peu d'expérience & de force. Je le vois en effet avancer rapidement ; mais je vois auſſi ſa marche forcée, qui ne le conduira pas loin : bientôt il ſe ſent fatigué, il s'arrête, s'arrêter dans le chemin de la vertu, c'eſt revenir ſur ſes pas (2), tandis que celui qui le ſuivoit de loin par une marche réglée, le laiſſe à ſon tour bien-loin derriere lui. Il ne convient qu'à celui qui part du haut du Ciel, & qui deſcend ſur la terre, de courir comme un géant (3) ; mais nous qui ſortons du ſein de la terre pour monter au Ciel, nous devons marcher avec précaution,

Voyez *l'Echelle Sainte de ſaint Jean Clim 5. dégré, n. 2.*

[2] In via ſalutis non progredi, regredi eſt.

[3] Exultavit ut gigas ad currendam viam: à ſummo cœlo egreſſio ejus. *Pſ.* 14. ℣. 7.

& ménager nos forces. C'eſt donc toujours en pure perte qu'on trouble la paix de ſon ame, par le zele exceſſif, mais ſéduiſant, de ſon avancement dans la vertu.



CHAPITRE V.

De la paix intérieure dans les tentations.

ARTICLE PREMIER.

La paix intérieure eſt un moyen très-efficace de combattre les plus fortes tentations; & le Démon ne gagne pas peu ſur-nous, lorſqu'il réuſſit à nous la faire perdre.

§. I.

SI l'amour du bien eſt capable d'exciter dans nos ames, des mouvemens peu réglés qu'il faut amortir; l'horreur du mal, & la vivacité de la tentation qui le rend préſent, y excitent bien plus ſouvent des troubles dangereux qu'il faut appaiſer. Notre foibleſſe nous rend bien plus ſuſceptibles de la crainte qui effraie le cœur & qui le décourage, que de l'imprudente ardeur qui l'enflamme & qui le tranſporte. On ne ſauroit donc trop ſe poſſéder & ſe munir contre les impreſſions de la crainte, dans les plus

violentes tentations. C'eſt un puiſſant moyen d'éviter les ſurpriſes, de réſiſter aux attaques, de réparer les pertes, & de ſe laiſſer pénétrer par les lumieres du Ciel, ſi néceſſaires dans ces momens ténébreux : l'ennemi eſt déconcerté, lorſqu'il voit que nous montrons une contenance ferme & aſſurée ; que bien-loin de gagner quelque avantage, il perd à nous tenter ; que nous devenons toujours plus humbles par le ſentiment ſimple & tranquille de notre foibleſſe, & plus expérimentés pour uſer de la force qui nous vient d'en-haut ; que nous poſſédons toujours la paix avec plus de mérite, & qu'enfin notre infirmité ſe fortifie de tout ce qu'il faut pour la terraſſer, comme le roſeau ſe nourrit du torrent même qui l'agite.

§. I I.

VOus avez ſurmonté une fâcheuſe tentation, & vous voilà tout ſatisfait d'avoir fruſtré toutes les eſpérances de votre ennemi ? Vous vous trompez. S'il n'a pû gagner ſur vous tout ce qu'auroit ſouhaité ſa malice, il a du moins obtenu tout ce qu'il avoit eſpéré, puiſque vous êtes ſorti du combat tout troublé, tout diſſipé, tout épuiſé de forces. Il ne s'étoit point flatté de vous faire tomber d'abord dans le précipice qu'il vous a préſenté ;

il vous voyoit trop loin du danger, & trop bien ſoutenu par la main du Seigneur; il ne prétendoit que vous effrayer & vous troubler, en vous montrant la profondeur de cet abîme : mais il ne déſeſpére pas de vous y conduire dans la ſuite, ne fût-ce que par votre étourdiſſement, s'il peut le fomenter par le trouble où vous êtes déjà. Il vous attaque dans votre cœur, comme on attaque quelquefois des ennemis dans un fort, non pour les y forcer, mais pour les attirer au-dehors, & les défaire plus aiſément en raſe campagne. Vous êtes hors de vous-même ? Voilà tout ce que le Démon ſe promettoit de ſon premier choc. Prenez-garde que le ſecond ne lui réuſſiſſe auſſi-bien, ſi vous ne vous hâtez de reprendre ſur lui, par une profonde paix, l'avantage qu'il a eu ſur vous.

§. III.

NOn aſſurément, ce n'eſt pas avoir vaincu une tentation, que d'en ſortir plein d'un trouble qui eſt lui-même une grande tentation. Dans le trouble intérieur il ne vient que de penſées triſtes & capables de nous décourager : l'obſcénité, le chagrin, la triſteſſe, le dépit, la jalouſie, la défiance, le découragement, tout renaît alors, & ſe réunit en

nous contre nous : & ainsi la crainte excessive d'une tentation fait renaître presque toutes les autres ; parce que le trouble remue tout le fond de l'ame ; & qu'alors tout ce qui étoit assoupi en nous, se réveille, comme la lie tombée au fond d'un tonneau se mêle avec le vin dès qu'on le remue. Dans cet état on ne connoît Dieu que confusément ; on ne sait discerner, ni son éloignement ni ses approches ; & comme les disciples de Jesus ; on le prend, tantôt pour un esprit qui nous trompe (1), tantôt pour un phantôme qui nous fait peur (2). On ne se reconnoît plus en soi-même, on n'y trouve plus ni la sérénité de son ame, ni la délicatesse de son attrait, ni la netteté de ses idées, ni la vivacité de ses sentimens, ni la fermeté de ses résolutions : enfin on ne sait plus où l'on en est, ni presque ce qu'on est : & on ne reviendra à se posséder, qu'en calmant ses inquiétudes, en se distrayant par le mépris de tout ce qui les excite, & en se retirant au-dedans de soi-même. C'est le seul moyen de dissiper les

(1) Conturbati verò existimabant se spiritum videre. *Luc.* 34. ℣. 37.

[2] Turbati, sunt, dicentes quia phantasma est & præ timore clamaverunt. *Matth.* 14. ℣. 26.

nuages qui s'oppoſent à cette heureuſe ſérénité.

Mais la tentation eſt horrible : mais elle fait impreſſion ſur-vous : mais vous ſentez du penchant pour le mal. N'importe : ſoyez tranquille dans le combat, puiſque vous êtes ſans bleſſure, & que vous vous expoſériez à en recevoir de mortelles, ſi vous ne vous poſſédiez. L'impreſſion eſt un ſentiment qui vous humilie, & non un conſentement qui vous rend coupable : le penchant eſt une infirmité de votre nature, & non un déſordre de votre volonté. L'horreur & l'infamie de la penſée qui vous fait tant craindre, eſt, entr'autres choſes ; ce qui doit vous raſſurer : plus elle eſt horrible, moins elle eſt dangereuſe pour vous ; & plus vous la craignez, moins vous avez ſujet de la craindre. Comment aimeriez-vous ce que vous craignez même de voir ? Et comment Dieu, qui ne nous reproche qu'un amour volontairement entretenu, vous condamnera-t'il pour une penſée qui vous afflige ?

ARTICLE II.

Assurance intérieure dans les tentations de blasphême.

§. I.

C'Est un horrible blasphême que le Démon vous suggére ; c'est tout ce que l'enfer peut inventer de plus infâme & de plus impie ? Reconnoissez donc à ces traits, sans vous émouvoir, la malice de votre ennemi, & non la corruption de votre cœur. Un préjugé favorable pour le dernier, c'est qu'il n'a peut-être jamais produit rien de semblable, lors-même que la plus grande dissipation en faisoit sortir tout ce qu'il contenoit de mauvais. Un autre préjugé bien consolant pour vous, c'est que le Démon qui vous afflige, ne vous compte pas sans doute parmi les siens, qu'il n'a garde d'inquiéter : il vous porte une haine mortelle ; & désespérant presque de vous tourmenter dans l'autre monde, il tâche de se satisfaire dans celui-ci : sentant qu'il ne peut vous vaincre, il s'efforce du moins de vous intimider ; & ne pouvant d'abord vous abattre, il tâche de vous fatiguer & de vous affoiblir, pour vous combattre ensuite

avec avantage, lorſque vous vous ſerez épuiſé à lutter contre ces phantômes. Mais enfin, après que le Fils de Dieu fait homme a été tenté du plus énorme de tous les crimes, qui eſt celui d'adorer le Démon, & de le reconnoître pour ſon Dieu ; & qu'il n'a rejetté cette tentation, qu'en répondant tranquillement au tentateur : « Il eſt écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne ſervirez que lui ſeul : » foible créature paîtrie de corruption, devez-vous être ſurpriſe de vous voir ſuſceptible de quelque ſuggeſtion infâme ? L'horreur, que vous en concevez, doit-elle être la matiere de votre trouble ? & faut-il faire tant d'efforts pour la repouſſer ?

ARTICLE III.

Aſſurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.

§. I.

C'Eſt d'une penſée contraire à la modeſtie que vous êtes affligé ? Votre trouble eſt ſuperflu ; mais il ne me ſurprend pas. Ces ſortes de tentations ſont du nombre de celles dont les ames timorées ſont les plus ſouvent aſſaillies. Elles voient que le fonds vicié de leur

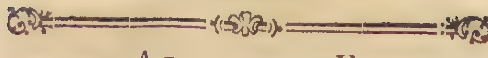
nature, ou les produit, ou les fomente, on s'y complaît; & plus on eſt pur, plus on eſt affligé d'éprouver en ſoi des penſées & des impreſſions qui ne le ſont pas. S. Paul lui-même qui ſouffroit avec tant de patience les plus furieuſes perſécutions, & les plus cruels traitemens, ne peut s'empêcher de ſe plaindre à Dieu de ces attaques de Satan : il le prie pluſieurs fois de l'en délivrer. Tout concourt à rendre cette tentation violente, & capable de troubler une perſonne modeſte : l'eſprit, la mémoire, l'imagination, le penchant naturel, tout ſe réunit contre elle : les penſées ſont importunes, & ſemblent s'attacher à l'ame qui veut les repouſſer; les images ſont vives & ſéduiſantes; la nouveauté ajoûte aux attraits de la volupté : que ſais-je! La chair ſe joint à l'eſprit; & l'ame qui ſe trouve entre ces deux ennemis, ne ſait ſur lequel porter ſes coups, l'un reſtant dans toute ſa liberté, tandis qu'elle eſt aux priſes avec l'autre. Violente ſituation! Mais qui ne doit, ames timides, ni vous troubler, ni vous faire donner des agitations corporelles ſemblables à des convulſions, comme vous faites aſſez ordinairement; puiſque le trouble, bien-loin de diſſiper les mauvaiſes penſées, ſeroit ſeul capable de les faire naître; & que l'agitation que vous vous donnez,

ſuffiroit pour exciter l'impreſſion qui vous afflige. Plus le penchant eſt rapide, plus vous devez vous tenir ferme pour ne pas tomber, & plus l'ennemi qui vous aſſaillit eſt impur, moins vous devez en venir aux mains avec lui; puiſque vous vous ſouilleriez même en le terraſſant. Tournez-lui le dos, oubliez qu'il ſoit derriere vous, ne répondez rien à ſes propos honteux, ne vous appercevez pas qu'ils frappent votre oreille intérieure, occupez votre eſprit de quelque ſainte & conſolante penſée, & votre corps de quelque exercice modéré; & ſoyez tranquille.

§. II.

LOrſque votre ennemi ſera retiré, ne le rappellez pas, pour ſavoir les coups qu'il vous a portés, & ſi vous les avez écartés aſſez-tôt & aſſez-bien, pour n'en recevoir aucune bleſſure. Ce ſeroit rengager le combat avec plus de danger; puiſque votre adverſaire conſerve toute ſa force, que vous êtes affoibli par le premier choc. Combien le Démon n'en a-t'il pas trompés par-là! Il a tourné contre eux la delicateſſe de leur conſcience, qui les rendoit comme inacceſſibles au mal: il les a inſenſiblement affoiblis & enfin vaincus; en les faiſant revenir ſans ceſſe ſur des penſées ſédui-

ſantes, pour examiner s'ils en avoient été ſéduits. Oubliez donc & l'eſpece, & l'occaſion, & la durée du combat & les perplexités, mêmes qu'il vous occaſionne. Si dans la ſuite il faut tranquilliſer la conſcience timide & alarmée, prenez-en les moyens, moins dans un examen ſuivi qui lui ſeroit auſſi dangereux; que le jugement pourroit lui être favorable; que dans ces grands principes, qu'on n'aime jamais véritablement ce qu'on craint encore d'aimer, que ce qui fatigue ne plaît pas; que ce n'eſt pas le ſentiment, mais le conſentement qui fait le péché; que plus le débat eſt violent, plus la réſiſtance eſt manifeſte: que ce que nous ſouffrons de l'impreſſion du mal eſt pour nous un ſujet de mérite, & qu'ordinairement pour les perſonnes timorées, & accoutumées à diſcerner le péché, un doute, ſi elles ont conſenti, eſt une préſomption & preſque une certitude qu'elles n'ont point ſuccombé, du moins juſqu'au péché mortel. Et les péchés véniels en cette matiere ſont plutôt le ſujet de nos gémiſſemens & de nos précautions, que de nos examens rigoureux & de nos confeſſions détaillées.



Article V.

Assurance intérieure dans les tentations de vaine gloire.

§. I.

Une autre espece de tentation qui porte ordinairement le trouble dans le cœur, ce sont les pensées & les sentimens de vaine gloire. On sait que ce vice déplaît infinement à Dieu, qu'il est le poison de toutes les vertus, & qu'il est lui seul capable de perdre les saintes ames, qu'il ruine tout le mérite des bonnes œuvres, & qu'il les tourne même en sujet de condamnation. On sait tout cela, on le rappelle : & le Démon, tout orgueilleux qu'il est, ne laisse pas d'en exagérer la malice : tout lui est bon, pourvû qu'il porte le trouble dans les ames, dont il ne voit le saint repos qu'avec le dernier dépit. Le piege est subtil ; & il est rare qu'on n'y soit. Qui croiroit en effet pouvoir trop craindre la vanité & que le pere de l'orgueil se cachât sous le voile de l'humilité même ? On ne garde aucun ménagement dans l'exercice de cette vertu, pour éviter le précipice opposé ; on fait les derniers efforts pour s'abîmer dans son néant. On

multiplie les réflexions les plus triſtes & les plus effrayantes juſqu'à ce qu'étant accablé de leur poids, on ſe croit humble, parce qu'on eſt abbatu. Ce n'eſt pas aſſurément le bon moyen de rejetter les tentations; mais c'en eſt un tout propre à troubler la paix de l'ame. Un regard dédaigneux de votre ennemi & de vous même, un prudent oubli de tout ce que votre amour propre s'imagine trouver de bon en vous; une fidélité attentive, ſans contention, à rendre à Dieu la gloire de tout ce qu'il vous a confié de talens, que vous ne pouvez vous diſſimuler; l'exactitude à laiſſer tomber tous les déſirs de vaine eſtime, & à retrancher, autant qu'il ſe peut, tout ce qui ſeroit capable de vous l'attirer, le ſoin de vous humilier ſimplement de votre orgueil, c'eſt ce qu'il y a de plus propre à le faire périr, & à conſerver en même-temps l'humilité & la paix de l'ame.

§. II.

On n'oſe ordinairement adreſſer ſes prieres à Dieu dans cette fâcheuſe ſituation, parce qu'on eſt tout confus de ſa vanité, ce qui augmente la triſteſſe & l'abattement: c'eſt une illuſion. Tournez-vous vers Dieu par un regard ſimple & amoureux, il vous remplira le cœur

de consolation : regardez votre tentation plutôt comme une infirmité que comme une malice, puisque notre volonté s'en défend ; découvrez-la avec confiance & avec simplicité au souverain Médecin des ames. Dites-lui ingénuement : » Seigneur, » celui que vous aimez est malade ; il » est dans une sorte de délire. Voyez » l'égarement de mon imagination & » l'excès de ma folie : je me crois tout » ce que je ne suis pas, & je ne crois » être rien moins que ce que je suis en » effet. Le larcin se joint au délice : je » m'approprie injustement ce que vous » m'avez confié, après m'être attribué » follement ce que vous ne me confiez » pas. Mon Dieu, préservez-moi de ce » double égarement : donnez-moi un jus- » te discernement de ma pauvreté & de » vos largesses ; ne permettez pas que » j'exagére les talens que vous m'avez » ordonné de faire valoir, ni que je vous » en dérobe la gloire dont vous êtes si » justement jaloux : gardez vous-même » votre bien qui est entre des mains sus- » pectes : je serois capable, & vous me » voyez même tenté, de détourner à » mon profit, comme Judas, ce qui m'a » été confié pour votre service. « Si les pensées de vaine estime & de vaine complaisance revenoient avec importunité, un retour simple vers Dieu seroit un re-

nouvellement abrégé de ces humbles & pieux ſentiments, & un ſuffiſant déſaveu des impreſſions contraires.

ARTICLE V.

Aſſurance intérieure dans les tentations contre la Foi.

§. I.

NOus ne devons pas oublier ici les tentations contre la Foi, qui ſont les plus capables d'ébranler les ames; parce qu'elles portent ſur le fondement de l'édifice intérieur. Une ame qui en eſt attaquée, ſe trouble d'autant plus, que ce qui fait ſa reſſource dans les autres tentations, fait préciſement le ſujet de celle-ci; qu'elle eſt toute découverte aux traits de ſon ennemi, parce qu'elle combat contre lui pour ſon bouclier & pour ſon armure; qu'elle n'a plus cette force que donne la vive conviction qu'on combat pour la juſtice; & que ce n'eſt plus une tentation clairement reconnue qu'elle combat; mais une impreſſion que la conſcience même lui fait craindre de combattre. L'embarras eſt grand, & il eſt bien difficile & bien rare qu'on n'y perde la paix du cœur. Car enfin quel parti prendre? Examiner & raiſonner? Ce n'en eſt

pas le temps. Croire ſans examen & ſans raiſonnement ? Mais eſt-ce abſolument ſans raiſonnement & ſans examen, qu'on fait taire une raiſon qui révolte, & une conſcience qui s'allarme ? Croire, parce qu'on eſt réſolu de croire ? C'eſt caprice. Croire, parce qu'on a été élevé dans cette créance ? C'eſt préjugé. Croire aujourd'hui, parce qu'on croyoit hier ? C'eſt habitude. Croire, parce que nombre d'habiles gens & des peuples ſans nombre croyent ainſi ! C'eſt foi humaine. Croire, parce que par ſes propres lumieres on ſe juge fondé ſur la parole de Dieu ? C'eſt une préſomption qui préfére ſon diſcernement à celui des autres ; c'eſt une ſource d'héréſies, bien-loin d'être une reſſource dans les tentations. Croire, parce que l'Egliſe Catholique croit ainſi, & que Dieu l'a révélé ? Oui : c'eſt l'unique voie pour ſortir de ce labyrinthe. Heureux qui peut venir juſques-là, & s'y tenir ! Mais eſt-ce ſans examen qu'on y parvient ? Mais encore, ſi la tentation porte ſur l'Egliſe même & ſur la révélation divine ? Mais ſi on ne voit pas plus les premiers principes que les dernieres concluſions ? Mais ſi toute la Religion diſparoît dans cet orage ? L'appui échape. On revient à flotter comme des enfans, avec une perte infaillible de la paix de

l'ame, & un grand riſque pour la Foi (1).

§. II.

ON voit par-là, que ceux qui ne donnent pour remede aux ames tentées contre la Foi, que de ſe ſoumettre aveuglément aux vérités révélées, & de déſavouer les impreſſions qui leur ſont contraires, ou ne donnent pas un remede auſſi étendu que le mal, ou n'en expliquent pas aſſez l'uſage. Remede qui reſſerré dans l'idée qu'il préſente, ne guérit pas radicalement la plaie du cœur, mais y laiſſe toujours un fonds d'inquiétude. Remede peut-être tourné en poiſon, & qui ne montre pas par lui-même lequel il eſt des deux; puiſque pluſieurs de nos adverſaires exigent de leurs ſectateurs une ſoumiſſion aveugle. Remede enfin qui ne ſuppoſe pas dans le fond la véritable connoiſſance du mal, qui eſt pourtant le premier pas qu'il faut faire, pour parvenir à une ſolide guériſon. Il ne faut donc pas raiſonner pendant la tentation; mais il faut la prévenir par de ſérieuſes réflexions ſur ce qu'on croit, & ſur les motifs qu'on a de le croire. Il faut-être ſobre en ſageſſe; mais il

(1) Ut jam non ſimus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ. *Epheſ.* 4. ℣. 14.

faut auſſi être prudent & raiſonnable en ſoumiſſion. Il faut obéir ſans réplique ; mais il faut ſavoir à qui l'on obéit, & ce qui l'autoriſe à nous faire obéir : ſans quoi on riſque de ne pas bien obéir, même en obéiſſant à qui on doit.

§. III.

IL faut donc connoître la Religion, du moins juſqu'à un certain point, & ſelon qu'on en eſt capable : il faut en avoir remarqué les appuis intérieurs ; & l'œconomie intérieure : il faut ſavoir qu'il n'y en a qu'une ; qu'elle eſt divine dans ſon inſtitution, comme dans ſon objet ; qu'elle eſt le ſeul moyen de connoître Dieu, autant qu'il veut être connu, parce qu'il ne s'eſt fait connoître que par elle ; qu'elle eſt l'autorité qui nous dirige, & la lumiere qui éclaire nos pas. Il faut être inſtruit que c'eſt l'Egliſe Catholique, qui remonte par l'Egliſe d'Iſraël & par les Patriarches, juſqu'aux commencemens de la foi & du culte, qui eſt ſeule la dépoſitaire de cette Religion, l'interprête légitime des Ecritures, & le témoin fidele de la révélation, que, par une néceſſaire & derniere conſéquence après laquelle il n'eſt plus permis de raiſonner, il faut écouter cette Egliſe avec une entiere ſoumiſſion, quelque difficile à croire que

ſoit la doctrine qu'elle nous propoſe. Ces principes ſont ſi lumineux, qu'ils peuvent pénétrer les eſprits les plus bouchés, s'ils leur ſont préſentés dans tout leur jour par ceux qui ſont chargés de les inſtruire. S'il ſemble à quelqu'un que c'eſt trop faire raiſonner les ſimples fideles; qu'il faſſe attention que celui qui n'eſt pas conduit, du moins implicitement par ces dégrés, à croire la ſainte doctrine, croit ſouvent ſans ſavoir pourquoi, & pour ainſi dire au haſard. Et à quelles tentations n'eſt-il pas expoſé; quelle ſera alors ſa reſſource? S'il n'eſt point tenté, ſa tranquillité n'a-t-elle pas peut-être ſon origine dans ſon indifférence? Quelle injure ne fait-il pas à la Religion qu'il craint toujours d'approfondir; de laquelle il ne peut rendre aucune raiſon, & à laquelle il ne paroît & n'eſt peut-être attaché, que parce que ſa naiſſance, ſon éducation, & pour ainſi dire, le ſort l'a voulu ainſi.

§. IV.

MAis ces grands principes une fois poſés & ſuffiſamment approfondis, une ame qui ſait qu'il y a un temps de voir & d'examiner quoique ſans entrer en doute; & un temps de ſe ſoumettre, & de faire taire ſa raiſon, quoique ſans

imprudence ; que le premier n'eſt pas celui de la tentation du trouble, & que le dernier eſt celui de preſque toute la vie ; que la Religion dans ſon tout eſt ſenſible & lumineuſe ; que ſes principes tiennent l'un à l'autre par un enchaînement ſi néceſſaire, qu'on ne peut en abandonner un ſeul, que tout ne ſe démonte & ne ſe diſſipe ; qu'elle ne peut nier un ſeul article de la créance, ſans être conduite par dégrés & par des conſéquences néceſſaires juſqu'à nier l'exiſtence d'une Egliſe, d'une Religion, & même d'un Dieu, que ce qui fait maintenant le ſujet de ſon embarras pendant le trouble & l'orage, a fait l'objet de ſes ferventes adorations, de ſes méditations enflammées, de ſes ſaintes délices dans le temps ſérein ; que, quoique la foi dans ſes déhors & dans ſes préliminaires ſoit une obéiſſance raiſonnable, elle eſt en elle-même une obéiſſance de la raiſon : une ame, dis-je, qui connoît toutes ces vérités, ſe poſſéde dans le temps de la tentation & elle ſe ſent fondée à ne pas ſe troubler. Elle reſpecte les ténébres répandues ſur la face de l'abîme, & elle y deſcend ſans crainte ſur les pas de la Foi. Elle eſt ferme & aſſurée, parce qu'elle ſait en qui elle ſe con-

fie (1). Non-feulement elle n'eft point troublée de fe voir dans cette épaiffe obfcurité, mais encore elle fent que le plus grand jour ne lui donneroit jamais une confolation auffi folide. Voilà de quelle maniere on peut conferver la paix dans les tentations contre la Foi, fans cela l'on s'expoferoit à perdre l'une & l'autre.

[1] Scio cui credidi; & certus fum. *II. Tom.* 2. ℣. 12.



ARTICLE VI.

Affurance intérieure dans les tentations contre l'Efpérance.

§. I.

APrès les tentations contre la Foi dont nous venons de parler, celles qui attaquent l'Efpérance, viennent fe placer ici comme d'elles-mêmes. Elles font toutes propres à troubler la paix intérieure d'une ame, qui ne fe repofe en Dieu, que parce qu'elle connoît fes bontés, qu'elle goûte fa préfence, & que s'il fe cache pendant le temps de cette vie, elle efpere de le voir & de le poffeder dans l'éternité de l'autre. Tandis que le jufte aura fon foutien dans une ferme efpérance, il ne fera point

ébranlé (1). Mais si ce soutien lui manque, ou chancelle dans sa main, comment pourra-t-il se tenir ferme? La crainte du Seigneur qui faisoit sa consolation, n'étant plus modérée par l'humble confiance, ne fera plus que son tourment: c'étoit un maître doux & attentif, qui l'introduisoit & qui le protégeoit (2): ce ne sera plus qu'un censeur terrible, qui lui fera souffrir ce qu'à peine il souffriroit d'un ennemi déclaré (3). Les traits imaginaires de la colere de Dieu, que cet infortuné aiguise sans cesse lui-même, le perceront jusques dans le fond du cœur, & dévoreront en lui tout l'esprit intérieur & toute l'onction sainte (4). Il n'osera chercher de la consolation en Dieu, puisque c'est des mains de Dieu même qu'il croit voir partir ce feu qui le dévore. Il en cherchera peut-être parmi les hommes: mais peu entendront sa peine, & parmi ceux-là il s'en trouvera peu qui y compatissent, & moins encore qui soient en état de l'adoucir; plusieurs

(1) Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus; non commovebitur. *Ps.* 111.

(2) Est custos timor quasi pædagogus. *Aug.*

(3) Terrores Domini militant contra me. *Job.* 6. ℣. 4.

[4] Sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio abibit spiritum meum. *Job. Ibid.*

ſieurs même l'augmenteront en lui exagérant ſes fautes, ou en irritant ſon imagination qu'il faudroit calmer. Les ténébres de ſon eſprit augmentent à proportion du ſaiſiſſement de ſon cœur : & plus il s'éloigne de la voie de la paix, plus il écarte les reſſources pour y rentrer. Pour ſurcroit de malheur, cette tentation, la plus terrible de toutes, eſt celle qui paroît le moins ce qu'elle eſt : il ſe figure au contraire que c'eſt une foi vive, qui lui fait ſentir tout le poids des vérités terribles dont il eſt frappé.

§. II.

MAis il s'en faut de beaucoup, que ces terribles tranſes ſoient ce qu'on ſe figure. La Foi eſt le fondement de l'Eſpérance ; & celle-ci eſt ferme & conſolante, à meſure que celle-là eſt vive & animée. On voit toujours augmenter la joie, la conſolation, l'aſſurance & la paix, à meſure qu'on eſt plus perſuadé de l'amour de Dieu pour nous, de la puiſſance de ſa grace, de l'efficacité du ſang de Jeſus-Chriſt, de la vertu des Sacremens qui en contiennent le prix, & qui en appliquent les mérites ; toutes vérités eſſentielles, primordiales & lumineuſes qu'on néglige, pour s'occuper de quelques autres qui ſont moins pro-

chaines, & même impénétrables, comme de l'incertitude de sa prédestination, de la profondeur des jugemens de Dieu, de la sévérité de sa justice; vérités auxquelles il ne faudroit penser que rarement, & seulement pour le besoin où l'on est d'abattre la présomption & d'exciter la vigilance. Les fréquentes réflexions que l'on fait sur des vérités effrayantes, se tournent souvent en tentation, & tentation ordinairement la moins connue de toutes, mais en effet très-facile à connoître, si l'on y réfléchit comme il faut. Elle porte dans l'ame le trouble, l'affoiblissement, le découragement & l'éloignement de Dieu, ce que nos seuls ennemis peuvent faire : Dieu au contraire excite toujours en nous une agréable sérénité, une joie modeste, & une résolution ferme de le servir, même dans les impressions les plus fortes que sa grandeur fait sur nos ames, dans les retours les plus humilians qu'il nous fait faire sur nous, & dans les plus cuisans remords qu'il nous inspire. Plus cette tentation est dangereuse, turbulente, & opposée à la paix de l'ame, plus nous devons lui résister dans ses accès, & l'affoiblir pendant ses intervalles, par les réflexions & les pratiques suivantes, la plûpart tirées de S. François de Sales, qui ayant éprouvé ces

grandes peines durant un aſſez long-temps, compatiſſoit ſenſiblement, comme il dit lui-même, à l'état triſte des ames qui en étoient affligées. (*S. François de Sales. Ep.* 30. *&* 31. *L.* 5.)

§. III.

NOus avons déjà dit qu'il ne falloit s'occuper que rarement & pour le beſoin de certaines vérités de la Religion, qui effraient & qui accablent. Les perſonnes timides & ſujettes aux tentations contre l'Eſpérance, doivent encore réfléchir ſobrement à ce qui les étonne & qui les ſaiſit, à la vaſte étendue de l'éternité où la vue ſe perd ; à l'infinité de Dieu qui eſt un abîme ſans route & ſans fond ; au peu que nous pouvons faire pour mériter ce poids immenſe de gloire auquel nous aſpirons ; & au peu encore que nous faiſons de ce peu que nous pouvons faire : il n'y a qu'un pas à faire, pour paſſer de la frayeur à la défiance. Les myſteres les plus connus, les vérités les plus pratiques, les maximes les plus ſimples doivent faire l'occupation ordinaire des ames timides & encore peu avancées dans la vertu.

§. IV.

IL eſt ſi rare que les penſées ſur la prédeſtination touchent le cœur, & excitent

la piété, autant qu'elles étonnent l'esprit, & qu'elles irritent l'imagination, que les Directeurs des ames les plus éclairées ne les leur permettent qu'avec la derniere réserve, & qu'ils les interdisent absolument à celles qui sont agitées des tentations dont nous parlons ici. Quels avantages pouviez-vous retirer, leur disent-ils ordinairement, ou plutôt quelle perte n'est-ce pas pour vous, que d'employer à penser tristement si vous êtes prédestiné, un temps qu'il faudroit mettre tout entier à travailler courageusement pour mériter de l'être ? Il n'est rien, dites-vous, que vous ne voulussiez faire, si vous saviez être du nombre des élus. Faites tout ce que vous voudriez faire alors; & vous le serez plus certainement, que si un Ange vous l'avoit révélé. La crainte de la réprobation qui vous abat, est tout-à-fait frivole dans ses excès & dans ses recherches sur l'avenir. Dieu qui a fait connoître à plusieurs Saints pendant leur vie mortelle qu'ils étoient prédestinés, a-t-il jamais mis dans l'esprit à aucun réprouvé qu'il le seroit ? C'est que cette connoissance & cette pensée ne sont bonnes à rien. Ou vous serez un jour du nombre des bienheureux, où vous ne le serez pas disent encore ces sages Directeurs, à ces personnes, qui perdent leur temps, leur santé, leur dévotion, à faire ces réfle-

xions aussi stériles qu'effrayantes. Si vous venez à l'être, vous le serez toujours moins de tout ce que vous aurez perdu de temps à penser si vous le seriez : vous ne l'êtes pas, ce ne sera que par votre faute. Et n'en est-ce pas déjà une, que de vouloir prévenir le jugement de Dieu, sonder la profondeur de ses conseils, & découvrir comme malgré lui ce qu'il veut tenir caché ; au lieu d'adorer sa majesté, de louer sa sagesse, de goûter sa présence & d'accomplir sa volonté ? Laissez donc là des pensées qui ne servent qu'à vous faire souffrir dès ce monde une partie des tourmens de la réprobation, & à vous la faire presque mériter, à force de la craindre, & de vous en occuper contre la volonté de Dieu.

§. V.

UNe tendre piété est toute propre à soulager les ames attaquées de ces tentations. L'onction intérieure adoucit toute l'amertume de ce poison que le Démon souffle dans les cœurs. La vûe, le goût, & encore plus la pratique du bien, réjouissent, consolent & encouragent bien plus que les réflexions les plus consolantes qu'on puisse prescrire dans cet état. Celles-ci livrent souvent une ame déjà accablée de peines, à une méditation séche & à une triste désoccupation, où les

anciennes idées plus puiſſantes que celles qu'on veut leur ſubſtituer, (parce qu'elles occupent la place, & qu'elles s'y ſont fortifiées par un long ſéjour,) ſont les plus vives & les plus dangereuſes impreſſions. Si l'on veut des réflexions, (& en effet il en faut, puiſque le ſiége du mal eſt dans l'eſprit & dans l'imagination, & qu'il y faut porter le remede;) qu'elles ſoient vives, courtes, pleines d'onction. Qu'on aille à l'eſprit par le cœur, puiſque toutes les autres avenues ſont fermées. Les mouvemens intérieurs, pourvû qu'ils ne ſoient point forcés & trop longs, produiſent ordinairement un feu qui éclaire l'eſprit, en même temps qu'il échauffe le cœur. Ainſi, au-lieu de raiſonnemens amenés de loin, lentement & avec peine, je conſeillerois à ces perſonnes de ſe répandre fréquemment en affections toujours animées & toujours propres à conſoler les ames, & à mettre en fuite les Démons. Nous lui fournirons ici quelques-unes de ces élévations affectueuſes, dont-elles pourront ſe ſervir utilement, mais qui doivent toujours céder à celles dont l'expérience leur fera connoître qu'elles ſeront plus touchées, ou que leur cœur attendri produira ſubitement de lui-même.

C'eſt en vous, mon Dieu, que j'ai mis mon eſpérance; je ne ſerai jamais confon-

du... A vous, esprits orgueilleux & obstinés, Démons infâmes, à vous le désespoir & la réprobation, & non à une ame pénitente & humiliée ; qui gémit sans cesse du mal qu'elle fait tous les jours... Que la vertu de votre sang est grande, Seigneur Jesus ! Le monde entier y trouve une rédemption surabondante ; elle le seroit pour un million d'autres, & pour les Démons même, s'ils étoient capables de pénitence & de salut, comme je le suis.... Ah ! Quand mes péchés seroient mille fois plus énormes & plus nombreux, mes mauvais penchans plus violens & plus horribles, mes fautes journalieres, plus fréquentes & plus réfléchies, je ne craindrai rien tant que de trop craindre... Non, Seigneur, quand mes chûtes deviendroient tous les jours plus considérables, tandis que je conserverai la volonté de m'en relever, tandis que vous m'attirerez encore par le désir d'aller à vous, je ne désespérerai jamais, ni de votre grace pour me convertir, ni de votre miséricorde pour me pardonner... Qu'il est doux d'espérer au Seigneur ! l'Enfer même ne seroit plus ce qu'il est, si la moindre lueur de cette espérance pouvoit percer ses ténébres : lui seul peut m'envier un si grand bien, & le nuage du désespoir ne peut s'élever que de ses abîmes.

§. VI.

LA dévotion envers la ſainte Vierge eſt ſinguliérement une grande reſſource dans les tentations contre l'Eſpérance. Elle eſt un puiſſant moyen de ſalut, une ſource feconde de toute ſorte de bien, & même une marque de prédeſtination, ſelon S. Anſelme (1), & pluſieurs autres Peres de l'Egliſe. » Si les remords de » votre conſcience & la crainte des juge- » mens de Dieu vous jettent dans une » profonde triſteſſe, dit S. Bernard : ſi » le poids énorme de vos crimes vous » entraîne vers l'abîme du déſeſpoir ; » tournez-vous vers Marie, implorez » ſon aſſiſtance ; vous verrez bientôt re- » naître en vous la joie, la confiance & » la paix (2). Vous êtes pécheur ? » Marie eſt cette échelle myſtérieuſe, » par laquelle les pécheurs montent au » Ciel, dont ils s'étoient fermé les ave- » nues. Pécheur comme vous, je ſuis » encore plein de confiance ; parce que » j'en trouve en elle les plus puiſſans

(1) *De excellentiis beatæ virginis.* Cap. 4.

(2) Si criminum immanitate turbatus ; conſcientiæ fœditate confuſus, judicii horrore perterritus ; barathro incipias abſorberi triſtitiæ, deſperationis abyſſo, cogito Mariam. *Bern. Hom.* 2. *ſup.* Miſſus eſt.

» motifs (1). « Avant lui saint Eprem l'avoit appellée l'espérance de ceux à qui il n'en reste plus aucune, *spes desperatorum* : & après lui, S. Thomas lui appliquant avec l'Eglise les éloges de la sagesse, nous la présente comme le principe de toute espérance de vie & de vertu (2).

Il est donc très-utile dans ces momens d'orage & de trouble, d'avoir recours à Marie ; mais d'une maniere simple, affectueuse & pleine de confiance, en prononçant son nom, regardant son image ; pensant aux vertus qu'elle a pratiquées, à la gloire qu'elle posséde, & à l'amour tendre & vraiment maternel qu'elle nous porte : lui adressant cette priere de l'Eglise : Marie mere de grace & de miséricorde, protégez-nous contre notre ennemi ; (3) ou cette autre qu'on recite peut-être tous les jours sans goût & sans réflexion, parce qu'on s'en est fait une habitude : mais qui en

[1] Hæc peccatorum scala, mea maxima fiducia, tota ratio spei meæ. *Bernard. Serm. de Aquæ ductu.*

[2] In omni periculo potes obtinere salutem ab ipsâ Virgine gloriosâ : & ideò dicit ipsa : In me omnis spes vitæ & virtutis. 3. *Part. quæst. 17. art. 5. ad eum.*

[3] Maria mater gratiæ, Dulcis parens clementiæ. Tu nos ab hoste protege.

elle-même eſt pleine d'onction, & qui ſur-tout au moment de la tentation devient perſonnelle, intéreſſante & animée : Sainte Marie mere de Dieu, priez pour nous maintenant ; ou bien ces trois paroles courtes & enflammées ; notre vie, notre douceur, notre eſpérance ; ou bien encore lui diſant dans les plus violens accès de la tentation, comme le jeune Tobie à l'Ange Raphaël : hélas ! Ce monſtre infernal eſt prêt à me dévorer ; il me ſaiſit & m'entraîne dans les abîmes : puiſſante Protectrice, hâtez-vous de me ſecourir.

L'état de votre ame fût-il auſſi triſte & auſſi déſeſperant que celui du célebre Théophile vendu au Démon, non-ſeulement par égarement & par déſordre, mais par choix & par convention expreſſe écrite de ſa main & de ſon ſang ; comme lui, vous trouverez toujours dans la confiance en Marie l'eſpérance, la grace & le ſalut (1).

[1] Tu peccatorum quamtùmlibet fœtidum non horres, non deſpicies, ſi ad te ſuſpiraverit. Tu illum à deſperationis barathro qui manu retrahis, ſpei medicamem aſpiras, foves... quo uſque hortendo. Judici miſerum reconcilies. Famoſum hujus tuæ benignitatis teſtimonium, eſt per te Theophilus reſtauratus gratiæ. *Bernard. in deprec. & laude Mariæ.*

§. VII.

L'Amour de Dieu ſur-tout eſt propre à ramener la paix dans une ame agitée de ces ſortes de tentations, parce qu'il dilate le cœur, qu'il fortifie, qu'il inſpire des ſentimens généreux, & qu'il bannit cette eſpece de crainte qui fait des malheureux, & qui n'eſt propre qu'à des eſclaves. Voyez-le dans un exemple connu de S. François de Sales. Le Démon jaloux de la paix de ſon ame, & des progrès qu'il fait dans la vertu par ce moyen, lui met dans l'eſprit, qu'en vain il gêne ſes inclinations & mortifie ſes ſens, puiſqu'il n'eſt pas du nombre des prédeſtinés. Idée bien affligeante pour un Saint : celui-ci en eſt accablé. En vain il cherche du ſoulagement ; par-tout il porte l'image de la réprobation empreinte dans ſon eſprit, & il en reſſent en partie les peines. Le Dieu de bonté qui appelle les pécheurs, qui aime les plus obſtinés, qui conſole & qui ſauve les pénitens, n'eſt plus pour lui qu'un Juge ſévere qui le condamne aux peines éternelles pour les taches imperceptibles de ſa vie, ou pour la profon-

Si quid ſpei in nobis eſt, ſi quid gratiæ, ſi quid ſalutis, ab eâ (Maria noverimus redundare. *Id. Serm. de Aquæ ductu.*)

deur impénétrable de ses conseils. Mais ce Dieu dont il craint si fort les jugemens dans ses momens terribles, s'il l'a toujours aimé, il l'aime encore : & le Démon qui lui imprime des images utiles & accablantes, ne peut affoiblir cet amour généreux & consolant, qui lui fournit une puissante ressource. » Et bien, dit-il au milieu de ce nuage » ténébreux qui l'environne, si je suis » si malheureux que de ne pouvoir con- » templer cette beauté infinie pendant » toute l'éternité, du moins je la loue- » rai & je l'adorerai pendant toute ma » vie ; & plus je crains de n'aimer pas » toujours un Dieu si digne d'être aimé, » plus je veux redoubler mes soins pour » l'aimer toujours davantage. « Cette résolution courageuse, fervente & toute de pur amour, est comme un éclair qui porte une lumiere subite dans son ame, & comme un coup de foudre qui terrasse son ennemi.

§. VIII.

LA crainte excessive de sa foiblesse & des tentations auxquelles on pourra être exposé, est une source féconde de vaines terreurs. On ne sera jamais tranquille, tant qu'on craindra de perdre son re-

pos (1). Vous qui trouvez dans le préſent de quoi vous conſoler, vous allez chercher des allarmes dans l'avenir? Le repos vous eſt-il à charge? Quoi! Tandis qu'à chaque jour ſuffit ſon mal (2), vous raſſemblez dans un moment celui qui eſt répandu dans toute la vie? Vous réuniſſez, par votre prévoyance, des tentations que Dieu ne veut vous faire vaincre qu'en détail? C'eſt de toutes les tentations la plus dangereuſe; il eſt bien difficile que vous n'y ſuccombiez pas: c'eſt tenter Dieu, c'eſt attirer ſur-vous des ennemis auxquels il ne veut point que vous vous expoſiez maintenant; c'eſt vouloir les combattre ſeul & ſans ſecours; c'eſt vouloir périr. Bornez-vous au moment préſent, & vous ſerez tranquille: vivez du pain quotidien: ne penſez pas au jour de demain, & ne vous inquiétez pas d'un avenir éloigné, vous qui touchez peut-être au dernier moment de votre vie. Si vous avez déjà vaincu les tentations que vous craignez, pourquoi ne les vaincrez-vous pas encore? Vous ne ſentez maintenant de la foibleſſe, que parce que ce n'eſt pas le temps du combat, mais celui de votre

(1) Calamitoſus eſt animus futuri anxius. *Sunten.*

[2] Sufficit diei malitia ſua. *Matth. 6.*

imprudence. Dieu donne la grace dans l'occasion & selon le besoin, & non dans tous les momens & selon notre caprice. Le fort d'Israël n'est saisi de l'esprit de Dieu, que lorsqu'il se présente des monstres à terrasser, ou des ennemis à combattre (1). Eussiez-vous eu autrefois du dessous avec ceux qui vous font trembler jusques dans leur éloignement, vous devriez-vous fortifier par toutes sortes de précautions, bien-loin de vous affoiblir par la crainte. Rien de plus formidable pour les Démons, qu'une ame qui unit la confiance en Dieu au mépris & à la défiance d'elle-même. C'est ce qu'ils furent forcés d'avouer plus d'une fois à l'Abbé Moïse. » Tu nous a vaincus, Moïse, lui » disoient-ils, & tous nos efforts contre » toi sont vains; parce que, lorsque nous » voulons t'abaisser pour te faire tomber » dans le désespoir, tu te releves : & » lorsque nous voulons t'élever pour te » porter à la vanité, tu t'abaisses & tu » t'humilies. «

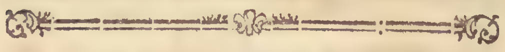
§. IX.

ENfin, puisque la seule crainte qui arrête nos passions, & qui excite notre

[1] *Voyez S. François de Sales, Ep. 30. Liv. 5.*

ferveur, eſt un vrai bien ; & que celle qui ne ſert qu'à nous affliger, qu'à nous abattre, qu'à nous ôter le goût des choſes divines, qu'à émouſſer les déſirs de notre avancement, ne peut-être qu'un mal & un grand mal, ce n'eſt pas trop de tous nos efforts pour la détruire. Nous le pouvons, en réfléchiſſant ſouvent qu'elle ne peut venir de Dieu, puiſqu'elle nous éloigne de lui, & qu'elle ne peut être que la manœuvre du malin eſprit, puiſqu'elle eſt ſi conforme à ſes deſſeins. Nous le pouvons, par une dévotion tendre qui dilate le cœur, qui en adoucit les plaies, & qui met en fuite les Démons, comme le ſon de la harpe touchée de la main de David délivroit Saül de l'eſprit malin dont-il étoit tourmenté. Nous le pouvons encore par la confiance en Dieu, qui déſire notre ſalut plus que nous ne le déſirons nous-mêmes. Il veut tellement que nous en ſoyons couvaincus, qu'il nous fait un crime, & un grand crime, d'en douter ; il eſt auſſi puiſſant pour exécuter avec nous ſes deſſeins de miſéricorde, qu'il eſt bon pour les former en notre faveur. Notre perte ſemble intéreſſer ſa ſouveraine félicité, tant il y paroît ſenſible. Enfin nous pouvons détruire cette crainte par la connoiſſance & l'amour de Notre-Seigneur Jèſus-Chriſt ; par la

participation fréquente au Sacrement de ſon corps ; par la méditation de ſes myſteres, & de l'amour qui les lui a fait opérer pour notre ſalut ; amour qui le preſſoit ſans ceſſe de conſommer l'ouvrage de notre rédemption pour le baptême de ſon ſang.



ARTICLE VII.

Maximes générales pour conſerver également l'innocence & la paix dans les tentations.

NOUS ne finirions jamais ſi nous voulions parcourir toutes les différentes eſpeces de tentations qui peuvent troubler la paix de l'ame : nous avons touché les principales : mais il n'en eſt point qui ne puiſſe produire, & qui ne produiſe le plus ſouvent ce mauvais effet, ſi l'on obſerve les maximes ſuivantes.

Premiere Maxime.

Il ne faut pas trop craindre les tentations, ni déſirer avec trop d'ardeur d'en être délivré : puiſque la crainte exceſſive nous tiendroit dans des alarmes continuelles, qui ſuffiroient pour faire revenir la tentation par l'image vive qu'elles en conſerveroient ; & qui

enhardiroient notre ennemi, & nous affoibliroient pour le temps du combat. Persuadons-nous bien que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, & qu'ainsi les tentations ne peuvent nous faire que le mal que nous voudrions. D'ailleurs elles produisent toujours de bons effets dans les ames fideles ; elles les humilient, elles excitent les vigilances, elles exercent leur patience & leur courage, elles entretiennent leur ferveur, en les ramenant souvent à Dieu & les rendent compatissantes aux infirmités du prochain, & capables de lui donner des conseils utiles : ce qui a souvent porté les Saints à les souffrir avec joie, bien-loin d'en demander à Dieu la délivrance (1). Et enfin toutes celles que nous surmontons, nous méritent des couronnes, & nous fournissent des armes ; comme en fournit à David son triomphe sur Goliath.

Seconde Maxime.

On ne doit pas opposer toujours aux tentations une vive résistance, mais substituer le mépris à la force, si elle ne

(1) *Voyez sainte Thérése, Chemin de la perfect.*

cédent pas aux premiers coups. Je l'ai déjà insinué ; mais je ne saurois trop le dire ; car c'est ordinairement pour un combat opiniâtre, qu'on se fatigue & qu'on se trouble. D'ailleurs, le mépris est le moyen le plus court de se défaire d'un ennemi orgueilleux, que rien ne blesse tant que le dédain. C'est un enfant pour ceux qui le méprisent, & un géant pour ceux qui le craignent. On voit dans la vie de saint Antoine, & de plusieurs autres Saints, qu'ils mettoient en fuite des légions de Démons par un ris moqueur & par une piquante raillerie. Vous vaincrez plus aisément les tentations, aidé du secours de Dieu, en les combattant peu-à-peu avec patience & avec douceur, qu'en les repoussant avec trop d'empressément & de chagrin (1).

Troisieme Maxime.

Il faut découvrir ses tentations à son Directeur. On voit dans les instructions & dans les vies des Saints, & particuliérement dans celles des Peres des déserts, combien ils jugeoient cette pra-

[1] Paulatim, & per patientiam, cum longanimitate, Deo juvante, meliùs superabis quam cum duritiâ & importunitate propriâ, *Imit. Christi, L. 1. c.* 13.

tique néceſſaire : & l'un d'eux en fit une triſte expérience. Il fut tourmenté d'une grande tentation pendant l'eſpace de vingt-années, dont-il ne fut délivré qu'à la premiere ouverture qu'il en fit à un ancien. Le prince des ténebres craint beaucoup la lumiere, qui manifeſte le fond des cœurs, & qui le fait voir lui-même à découvert. Ce lion qui court pendant la nuit, cherchant quelqu'un à dévorer, rentre dans ſes ſombres retraites, dès que le jour paroît. Le pere de l'orgueil ne hait rien tant que l'humilité qui découvre toutes ſes miséres : & l'ouverture de cœur eſt comme une iſſue pour le feu intérieur de la tentation, qui renfermé excitera toujours de violentes ſecouſſes & de funeſtes ébranlemens. Mais il faut bien choiſir celui à qui on s'ouvre ; car s'il étoit peu expérimenté, il riſqueroit d'aigrir la plaie du cœur, au-lieu de la guérir ; & peut-être de la ſalir, ſans la nettoyer.

Quatrieme Maxime.

Il eſt important de ne pas multiplier des réflexions qui ne peuvent qu'affliger ſur des tentations affligeantes par elles-mêmes, ſur leur durée, ſur leur vivacité, ſur le danger d'y conſentir, ſur la tranquillité de ceux qui en ſont exempts, ſur l'incertitude du temps où

elles finiront, &c. Mais il faut veiller, prier, se méfier de soi-même, se confier en Dieu, & éviter les occasions, autant qu'on le peut, sans sortir des bornes de la prudence. Saint Pierre marcha d'un pas ferme sur les abîmes de la mer, tandis qu'il ne regarda que Jesus-Christ, mais il commença d'enfoncer, dès qu'il se détourna, pour considérer les tourbillons de vent & les flots qu'ils soulevoient (1).

Cinquieme Maxime.

Quoique la priere soit notre grande ressource contre les tentations, il en est pourtant qui demandent quelque chose de plus; &, ce qui paroîtra peut-être surprenant, quelque chose d'opposé; le travail, la distraction, la gaieté. Il est des imaginations qui saisissent les objets avec tant de vivacité, & qui en réçoivent de si profondes impressions, qu'elles les portent par-tout, & les retiennent jusqu'à ce que d'autres plus fortes viennent à les effacer. Alors il est tout manifeste que se recueillir n'est que se

[1] Ambulabat super aquam ut veniret ad Jesum: videns verò ventum validum, timuit, & cùm cœpisset mergi, &c. *Matth.* 14.
Dum respicit Jesum, non respicit elementum. *Ambros.*

désoccuper, pour être, même malgré soi, spectateur des peintures qu'on a toujours présentes; que prier ne suffit pas, parce que Dieu veut qu'on se serve des moyens connus. C'en seroit un bien puissant pour effacer ou faire oublier toutes ces images, qu'une affaire sérieuse, ou même fâcheuse qui surviendroit (1). Au défaut de ces moyens, on peut avoir recours à une étude applicante, à un travail qui demande beaucoup d'attention, à une multitude d'occupations qui se succédent les unes aux autres, sans laisser d'autres intervalles que ceux qui sont nécessaires à des courtes & vives élévations de cœur vers Dieu, pour attirer son secours, pour ne pas trop se dissiper, & pour ne point perdre par cette dissipation la paix de l'ame qu'on veut conserver en se distrayant de la tentation.

C'est de ce dernier moyen qu'usa un sage Supérieur envers un jeune Solitaire, qu'il délivra d'une tentation fâcheuse & opiniâtre par des occupations continuelles de corps & d'esprit qui lui ôtoient la liberté de penser au mal; ne lui laissant pas même, pour ainsi dire,

(1) Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ. *Eccli.* 11. ℣. 9.

le temps de vivre (2). On ſait encore que c'eſt par le même motif, que S. Jérôme redoubla ſes études dans ſon déſert, & s'appliqua ſinguliérement à apprendre la Langue Hébraïque, qui occupoit ſon eſprit preſque juſqu'à laſſer ſa patience. Ceux qui ne ſont capables ni d'une forte étude, ni d'un long-travail, pourront trouver une utile diverſion dans la converſation édifiante & agréable de leurs pieux amis; dans le ſpectacle de l'univers, ſimple, mais touchant pour qui le conſidere de près, dans une douce promenade à la campagne, tout propre à diſſiper les dangereuſes impreſſions, & la triſteſſe preſque inſéparable du violent combat qu'elles cauſent.

Sixieme Maxime.

On eſt ordinairement porté à prendre des réſolutions, pour éviter les tentations, ou pour les vaincre, lorſqu'on en eſt le plus preſſé; mais c'eſt préciſement alors qu'on n'en doit prendre aucune, que celles qu'on prendroit en tout autre temps, & que la prudence ſuggére à toute perſonne ſenſée. Les partis qu'on prend, les pratiques qu'on s'impoſe dans

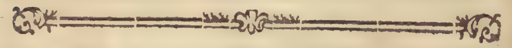
[2] Quomodò fornicari libeat; qui nec vivere licet! *In Vitis Patrum.*

le temps de l'agitation, se ressentent presque toujours de cet état violent ; elles sont ordinairement extrêmes, & la source de plusieurs troubles. Troubles lors-même qu'on remplit les onéreux devoirs qu'on s'est imposés ; parce qu'ils sont au-dessus de ses forces : troubles encore plus, lorsqu'on vient à y manquer, & qu'on regarde ces manquemens comme des infidélités envers Dieu, quoiqu'en effet Dieu ne puisse jamais autoriser, & encore moins exiger une résolution imprudente : troubles sur-tout, lorsque la tentation revient, & qu'on la regarde comme une punition de ces infidélités chimériques. Et fasse le Seigneur que ces troubles ne soient pas suivis de l'affoiblissement & du découragement, & qu'on ne soit pas vaincu de la tentation par les endroits même qu'on croyoit la vaincre.

Septieme Maxime.

Non-seulement nous devons conserver la tranquillité de l'ame parmi les tentations ; mais encore, si elle avoit commencé de ressentir quelque trouble, nous n'en devons rien témoigner au-dehors par nos gestes & par notre inquiétude, mais faire bonne contenance pour déconcerter le Démon, qui ne pouvant point pénétrer dans nos ames, ne juge de leur disposition que par l'extérieur : & qui

déſeſpérant de nous abattre, nous laiſſera peut-être, lorſque nous ſerons déjà ébranlés ; comme un ennemi qui aſſiége une place qu'on défend vivement, & où tout paroît diſpoſé à faire une longue réſiſtance, l'abandonne quelquefois lorſqu'elle eſt ſur le point de ſe rendre ; parce qu'il ne ſait, ni les grands effets qu'ont produit les feux qu'il y a jettés, ni le trouble & la diviſion qui y regnent.



CHAPITRE VI.

Qu'on ne doit pas ſe troubler, même des péchés qu'on commet.

§. V.

C'Est ici ſur-tout que nous avons beſoin d'autorité, & vous de confiance, ames chagrines de vous-mêmes, qui ne pouvez ſupporter vos péchés, tandis que Dieu les ſupporte avec tant de patience. Vous ne voulez entendre à aucune propoſition de paix au ſujet de vos fautes ; parce que vous ne faites pas attention que ce n'eſt que de la paix avec vous-mêmes, & nullement avec le péché, que nous vous parlons ; un repentir tranquille, ſur-tout au moment qui ſuit celui de vos chûtes, vous ſemble toujours un

un paradoxe, ou même une erreur. Nous ſavons qu'il faut haïr le mal & que c'en ſeroit un grand, que de le regarder avec indifférence. Mais n'y a t'il pas un milieu entre l'indifférence que craint votre raiſon, & le dépit, le chagrin, & le trouble où vous jette votre impatience? Un humble & paiſible retour vers Dieu s'éloigne également de ces deux extrêmités. « Retour paiſible vers Dieu ! Me ré- » pond ici une de ces ames préoccupées, » dans leſquelles rien de ce qu'on dit » pour les porter au calme, ne peut pé- » nétrer : il faut attaquer vivement le pé- » ché ; & c'eſt dans ſon propre cœur qu'il » faut l'attaquer : il faut le détruire, & ſe » confondre. Il ſieroit bien au Publicain » de lever la tête, d'entrer dans le ta- » bernacle, de porter ſes audacieux re- » gards du côté du ſanctuaire ! Reſter » dans le parvis, baiſſer les yeux, ſe » frapper la poitrine, s'abîmer dans ſon » néant, & encore plus dans la profon- » deur de ſes déſordres, c'eſt tout ce » qui lui convient. Conſidérer ſes plaies » & les ſonder, tandis qu'elles ſont en- » core toutes ouvertes, c'eſt le moyen » d'en ſavoir la profondeur, & de connoî- » tre toute l'étendue de ſes miſeres. » Je reconnois aiſément à ce diſcours l'attachement à vos idées & votre ardeur exceſ-

ſive. Mais s'il eſt encore poſſible, écoutez-moi tranquillement.

§. II.

IL faut détruire le péché; ſans doute: mais eſt-il néceſſaire pour cela de ſe détruire ſoi-même, de troubler ſa raiſon, de ruiner ſa ſanté, & par la violence de ſes mouvemens: ſe déranger au-dedans & au-dehors, & ſe mettre hors d'état de ſuivre la lumiere divine, & même de la diſcerner? Il faut briſer ſon cœur; ſans doute: mais ne le peut-on qu'aux dépens de ſon repos? Il faut ſonder ſes playes: mais faut-il les agrandir & les envenimer, à force de les ouvrir, pour en bien ſavoir la profondeur? Le Publicain eſt au fond du Temple frappant ſa poitrine, & baiſſant les yeux: oui, c'eſt-là ſa place, & la ſituation qui lui convient: mais il eſt plus tranquille dans l'humilité de ſon repentir, que ne l'eſt le Phariſien dévoré de ſes paſſions, & enflé de ſa fauſſe juſtice. Comme ce Publicain converti, tous les vrais pénitens ont été tranquilles tandis qu'ils ſe ſont reconnus coupables. Le ſaint Roi Ezéchias repaſſe les années de ſa vie dans l'amertume de ſon cœur; mais cette amertume n'en altére nullement la paix (1). David, à

[1] Recogitabo tibi omnes annos meos in

la vérité, parle ſouvent de trouble & de frémiſſement dans les Pſeaumes de la pénitence ; mais il reconnoît que ce trouble n'eſt qu'au-dehors d'une ame pénitente & affligée, dans le fond remplie de la joie que lui inſpire la confiance en Dieu (1). Sainte Marie, niéce de ſaint Abraham ſolitaire, pleure ſes péchés, eh! Quels péchés! Mais elle les pleure, dit l'Auteur de ſa vie, dans un grand eſprit (3).

Le retour ſimple & tranquille vers Dieu vous paroît-il encore difficile? Faites attention que le péché n'étant qu'un éloignement de Dieu pour s'attacher à la créature, la véritable converſion conſiſte à ſe détourner de la créature pour revenir à Dieu, avec un regret ſincere de lui avoir déplu, & une véritable réſolution de lui ſatisfaire pour le paſſé, & de lui être plus fidele à l'avenir. Tout ce qui eſt au-delà, chagrin, trouble, réflexions infinies ſur ſes chûtes, n'eſt qu'un reſte d'attachement à la créature, qu'un amour rafiné de ſoi-même,

amaritudine animæ meæ. In pace facta eſt amaritudo mea amariſſima. *Iſ.* 38.

[2] Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me : exultatio mea, &c. *Pſ.* 31.

[3] *Voyez ſa vie parmi celles des Peres du Déſert, tom. 1.*

& qu'un obſtacle à la parfaite converſion. Il faut gémir de ſes fautes ; mais ce ne doit pas être par le ſentiment naturel qu'inſpire le dépit de ſes imperfections, ce qui eſt l'unique ſource de l'impatience & du chagrin ; mais il en faut gémir par amour pour Dieu, & par le déſir de ſa gloire & de ſon propre ſalut. Vous voulez revenir à Dieu en déteſtant la créature qui vous l'a fait abandonner ; vous devriez, au-contraire, commencer par revenir à Dieu, & votre attachement à la créature tomberoit néceſſairement.

§. III.

IL s'en faut bien que les alarmes d'une ame qui eſt hors d'elle-même à la vue de ſes fautes réitérées, ſoient ce qu'elle ſe figure, c'eſt-à-dire, la connoiſſance de ſoi-même & l'humilité. Elle ſe voit confuſément dans un certain déſordre qui l'effraie, mais qu'elle ne peut définir ; & elle ne remarque, ni les miſéricordes de Dieu ſur elle, ni les ſémences de vertu qu'il y a miſes, ni les mouvemens intérieurs qu'il y opére. Elle ne voit ni la réſiſtance qu'elle oppoſe à la tentation avant d'y ſuccomber, ni le regret avec lequel elle y ſuccombe, ni la promptitude avec laquelle elle ſe

releve. Elle ne démêle point cette heureuſe inclination pour la piété, qui l'y ramene ſans ceſſe, & qui eſt un préſent de Dieu, & un gage de ſon amour, d'avec cette eſpece de fatalité qui lui a fait contracter de mauvais penchans dans le temps de ſa diſſipation; & que le Seigneur moins attentif à ſes ſurpriſes qu'à ſes diſpoſitions, regarde plutôt comme un malheur que comme une malice. J'oſe même dire, non pour l'effrayer d'avantage, mais pour lui découvrir l'illuſion cachée ſous cette belle apparence de connoiſſance de ſoi-même, qu'elle ne voit pas tout le mal qui y eſt; qu'un Saint y en verroit davantage, ſans cependant perdre la paix : témoin entr'autres S. François d'Aſſiſe qui ſe diſoit & qui ſe croyoit le plus grand de tous les pécheurs, & qui toutefois étoit toujours dans une ſainte joie, ennemi déclaré de la triſteſſe dans lui-même & dans les autres. Si l'on ſe trouble de voir la corruption de ſon cœur, ce n'eſt pas qu'on la connoiſſe au fond; mais parçe qu'on la voit dans un mauvais jour. C'eſt plutôt vûe confuſe; que connoiſſance diſtincte.

Auſſi cette fauſſe connoiſſance de ſoi-même ne produit point l'humilité, qui devroit en être le fruit. On voit ſouvent ces perſonnes qui penſent en apparence,

& qui disent en effet tant de mal d'elles-mêmes, remplies réellement de l'idée de leur propre mérite dont elles s'occupent sans cesse. On les voit chagrines, décisives, pleines de dépit, & dans le fond moins humiliées du mal qu'elles voyent en elles que flattées de savoir le discerner. Ce trouble & cette crainte excessive sont l'ouvrage du Démon : & le Démon toujours orgueilleux enfle toujours le cœur, lors-même qu'il abbat le courage. C'est donc, pour m'exprimer d'après sainte Therese, une humilité diabolique, que celle qui ôte la confiance en Dieu & la paix de l'ame. (1)

§. IV.

VOus perdez courage à la vûe de vos rechûtes malgré vos résolutions ; & moi j'espere beaucoup de vos résolutions, si vous les soutenez malgré vos rechûtes : & j'ose dire que le Démon espere bien moins de celles-ci, qu'il ne craint celles-là ; & que s'il s'attache si fort à vous faire souvent retomber dans les mêmes fautes, c'est moins pour vous rendre criminel que pour vous rendre timide. C'est sur-tout à votre courage qu'il en

[1] *Sainte Therese, Chemin de la perfection. Chap. 39.*

veut, il ſera déconcerté, ſi vous ne vous laiſſez point abattre ; comme un ennemi fier, robuſte, & pluſieurs fois vainqueur, eſt enfin intimidé de voir celui qu'il a ſouvent terraſſé, ſe relever toujours avec un nouveau courage, & revenir ſur lui avec plus de feu. Ainſi quand vous retomberiez pluſieurs fois le jour dans les mêmes fautes ; relevez-vous autant de fois avec le même courage ; & ne craignez rien tant que de ne pas eſpérer aſſez. Eh ! Pourquoi n'eſpéreriez-vous pas, puiſque Dieu vous appelle encore ? Le déſir que vous ſentez d'aller à lui, dont lui ſeul peut être l'auteur, & qui ſeroit encore plus vif, ſi vous étiez moins timide, vous eſt garant de la volonté ſincere où il eſt de vous ſanctifier, malgré vos fautes & vos imperfections.

Eſpérez beaucoup en Dieu, & j'eſpérerai beaucoup de vous, malgré vos foibleſſes : & c'eſt ſur ſa parole que j'eſpérerai de voir dans la ſuite la rapidité de vos progrès égaler l'étendue de vos miſéres préſentes. Et ne penſez pas que ces maximes ne regardent qu'un petit nombre d'ames choiſies ; elles ſont applicables à toutes ſortes de perſonnes. Les Directeurs y ſont ſi accoûtumés, qu'ils attendent toujours plus de ces ames pieuſes qui, faiſant des fautes,

même aſſez marquées, ſe relevent toujours avec une nouvelle ardeur, que de celles qui ſont exemptes de ces fautes, mais auſſi qui n'ont pas cette réſolution qui les précéde & qui les ſuit. (1) Ils voyent dans les premieres un reſte de foibleſſe, à la vérité, mais auſſi un courage toujours renaiſſant. Ils voyent les efforts extraordinaires que le Démon fait pour les arrêter ; mais auſſi l'aſſiſtance toute particuliere que Dieu leur accorde, qui eſt une marque de prédeſtination, n'échappe pas à leurs lumieres. Jamais ces perſonnes ne fruſtrent leurs eſpérances, ſi elles ne donnent pas dans le piege de la diſſipation ou dans celui du découragement : il eſt même rare qu'elles leur faſſent attendre long-temps les fruits abondants de leurs ſoins & de leur patience.

On voit un exemple de cette conduite dans la vie d'une Fondatrice de Maiſon Religieuſe. Deux aſpirantes ſe préſentent à elle pour embraſſer la vie monaſtique. L'une d'un caractere d'où pratiquoit d'un air tranquille tous les dévoirs de l'état religieux, on ne remar-

(1) Diligens æmulator valentior erit ad proficiendum, etiamſi plures habeat paſſiones ; quam alius benè morigeratus, minùs tamen fervens ad virtutes. *Imit. Chriſti*, *L. 1. c. 25.*

quoit en elle, ni manquement, ni humeur : l'autre au-contraire étoit ſujette à tous les deux ; mais ces défauts étoient contrebalancés par une ferme réſolution de s'en corriger, & d'acquérir la perfection. Cette Fondatrice renvoya la premiere, & reçut l'autre, au grand étonnement de ceux qui ne diſcernoient point, comme elle, les caracteres, la force de l'attrait, & l'étendue de la grace ; & qui ne ſavoient pas qu'avec beaucoup de courage & de force on fait beaucoup de chemin, quoiqu'on tombe fréquemment ; mais qu'avec beaucoup de lenteur on avance peu, quoiqu'on ne faſſe aucun écart, ni aucun faux pas.

§. V.

DOſithée faiſoit des fautes : mais parce qu'il les réparoit d'abord ſans ſe rebuter, il ne lui a fallu que peu d'années pour ſe rendre Saint. Sainte Catherine de ſienne en faiſoit auſſi ; & comme elle s'en affligeoit devant le Seigneur, il lui fit entendre que ſes retours ſimples, prompts, vifs, & pleins de confiance, lui faiſoient plus, qu'il n'étoit offenſé de ſes fautes. Tous les Saints en ont fait, & quelquefois les plus grands en ont commis de plus conſidérables, comme David, Saint Pierre, S. Théo-

phile, & peut-être n'eussent-ils jamais été si grands Saints, s'ils n'eussent fait des fautes, & de grandes fautes. Tout concourt au bien des Elus, dit S. Paul, (1) jusqu'à leurs péchés, dit S. Augustin. Oui, au-lieu qu'une ame tiéde tourne en piége & en péché même le peu de bien qu'elle fait, une ame fervente tourne en moyens de sanctification jusqu'aux péchés dans lesquels elle tombe. Les infidélités qu'elle commet, augmentent sa ferveur, comme un grand feu devient plus actif lorsqu'on n'y jette que quelques gouttes d'eau. Et Dieu qui voit combien ces infidélités sont utiles, les permet par providence, & les pardonne avec bonté. Dieu de miséricorde, vous sacrifiez donc ainsi votre gloire à notre utilité; & vous souffrez que nous devenions ingrats, infideles, coupables; parce que vous voyez que nous en serons plus humbles plus circonspects & plus saints.

§. VI.

J'Insiste beaucoup sur ce chapitre; & ma prolixité doit faire comprendre à ces pénitens inquiets, combien leur état

(1) Omnia cooperantur in bonum iis qui secundùm propositum vocati sunt sancti. *Rom.* 8. ℣. 28.

demande de ſoins, & combien je me ſens fondé à condamner leur impatience. Je multiplie les réflexions ; parce que l'expérience m'a appris que, quoiqu'elles ſoient très-néceſſaires, on eſt peu capable d'en faire dans un état, où à peine on peut profiter de celles d'autrui ; l'eſprit bouché par les plus triſtes images, & le cœur ſerré par la crainte, ne laiſſant preſque aucune ouverture à la lumiere & à la conſolation. C'eſt pourquoi je demande d'abord à ces perſonnes de m'écouter tranquillement, & de calmer pour un moment toutes leurs alarmes. Et comme leur ſituation n'eſt pas celle où on peut abſolument exiger leur obéiſſance, je m'efforce d'en rendre la néceſſité ſenſible ; l'autorité fait place à la perſuaſion : & je réuſſis alors à convaincre que je commande avec raiſon, je ſuis aſſuré de commander avec ſuccès dans mille autres occaſions, ſans rendre raiſon de ce que je commanderai.

Penſez-vous, dis-je à ces eſprits plus abattus de leurs refléxions que de leurs chûtes, que cette forte impreſſion d'effroi & d'abattement : que vous appellez une impreſſion de regret & de pénitence, ſoit en vous une production du Saint-Eſprit : Vous n'oſeriez le dire, ou du moins vous ne ſauriez le prouver. Et moi, je dis que l'Eſprit Saint n'en eſt,

ni n'en peut être l'auteur, & ce que je dis, je le prouve. Les véritables sentimens de pénitence sont toujours accompagnés de l'espérance du pardon; & l'espérance est la source de la véritable joie (1) : & vous ne sentez que de l'opposition à l'une & à l'autre. Les remords de conscience que Dieu produit, en font cesser le trouble (2) : & les vôtres l'augmentent toujours de plus en plus. Dieu excite en nous le désir de réparer nos pertes (3) : & vous ne vous sentez du penchant qu'à tout abandonner. L'ame animée du saint repentir s'éleve à Dieu, qui se penche vers elle pour lui donner le saint baiser (4) : & vous, comme Adam prévaricateur, vous fuyez sa présence, & vous voudriez pouvoir vous dérober à ses regards. La tristesse excessive, c'est-à-dire, celle qui va jusqu'à troubler & à décourager, est si peu un effet de la véritable contrition, que l'Apôtre ne veut pas que l'incestueux Corinthien s'y livre, pour un crime énorme, public, scandaleux, &

[1] In vera contritione nascitur spes veniæ. *Imit. Christ. L. 3. c. 52.*

[2] Reconciliatur peturbata consciencia. *Ibid.*

(3) Reparatur gratia perdita. *Ibid.*

[4] Occurrunt sibi mutuò, in osculo sancto Deus & pœnitens anima. *Ibid.*

long-temps ſoutenu (1) ; & cela, dit ſaint Paul, pour ne pas donner dans le piége du Démon, dont nous connoiſſons les deſſeins (2) ; & vous, pour des fautes, aſſez pardonnables, vous vous livrez à de ſombres & triſtes regrets, d'autant moins utiles, qu'ils ſont plus cuiſans par le défaut de confiance. Il eſt donc hors de doute, que c'eſt le Démon qui vous inſpire ce repentir accablant, ou du moins qui le pouſſe juſqu'à l'excès.

§. VIII.

MAis que vous dit cet eſprit de ténébres ? Deux choſes principalement. La premiere, que vous n'êtes pas ſans doute bien converti, puiſque vous êtes encore ſi foible ; qu'on ne tombe pas ſi facilement dans le mal qu'on a ſincérement déteſté, que la juſtice donne une toute autre conſiſtance à l'ame ; qu'il n'eſt pas facile au Démon d'entamer ce tréſor, protégé, qu'il eſt au-dedans de la vertu de Dieu même qui y habite, & au-dehors de ſes Anges qui l'environnent. Raiſonnement auſſi faux que ſpécieux & ſéduiſant. Une ame qui craint le péché

(1) Ne abundantiori triſtitiâ abſorbeantur, qui ejuſmodi eſt. *Corinth. II.* ℣. 7.

[2] Ut non circumveniamur à Satanâ : non enim ignoramus cogitationes ejus. *Ibid.* ℣. 2.

& qui en évite les occaſions ; qui travaille journellement à ſe fortifier contre les tentations par les ſaints exercices ; qui prévient l'attrait du plaiſir par la mortification, les ſurpriſes des paſſions par la vigilance, & leurs efforts par la priere ; cette ame, dis-je, eſt ſincérément convertie, quoiqu'elle ne ſoit pas impeccable : elle poſſéde ordinairement la juſtice quoiqu'elle tombe quelquefois. Les fautes qu'elle commet de temps en temps, ou ne ſont pas de nature à lui faire perdre la grace ; ou du moins elles ne ſuppoſent pas que cette ame ne fût point juſte avant de les commettre, & moins encore qu'un ſincere repentir ne la rétabliſſe pas dans ſon premier état. Rien au contraire ne prouve tant les regards favorables de Dieu ſur une ame, que le mouvement qu'elle ſe ſent pour revenir à lui, dès qu'elle a eu le malheur de s'en ſéparer : rien ne prouve tant qu'il y habite encore, que les reproches intérieurs qu'elle eſſuie de ſes plus légeres fautes.

§. VIII.

EN ſecond lieu, cet eſprit d'erreur vous dit que vous ne vous corrigerez jamais de vos défauts, puiſque vous y tombez ſi fréquemment, malgré les re-

ſolutions les plus fortes ; que vos mauvaiſes habitudes ſe fortifient tous les jours ; que chacune de vos chûtes en appéſantit les chaînes, que vous ne pourrez plus enfin ni rompre, ni porter ; qu'étant auſſi négligent dans la premiere ferveur ; qui fait franchir ordinairement tous les obſtacles, temps où l'on briſe & où l'on entraîne tout ce qui s'oppoſe à un zèle naiſſant, un rien vous arrêtera, lorſque les premiers bouillons de ferveur ſeront tombés. Il vous ſuggére enfin que chacune de vos fautes eſt une diminution de la grace qui vous a été donnée, & un réfroidiſſement réciproqne entre Dieu & vous. Raiſonnement auſſi ſpécieux, & auſſi faux que le premier. Non, les habitudes de vos défauts ne ſe fortifient pas par vos chûtes ; mais vos réſolutions ſe fortifient par chacun de vos retours vous tombez par foibleſſe, par ſurpriſe, par un reſte d'habitude, qui devient tous les jours moins forte & moins volontaire ; mais vous vous relevez par courage, par réflexion ; & par le déſir d'une fidélité conſtante, qui ſe fortifie par tous vos gémiſſemens ſur vos continuelles infidélités. Des fautes de pure foibleſſe, précédées d'une vive réſiſtance, ou commiſes ſans réflexion, & ſuivies d'un prompt repentir, ne laiſſent preſque ancune trace dans l'ame ; c'eſt un feu qu'on prend dans

ses mains, & qu'on rejette tout desuite dont on ne ressent presque aucune impression. Mais ce qui forme une véritable habitude, ce sont les retours de votre pénitence, bien volontaires, bien réfléchis, bien soutenus, & d'ailleurs bien difficiles, puisqu'ils ont à surmonter l'impression du péché encore toute récente, la foiblesse & le penchant qu'il a laissé dans l'ame, l'ascendant qu'il a donné au Démon, la violence avec laquelle ce cruel ennemi vous pousse sur le penchant du précipice, & votre propre timidité qui ne peut se relever que par un dernier effort. Ainsi vous pouvez dire dans un vrai sens, que vous vous fortifiez par toutes vos foiblesses : » Lorsque je suis foible, c'est alors que je » suis fort; « (1) & que tous les jours les bonnes habitudes gagnent sur les mauvaises, à l'occasion même des surprises que vous font les misérables restes de celles-ci. Que sera-ce donc de vos Communions, de vos prieres, de vos méditations, de vos austérités, & enfin de tous vos saints exercices ? C'est de quoi votre ennemi ne vous parle pas, & ce qu'il a même intérêt d'éloigner de vos réflexions

(1) Cùm infirmor; tunc potens sum. *Ep.* 2. *Cor. c.* 12. ℣. 1.

§. IX.

AUtre erreur, autre illusion diabolique. Un commençant rempli de ferveur, que Dieu attire fortement, & qui veut de tout son cœur aller à lui, vient à commettre une faute considérable, dans laquelle le Démon le fait tomber, ou par adresse, ou par effort, & qu'il ne manque pas de lui exagérer autant qu'il lui est possible. Alors, prenant la forme & le ton de l'Ange de lumiere, il lui dit au-dedans d'un air sévere & dédaigneux ? » Comment es-tu tombé du Ciel, toi qui en faisois, ou plutôt qui te flattois d'en faire un des plus beaux ornemens ? Toi qui disois dans ton cœur : Je m'éléverai, je me perfectionnerai, j'ornerai mon ame de toutes les vertus, j'approcherai de plus en plus du Très-Haut ; te voilà donc tombé dans l'abîme, esprit téméraire, jeune audacieux, qui voulois porter ton vol rapide jusqu'au sommet de la perfection, & dont l'ambitieuse & frivole piété vouloit égaler les Saints mêmes ? Qui sont devenues tes belles résolutions prises, réitérées, écrites ? Est-ce donc là que devoit aboutir ce systême original d'une dévotion rafinée : *N'ayez pas de senti-*

» *ment trop élevés.* « (1) (Car il ne craint point de prendre le langage des Saints divinement inſpirés, pour tromper les ſerviteurs de Dieu, puiſqu'il s'en eſt ſervi comme lui-même pour le tenter dans ſon humanité.) » Apprens, continue-t'il » à t'humilier, & ſuivre les routes com» munes, eſprit vain & ſingulier : les » grands exemples de vertu ſont des » merveilles pour toi, & non pas des » modeles. «

L'illuſion ne peut être plus groſſiere. Un commençant ſans inſtruction, comme ſans expérience, peut à peine y être trompé. Dieu ſe rit-il d'une ame, lorſqu'elle vient à tomber ? Et lui fait-il de ſon zèle & de ſa ferveur, des ſujets de reproches ? Eſt-ce un crime que d'avoir voulu le ſervir, lorſqu'on vient à l'offenſer ? Cela ne demande pas une plus longue diſcuſſion. Vous devez donc alors vous armer de force, foible commençant ; mais ame généreuſe, dont les premiers pas dans la vertu ſont dirigés vers la perfection, vous devez oppoſer la vérité au menſonge, & le courage à la tentation de puſillanimité, & répondre à l'ennemi : » Retire-toi de moi, Satan, ou » prens d'autres ſtratagêmes ; ta malice

[1] Noli altum ſapere. *Ep. Rom. c.* 11. ℣. 10.

» ſe couvre mal ici. Ce que j'ai à me
» reprocher, ce n'eſt pas la ſublimité de
» mes vûes, & l'auſtérité de mes réſolu-
» tions, mais l'inconſtance de mon cœur,
» & l'infidélité de mes pratiques : ce
» n'eſt pas d'avoir voulu aimer mon Dieu,
» puiſque ce n'eſt que dans cette vue qu'il
» m'a formé ; mais de m'être attaché à
» la créature dont je ne devois me ſer-
» vir que pour tendre à ma fin. Oui, j'ai
» voulu m'unir à mon Créateur, qui eſt
» le centre auſſi-bien que le principe de
» mon être, & je le veux plus que ja-
» mais, obſervant ſeulement d'aller à
» lui par les différens dégrés de la vie
» ſpirituelle. Soit foibleſſe, ſoit malice,
» ſoit ſurpriſe, ſoit reſte d'habitude, ſoit
» permiſſion divine pour me déſabuſer
» de moi-même, & me rendre plus pro-
» pre à la ſolide vertu, j'en ſuis déchu
» à ce moment, mais je ne la perds pas
» de vûe : plus je m'en ſuis éloigné, plus
» je veux redoubler mes efforts, pour en
» approcher toujours davantage. Je n'af-
» fecte point les voies extraordinaires,
» je les laiſſe pour les Saints, mais la mor-
» tification des ſens, mais l'humilité d'eſ-
» prit & de cœur, mais le renoncement
» à moi-même, mais l'obéiſſance à mes
» ſupérieurs, & la déférence pour mes
» égaux, mais le recueillement & l'orai-
» ſon, ne ſont-ils pas de la voie ordi-

» naire où tout Chrétien eſt appellé, & » où je veux courir de toutes mes forces?

» Et vous, Seigneur, témoin de ma » foibleſſe, & auteur de ma réſolution; » daignez affermir celle-ci en m'ôtant » celle-là. Vous voyez que les déſirs de » mon cœur me portent à vous; que ma » plus grande conſolation ſeroit d'imiter » les ames qui ne vivent que pour vous » que mes plus doux momens ſont ceux » que je paſſe avec vous; que je porte à » regret le poids de mes paſſions qui » m'entraînent loin de vous, & que je » gémis continuellement des chûtes qu'el- » les me font faire. Ces chûtes ſont lour- » des, à la vérité; mais la douleur que » j'en reſſens d'abord, me prouve que » je ne les aime pas, & que, malgré » mes infidélités, vous m'aimez encore. » N'abandonnez donc pas votre ouvra- » ge: continuez, hâtez, achevez ma » ſanctification. Et puiſque vous voulez » que ce ſoit auſſi mon ouvrage, je vais » y remettre la main avec autant de con- » fiance, de zèle & de tranquillité, que » ſi je ne l'en euſſe jamais retirée. «

§. X.

CONcluons donc avec un grand Saint que je cite ſouvent, parce que c'eſt un des plus grands maîtres de la vie ſpiri-

tuelle & de la paix intérieure, que vous devez, ames timides, regarder vos fautes plutôt avec compassion qu'avec indignation & avec plus d'humilité que de sévérité (*Saint François de Sales, Ep.*) Vos péchés ne peuvent étonner que votre présomption : votre raison doit plutôt être surprise, & votre religion reconnoissante envers Dieu, de ce que vous ne péchez pas davantage. Vous n'êtes pas un Dieu impeccable, dit le pieux & consolant A Kempis (1), mais une créature sujette au péché, non pas un esprit céleste, mais un homme paîtri de boue & rempli de corruption. Et cette boue & cette corruption seroient surprises de se sentir exhaler quelquefois une vapeur de péché & une odeur de mort, dont les Anges dans le Ciel & Adam dans le Paradis terrestre n'ont pas été exempts (2)? Je suis le seul, dit le Seigneur, exempt de corruption & de foiblesse; c'est moi qui puis soulager, délivrer de l'une & de l'autre, & qui le fais jusqu'à rendre participantes de ma sainteté les ames, qui bien convaincues de leurs miseres &

[1] Homo es, & non Deus; caro es, non Angelus. *Imit. Christi*, L. 3. *c.* 57.

(2) Quomodo tu posses semper in eodem statu virtutis permanere, quando hoc defuit Angelo in cœlo, & primo homini in Paradiso? *Id. Ibid.*

de leur néant, ſont entiérement éloignées de s'approprier leur vertu, & de m'en dérober la gloire (1).

Liſez ceci de temps en temps pour être prêts dans l'occaſion, vous que vos péchés jettent ordinairement dans le trouble. Liſez encore plus le combat ſpirituel (2). Liſez ſur-tout les Lettres de S. François de Sales, qui ne reſpirent partout que la confiance & la paix au milieu de nos miſeres. Vous ne ſauriez trop vous précautionner contre le trouble que vos péchés vous cauſent; puiſque c'eſt ordinairement le plus difficile à appaiſer, & toujours celui dont l'occaſion eſt inévitable dans cette vie. Nous ne ceſſerons de vivre: & plus nous ſerons ſurpris & chagrins de nos chûtes, plus elles nous ſerons néceſſaires, & Dieu les permettra pour nous guérir de notre préſomption. Mais lorſque nous n'attendrons rien de nous que le péché, le péché même ne nous troublera pas.

§. XI.

Quoique je vous aie déjà montré non-

(1) Ego ſum qui mœrentes erigo, ſoſpirate, & ſuam cognoſcentes infirmitatem ad meam proveho divinitatem. *Id. Ibid.*

[2] *Chap. 5. de l'Edition de Caſtagnira, qui eſt du 26. dans celle de Scupoli.*

ſeulement la confiance, mais encore la ſimplicité avec laquelle vous devez revenir à Dieu, lorſque vous vous en êtes éloignés par le péché; je ne puis finir ce Chapitre; ſans vous parler de cette ſimplicité dans un plus grand détail. Il eſt néceſſaire de vous précautionner contre l'empreſſement téméraire qui ſuccéde quelquefois à la puſillanimité & à l'abattement. Je dis donc que vous devez être auſſi tranquille dans votre retour, que patient dans votre chûte. L'un eſt preſque inſéparable de l'autre: & ceux qui voyent leurs fautes avec plus d'humilité que de dépit, en gémiſſent avec plus de patience que d'activité. Au lieu que le même orgueil qui conſterne & qui décourage lorſqu'il eſt abattu, enflamme & tranſporte lorſqu'il ſe releve. Il paſſe en un moment du déſeſpoir à la préſomption & toujours par le même principe, qui eſt la confiance en ſoi-même, chagrine & déſeſpérée lorſqu'elle ſe voit confondue; fiere & arrogante lorſqu'elle croit trouver des reſſources en elle-même. N'eſpérez rien de vous; mais eſpérez tout de Dieu, le repentir comme le pardon, le déſir & la penſée même de revenir à lui: & votre pénitence ſera ſimple, humble, & retenue.

L'enfant prodigue eſt le modele des vrais pénitens. Voyez-le ſe préſenter de

vant ſon Pere, d'un air grave & ſérieux, mais pénitent & modeſte. Il ne ſe frappe point le front, il ne s'arrache point les cheveux; mais auſſi la bonne conduite qu'il ſe propoſe de tenir déſormais, ne lui fait pas prendre un air ferme & aſſuré. Il témoigne ingénuement les ſentimens de ſa douleur : il n'emploie point de grands diſcours pour exprimer ſon vif regret & ſes ſinceres réſolutions : ſa contenance parle pour lui, il retranche la moitié du peu qu'il vouloit dire, dès que la bonté de ſon Pere l'interrompt. Quand ſa tendreſſe ſe penche ſur-lui pour l'embraſſer, il ne ſe retire point par une humilité mal entendue; mais auſſi on ne remarque point en lui une confiance pleine de fierté. Il ſe laiſſe dépouiller de ſes haillons, & revêtir d'habits magnifiques, ſans ſe répandre en diſcours ſuperflus. Il voit dans un humble ſilence, mais avec des yeux reconnoiſſans, le feſtin qui ſe prépare : il y prend ſa place, dès que ſon Pere l'en convie, ſans exagérer par des exclamations mal placées, la magnificence de ce bon Pere, & ſa propre indignité. Il n'écoute pas la ſymphonie d'un air morne & conſterné; mais auſſi il n'a garde de ſe mêler avec ceux qui chantent, pour faire éclater ſes tranſports. Une joie modeſte, & une

grande

grande retenue, jointes aux ſentimens de regret & de reconnoiſſance, que ſon cœur pénétré épanche ſans affectation par ſes yeux & par tous ſes mouvemens, expriment mieux que tout, la ſincérité de ſa converſion, & préſentent le modele de la véritable pénitence. Laiſſez donc là cette ferveur qui ſent l'enthouſiaſme, & qui n'eſt rien moins que ce qu'elle nous paroît. Revenez à Dieu avec plus de candeur que d'activité : il aime mieux un cœur touché qui ne peut exprimer ſes affections, qu'une imagination échauffée qui ne ſauroit retenir l'impétuoſité de ſes ſaillies. S'il vous ſemble que votre cœur n'eſt dans le ſilence que parce qu'il eſt ſans ferveur, préſentez-le tel qu'il eſt au Seigneur : priez-le de le ranimer ; & ne prévenez point par votre impatience, n'empêchez point par votre empreſſement ce qu'il peut faire par ſa grace, & ce qu'il fera par ſa bonté lorſqu'il le jugera convenable.

CHAPITRE VII.

Ne pas ſe troubler des fautes d'autrui.

§. I.

VOus avez du zèle ; vous aimez le bon ordre : la gloire de Dieu vous intéreſſe vivement ; & après elle & votre

salut éternel, rien ne vous touche autant que celui de votre prochain. L'ardent desir que vous en avez, fait que chacune de ses fautes vous perce de plusieurs traits ; parce qu'elle blesse & celui qui la commet, & plusieurs de ceux qui en ont connoissance. Utile disposition, si vous savez la régler : ardeur nuisible & pour vous & pour autrui, si vous vous y livrez sans mesure. Outre la perte de la paix, la charité, comme dit saint François (1), sera infailliblement altérée & en vous & en votre prochain, si votre zèle contre ses fautes se tourne en courroux contre lui. Vous ne sauriez donc trop vous prémunir contre les agitations & le feu d'un zèle ardent & impétueux, au milieu duquel le Seigneur n'habite pas (2), & où toutefois des yeux offusqués par l'impatience ne croient appercevoir que lui seul. Le zèle qui plaît au Seigneur, est celui qui, semblable à un doux zéphir, adoucit & purifie sans émotion, sans bruit & sans danger (3). Plus donc le vôtre s'enflamme, plus il vous semble que le mal

(1) *Chapitre 7. de la Regle des Freres Mineurs.*

(1) Zelo zelatus sum... non in spiritu Dominus : non in commotione Dominus : non in igne Dominus. 3. *Reg.* 19.

(3) Et post ignem sibilus auræ tenuis. *Ibid.*

qui l'irrite est grand, & qu'il faut vous y opposer d'abord, & de toutes vos forces ; plus vous devez vous en méfier, & vous tenir en garde contre ses saillies ; parce que vous avez lieu de craindre que ce feu ne vienne pas de Dieu, que la sombre lueur ne vous fasse paroître les objets tout autres qu'ils ne sont, & qu'il ne vous fasse donner dans des travers qui augmenteroient le mal, bien-loin d'en accélérer la guérison. Ajoutez à cela, que ces grands mouvemens feroient perdre à votre ame cette assiette où Dieu la veut, & dont le Démon s'efforce toujours de la tirer, & même sous de pieux prétextes.

Si cet ennemi rusé qui vous observe continuellement, vous voit porté à cette indignation, il vous pressera sans cesse de ce côté-là, sachant bien qu'il y gagnera toujours contre vous, & qu'à l'égard de votre prochain, du moins il n'y perdra rien ; la colere de l'homme n'opére point la justice de Dieu. (*Ep. de S. Jacq. ch.* 1. ℣. 20.) Sans que vous vous en apperceviez, vous deviendrez semblable à ceux dont vous ne sauriez approuver la conduite, qui n'ont jamais de repos ni au-dedans, ni au-dehors, dont le zèle dévore le corps ; aussi-bien que le cœur ; parce que les agitations que l'ennemi du salut leur

donne, détruisent également la santé de l'un & la paix des autres.

§. II.

CHacun doit porter son fardeau; voudriez-vous vous charger de celui de tous les autres? Mais encore croyez-vous ramener l'ordre par le désordre de votre passion, & corriger les fautes de votre prochain par les vôtres? L'hypocrite même que Jesus-Christ condamne, dit modestement; Mon frere, souffrez que j'ôte de votre œil une paille que vous y avez, & vous vous ferez un mérite de l'arracher brusquement avec autorité & avec violence? Vous aigrissez le mal de votre prochain, au-lieu de le guérir, & par votre emportement la correction détruit la vertu qui la commande. La charité est patiente & douce (1), & votre zèle est inquiet & amer. » Celui-ci ne peut pas plus conduire à celle-là, qu'une eau salée » n'en peut rendre une autre douce, » comme dit l'Apôtre saint Jacques (2), » si quelqu'un croit être sage & retenu » parmi vous, continue le même Apô-

[1] Charitas patiens est, benigna est. *I. Cor.* 13. ℣. 4.

(2) Sic nec salsa ducem potest facere aquam. *Ep. Jacob.* 3. ℣. 12.

» tre ; qu'il le faſſe voir par une con-
» duite pleine de diſcrétion & de dou-
» ceur. Si au contraire vous êtes animé
» d'un zèle plein d'amertume qui excite
» l'indignation dans le cœur & les con-
» teſtations dans les paroles ; gardez-
» vous bien de vous en glorifier ; car
» ce ſeroit donner le démenti à la vé-
» rité même. Non, mes Freres, cette
» ſageſſe ne vient pas d'en haut ; elle
» eſt toute terreſtre, animale, diaboli-
» que. Car là où eſt le zèle inquiet &
» le bruit qu'il excite, là régnent l'in-
» conſtance & toute ſorte de déſordres.
» La ſageſſe qui vient d'en-haut, la
» voici : c'eſt celle qui eſt retenue,
» amie de la paix, modeſte, inſinuante,
» pleine de déférence pour les gens de
» bien, & de compaſſion pour les mé-
» chans, qui eſt chargée de bonnes œu-
» vres, & qui juge de tout avec la der-
» niere ſimplicité. Voilà les fruits de la
» véritable juſtice, qui ſe ſément dans la
» paix, & qui ne ſont que pour ceux qui
» cultivent la paix. «

Vous ne devez donc avoir que de la compaſſion pour les fautes de vos freres, & de l'indignation que contre le zèle amer dont vous vous ſentez animés : de la compaſſion pour les fautes de vos freres ; car ils en ſont tout-à-fait dignes ; s'ils péchent par ignorance, puiſ-

qu'ils ne connoissent pas le bien; mais s'ils péchent par malice, leur état est encore plus déplorable, parce qu'il est plus difficile de les ramener. Réservez au contraire votre indignation contre le zèle impétueux qui vous dévore, puisqu'il est ordinairement une production de l'orgueil & de la présomption. L'humilité porte dans l'ame la douceur & la paix (1).

§. III.

J'Ai dit au Chapitre précédent, qu'il y avoit de l'amour-propre à ne pouvoir supporter ses propres foiblesses : il y en a bien plus encore à ne pouvoir supporter celles d'autrui. S'il y a quelquefois de l'imperfection à vouloir être parfait, il y en a toujours à exiger rigoureusement la perfection des autres. Le zèle qui veut corriger tous les abus, est lui-même un grand abus, il y en a de presque insurmontables; on s'efforceroit en pure perte de les reformer par une activité déréglée, & par un ministere sans vocation. Il en est même d'utiles, qu'il seroit dangereux de retrancher d'abord : tel, par exemple, est l'attachement trop fort & trop na-

(1) Jugis pax cum humili : in corde autem superbi, zelus & indignatio frequens. *A Kempis. L. 1. c. 7.*

turel qu'auroit un foible commençant, pour un homme plus avancé dans la perfection, qui le foutient. Lui ôter fon appui, avant qu'il foit en état de s'en paffer, c'eft ôter à un enfant la gouvernante qui le tient par les cordons; on veut qu'il marche feul, il tombe, & il fe bleffe.

§. IV.

IL eft donc des défauts utiles, mais il eft rare que la correction fubite & prématurée le foit auffi. Il faut beaucoup de jugement & d'expérience pour difcerner ceux-là, & pour diriger celle-ci. Et cependant tout le monde s'en croit capable : il n'eft pas d'homme rempli de défauts, qui n'en voie dans les autres, quelque vertueux qu'ils puiffent être, & qui ne fe croie en droit, ou de les reprendre, ou de les critiquer, fans faire attention qu'il s'expofe lui-même à une plus jufte correction, ou à une plus judicieufe critique. Il faut, pour ainfi dire, être parfait, pour faire voir aux autres qu'ils ne le font pas : mais il faut l'être en effet, pour les conduire à la perfection. La correction, fi elle n'eft long-temps méditée, autant que la nature du mal peut le permettre, & fi elle n'eft préparée par la priere, aura le plus fouvent la paffion, ou pour principe;

ou pour effet. Dans les premiers mouvemens de notre activité, que notre illusion déguise sous le nom de zèle, nous nous troublons, nous troublons les autres, nous brouillons tout, nous blâmons, nous louons sans discernement, sans mesure; nous choquons ceux que nous prétendons corriger, & dont il auroit plutôt fallu gagner l'affection. Dans cette confusion nous ne savons choisir ni les moyens de nous insinuer, ni les paroles, ni les gestes, pour nous expliquer comme il faut: tout n'est que feu, qu'aigreur, que dépit de part & d'autre.

§. V.

LEs anciens Solitaires, ces hommes d'une vertu consommée, méditoient longtemps, consultoient entre eux, concertoient sagement les moyens les plus doux pour corriger un de leurs freres, dont la sainteté devoit inspirer tant de confiance à leur zèle, si elle n'eût imprimé encore plus de respect à leur discrétion. Ils usoient de ces ménagemens, lors-même qu'il ne s'agissoit que de fautes très-légeres, dont la correction devoit plus flatter, qu'offenser celui en qui on ne voyoit que ces imperfections à réprendre. Nous au contraire, nous faisons rougir ceux que nous re-

prenons, en appuyant ſur la griéveté de la faute qu'ils ont commiſe, que nous exagérons même contre les regles de la prudence, nous ne manquons pas de nous prévaloir de ce qu'elle eſt encore toute récente, & nous déconcertons par des reproches animés, ſans ordre & ſans égard, de foibles commençans qu'il faudroit plutôt encourager par des éloges. Ce qui eſt encore plus déplorable, c'eſt qu'après avoir excité de trouble ſans aucun fruit, on va, tout ſatisfait de ſoi-même, s'applaudir en ſecret, & encenſer ce zèle imprudent dont on fait ſon idole : (1) & ſouvent ceux qui s'ingérent à faire ainſi des leçons de vertu, & à en venger les outrages (2), ne ſont encore que des novices dans la perfection. Il n'y a même gueres que ceux-là qui tombent dans cette imprudence ; parce qu'ils ſont ordinairement & plus ardens, & moins éclairés. La véritable & parfaite juſtice eſt pleine de compaſſion & de charité ; mais celle qui eſt fauſſe ou imparfaite, ne montre que de l'indignation & de dédain (3).

[1] Idolum zeli. *Ezech.* 8. ℣. 4.
(2) Idolum zeli in ipſo introitu. *Ibid.*
[3] Vera juſtitia compaſſionem habet, falſa juſtitia dedignationem.... *Greg. Rom.* 34 *in Evang.*

§. VI.

FAites de sérieuses réflexions avant que de reprendre, & vous vous épargnerez des émotions fâcheuses en reprenant, & des retours affligeans après avoir repris. Voyez si ce qui vous paroît un défaut, & un grand défaut, n'est pas une simple faute, & une faute assez légere, où la foiblesse & la surprise ont plus de part que la malice & la réflexion. Attendez que le temps vous fasse connoître si l'habitude, si le scandale, si les suites dangereuses de cette faute sont aussi importantes, que votre premiere ardeur vous le représente. C'est une faute de réflexion, de malice, d'habitude. Soit, elle est d'une nature à ne devoir pas être tolérée, mais l'occasion de s'élever contre cet abus est-elle maintenant la plus propre ? Dieu vous a-t-il destiné à le corriger ? En voyez-vous tous les moyens, pour choisir le plus doux & le plus convenable ? Etes-vous exempt de ce défaut, comme il faut l'être, pour ne pas recueillir la récrimination pour tout fruit de votre zèle ? Est-ce le défaut qui doit-être corrigé le premier dans la personne que vous allez reprendre ? N'est-ce pas peut-être, non le plus nuisible pour elle ou pour les autres, mais le plus choquant pour vous,

qu'il intéresse par quelque endroit ? De quelle paix ne jouiroit-on pas, si on faisoit toutes ces réflexions ? Et quel avantage ne retirerions-nous pas de la conduite de notre prochain, quelque imparfaite qu'elle fût, si chacun de ses manquemens nous ramenoit ainsi aux régles de la prudence.

§. VII.

Vous qui ne pouvez conserver la paix de l'ame à la vûe des imperfections des autres, vous allez la chercher loin des imparfaits en vous retirant du commerce des hommes. Vous faites voir par-là que vous êtes très-imparfait vous-même, & que par conséquent vous portez toujours avec vous ce que vous voulez éviter. Vous fuyez donc en vain, & le trouble vous accompagnera jusqu'au fond des déserts. Le solitaire qui ne put avoir la paix dans son Monastere avec ses freres, ne put l'avoir dans le désert avec sa cruche. Restez avec vos freres, quoiqu'ils ne soient que des hommes, puisque vous n'êtes pas vous-même un Ange. S'ils conviennent avec vous sur les régles des mœurs; s'ils s'en écartent par foiblesse, plutôt que par habitude; s'ils louent votre exactitude, bien-loin de la blâmer : si leurs fautes ne portent direc-

tement que sur vous, & sur les saintes Loix seulement par contre-coup ; votre amour-propre sera celui qui perdra le plus à leur compagnie. Ceux qui vous paroissoient, & qui sont peut-être en effet les moins pieux & les moins traitables, vous sont à certains égards plus utiles que les plus sociables & les plus vertueux. Avec ceux-ci notre amour-propre trouve son compte, il se nourrit & se fortifie des égards qu'on a pour lui, & de l'affection qu'on lui témoigne ; il s'applaudit de la profonde paix dont-il jouit, sans faire attention qu'elle vient plutôt des autres que de lui-même. Mais avec des personnes d'un commerce difficile, d'une humeur fâcheuse, & d'une conduite peu réguliere, on apprend à se vaincre & à se renoncer soi-même ce qui est toujours le plus essentiel de la vertu, & cependant souvent le plus négligé.

Réflexions bien consolantes dans les petites peines que nous avons à souffrir de notre prochain ! Moyen bien puissant pour arrêter l'ardeur qui nous enflamme contre ses manquemens ! Ces petites fautes qui nous font gémir, peuvent guérir en nous de grandes imperfections que nous n'y appercevons pas, l'amour de nous-mêmes, la dureté pour les autres, l'impétuosité du naturel, le penchant excessif à suivre nos idées & nos goûts,

& à éloigner de nous tout ce qui les contrarie. Pourquoi nous révolter des petits défauts que nous appercevons dans notre prochain ? Dieu ne les laisse peut-être en lui que pour être un contrepoids à sa vertu, & encore plus une épreuve pour la nôtre ; & il n'attend que de nous voir tels que nous devons être, pour le rendre tel que nous le souhaitons (1). Ce Pere plein de bonté, qui fait entre les fautes de nos freres dans les desseins que sa providence a sur-nous ; ne voit qu'avec douleur l'indignation que nous en concevons contre eux. Ils se rendent coupables, mais ils nous deviennent utiles. Recueillons nos avantages, avant de travailler à guérir les maux ; & si nous ne pouvons réussir dans le dernier, que le premier nous console. Dans le fond ces défauts ne sont presque rien pour eux, mais ils sont beaucoup pour nous. Quel aveuglement que de négliger ce qui nous intéresse le plus, pour nous occuper de ce qui est moins important !

§. VIII.

NOus avons tant de péchés, de si grands péchés à pleurer, que nous ne pou-

[1] Cogita quia sic forte melius est pro tua probatione & patientia ; sine quâ non sunt multùm ponderanda merita nostra. *Imit. Christi, L. 1. c. 16.*

vons ſans égarement nous occuper des manquemens journaliers des autres Hypocrites, arrache avant toutes choſes le poutre de ton œil. Notre zèle eſt ordinairement ſi foible & ſi lent, que ſi quelquefois nous retrouvons en lui quelque force & quelque vivacité, nous devons dans ce précieux moment le tourner tout entier ſur nous-mêmes. Nous ſommes ſi imparfaits, que ce n'eſt pas trop de tout notre temps & de tous nos ſoins pour notre amandement; & nous avons beſoin de tant de moyens pour nous perfectionner, que s'il étoit permis, nous devrions ſouhaiter que la malice des hommes ſe joignit à tous les ſecours du Ciel. Ce qu'il ne nous eſt pas permis de ſouhaiter, Dieu permet qu'il arrive. Réjouiſſons-nous, non pas de ce que les hommes ont de la malignité, ce que nous ne ſavons pas même penſer facilement, mais de ce qu'elle ſe tourne contre nous plutôt que contre les autres qui en ont moins de beſoin. D'ailleurs, ce qui nous ſemble une malignité, n'eſt peut-être qu'un penchant qui les afflige encore plus qu'il ne nous choque. Ils le combattent vivement, & ils le ſurmontoient dans cent occaſions pour une où ils en ſont vaincus. Nos défauts, qui pour le moins ſont auſſi fâcheux que les leurs, ne les troublent

point ; ils les supportent avec tant de patience, qu'ils ne paroissent souffrir, que parce que nous en souffrons. Pourquoi donc nos yeux offusqués par la colere regarderoient-ils les foiblesses de nos freres comme capables d'effacer toutes leurs bonnes qualités, tandis que le Dieu des miséricordes les leur pardonne en considération de leurs vertus, & des efforts qu'ils font pour se corriger ? Ces réflexions faites à loisir rendroient notre zèle plus retenu, & moins incommode ; nos corrections plus rares, & moins hasardées ; notre commerce plus édifiant, & moins difficile ; & notre paix intérieure plus profonde, & moins exposée.

§. IX.

L'Exemple de la patience de Dieu devroit servir de frein à l'empressement impétueux qui nous fait perdre la paix. Il voit sans émotion, il tolére sans inquiétude une infinité de maux qu'il condamne toujours sans passion, & qu'il punit dans leur temps sans se troubler. Dira-t'on que ce Dieu patient ne tolére le mal que dans les réprouvés, sur lesquels il exerce déjà une terrible justice, en les abandonnant aux indignes maîtres qu'ils ont choisis ; tandis que malgré eux il fait servir à la sanctification

des justes la haine qu'ils leur portent ? Que de défauts Dieu ne voit-il pas dans ces justes même, à l'égard desquels les imprudens censeurs sont inexorables ; sans doute, parce qu'ils voient bien que la critique maligne qu'ils font de la vertu, ne peut retomber sur eux-mêmes ! Ce sont quelquefois des défauts grossiers dont-ils rougissent dans la suite : & Dieu non-seulement les souffre en eux ; mais encore il ne les leur reproche pas. Il ne les leur découvre que peu-à-peu, parce que sa sagesse toujours tranquille veut opérer insensiblement. Elle ne développe leurs miseres à leurs propres yeux que lentement, à proportion qu'ils ont corrigé ce qu'il leur en avoit fait connoître ; & pour ne point les décourager, sa bonté ne leur découvre la vaste carriere de la perfection qu'ils doivent fournir, que successivement & à mesure qu'ils avancent. Mais leur horreur inconsidérée voudroit faire tout à la fois : & cependant c'est elle-même qui est le plus grand obstacle à la correction du mal contre lequel elle est si animée. Celui qu'elle nous fait n'est pas médiocre, puisqu'elle nous donne des émotions qu'il n'est pas facile d'appaiser. S'il fallut du temps, du silence, & le son d'un instrument au Prophête Elizée pour calmer son esprit agité par

le mouvement du zele le plus légitime, & pour le remettre en état d'entendre la voix de Dieu, & de discerner sa lumiere; (4. *Reg.* 3.) changerons-nous facilement en calme l'impétuosité du torrent qui nous emporte, qui étourdit, qui trouble, qui ébranle, qui renverse, & qui submerge souvent ce qu'il n'auroit dû qu'arroser.

§. X.

UN autre exemple de la patience avec laquelle on doit supporter les défauts des hommes, est celui de Jesus-Christ. Il a souffert avec bonté les foiblesses, l'ignorance, les jalousies, les disputes ambitieuses de ses Apôtres: il les a repris avec douceur de leurs défauts les plus grossiers, que les mal intentionnés auroient pu faire retomber sur lui. Il a attendu avec patience le fruit tardif de ses instructions; & il semble avoir choisi ses Disciples de la lie du peuple, sans éducation, sans lettres, & avec peu de vertu, & les avoir laissé dans cet état pendant tout le temps de sa vie mortelle, pour nous enseigner à vivre en paix avec des gens grossiers, intéressés, timides, & enfin pleins de défauts. Aurions-nous bonne grace, nous qui sommes chargés de péchés, ou tout au moins

remplis d'imperfections, de ne les point supporter dans les autres, tandis que Jesus-Christ les supporte avec tant de bonté dans les hommes qu'il a honorés de sa confiance ? Dieu, tout jaloux qu'il est de sa gloire souffre avec patience, depuis le commencement du monde, ce déluge de crimes dont il est inondé, quoiqu'il soit affligé des défauts qu'il voit en nous, dans les autres & dans ceux-mêmes qu'il a le plus comblés de ses faveurs, il les dissimule, & sa paix n'en est pas altérée.

§. X I.

APrès ces exemples, quel sera le défaut que nous ne pourrons pas supporter ? Il en est, à la vérité, quelques-uns qui paroissent insupportables à ceux même qui en sont les plus remplis : mais chacun s'accorde-t'il à condamner le même ? Nullement : nous avōns tous une opposition personnelle à quelque défaut, comme un penchant particulier pour quelqu'autre ; preuve certaine du déréglement de notre jugement, comme de celui de notre conduite. Ce que nous condamnons le plus, n'est pas ce qu'une raison désintéressée nous représente comme le plus condamnable, mais ce dont le subtil amour-propre nous persuade que nous

sommes exempts. L'un se révolte contre un manque de raison ; l'autre regarde comme un crime l'ingratitude dans les plus petites choses ; celui-ci pardonne facilement une premiere & seconde faute, mais les fréquentes récidives poussent sa patience à bout ; celui-là fait grace d'une faute dont on ne cherche pas à se disculper ; mais veut-on en excuser une ? Dès-lors elle lui paroît inexcusable. On en voit qui passent presque tout à certaines personnes tandis qu'ils frémissent, qu'ils s'emportent contre quelques-uns de leurs manquemens qui sont contraires à l'esprit & aux devoirs de leur état.

Mais quel est de tous ces défauts celui qui ne nous parût pardonnable, si nos réflexions le rapprochoient de nous autant que le fait notre foiblesse ? Sera-ce le manque de raison ? Hé ! Sommes-nous sans défaut ? Et tout défaut n'est-il pas un manque de raison ? L'esprit de l'homme n'est-il pas sujet à s'égarer ? Il seroit aussi ridicule de s'armer d'indignation contre ce défaut, que contre l'infirmité d'un corps qui boite. Sera-ce l'ingratitude ? C'est à la vérité le vice contre lequel nous nous réunissons tous, tant il porte un caractere odieux ; & cependant c'est celui que nous aurions tous intérêt d'excuser, puisqu'aucun de nous n'en est exempt. Il nous est aussi natu-

rel d'être ingrats, qu'il nous l'eſt d'être amateurs de nous-mêmes, juſqu'à rapporter tout à nous. Nous nous attachons au bienfait qui nous eſt utile, juſqu'à oublier le bienfaiteur, & même à le haïr en quelque façon, parce que nous lui ſommes redevables? Et il eſt bien rare que nous témoignons quelque gratitude, ſi la reconnoiſſance du bienfait ne nous en fait eſpérer un autre. Les récidives nous révoltent, nous qui ne pouvons réfléchir tant ſoit peu ſur nous-mêmes, que nous ne trouvions une oppoſition continuelle entre nos pratiques & nos réſolutions? On ne mérite aucune grace, dites-vous, quand on ne veut point s'avouer coupable. Etes-vous donc d'une autre nature que les enfans d'Adam, qui a tranſmis à tous ſes deſcendans, avec l'inclination au mal, l'art de l'excuſer? Pouvons-nous nous diſſimuler que nous avons une forte oppoſition à la honte, & l'aveu ſincere de nos déſordres? Ne la trouvons-nous pas en nous juſques dans le Tribunal ſacré, où nous nous portons pour accuſateurs de nous-mêmes? Les fautes contre les devoirs d'état ſont impardonnables? Eh! Ne péchons-nous pas à toute heure contre les nôtres? Ne manquons-nous pas ſouvent de recueillement dans les prieres; de ſincérité dans les paroles, de

fidélité dans les promesses ? Sommes-nous toujours amis zélés, débiteurs de bonne foi, citoyens fideles ? Combien de foi ne nous sommes-nous pas retrouvés maîtres sans bonté ; supérieurs sans condescendance, inférieurs sans égards ?

Peut-être que ce ne sont-là que des fautes ordinaires, & que ce qui vous choque dans les autres, sont de très-grands défauts. Mais n'est-ce pas le plus grand de tous les défauts, que d'être livré au plus grossier amour-propre, & ne savoir pas même qu'il y ait un amour-propre ; ou ne savoir pas le reconnoître lorsqu'il se montre tout entier ? Si nous le connoissions bien, nous saurions qu'il diminue autant nos fautes à nos propres yeux, qu'il nous grossit celles des autres, pour nous préférer à eux ; & ainsi après avoir diminué les leurs de la moitié : & doublé les nôtres, nous craindrions encore l'injustice & l'illusion. Au reste ; il n'y a aucun risque à préférer tout le monde à soi ; mais il y en a toujours beaucoup à se préférer à un seul (1).

[1] Non nocet si omnibus te supponas : nocet autem plurimum, si vel uni te præponas. *Imit. Christi*, *L. 1. c. 7.*

§. XII.

JE n'ai garde d'inſpirer, ou d'approuver ici une molle tolérance dans ceux à qui Dieu préſente les moyens de corriger ou d'arrêter les méchans, & moins encore dans ceux à qui leur état en fait un devoir. Que ne puis-je plutôt les porter à préférer un trouble utile à une funeſte paix ! Au-lieu de s'oppoſer comme un mur d'airain au torrent du déſordre, ils ſe détournent pour éluder ſon choc, ou ils s'amolliſſent pour éviter le bruit. Ils croient faire beaucoup, s'ils ſavent plier à propos, comme de foibles roſeaux, pour n'être pas entraînés, eux qui devroient faire tout plier ſous le poids de leur miniſtere. Ils veulent la paix avant toutes choſes, au-lieu qu'elle ne doit venir qu'après le devoir. Malheur à cette paix : c'eſt celle des faux Prophêtes qui ne voulant point s'expoſer à la malice, ou à la diviſion des méchans, les laiſſent jouir tranquillement de leurs déſordres ; & qui préférent un nom de modération & d'Anges de paix, qui leur nuit autant qu'à ceux qui le leur donnent, à la honte que les méchans attachent au zele qui les veut ſauver, mais que les vrais Miniſtres de Jeſus-Chriſt recueillent avec joie, comme le précieux appanage

de leur divin miniſtere (1). Les véritables Anges de paix pleurent amérement de ce que ceux-ci ne pleurent pas (2). Ce que j'inſpire donc, c'eſt la paix intérieure, qui ſe poſſédant toujours, fait prendre le temps & les meſures propres pour reprendre avec fruit, & qui du moins en retire toujours de grands avantages, qui conſiſtent dans la mortification des paſſions : & ce que je blâme, c'eſt le zele impatient d'un naturel indompté, qui fait d'un égal un téméraire, & d'un ſupérieur un turbulent.

§. III.

NE laiſſons donc pas troubler la paix de notre ame par le chagrin de voir les défauts du prochain, & par l'impatience de les corriger. Lorſque nous en venons à la correction que nous ſommes autoriſés à faire, lorſque notre activité s'eſt émouſſée avec le temps par nos réflexions, & que nous avons tout médité devant Dieu ; obſervons de près

(1) Dicemus : Pax, Pax, cùm non eſſet pax : confuſione non ſunt confuſi, & erubeſcere neſcierunt. *Jerem. 8. ℣. 11. 12.*

Eſt confuſio adducens gloriam & gratiam. *Eccli. 4.*

[2] Angeli pacis amarè flebunt. *Iſ. 2. 3.* ℣. 7.

tous nos mouvemens, pour ne pas laiſſer troubler la paix de notre cœur, peſons toutes nos paroles, réglons toutes nos manieres, pour ne pas la troubler dans les autres. Parlons peu : une parole qui part du fond de la modeſtie, du recueillement, & de la charité, dit tout, & fait beaucoup ; mais un grand nombre ne fait qu'offuſquer, & n'opére rien : c'eſt une ardeur qui s'évapore. On ſent d'abord tout ce que vous voulez dire, & ce qui vous oblige de le dire, ne vous épuiſez donc pas ſans néceſſité, & avec riſque, à étaler toutes vos penſées, lorſqu'une ſeule parole eſt quelquefois de trop. Si vous trouvez quelque réſiſtance, paroiſſez ne pas vous en appercevoir, & ne penſez pas que vous ayez perdu votre peine. La terre qui réſiſte à la charrue, n'eſt pas la plus ſtérile ; le grain qu'elle engloutit, & ſemble anéantir, germera dans ſon temps.

L'amour naturel de l'ordre eſt ordinairement trop actif, l'amour de Dieu & du prochain eſt toujours tranquille (1). Préférez le dernier au premier. Ce que vous pourrez dire utilement ſur le ton de l'inſtruction, gardez-vous bien de le dire ſur celui de la correction, qui a

[1] Charitas patiens eſt, benigna eſt, non inflatur. *I. cor. 3. ℣. 1.*

toujours quelque chose de rude. L'instruction qui l'emporte sur la correction, le céde au conseil, & le conseil à l'exemple. On ne parle jamais trop, & on ne parle gueres sans quelque fruit, quand on ne parle qu'aux yeux. Instruisons, conseillons, reprenons par nos pratiques : c'est l'instruction la plus modeste, le conseil le plus efficace, la seule correction dont personne ne peut être offensé. Opérons, avant que de dire aux autres qu'il faut opérer.

Le grand secret pour ne pas reprendre les défauts de notre prochain au préjudice de la paix de notre ame, mais pour nous rendre toujours utile la correction qui l'est rarement à autrui, c'est d'observer la pratique, que saint Grégoire dit être commune à tous les justes. Humilions-nous au-dedans de nos propres fautes, tandis qu'au-dehors nous reprenons celles des autres : pensons que celles-ci sont beaucoup moindres que celles-là. Ce sera souvent avec vérité, & toujours avec utilité, que nous le penserons. Cette idée répandra dans nos ames une douceur qui corrigera le venin de la suffisance, & qui guérira l'enflure de l'autorité; & sur nos paroles & nos manieres un air de candeur, de charité & de retenue, qui gagnera notre prochain. Supportons du moins avec

une gaieté apparente ce qui nous déchire le cœur. Cette pratique eſt ſur-tout néceſſaire, dit ſaint Auguſtin, lorſque celui qui eſt repris, ayant la coutume à oppoſer à notre avis, ſe croit autoriſé à le rejetter avec indignation, comme une téméraire ſingularité.

§. XIV.

JE conclus donc ſur les fautes de votre prochain comme j'ai conclu ſur les vôtres, d'après ſaint François de Sales, que vous devez le regarder plutôt avec compaſſion qu'avec indignation, & avec plus d'humilité que de ſévérité; car la charité ni la raiſon ne vous permettent pas plus de rigueurs pour les autres que pour vous-même. Et ſi vous ne pouvez avoir la paix intérieure, ſans ſupporter tranquillement vos défauts, parce que vous en êtes rempli; vous ne ſauriez la conſerver, ſans ſouffrir patiemment ceux des autres, parce que vous en êtes environné. Que votre zele ſoit limité? Mais que votre paix ſoit ſans bornes. Ou Dieu ne vous a pas chargé de ſes intérêts, ou du moins il ne veut pas que vous les preniez avec plus de feu que lui-même: mais plutôt ſacrifiant en quelque maniere ſa gloire à votre avancement, il veut que votre patience à ſup-

porter des péchés qui l'offenſent, ſoit pour vous un exercice de vertu qui vous ſanctifie.

CHAPITRE VIII.

Modérer ſon activité en toutes choſes.

ARTICLE PREMIER.

Modération de l'activité dans les déſirs.

§. I.

NE vous livrez pas d'abord à tous les déſirs qui vous paroiſſent louables, dit l'auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt; & ne rejettez pas du premier mouvement ceux qui vous paroiſſent ne pas l'être : ne vous expoſez pas, en prévenant vos réflexions par votre choix, aux erreurs qu'elles pourroient vous faire appercevoir, & aux regrets qui pourroient les ſuivre. Quand même ces déſirs ſeroient indubitablement bons, & en eux-mêmes & dans toutes leurs circonſtances, ce qui ne peut ſe reconnoître ſans un examen raiſonnable quelquefois même fort long, vous ne devriez pas vous y livrer d'abord & ſans retenue. Cette activité inconſidérée entraîne ordinairement avec elle de fâ-

cheux inconvéniens. Le premier eſt qu'on agit ſouvent d'une maniere toute humaine ; qu'on ne cherche pas Dieu en Dieu même, & qu'on ne fait que ſa propre volonté dans les choſes même qu'il veut que nous faſſions. Le ſecond, que lorſqu'on agit en vue de Dieu & par ſon mouvement, on ſe recherche avec lui, & on ſe met à ſon côté ; le troiſieme qu'on ſe diſſipe par ſa précipitation. Le quatrieme, qu'étant peu reglé dans ſa conduite, on ſcandaliſe le prochain. Le cinquieme, que ſi on vient à rencontrer des obſtacles à ſon empreſſement, on s'inquiéte, on ſe trouble, & on fait quelquefois plus de mal par-là, que le déſir même ne faiſoit eſpérer de bien. Le ſixieme qu'on ne fait jamais qu'imparfaitement ce qu'on veut faire trop ſubitement. Le ſeptieme enfin, qui eſt celui que nous conſidérons particulierement ici, c'eſt que cet empreſſement fait perdre la paix intérieure, qui ne peut habiter au milieu de l'agitation d'un cœur bouillant.

§. II.

Il eſt donc eſſentiel de ne point ſuivre avec impétuoſité ſes meilleurs déſirs. Mais ce n'eſt pas tout : il faut les obſerver tous de près, lorſqu'ils commençent à ſe former en nous ; & ne les laiſſer

croître que par degrès : afin que, s'ils ſont bons, ils puiſſent ſe fortifier, & jetter dans le cœur de plus profondes racines ; qu'accoutumées dès leurs naiſſance à la ſoumiſſion, ils ne nous entraînent pas avec rapidité comme malgré nous, lorſqu'ils ſeront dans toute leur force ; & que s'ils ſont mauvais, nous puiſſions les rejetter ſans efforts & ſans trouble, & nous épargner leurs retours inquiétans ; ce qui ne peut ſe faire, lorſqu'ils ont pris un certain empire ſur nous. C'eſt ſans doute dans cette vue, que l'Auteur du Combat ſpirituel veut que nous mettions une ſentinelle à la porte de notre cœur ; afin que du plus loin qu'elle verra paroître quelque nouveau déſir, elle nous avertiſſe pour lui en interdire l'entrée. Je ne ſais ſi ſaint François de Sales ne fait pas illuſion à cette penſée, lorſqu'il dit (*Lettre* 29. *Livre* 4.) que la paix eſt le paſſe-port des ſaintes ames. Car de même que la garde qui eſt aux portes des villes, examine les paſſe-ports de ceux qui veulent y entrer, pour voir s'ils ne viendroient pas d'un pays ennemi, ou infecté de la contagion ; ainſi à la paix que les déſirs portent dans nos ames, ou au trouble qu'ils y excitent, on reconnoît s'ils viennent de Dieu ou du Démon ; mais encore après avoir reconnu qu'ils

ſont bons, & que c'eſt Dieu qui nous les envoie, il faut ne les laiſſer entrer qu'avec beaucoup de précaution. C'eſt comme ſi après avoir fermé la porte pour examiner les paſſe-ports, on n'ouvroit que le guichet, pour laiſſer paſſer le voyageur; de crainte qu'il n'entrât avec lui une troupe de gens ſuſpects, ou d'animaux dangereux. Et certes l'amour-propre ſe préſente preſque toujours en habit déguiſé, pour entrer dans notre cœur, dès que l'on l'ouvre à un déſir, quelque bon qu'il ſoit: & l'empreſſement peut bien être mis au nombre des reptiles que ſainte Thérese dit-être toujours à la porte du château de l'ame.

§. III.

LOrſque quelque déſir vous preſſe, dites-vous à vous-même: qu'eſt-ce que je veux; & qu'eſt ce qui me preſſe ſi fort? Car on manque ſouvent & on s'égare avec de bonnes intentions; parce qu'on ne s'approfondit pas ſoi-même. On ne ſauroit trop mettre de netteté dans ſes idées & d'ordre dans ſes projets. Le Démon & l'amour-propre qui ſe cachent dans les replis de notre cœur, ne craignent rien tant que ces regards de nous-mêmes, par leſquels nous nous ſondons ſans nous flatter. Nous cherchons alors nos véritables intentions dans nos

meilleurs désirs ; nous tâchons de découvrir nos vues par nos mouvemens, & nous nous développons tout entiers à nos propres yeux. Sans cela on n'aura jamais un discernement juste de ce qui regarde la vie intérieure ; on se recherchera secrettement en mille occasions, & on donnera dans bien des illusions. Demandez-vous donc à vous-même, lorsque votre activité vous remplit de désirs, & que vos pensées se présentent en foule & précipitamment à votre cœur : quel est mon but, qu'est-ce que je cherche avec tant d'empressement ? La gloire de Dieu ? Mon avancement spirituel ? Celui de mon prochain ? Tout ce que je puis désirer chrétiennement se réduit-là ; & tout ce qui ne revient pas à ce but, n'est que néant ou corruption. Encore ces trois objets se réunissent-ils en un seul, qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu ; puisque je ne dois procurer sa gloire que de la maniere qu'il le veut ; que mon avancement consiste à me rendre de plus en plus conforme à sa volonté ; & que je ne dois travailler au salut du prochain qu'à mesure qu'il m'y appelle, & par les moyens qu'il m'offre. Mais la volonté de Dieu est-elle ardente & empressée comme je le suis ? Sa force n'agit-elle pas de concert avec sa douceur ? Moi-

même ne desiré-je pas une infinité de choses en vue de cette volonté adorable avec beaucoup de tranquillité ? Si donc je ne trouve plus en moi cette tranquillité, c'est sans doute que ce qui m'occupe maintenant, intéresse secrettement mon amour-propre, toujours inquiet & toujours impatient. Vous ne vous trompez gueres dans ce jugement : fût-il même quelquefois trop sévére, il ne peut que vous être utile : il vous rendra humble & circonspect, pourvû qu'il ne vous rende pas timide, lent & irrésolu ; & peut-être n'aurez-vous pas beaucoup à chercher dans les replis de votre propre cœur, pour trouver ce qui vous émeut & ce qui vous fait perdre le repos. Car pour moi, je pense que, quoique l'activité naturelle puisse elle seule nous rejetter dans l'empressement, il est rare que notre amour-propre n'y ait quelque part. Il n'y a du moins que lui seul & les passions dont-il nous remplit, qui puissent pousser l'empressement jusqu'au trouble.

§. IV.

UN piege dans lequel on ne manque gueres d'être pris, c'est le désir de la santé, du crédit, des talens, que nous croyons nécessaires pour faire réussir les pieux desseins que nous avons formés.

Il est rare que ce désir qui en entraîne après soi plusieurs autres, ou qui se multiplie en une infinité d'objets, ne jette dans l'empressement, dans l'inquiétude & dans le trouble, lorsqu'avec peu d'expérience & de discernement on a quelque zele pour le bien, & de la vivacité dans le naturel; mais un peu de lumiere dissipe bientôt l'illusion. Si Dieu veut que je m'emploie à une bonne œuvre, il me donnera la santé qui m'est nécessaire pour cet effet. S'il veut que j'y réussisse, il m'en fournira les moyens; ou lui-même sans moyens, & contre tous les moyens opposés, il fera secrettement son œuvre; & si les difficultés ne la font pas abandonner, je la trouverai toute faite entre mes mains, lorsqu'elle semblera désespérée. S'il veut que je n'y sois que pour le dessein & pour l'entreprise, & peut-être pour la confusion qui me reviendra devant les hommes d'avoir trop entrepris & pour la mortification que je ressentirai en moi-même de n'avoir rien pû faire, je dois être content d'aller jusqu'où Dieu veut, & de ne point passer outre: il doit me suffire d'avoir commencé par son mouvement, d'être entré dans les voies qu'il m'a ouvertes, & d'avoir suivi les pas de sa Providence, sans jamais la dévancer. Que si Dieu

ne veut pas même que je faſſe les premieres démarches pour les plus beaux projets, pourquoi voudrois-je travailler à ſa vigne, ſans y être appellé ; & faire mon œuvre de la ſienne ? Car nous devons être perſuadés, que, quoique tout ce qui ſe fait dans le monde, excepté le péché ſont un ouvrage ; tout ce qui s'appelle bonnes œuvres, & ſurtout celles qui regardent le ſalut des ames, ſont ſinguliérement l'œuvre de ſa providence & l'exécution de ſes grands deſſeins ſur ſes élus ; c'eſt à ce point que tout le reſte ſe rapporte. Il en eſt jaloux, & il ne veut pas que perſonne y mette la main que lui, & ceux qu'il y emploie ; afin que perſonne ne ſe glorifie, mais que la gloire du deſſein & de l'exécution lui revienne toute entiere.

Vous êtes arrêté par une maladie ou par quelqu'autre accident, lorſque votre affaire prenoit le meilleur train du monde ? Soyez tranquille. Si c'eſt l'œuvre de Dieu, vous ne lui êtes point néceſſaire ; & ſi ce n'eſt que la vôtre, vous devez être bien-aiſe de ne plus perdre votre temps & vos ſoins. Aſſurement vous n'entreprendrez jamais un auſſi grand, ni auſſi ſaint ouvrage, que l'établiſſement de la Religion Chrétienne dans le monde : & vous n'y ſerez jamais auſſi néceſſaire ou auſſi utile, que l'étoit l'Apôtre

ſaint Paul à cette œuvre divine. Il eſt cependant retenu dans les fers durant pluſieurs années ; & la ſollicitude pour toutes les Egliſes ne l'empêche pas de jouir d'une profonde paix. Il ſait que Dieu a ſes momens & ſes moyens, ſouvent bien différens des nôtres : il les attend, ſans vouloir les deviner ni les prévenir. Son objet eſt, non pas de finir heureuſement ſon ouvrage, mais de conſommer fidélement ſa courſe, dont Dieu a placé les bornes. S'il craint quelque choſe, ce n'eſt pas la priſon qui l'arrête, les tourmens qui l'épuiſent, ou la mort qui met fin à ſes projets & à ſes travaux ; mais c'eſt de ne pas remplir avec aſſez de zele & d'exactitude le miniſtere de la parole que le Seigneur Jeſus lui a confié, & de ne pas rendre un témoignage aſſez éclatant à l'Evangile de ſa grace (1). En un mot, tout ſon déſir eſt de répondre fidélement aux deſſeins de Dieu ſur lui & de remporter la couronne qui lui eſt deſtinée, en courant dans la lice de ſa vocation (2). Ce n'eſt pas qu'il ne penſe

(1) Nihil horum vereor, dummodò conſummem curſum meum, & miniſterium verbi quod accepi à Domino Jeſu, teſtificari Evangelium gratiæ Dei. *Actor.* 20. ℣. 24.

[2] Ad deſtinatum perſequor, ad bravium ſupernæ vocationis. *Philip.* 3. ℣. 14.

qu'à lui-même ; son zele pour le salut du prochain est un feu qui le dévore (3) mais qu'il n'entretient qu'autant que Dieu le veut, qu'il contient dans les bornes où Dieu le veut, & toujours sans préjudice d'une profonde paix intérieure, parce que Dieu le veut.

§. V.

SI vous faisiez attention, ame chrétienne, que tout votre bonheur consiste dans le repos en Dieu seul ; que toute votre vertu est de ne regarder & de ne posséder que Dieu seul que votre vie doit-être une vie cachée en Dieu seul : si vous pensiez sérieusement que tout ce qui vous tire de cette occupation, emplois, charges, entretiens, études, affaires, est plus pour les autres que pour vous ; & que tout ce qui vous en tire avec empressement, est ordinairement un effet de l'amour-propre, à qui Dieu seul ne suffit pas : si vous étiez toujours en garde contre les suggestions de ce subtil ennemi de nous-mêmes qui veut toujours se produire, & qui ne peut se souffrir seul & dans l'oubli qui se recherche secrettement presque en tout, & qui se trouve quel-

(3) Qui scandalizatur, & ego non uror. II. *Corinth.* 11. ℣. 29.

quefois tout entier dans les choses même où il semble s'oublier entiérement, pour ne penser qu'aux autres : si vous étiez bien convaincue que tout ce qui ne tend pas à Dieu seul, & qui ne vous conduit pas à l'oubli de vous-même, esprit, talens, naissance, crédit, autorité, &c. est moins utile que dangereux pour vous ; on ne vous verroit pas si empressée à poursuivre les affaires que vous avez entreprises, à cultiver vos talens, à ménager votre crédit, à maintenir votre autorité. Votre goût pour les affaires, au milieu desquelles vous devriez être toujours gênée & dans une situation violente, prouve que vous ne connoissez pas l'excellence, les douceurs, la nécessité même du silence & de l'oubli, après lesquels vous devriez sans cesse soupirer & auxquels vous devriez toujours revenir par penchant, & quelquefois même par distraction.

Je sais que les Saints ont distingué deux sortes de vie ; une vie de repos & de séparation, & une vie d'action & de ministere : mais, à le bien prendre, cette distinction n'est que dans les fonctions particulieres, les unes extérieures & publiques, les autres intérieures & secrettes, nullement dans le fond de la vie chrétienne, qui est pour tous, selon l'Apôtre, une vie cachée en Dieu avec

Jesus-Christ (1) : désorte que, quelqu'importans que soient nos emplois, quelque publiques que soient nos fonctions, quelque bien que nous espérions de nos projets ; nous devons nous élever au-dessus de tout, être cachés en esprit, consentir à être oubliés, autant qu'il est possible, sans manquer aux desseins de Dieu sur-nous ; & nous regarder comme aussi seuls, que s'il n'y avoit que Dieu & nous dans le monde. Mais que c'est une chose bien difficile ? Cependant, pour goûter au-dedans de nous-mêmes, & pour éviter les dangers où nous jettent les actions du déhors, il est nécessaire de contenir notre activité, qui veut toujours de l'extérieur & du mouvement, sous prétexte d'agir pour Dieu, mais en effet souvent parce qu'elle ne sait se reposer en Dieu, ni attendre ou discerner l'ordre de Dieu, pour allier l'action avec le repos.

L'Apôtre saint Paul a attendu cet ordre, pour s'engager dans les fonctions de la vie publique ; & nous devrions l'attendre comme lui ; & après l'avoir reçu, ne nous produire qu'en tremblant & par pure obéissance, en gémissant à la vue de la sûreté que nous quittons, & des

(1) Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. *Coloss.* 3. ℣. 3.

dangers auxquels nous irions nous expofer, dangers parmi les proches, dangers parmi les étrangers ; dangers jufques dans la folitude, où les images importunes que nous y porterions obféderoient notre efprit (1). Oui, tout eft danger dans la vie publique : il y a plus de sûreté dans la vie privée.

Saint Paul l'Hermite ne recevant point cet ordre d'agir & de fe communiquer, refte feul avec Dieu feul dans un vafte défert, durant près de cent ans ; ignorant tout ce qui fe paffe dans le monde, l'établiffement de la religion, les révolutions des Empires, & jufqu'à la fucceffion des temps ; connoiffant à peine les chofes dont il ne peut abfolument fe paffer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il refpire, l'eau qu'il boit, & le pain miraculeux dont il fe nourrit. Que pouvoit-il faire dans ce grand loifir, diront peut-être avec les mondains diffipés ces ames actives, que croiroient ne pas vivre, fi elles n'étoient dans un mouvement perpétuel ! Ce qu'il faifoit ? Hélas ! On pourroit avec bien plus de fujet vous demander ce que vous faites vous-même, lorfque vous ne faites pas ce que

(1) Periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in folitudine, &c. *II. Corinth.* 11. ℣. 26.

le Ciel & la terre font, la volonté de Dieu. N'est-ce donc rien faire, que de ne faire que ce que Dieu s'est proposé en nous donnant l'être, le contempler, l'adorer, l'aimer? Est-ce être oisif & inutile dans ce monde, que d'y être uniquement occupé de ce que les Bienheureux font dans l'autre, de ce que Dieu même fait? Et peut-on rien faire de mieux? Ce qui suffira à tous les Anges & à tous les Saints pendant l'éternité toute entiere, ce qui suffira toujours à Dieu même ne pourroit-il suffire à l'homme durant cette courte & misérable vie? Faire autre chose, s'il ne se rapporte au même but, si Dieu n'en est le principe, comme la fin, si nous ne faisons dans une dépendance continuelle de sa divine volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que la main, & le repos de l'ame plus que son activité : qu'est-ce, sinon se détourner de sa fin, perdre son temps, & redemander le néant dont Dieu nous a tirés?

§. VI.

VOus avez des talens & du crédit, trop peut-être pour vous. Vous avez de la naissance, de l'autorité, une réputation bien établie de génie, de savoir & de droiture, la confiance du public. Saint Arséne en manquoit-il? Et cepen-

dant avec tous ſes grands talens, avec les ſciences des Grecs & des Romains, comme il dit lui-même; avec tout le crédit poſſible à la cour de l'Empereur, dont l'eſtime & la confiance le mettoient à portée de faire tant de bien dans tout l'empire, pour l'Egliſe & pour l'Etat, il ſe dérobe aux pieux empreſſemens du Prince, qui le fait chercher en vain ſur terre & ſur mer, va ſe cacher dans un déſert affreux, & ne veut pas même voir les Anges terreſtres qui l'habitent. Il a moins d'égard aux grands biens qu'il auroit pu faire, qu'à la volonté de Dieu, ſans laquelle on ne peut rien faire de bien. N'en eſt-ce pas aſſez pour fermer la bouche à notre préſomption, qui eſt infinie en raiſons plauſibles, pour ſe tirer de l'obſcurité qui la confond; & du ſaint repos qui l'ennuie. Les talens, l'autorité, le crédit, la confiance du public, & tous les autres moyens de faire du bien dont-on ſe prévaut tant pour tirer une ame de la retraite, n'en ſont pas une raiſon ſuffiſante, bien-loin de lui en faire une néceſſité, comme on le prétend. Dieu, qui ne mérite pas ſans doute qu'on ne lui abandonne que le rebut des hommes & ceux qui ne ſont bons à rien dans le monde, donnent ſouvent des talens, l'autorité, le crédit comme les richeſ-

ſes, les plaiſirs & les commodités de la la vie, non pour en uſer, mais pour lui en faire le ſacrifice. Et qui oſera dire que ce ſoit être un ſerviteur inutile, que de ne faire que ce que Dieu veut ? Le talent qu'on enfouit par ſon ordre, eſt un grain qu'on met en terre, & qui produit au centuple, comme on le voit dans les Arſénes, le Nil, & tant d'autres.

Mais ſans multiplier ici les exemples des Saints, qui ſont ſans nombre ; celui du Saint des Saints eſt ſans réplique. De trente-trois ans qu'il a vécu ſur la terre, il en a paſſé trente dans l'obſcurité d'une vie privée & d'une humble condition, malgré le zèle de la gloire de Dieu & du ſalut des hommes, dont ſon ame étoit embraſée, malgré les déſordres & les ſcandales ſans nombre qui lui perçoient le cœur. La ſageſſe éternelle ne rompt le ſilence, & ne ſort de l'obſcurité, qu'à l'heure qui a été arrêtée dans les deſſeins de Dieu, & elle rejette avec ſévérité la priere de ſa mere ſelon la chair, parce qu'elle ſemble vouloir prévenir cette heure (1). Et nous nous céderons aux moindres perſuaſions humaines, ſans conſulter beaucoup la

[1] Quid mihi & tibi eſt, mulier ? Nondum venit hora mea. *Joan.* 2. ℣. 4.

volonté de Dieu, pour nous engager dans des œuvres extérieures & dans des ministeres périlleux, où plutôt nous nous laisserons séduire par notre amour-propre, qui nous persuade souvent sans beaucoup de fondement, que nous devons nous y livrer, & que nous sommes en état d'y réussir ? Les faveurs de la Providence sont-elles donc une raison suffisante pour nous tirer de son ordre ? & suffit-il d'avoir des mains & des forces avec une bonne volonté, pour se mettre à cultiver la vigne du Seigneur ?

§. VII.

LA gloire du Très-Haut est l'objet de votre œuvre ; mais l'empressement avec lequel vous la désirez, doit vous faire craindre que votre propre gloire ne soit l'objet de votre cœur. Le moyen d'épurer votre intention & de modérer par-là votre désir, c'est de n'envisager dans cette bonne œuvre que ce qu'elle a ou peut avoir de mortifiant pour vous, des travaux sans fin, des mépris, des persécutions, des médisances, des calomnies pendant toute votre vie, & jusques dans votre mort, & tout ce que l'enfer peut susciter pour traverser votre projet, ou pour s'en venger sur vous. Cela bien médité fera tomber vos désirs, s'ils ne viennent que de votre fonds ; ou vous

sera une preuve qu'ils vous viennent d'en-haut, s'ils vous répondent comme l'Apôtre, qu'ils ne craignent rien de toutes ces contradictions : *Nihil horum vereor.*

Vous voulez entreprendre une affaire dont vous espérez beaucoup de bien ? Prenez garde que votre empressement ne vous fasse beaucoup de mal, ne gâte vos desseins comme dans leur germe, & ne vous fasse perdre pour vous-même tout ce que vous ferez de bien pour le prochain.

Vous voulez corriger un abus ? Le dessein est louable ; mais souvenez-vous que la priere est le premier moyen, & la douceur le second.

Vous souhaitez une entrevue avec une personne d'une haute piété, dont vous espérez tirer de grands secours pour votre progrès spirituel ? Si c'est pour cela seul que vous la cherchez, & si rien ne peut raisonnablement vous interdire cette recherche, allez ; mais ne vous empressez point par la crainte de manquer l'occasion ; elle ne manquera jamais à Dieu : & s'il ne premet pas que des recherches paisibles vous fassent parvenir à ce que vous souhaitez, c'est sans doute qu'il ne vous a pas destiné ce moyen d'avancement.

Vous souhaitez de vous pourvoir de

quelqu'objet de dévotion : de quelque bon livre dont-on vous a parlé , que ſais-je ? D'inſtrumens de pénitence ? Car hélas ? L'homme ſe retrouve par-tout , & ne ſait rien faire ni déſirer avec la modération convenable ; deux ou trois jours de plus ou de moins n'y font rien : attendez , quand ce ne ſeroit que pour attendre , & pour mortifier votre activité.

Enfin quelque bonne œuvre que vous ayez en vue , & de quelque conſéquence qu'elle puiſſe être , ou pour vous , ou pour le prochain ; ſouvenez-vous que la paix intérieure eſt la marque des bons déſirs , & doit-être le fruit des meilleures œuvres. Si elles ne ſont pas d'une grande conſéquence ; il n'en eſt pas de même de la paix intérieure. Il ſemble même qu'elle eſt plus expoſée , & que nous devons prendre plus de précautions pour la conſerver dans les petites choſes , parce qu'elles reviennent plus fréquemment , qu'elles nous paſſionnent inſenſiblement & qu'elles ne font pas ſur nous des impreſſions aſſez fortes pour nous avertir du dérangement qu'elles y cauſent.

Appliquez - vous ce que ſaint François de Sales dit à une Religieuſe. » Il » faut attendre le mot de.... « (c'étoit une réponſe déciſive ſur une bonne œuvre d'une grande conſéquence , » &

» cependant demeurer en paix, & quand
» le mot ſera venu, demeurer en paix,
» & quoi qu'ils diſent, demeurer en paix
» de tout notre pouvoir. « (*Ep.* 29. *Liv.* 4.) Ailleurs le même Saint recommande dans les termes les plus touchans, de conſerver cette paix, & de n'éviter rien tant que ce qui peut la faire perdre. (*Ep.* 26. *Liv.* 4.)

Il faut être homme de déſirs & de grands déſirs, comme Daniel, *Vir deſiderium* : car Dieu les voit avec complaiſance, & les récompenſe toujours par quelque faveur. Mais, comme ce Prophête, il faut en attendre long-temps l'accompliſſement ſans ſe troubler, & être même content d'en laiſſer le fruit à une poſtérité fort réculée, ſi Dieu le veut ainſi. L'impatience que vous témoignez, eſt comme une fumée qui vous offuſque : & qui s'élevant du fond de votre cœur, vous fait connoître que le feu qui vous anime, n'eſt pas celui d'un zèle bien épuré. Si vous n'aviez que le Seigneur en vue, les déſirs ne vous donneroient gueres d'empreſſement ni les ſuccès de vanité, ni les contradictions de trouble.

* * *

ARTICLE II.

Modération de l'activité dans toutes les actions.

§. I.

NE commencez aucune action grande ou petite, sans avoir élevé votre esprit à Dieu, pour le prier de vous faire connoître si c'est ce qu'il veut de vous dans ce moment ; pour le référer à sa gloire, lorsque vous aurez reconnu sa volonté ; & pour implorer son secours, afin de vous en acquitter d'une maniere qui lui soit agréable. Cette élévation qui doit-être ordinairement plus ou moins longue, à mesure de la conséquence de l'action, de la difficulté de reconnoître la volonté de Dieu, & du besoin de vous mettre dans la sainte indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de vous ; amortira votre activité, vous accoutumera à agir par réflexion, & non par humeur : rectifiera vos intentions, & épurera vos mérites. Cette pratique est si utile, que je vous la conseille jusques dans les actions où la volonté de Dieu est toute décidée par les devoirs. Vous les remplirez ainsi d'une maniere plus exacte & plus rélevée ; &, en réfléchissant sur ce qui semble demander le moins de réflexion,

vous vous formerez, comme le saint homme Job (1) une louable habitude d'entrer en défiance de vous-même, & pour les actions que vous ferez, & pour les intentions dont-elles seront animées. Commencez tranquillement : continuez & finissez de même. Si vous vous sentez impatient de faire une action, qui peut sans inconvénient être renvoyée à un autre temps, prenez le dernier parti ; & lorsqu'aucune nécessité ne vous presse, donnez toujours la préférence aux occupations qui vous laissent le plus libre, & qui vous passionnent le moins.

§. II.

EN faisant vos actions, arrêtez-vous de temps en temps, pour modérer votre activité, qui se réveille dans les naturels vifs, dès qu'ils reprennent leurs occupations. Assujettissez & réduisez à son rang cette suivante indiscrette & dangereuse, *periculosa pedissequa*, qui presse la volonté qu'elle devroit se contenter de suivre pas à pas ; & qui, dans son impatience, s'efforce même de la devancer, *præire conatur.* Mortifiez-là, sans la faire mourir. Elle est utile, si elle est bien reglée. Sans elle, dit S. Grégoire de Nazianze, on ne fera

[1] Verebar omnia opera mea. *Job. 9.* ℣. 28.

gueres

gueres rien de grand : mais on fera beaucoup de chemin avec un naturel plein de force & d'ardeur, s'il est bien dompté ! Si, malgré toutes vos précautions, vous voyez que votre intérieur s'enflâme : éteignez-en le feu, par la cessation de tout désir empressé qui en est l'aliment, & non par des efforts qui l'enflammeroient davantage, comme si on secouoit fortement une mêche allumée, croyant l'éteindre par-là.

Il vous tarde d'avoir fini, lorsqu'il n'y a que votre empressement démesuré qui le demande : ne finissez point d'abord. Outre le mérite de la mortification, vous gagnerez par-là l'empire sur vous-même, & le détachement de tout ce que vous ferez. Si lorsque vous rentrerez en vous-même pour voir si le mouvement du déhors ne se communique pas jusqu'à l'intérieur, vous vous sentez pressé d'en sortir, pour reprendre au plutôt l'occupation que vous avez suspendu, restez plus long-temps ; la nécessité en est toute décidée, par le dégoût que vous ressentez. Ces suspensions sont si utiles pour modérer l'activité, & pour conserver la paix intérieure, qu'il est bon de les faire, même pendant la priere. Outre qu'elles servent beaucoup à renouveller la pureté des intentions, & relever le cœur, qui par

ſon poids retombe toujours vers la terre ; on en retirera un fruit conſidérable de recueillement & de ferveur.

Si vous êtes d'un naturel lent, faites pour ranimer votre activité ces retours que je conſeille à ceux qui ont beſoin de l'amortir. L'indolence eſt pour le moins auſſi contraire à la paix intérieure, que l'ardeur & l'empreſſement. Cette paix eſt le fruit de la ferveur, que l'empreſſement porte trop loin, mais que l'indolence détruit.

§. III.

QUand vous aurez fini une action, ne paſſez pas à une autre, ſans réfléchir un peu ſur la maniere dont vous vous ſerez acquitté de celle-ci ; & en particulier, ſur la tranquillité & ſur le dégagement avec leſquels vous l'aurez faite. Vous reconnoîtrez l'un & l'autre, & au calme intérieur que vous aurez toujours conſervé, & à la diſpoſition continuelle dans laquelle vous ſerez de quitter cette action ſans peine & ſans retour importun, pour vous porter à une autre, au premier ſigne de la volonté de Dieu. C'eſt le moyen de vous rendre un homme exact, délicat ſur les mouvemens intérieurs, plein de diſcernement dans les voies de l'ame. Ces examens fréquens vous rendront encore humble, par

ſa vûe des fautes que vous reconnoîtrez dans vos meilleures œuvres : ce qui vous donnera occaſion de vous confondre de ce qui flatteroit le plus votre vanité. Mais à l'égard de ces fautes, la ſévérité ne doit pas être exceſſive, mais raiſonnable : ſans s'en diſſimuler aucune, il ne faut point les exagérer. Il ne faut, dit S. François de Sales ; *ni s'accuſer ni s'excuſer* légérement, l'un produit la puſillanimité, & l'autre la préſomption.

§. IV.

Il paroitra peut-être à des perſonnes peu verſées dans la vie intérieure, & peu ſoigneuſes de ſe tenir dans le recueillement, dans la paix, & dans la ferveur, que cette grande attention ſur elles-mêmes, & les examens preſque continuels de leurs actions extérieures & de leurs mouvemens intérieurs, ne peuvent qu'être une ſource de ſcrupules, & une contention gênante qui ne laiſſe pas aſſez de liberté pour la ſociété & pour les affaires. Mais ceux qui en ont l'uſage, ſavent que rien n'eſt plus propre à conſerver la ferveur & la paix, qui diſſipent les ſcrupules, bien-loin de les faire naître, & que quand on s'eſt fait une heureuſe habitude de cette attention ſur ſoi-même, elle devient auſſi familiere

& auſſi peu gênante, que le ſont à une perſonne bien élevée la modeſtie, la diſcrétion, les manieres civiles, les égards, le maintien honnête, qui paroiſſent ſi gênans à celui qui a toujours vécu d'une maniere libre, & groſſiere & ruſtique.

Les affaires ne ſouffriront nullement de cette circonſpection : ſi l'on ſait bien la prendre, elles ne s'en feront que mieux; & c'eſt à tort qu'on en prendroit occaſion de décrier les dévots, comme des gens inutiles à tout, à force d'être avec eux-mêmes. Ce ſeroit comme ſi l'on diſoit qu'un homme n'eſt bon à rien, parce qu'il a toujours les yeux ouverts pour ſe conduire. Rien n'eſt au contraire ſi arrangé, ſi prévoyant, ſi exact, au milieu d'un cahos d'affaires, qu'une perſonne tranquille, qui poſſéde les affaires bien loin de s'en laiſſer poſſéder, & qui ſe poſſéde elle-même. Mais celui qui s'empreſſe & qui ſe trouble par la multitude des affaires, s'embarraſſe lui-même & s'y perd; il ne ſait plus où il en eſt : il s'agite violemment; il multiplie ſans néceſſité ſes mouvemens & ſes courſes; il ruine ſa ſanté, il preſſe les autres, autant qu'il ſe preſſe lui-même; il les envoie, les rappelle à tout inſtant, & avec tout cela ne fait rien à propos.

On ne doit pas craindre non plus que ces retours ſur ſoi-même & ces examens

de ses mouvemens & de ses actions absorbent beaucoup de temps : car à mesure qu'ils sont plus fréquens, ils deviennent aussi plus aisés & plus subits : desorte qu'à peine dans toute une journée rempliront-ils un quart d'heure de temps, qui sera bien employé même pour vos devoirs extérieurs ; parce qu'il vous disposera & à bien diriger vos affaires, & à bien remplir votre temps.

§. V.

CEtte attention à observer les mouvemens de son ame dans toutes ses actions ne paroît pas aux Maîtres de la vie spirituelle, & en particulier à l'Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ (1), une application ou peu néceſſaire, ou trop gênante ; parce qu'ils savent combien notre corruption est grande (2) ; que souvent dans la même action notre intention n'est pas toujours la même ; qu'on finit souvent par la chair ce qu'on a commencé par l'esprit. Ils savent que

[1] Proh dolor ! statim post modicam recollectionem foras erumpimus, nec opera nostra districta examinatione trutinamus. *Imit. Christi l. 3. c. 31.*

[2] Ubi jacent affectus nostri, non attendimus ; & quam imputa sint omnia, non deploramus. *Ibid.*

l'activité, si elle n'est bien ménagée & assujettie, ou gâte en nous l'œuvre de Dieu ou se l'approprie, croyant y avoir beaucoup de part.

Il faut pourtant avouer qu'il est des circonstances, où les affaires viennent en si grande foule, qu'il est comme impossible que ces réflexions, ces suspensions & ces examens les précédent, les accompagnent & les suivent toutes. Alors il n'y a qu'à se livrer à l'esprit de Dieu pour l'accomplissement de sa seule volonté; remplir ses différens devoirs avec toute sorte de soin, sans précipitation au-dehors, & sans trouble au-dedans; s'arrêter tout court de temps-en-temps, lorsqu'on se voit le plus actif, pour calmer l'ame qui s'enflâme dès qu'on l'agite, pour dégager le cœur, qui comme par un glu naturelle s'attache à tout ce qu'il touche (1); & pour modérer le mouvement jusques dans le corps, d'où il se communique facilement à l'ame. Il suffit donc alors de rentrer dans son intérieur, & de voir d'un coup d'œil si la paix y régne: comme une personne qui, sans négliger son ménage, traite de diverses affaires, les quitte de temps en-

[1] Limosa quidem & glutinosa nostra substantia videtur & facilè cor humanum omnibus quæ frequentat, adhæret. *Bernard.*

temps, & rentre dans ſon domeſtique, pour voir ſi tout eſt tranquille, & ſi chacun fait ſon devoir, & enſuite va rejoindre ſon monde, & reprendre le fil des affaires.

§. VI.

Le moyen de ſe poſſéder en paix au milieu des occupations les plus multipliées & les plus appliquantes, c'eſt de ne tenir à aucune; d'être comme dit A Kempis (1), toujours au-deſſus d'elles, & jamais au-deſſous; toujours maître de ſoi-même & de ce qu'on fait, & jamais eſclave ni de ſes paſſions, ni de ſes affaires; d'agir en tout en véritable Iſraélite, affranchi de toute ſervitude, &

(1) In omni loco & actione ſeu occupatione externâ ſis intimus, liber, & tui ipſius potens: & ſint omnia ſub te, & tu non ſub eis.

Ut ſis dominus actionum tuarúm & rector, non ſervus, nec emptitius: ſed magis exemptus, veruſque Hebreus, in ſortem ac libertatem tranſiens filiorum Dei.

Qui ſtant ſuper præſentia & ſpeculantur æterna.

Qui tranſitoria ſiniſtro intuentur oculo, & dextro cœleſtia: quos temporalia non trahunt ad inhærendum, ſed trahunt ipſi magis ea ad benè ſerviendum, pro ut ordinata ſunt à Deo, inſtituta à ſummo opifice, qui nihil inordinatum reliquit in ſuâ creaturâ. *Imit. Chriſt. L. 3. c. 36.*

établi dans la liberté des enfans de Dieu ; de ſe tenir toujours débout entre les choſes éternelles & les préſentes, ayant celles ci ſous les pieds, & les yeux arrêtés ſur celles-là ; s'il faut donner quelque attention à ce qui ſe paſſe, ne le regarder que de l'œil gauche, tenant toujours le droit fixé ſur les biens céleſtes qui ne finiront jamais ; bien-loin de ſe laiſſer entraîner par les choſes terreſtres, les élever à ſoi-même pour s'en ſervir, & non pas s'y attacher ; les regardant toutes, & en uſant ſelon les deſſeins de Dieu qui ſont remplis d'ordre & de ſageſſe ; enviſageant toujours ſes deſſeins adorables, & non tant les actions qu'on fait pour les remplir, ou le fruit qu'on en eſpere, n'atteindre les choſes que de la pointe de l'ame, déſorte que rien ne nous touche, & ne nous remue dans le fond. Mais ceci demande un détail que nous ferons ailleurs : nous ne conſidérons ici ce dégagement que par rapport à la tranquillité dans la multitude des occupations.

§. VII.

JE ne ſais ce qui peut nous preſſer ſi fort, & nous donner dans nos occupations cette ardeur impatiente que nous ne pouvons contenir. Le naturel y a beaucoup de part ; mais je crois qu'il

n'eſt gueres ſeul à nous piquer ſi vivement, ſur-tout lorſque cela va juſqu'au trouble, ou à quelque ſecrette impatience. Et cependant nous retrouvons en nous cette ardeur inconſidérée, juſques dans les actions qui ſemblent devoir le plus écarter l'inquiet amour-propre, & nous porter au ſaint repos.

Je le dis à ma honte : mais la vérité me force à cet aveu public, & l'eſpérance qui me ſera utile, par les ſecours des prieres qu'il me procurera, me le rend conſolant. Hélas ! Je parle de la paix, que je ne poſſéde pas, & de la ſainte liberté que je poſſéde moins encore : je m'empreſſe à écrire contre l'empreſſement ; il me tarde d'avoir fini ceci. Mes amis qui ſavent que j'y travaille, me preſſent de le leur livrer ; & je me preſſe encore plus moi-même. S'il me vient quelque choſe d'utile à y mettre, hors les heures où j'y ſuis appliqué, quelquefois même pendant la priere, je le ſaiſis avec ardeur, & je crains de le perdre. Je quitte la plume à regret, je la reprends avec une joie ſenſible ; je m'afflige de ſa ſtérilité qui m'arrête, comme de ma mauvaiſe ſanté qui m'oblige ſouvent de ſuſpendre mon travail.

Eh, Seigneur ! Qu'eſt-ce que je fais ici ? Eſt-ce mon ouvrage ou le vôtre votre volonté ou la mienne ? Si c'eſt

pour vous ſeul que je travaille, dois-je regarder mon temps comme perdu, lorſqu'un eſprit ingrat & une ſanté ruinée, me font ſouffrir une inaction & un ennui plus mortifiant que le travail? Penſé-je que vous ne compterez que les lignes que j'aurai écrites, & non la bonne intention que j'aurai eue, & la peine que j'aurai ſoufferte? Ou ſouhaité-je de compter avec quelqu'autre que vous? Et ſi c'eſt en vous, & non en moi, que je mets ma confiance pour un petit opuſcule ſur la paix intérieure, & votre regne dans cette paix, qui eſt bien plus votre ouvrage que celui de tous les hommes & de tous les Anges, dois-je craindre de perdre les réflexions utiles, mais déplacées, que j'éloigne de mon eſprit, lorſque vous l'appliquez ailleurs?

§. VIII.

SI je ne cherche que Dieu dans ce travail, je m'y appliquerai comme à celui des mains, avec la même indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de moi, & la même diſpoſition à le quitter pour quelque autre choſe que ce puiſſe être, au premier ſigne de ſa volonté, ſans penſer quand je pourrai le reprendre. Je le ſuſpendrai; pour vingt-ans, avec autant de tran-

quillité, que si je devois m'y remettre dans le quart-d'heure; & après ces vingt-années je le reprendrai sans plus ni moins de goût, que si je venois de le quitter. Je penserai alors, que je dois faire la volonté de Dieu, & non pas faire un livre: y travailler pour plaire à Dieu qui le veut, & non pour l'avancer où pour le finir, me bornant au moment présent, sans penser à celui qui doit le suivre, qui peut-être n'aura pas lieu pour moi. Je dois être aussi content, lorsque je me vois arrêté, que lorsque j'avance beaucoup; parce que je dois avoir en vûe d'accomplir sa volonté divine, & non de remplir du papier. Je ne dois point me livrer à un plaisir fort sensible, lorsqu'il me vient quelque chose de bon à y mettre, puisque cela ne vient pas de moi, & que ce n'est pas pour me l'approprier que Dieu me le donne. Quand j'aurai fini cet ouvrage, je ne devrai pas me livrer à une satisfaction ordinaire & toute humaine: je dois au-contraire me mettre dans la disposition de le recommencer avec le même goût, que j'y travaillai la premiere fois, si ceux en qui je me confie le jugeoient à propos; parce que c'est le bon plaisir de Dieu qui doit être tout le mien.

Si mes examinateurs jugent que je n'ai travaillé que pour le feu, je dois

exécuter tranquillement leur sentence ; & s'ils l'exécutent eux-mêmes, leur savoir bon gré de m'en avoir épargné la peine. Mon travail alors ne sera pas perdu, s'ils ne l'est déjà, le mérite de ce qu'on fait pour Dieu ne dépendant pas de l'effet. Si au-contraire mes Examinateurs se trompent, & que le public ne fasse aucun cas d'un ouvrage qu'ils auront cru pouvoir lui être utile, je dois être charmé de son équité & de son discernement, & remercier le Seigneur de ce qu'il ne permet pas qu'un ouvrage inutile occupe les saintes ames, & remplisse le temps précieux de leurs lectures de piété. Ces dispositions interieures qui doivent diriger mon travail, ne peuvent opérer en moi que la paix ; assurément je serois moins empressé que je ne le suis, si j'étois aussi détaché que je devrois l'être. Si ceci peut voir le jour & en soutenir l'éclat, je conjure les bonnes ames qui le liront de prier pour moi, afin que le Seigneur me corrige & me pardonne.

§. XI.

QUoique je ne donne ici que de maximes communes à toutes les actions, sans parler d'aucune en particulier, parce que la nécessité d'y conserver la

paix eſt toujours égale, & que les moyens en ſont à-peu-près les mêmes : il en eſt pourtant une qui demande des avis particuliers, parce qu'elle revient ſouvent, & que la paix du cœur y court un grand riſque. C'eſt le repas. Il n'eſt gueres d'action où l'empreſſement ſoit ſi ordinaire & ſi funeſte. La raiſon & la néceſſité commencent peut-être ſeules; mais la ſenſualité & l'activité ne tardent gueres de ſe joindre à elles, & bientôt elles prennent leur place. Ces paſſions font tant de ravages dans l'ame, qu'en un moment elle devient méconnoiſſable. Une ſeule intempérance ruine en vous tout ce que la ſobriété, la retraite, le recueillement, & l'entretien avec Dieu, avoient pû faire durant bien du temps; comme elle détruiſit chez les Hébreux tout ce que leur ſaint Légiſlateur avoit fait avec Dieu durant quarante jours ſur la ſainte montagne. (1) Un grand Saint dit que la gourmandiſe ouvre la porte de notre ame, & qu'alors nos ennemis y entrent en foule. Le ſilence & le calme peuvent-ils encore y régner ? Non, ſans doute, & l'un & l'autre

(1) Quadraginta dierum laborem ac perſeverantiam, Dei ſervo continuò jejunante ac orante, una populi ebrietas caſſam irritamque redidit. *Baſil, Hom.* 1. *de Jejun.*

régneroient plutôt dans une place, où une armée qui l'assiege entre précipitamment & tumultueusement par une porte qu'elle a trouvé le secret d'ouvrir. Aussi une des maximes des anciens Solitaires étoit, qu'en vain on travailloit à extirper les autres vices, si on n'avoit commencé par déraciner celui-ci.

Arrêtez-vous donc tout court, dès que vous vous appercevez de votre empressement. Elevez votre cœur à Dieu, & gémissez devant lui, de ce que vous êtes si facile à répandre votre cœur sur des alimens terrestres, *tam effusus super cibum*; (*Imit. Christi*, *Lib.* 4) & demandez-lui la grace d'en user avec plus de détachement & de retenue : arrêtez-vous pour quelque temps; privez-vous vous-même de quelque petite chose, si vous le pouvez; & certes il est peu de personnes qui ne le puissent : peu de chose suffit à la vraie nécessité; & après tout on ne sera pas plus rassasié pour une bagatelle; que la mortification peut sacrifier, mais que la gourmandise réclame. Et en général observez par mortification tout ce qui est prescrit en ceci par la bienséance : la civilité & la sobriété ne différent que par les motifs. Je ne puis me dispenser de vous donner ici quelques autres avis peut-être un peu déplacés; mais très-

importans, & qui ne ſont point étrangers à la paix intérieure, laquelle ne peut que ſouffrir beaucoup des excès dans ce genre qui reviennent tous les jours.

Ne penſez pas que la gourmandiſe ne trouve ſon compte que dans la délicateſſe, & dans la variété des mets; elle ſe ſatisfait quelquefois mieux en uſant des plus groſſiers & des plus communs, par goût, ſans contrainte & ſans meſure, dans une compagnie libre, & dans un repas ruſtique, qu'en mangeant des viandes les plus délicieuſes dans un feſtin ſomptueux & bien ordonné, mais au milieu d'une compagnie reſpectable qui gêne la diſſolution, tandis que les mets exquis irritent l'intempérance.

Obſervez toujours inviolablement cette grande maxime de ſaint Jerôme ? Que votre appétit ne finiſſe point avec votre repas (1). La piété, encore plus que la médecine, vous défend toute réplétion: un eſtomac chargé de nourriture affoiblit bien plus la viguenr de l'ame que celle du corps (2). Un ancien diſoit

(1) Sic edat, ut ſemper eſuriat. *Hieron. Ep. ad Lætam.*

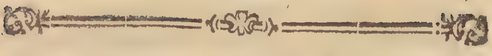
[2] Quotidiano experimento probatur... ciborum nimietate viguorem cordis hebetari; ita ut delectatio edendi etiam corporum contraria ſit ſaluti. *Leo Magn. Serm. 8. de jejun.*

qu'on ne feroit jamais rien de grand dans sa République, tandis qu'on y feroit deux bons repas par jour. Lorsque l'Eglise ne vous en permet qu'un, c'est pour vous mortifier par le jeûne, & non pour vous appésantir par l'excès : ce dernier dans un seul repas feroit de ce saint temps de pénitence & d'oraison, des jours d'intempérance & d'assoupissement. Saint Antoine défendoit à ses disciples de boire même de l'eau avec quelque excès ; & saint François n'osoit pas en boire assez pour étancher sa soif. La nécéssité & l'intempérance sont limitrophes ; & les bornes qui les séparent, sont imperceptibles ; il est cõmme impossible de ne point donner dans celle-cì, si l'on veut satisfaire à celle-là dans toute son étendue.

§. X.

IL est des occasions qui demandent une certaine activité, & dans lesquelles une froide tranquillité seroit une reserve ridicule. Vous ne devez pas être au-dehors, ni tout-à-fait même au-dedans, lorsque le feu prend à votre maison ; tel que vous êtes en sortant de la sainte Table, ou lorsque vous recevez chez-vous nombre d'amis, comme lorsque vous accompagnez un convoi funébre.

Soyez actif, ardent même quand il le faut, & autant qu'il le faut : mais soyez-le par réflexion, & non par saillie. Que votre raison pique votre activité ; mais loin de se laisser emporter à son ardeur, qu'elle la dirige toujours à son gré, & qu'il soit toujours en son pouvoir de l'arrêter quand elle voudra. Soyez actif, comme l'est l'Apôtre S. Jean dans une occasion bien capable d'intéresser son zele, & de réveiller toute sa ferveur. On lui apprend que le sépulchre de Jesus est ouvert & tout vuide, & qu'on ne trouve plus son corps : il part, il court, il vole pour s'en assurer par lui-même : son agile jeunesse laisse derriere & assez loin saint Pierre déjà vieux ; mais la raison tranquille l'arrête tout court à l'entrée du saint caveau, pour déférer au Prince des Apôtres l'honneur d'y entrer le premier : le désir le plus légitime & le plus ardent ne lui donne pas un empressement capable de lui faire commettre l'incivilité la plus légére & la plus pardonnable.



CHAPITRE IX.

Détachement universel.

ARTICLE PREMIER.

Détachement des biens terrestres & des plaisirs sensibles.

§. I.

ON auroit beau donner des préceptes pour contenir l'activité, si l'on ne l'attaque dans sa source. Ce qui nous remplit de désirs inquiets, & toujours renaissans ; ce qui nous passionne dans toutes nos actions, même les plus louables en elles-mêmes ; c'est notre intérêt secret ou même sensible, que nous ne discernons pas, ou que nous n'avons pas le courage de sacrifier. « Tous désirent » la paix, dit l'Auteur de l'Imitation de » Jesus-Christ, (*Liv.* 5. *chap.* 25.) » mais tout ne prennent pas le véritable moyen de se la procurer. Le » moyen le plus propre & le plus court » est de ne s'attacher qu'à Dieu seul ; » de ne désirer rien hors de lui, & » de n'avoir d'autre vûe dans toutes » ses actions, & dans tous ses pro- » jets que de le glorifier & de lui

» plaire. L'homme ne se livre jamais à » un désir déréglé, qu'il ne se donne » du chagrin & de l'inquiétude, » dit encore le même Auteur, (*Liv. 3. chap. 6.*) que je cite souvent, & que je citerai sur-tout dans ce Chapitre, parce qu'il semble n'avoir dans tout son Livre d'autre objet que la paix intérieure, ni en reconnoitre presque d'autre moyen que le parfait détachement, qu'il tourne en mille manieres, & qu'il ramene presque par-tout. » Le repos intérieur, dit-» il, fut toujours inconnu à l'orgueil-» leux & à l'avare : mais pour le pau-» vre & l'humble d'esprit, ils jouissent » d'une paix profonde. Celui qui n'est » pas encore parfaitement mort à lui-» même, est facilement tenté, & pres-» que aussi-tôt vaincu par les plus pe-» tites choses. Un homme encore foible » dans la vie de l'esprit, & en qui » celle des sens n'est pas bien éteinte, » a bien de la peine à se dégager des » désirs terrestres : aussi est-il souvent » porté à l'indignation, lorsqu'on veut » le priver de ce qu'il aime encore, & » à la tristesse, lorsqu'il veut s'en pri-» ver lui même. S'accorde-t-il ce que » son cœur désire ? Il se sent déchirer » par les remords de sa conscience, » parce qu'il a suivi sa passion, sans pouvoir trouver la paix qu'il souhai-

» toit. C'eſt donc en réſiſtant à ſes paſ-
» ſions qu'on trouvera la paix du cœur,
» & non en s'en rendant eſclave. Non,
» elle ne ſera jamais pour l'homme,
» ſenſuel & diſſipé, mais pour celui qui
» eſt ſpirituel & fervent. »

§. II.

C'Eſt ſans doute un grand effort du cœur humain que de s'élever ainſi au-deſſus de toutes les choſes ſenſibles, & de ſe tenir comme en l'air entre le ciel & la terre : ou plutôt c'eſt un grand coup de la grace, que de faire mourir ainſi un homme vivant à toutes les choſes par leſquelles il vit, ou pour leſquelles il ſemble vivre ; de le rendre parfaitement exempt de toutes les illuſions qui ſéduiſent les hommes ; & le mettre par l'eſprit dans une telle élévation, qu'il ne déſire ni ne craigne rien de ce monde, & qu'il ſoit au-deſſus de toutes lès viciſſitudes humaines (1). Il n'y a que Dieu qui puiſſe élever ainſi une ame, & la maintenir dans cette élévation (2). Sans un ſecours tout particulier & une fidele

(1) Magnum opus gratiæ, ut cum ſuis amoribus, & erroribus, & terroribus vincatur hic mundus. *Aug.*

[2] Ad hoc magna requiritur gratia, quæ animam levet, *Imit. Christi*, *L. 4. c. 31.*

coopération à ce ſecours, elle rampera au-lieu de vivre & de ſe fortifier; elle tournoyera dans le labirinthe de ſes imperfections, au-lieu d'avancer dans les routes de la vertu (3). Eût-elle les aîles de la colombe, que le Roi Prophête demandoit, pour s'envoler dans le ſein de Dieu, qui eſt le centre de ſon repos; tandis qu'elle reſtera attachée, ne fût-ce que par un fil, elle ne fera que voltiger, que ſe débattre, que ſe tourmenter autour de ce qui la retiendra. Que ſon état ſera digne de compaſſion! Une bagatelle, un rien l'arrêtera, après qu'elle aura peut-être briſé des chaînes énormes; mais ce rien lui fera un grand mal, en l'empêchant d'avancer dans la vertu: car il importe peu de quel objet on ſoit eſclave dès qu'on n'eſt pas libre. Il n'y a que la honte de plus a être vaincu dans de petits combats, après avoir terraſſé des ennemis formidables. C'eſt le cas des vierges folles (4). Mais auſſi, ſi cette ame a enfin le courage de rompre ces miſérables liens, quel progrès ne fera-t-elle pas dans la voie de la perfection! Elle fera plus de chemin & avec moins de

(3) Diù parvas erit, & infrà jacebit. *Ibid.*
(4) Ideò etiam fatuas appellavit quia majori certamine ſuperato, in faciliori totum perdiderunt. *Chryſoſt.*

peine par le parfait dégagement, qu'elle n'en a fait dans tout le temps qu'elle traînoit à grand force le poids de ses convoitises : rien ne retardera sa course, ni ne troublera sa paix ? Qu'y a-t-il en effet de plus tranquille que l'œil simple, & de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre (5) ?

§. III.

D'Où vient que les Saints ont fait de si grands progrès dans la vie intérieure & dans la paix du cœur, sinon de ce qu'ils ont d'abord renoncé à tout, & que leur ferveur n'a regardé que comme le premier pas dans la vertu, ce dénuement total, par lequel, hélas ! Notre lâcheté s'estimeroit heureuse de pouvoir finir ? C'est maintenant que je commence d'être disciple de Jesus-Chtist, ne désirant rien de ce qui peut tomber sous les sens, disoit saint Ignace Martyr (1). Peut-être que notre amour-propre, subtil à nous tromper, nous persuaderoit que c'est-là une ferveur extraordinaire, plus propre

(5) Quid simplici oculo quietus, quid liberius, nihil desiderante in terris ? *Imit. Chr. L. 3. c. 31.*

(1) Nunc incipio Christi discipulus esse ; nihil de his quæ videntur desiderans, *Ign. Mart. Ep. Rom.*

à nous étonner & à nous humilier, qu'à nous inſtruire, ſi la ſentence de Jeſus-Chriſt n'y étoit formelle ; « Quiconque » ne renonce pas à tout ce qu'il poſſé- » de, ne peut être mon diſciple. » Si nous devons renoncer par un entier dégagement du cœur à tout ce que nous poſſédons ; à plus forte raiſon devons-nous renoncer à ce que nous ne poſſédons pas, & par conſéquent à tout. Jeſus-Chriſt court comme un géant il faut-être libre & débarraſſé pour le ſuivre. Ce ſeroit même lui manquer de reſpect, que de vouloir jouir à ſa ſuite, de quelque ſuperfluité ; tandis qu'il manque du néceſſaire, juſqu'à n'avoir pas où repoſer ſa tête. Les Saints ſe ſont dégagés de tout ; & c'eſt ce qui les a conduits rapidement à la contemplation, à l'union divine, à la profonde paix qu'elles opérent : & nous, nous ſommes privés de ces grands biens, parce que nous tenons encore à la terre (2) : & cela, non par l'empire du monde ; ou par quelqu'autre choſe de fort grand, ſi toutefois il eſt quelque choſe de grand dans le monde ; mais peut-être, ô miſere ! O honte du cœur humain ! Par des attachemens

(2) Ideò pauci inveniuntur contemplativi ; quia pauci ſciunt ſe à perituris creaturis ad plenum ſequeſtrare. *Imit. Chriſti*, *L.* 3. *c.* 3.

méprisable, que nous n'avons ni le courage de rompre, ni l'humilité de nous avouer.

§. IV.

QUelle source de regrets pour une ame à l'heure de la mort, de voir que pour n'avoir pas voulu se défaire de quelques amusemens & de quelques bagatelles, elle a perdu la sainteté, le parfait-amour de Dieu, & un poids immense de gloire pour toute l'éternité; de plus elle n'a fait que languir, & souffrir beaucoup, toute sa vie, dans cet état partagé entre Dieu & la créature. En quittant tout, elle auroit trouvé tout le renoncement à ses petites cupidités lui auroit procuré les délices du saint repos & toutes les vertus qui l'accompagnent. Malheureusement pour elle le mauvais exemple, le préjugé, peut-être même, hélas! Une autorité utile, quand elle conduit à la perfection, funeste, quand elle en éloigne, ont balancé en elle la doctrine & les exemples des Saints: & son mauvais penchant a déterminé son cœur: elle ne reconnoît son égarement que quand il n'est plus temps d'y re-

(1) Dimitte omnia, & invenies omnia: relinque cupidinem, & reperies requiem. *Imit. Christi. L. c. 32.*

médier

§. V.

VOs ſecrets attachemens ſont comme de certaines maladies lentes, qui, ſans vous faire mourir, vous font ſouffrir beaucoup; &, pour ainſi dire, ne vous laiſſent pas vivre. Malade, inquiet & ridicule, vous cherchez du repos, vous tournant tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre; murmurant ſans ceſſe contre le lit ſur lequel vous vous roulez, au-lieu de vous en prendre à la fiévre qui vous dévore. *Verſa & reverſa* (*Auguſt.*) Tournez-vous & retournez-vous, jamais il n'y aura de repos pour un cœur qui conſerve, en ce qu'il a de terreſtre, un levain de fermentation. Le duvet & le coton ſeront trop durs pour ſon infirmité: *dura ſunt omnia* : il n'y pourra trouver le repos, qu'un homme ſain trouve juſques parmi les ronces. Sainte Thérefe ſouffrit durant vingt-années un ſi cruel tourment dans cet état de foibleſſe & de langueur intérieure, qu'elle étoit ſurpriſe dans la ſuite d'avoir pu le ſupporter un mois entier: & jamais elle ne put trouver du ſoulagement, qu'en ſe dépouillant entiérement du vieil homme (1). Dès qu'elle commença de pratiquer ce qu'el-

[1] *Voyez le Chap. 8. de ſa Vie.*

le a enseigné depuis, se regardant comme seul dans ce monde, elle éprouva dans le fond d'une paix toute divine, que Dieu tient lieu de tout (1).

§. VI.

DEtachez-vous donc de toutes les choses sensibles, de vos biens, de vos emplois, de votre rang, de tout ce qui vous environne; renoncez aux plaisirs: privez-vous des commodités, autant que votre état peut le permettre: ne satisfaites à la nécessité qu'avec discernement, ne prenez de toutes les choses créées que le vrai besoin, &, pour ainsi dire, n'y touchez que légerement & en passant, comme Jonathas prend du miel du bout de sa lance, sans s'arrêter. Laissez aux gens du siecle leurs divertissemens, leurs affaires, leurs intrigues; vains amusemens pour une ame qui sait penser: *Dimitte vana vanis* (2). Le royaume de Dieu est au-dedans de vous-même: que pouvez-vous souhaiter de plus? Si vous en bannissez tous les usurpateurs, Dieu regnera tranquillement en vous, & vous jouirez en lui d'une paix profonde. Mais tandis que vous entretiendrez dans vo-

[1] Erit ipse omnia in omnibus, qui pro ipse omnia relinquerunt. *Bernard.*
[2] Imit. de Jesus-Christ.

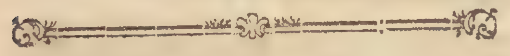
tre cœur deux puiſſans rivaux, l'amour de Dieu, & l'amour-propre; vous ſouffrirez les débats intérieurs & les douleurs de Rebecca (1). Et vous pouvez donner du repos à un malheureux appliqué à la torture, vous pourrez eſpérer de goûter la paix de l'ame dans cet état violent.

§. VII.

Ne vous ſouciez pas même de voir ce qu'il ne vous eſt pas permis d'avoir (2). Fermez aux objets extérieurs les avenues de vos ſens. Une ame qui eſt toujours aux fenêtres, ne peut être recueillie & en paix. *Quid hîc circumſpicis, cùm iſte non eſt locus tuæ requietionis*; (*Imit. Chriſti.*) Etranger, paſſez votre chemin; regardez votre patrie, & hâtez-vous d'y arriver. S'il faut vous communiquer aux créatures, que ce ſoit à la porte de votre cœur, ſans l'ouvrir, & comme à travers la grille. Dès que vous aurez ſuffiſamment répondu, tirez le rideau, & oubliez tout. Rentrez tout ſeul dans votre cellule intérieure, ſi vous voulez y trouver du repos; vous ne ſerez pas exempt des agitations du ſiecle, ſi vous vous occupez dans votre retraite, des

[1] Geneſ. 25. ℣. 21.
[2] Quis cupis videre, quid nos potes habere. *Imit. Chriſt.*

frivolités dont-il vous aura entretenu. La ſeule inutilité des penſées nuit beaucoup à la vie intérieure : l'oiſiveté de l'ame eſt comme une rouille qui en ternit tout l'éclat, & qui la détruit même beaucoup plus que l'action. Qui pourroit faire revenir ces temps heureux des anciens Solitaires, nous montreroit des hommes ſi recueillis en eux-mêmes, qu'ils pourroient compter toutes les penſées étrangeres qui leur viendroient ; & qu'ils les marqueroient en effet ſur leurs tablettes, pour en rendre compte à leur Directeur. Une des marques des ames tiédes, dit un grand Saint, (*Saint Bonaventure*,) c'eſt qu'elles ne ſentent point le mal que leur font les penſées inutiles.



Article II.

Détachement des Ames.

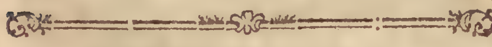
DÉtachez-vous des amis de votre ancienne diſſipation, qui la feroient bien-tôt revenir, & avec qui l'Epoux ſacré ne veut point partager votre cœur. Sainte Thérèſe fut long-temps retardée dans ſon avancement ſpirituel par un attachement trop naturel pour une amie, qui n'étoit pas ſelon Dieu. Ceux même qui le ſont pour vous, ne le feront qu'au-

tant que vous en ſerez détaché, juſqu'à vous en ſéparer ſans peine & ſans délai pour toute votre vie, au premier ſigne de la volonté de Dieu. Plus l'attachement à un ami paroît innocent, plus il faut s'en méfier. De même qu'il n'eſt rien de comparable à un bon ami, ſelon le Sage (1); auſſi rien ne vous ſera ſi nuiſible qu'un ami diſſipé ou tiéde, qui ne connoîtra point votre attrait, ou qui voudra le gêner; vous ne ſauriez conſerver la paix avec lui & avec Dieu. Les entretiens avec les amis pieux ſont utiles; mais ils peuvent facilement dégénérer en amuſement & en diſſipation; ſouvent après avoir ranimé la ferveur dans le premier quart-d'heure, ils la refroidiſſent dans le ſecond, & l'éteignent dans le troiſieme. Ecoutez ici le ſage A Kempis. (*Imit. Chriſti*, *L.* 3. *c.* 53.) » Cherchez la retraite, aimez à » demeurer ſeul avec vous-même : ne » déſirez la converſation de qui que ce » ſoit. Mais appliquez-vous plutôt à » prier avec ferveur; afin de vous con- » ſerver dans la componction du cœur » & dans la pureté de la conſcience. » Regardez comme un néant toutes les » créatures : car tandis que vous cher-

[1] Amico fideli nulla eſt comparatio. *Eccli.* 6. *c.* 15.

» cherez de la consolation en quelqu'une,
» vous ne pourrez en goûter dans l'en-
» tretien avec Dieu. Vous devez donc
» vous éloigner de vos amis & de vos
» connoissances, & vous interdire géné-
» ralement toute satisfaction naturelle.
« Un esprit encore foible & infirme ne
» comprend pas ce que c'est que d'avoir
» ainsi le cœur dégagé de toutes choses;
» & l'homme animal ne connoît pas la
» liberté de l'homme intérieur : cepen-
» dant s'il veut devenir véritablement
» spirituel, il faut qu'il renonce tant à
» ses proches qu'aux étrangers. « On rapporte de ce pieux Auteur; que lorsqu'on vouloit l'engager dans de trop longs entretiens, il avoit accoutumé de dire : on m'attend dans ma cellule (1). On entendoit son langage, & on respectoit son attrait. Suivez le vôtre; & rendez-vous à Dieu qui vous attend au fond de votre cœur.

[1] Est qui non expectet in cellulâ.



ARTICLE III.

Détachement & oubli de tous les hommes.

ON se plaint souvent des distractions & des troubles qu'on souffre dans la compagnie des hommes. J'avoue que c'est avec raison, puisque les Saints

mêmes s'en ſont plaints : & à leur exemple il faut fuir la compagnie, autant qu'on le peut. Mais il faut avouer auſſi, que les hommes ne nous détournent ſi fort, que parce que nous ſommes nous-même trop hommes, & que nous ne voyons en eux que des hommes. Si, tels que l'aveugle à demi-éclairé de l'Evangile, nous ne les regardions que commes des arbres qui ſe remuent (1); nous ne ſerons gueres plus diſtraits au milieu du tumulte d'une ville, que parmi l'agitation d'une vaſte forêt. Que ces machines ſoient mûes tantôt dans un ſens, tantôt dans un autre; qu'elles ſoient près ou loin de vous, qu'elles aient des yeux ou non, que vous importe ? Ne cherchez pas leurs regards, mais auſſi ne les craignez pas, & ne faites pas plus de cas de leur langue que de leurs yeux.
» Si vous vivez en homme ſpirituel & » intérieur, vous prendrez peu garde » à des paroles qui volent, & qui n'ont » rien de ſolide ; & vous ne ferez point » dépendre votre paix des diſcours des » hommes, qui ne mettent ni ne chan- » gent rien en vous ; (*Imit. chriſti*, » *L.* 3. *c.* 28.) « Leur eſtime ne vous rend pas meilleur, ni leurs mépris plus

(1) Video homines velut arbores ambulantes. *Marc.* 8. ℣. 14.

mauvais ; leurs louanges ni leurs blâmes ne font pas que vous les méritiez.

Ayez une bonne idée de tout le monde, ſans vous en beaucoup occuper : excuſez leur fautes, ſans beaucoup raiſonner ; eſtimez leurs vertu, ſans trop ſubtiliſer ; préférez-les tous à vous, ſans trop vous comparer, c'eſt le moyen d'éviter une infinité de tentation. Préſentez-vous ſeul devant Dieu ſeul, & vous n'y trouverez que recueillement, qu'humilité, que charité. Il y a ſouvent danger, & plus ſouvent encore de l'inutilité, à juger de ſoi par comparaiſon avec les autres. Quoiqu'il en ſoit d'eux, vous êtes toujours le même : s'ils ſont tous des Saints, vous n'en êtes pas plus méchans ; & fuſſent-ils tous des méchans, vous n'en ſeriez pas plus juſte. Nous ne ſommes véritablement que ce que nous ſommes par rapport à Dieu, diſoit S. François. On s'unit à ce Dieu, à meſure qu'on oublie les créatures. Pour trouver l'Epoux céleſte, il faut laiſſer après ſoi, non-ſeulement ceux qui dans la ville ſont plongés dans le ſommeil, mais encore ceux qui veillent à ſa garde, (*Cantiq. des Cant.* 3.)

* *
*

ARTICLE IV.

Détachement de soi-même.

§. I.

APrès vous être détaché de tout ce qui vous environne, de tout ce qui pique votre curiosité, de tout ce qui flatte la vanité, de tout ce qui entretient la mollesse, des inutilités qui vous amusent, des affaires qui vous distraient, des amis qui vous gênent, des hommes qui vous dissipent, & enfin de tout ce qui n'est point pour vous d'une providence reconnue; détachez-vous sur-tout de vous-même, & sachez qu'il n'est rien au monde, dont vous deviez vous défier davantage (1), parce que rien n'est aussi près de vous, ni aussi dangereux pour vous; & que dans le fond le renoncement aux choses extérieures n'est si nécessaires, que parce qu'elles servent d'aliment à l'amour de vous-même. Si vous pouviez une fois vous délivrer de ce ver intérieur, qui vous agite au-dedans, qui vous donne une faim insatiable des choses du-dehors; vous joui-

[1] Oportet eum à nemine magis cavere quàm à se ipso. *Imit. Christi*, *L.* 3. *c.* 53.

riez d'une paix profonde & d'une tranquillité inaltérable (1). Le malheur des hommes & la cause de leur peu de progrès dans les voies de la paix, c'est qu'au lieu de sortir entiérement d'eux-mêmes, ils restent toujours enveloppés & enlacés dans les plis & replis de l'amour-propre (2) : car celui qui veut marcher déliberement dans ces voies toutes saintes, doit mortifier toutes ses affections déréglées, & ne tenir à aucune créature par les biens de la cupidité.

§. II.

RENONCEZ donc à vos goûts, à vos humeurs, à votre volonté propre, à cette complaisance en vous-même, qui s'admire en tout jusques dans le désir & la résolution de s'oublier, à cet amour-propre délicat, qui affecte tou-

(1) Ex hoc vitio quòd homo seipsum nimis inordinatè diligis, penè totum pendet quidquid radicaliter vincedum est, quo victo & subacto malo, pax magna & tranquillitas erit continuò. *Imit. Chr. L. 3. c. 53.*

[2] In se implicati remanent, nec suprà se in spiritu elevari possunt. Qui autem liberè mecum ambulare desiderat, necesse est in omnes parvas & inordinates affectiones suas mortificet, atque nulli creaturæ, privato animo concupiscantur inhæreat. *Imit. Christi. Ibid.*

jours le merveilleux & le ſingulier, qu'une conduite commune déſeſpére, & qui veut exceller & l'emporter ſur les autres juſques dans l'auſtérité & dans l'humiliation; à cet intérêt humain, qui cherche à ſe placer dans tout ce qu'il dit, & à ſe retrouver dans tout ce qu'il fait, & qui ſeroit peut-être ſans force & ſans action, s'il étoit aſſuré de n'avoir que Dieu ſeul pour témoin & pour récompenſe; à cette prudence de la chair, qui eſt ennemie de Dieu, & que anéantit la ſage folie de la croix: à cette maniere de penſer fine & délicate qui ſubtiliſe en tout, & qui ſubſiſte juſques dans une profeſſion ouverte de piété au mépris de la ſimplicité qui en fait le principal caractere: à ce goût faſtueux d'ordre & d'arrangement, dont on eſt quelquefois plus entêté dans la retraite & dans la dévotion, que dans la magnificence du luxe & dans la vanité du ſiécle: à cette bonne idée de votre façon de penſer, qui fait que les penſées des autres vous trouvent toujours prévenus: à cette fineſſe dans le commerce, même entre des perſonnes de piété: vraie politique, que les gens un peu droits déteſtent juſques dans les mondains. Enfin renoncez à tout ce qui vous éloigne de Dieu, à meſure qu'il vous ramene à vous-même. Vous trouverez la paix in-

térieure dans le renoncement aux choſes du déhors, & vous trouverez la ſource même de cette paix dans l'union avec Dieu, où vous conduit le renoncement à vous-même (1).

§. III.

UNe choſe dont les perſonnes même vertueuſes ne ſont pas toujours aſſez détachées, c'eſt leur ſanté, & l'amour-propre ne manque pas de beaux prétextes pour juſtifier le ſoin exceſſif qu'elles en prennent. Si vous écoutez ce ſéducteur familier, vous n'aurez jamais un moment de repos; vous craindrez toujours, ou de ruiner votre ſanté, ou de ne vous donner pas aſſez de ſoins pour la rétablir, ou de ne vous en donner d'inutiles, ou de ne vous donner pas préciſément ceux qu'il faut. Les veilles vous échaufferont, les jeûnes vous affoibliront, l'oraiſon vous épuiſera: il faudra ſouvent réparer vos forces pour mieux ſervir Dieu, comme ſi le ſervice de Dieu ne demandoit pas le ſacrifice même de vos forces: & ce beau zèle pour vous mettre en état

[1] Fili, quantùm à te vales exire, tantùm in me poteris tranſire.

Sicut nihil foris concupiſcere, pacem internam, ſic ſe interius relinquetur, Deo conjungit. *Imit. Chriſti*, *L. 3. c. 56.*

de pratiquer la vertu, fera que vous ne la pratiquerez jamais.

Vous êtes sans cesse à réfléchir sur ce qui convient à votre santé, ou sur ce qui lui est contraire; hé! Vous êtes-vous donc mis au service de Dieu, pour devenir bon Médecin par le discernement de ce qui est utile au corps, ou pour devenir bon Chrétien par la pratique de ce qui sanctifie l'ame? Qu'importe que les exercices de celle-ci affoiblissent celui-là qui n'est fait que pour elle? Faut-il la force d'un Athléte, pour emporter le Ciel? Ou faut-il de l'embonpoint pour servir Dieu, comme pour servir les Rois de Babylone? Juif timide & sensuel, allez bâtir des maisons commodes, planter des vignes délicieuses, vous livrer à l'oisiveté & aux plaisirs domestiques: vous n'êtes pas propre à cette guerre sainte, sans laquelle on ne peut avoir la paix. (*Deuteron.* 20. *I. Mac. chap.* 3.) Point d'excès dans les austérités; mais encore moins de timidité & de mollesse. L'attrait & le Directeur doivent régler vos pratiques, & le zèle, plus que le régime, doit regler votre fidélité. Ayez toujours pour maxime, que la vie la plus courte, si elle est fervente, vaut mieux que la plus longue tiédeur.



ARTICLE V.

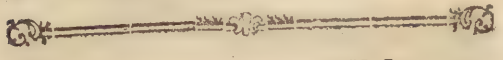
Détachement des moyens de vertu.

NE ſoyez pas eſclave des ſecours & des moyens que Dieu vous donne pour pratiquer la vertu : puiſqu'il ſaura bien en ſubſtituer d'autres, ſi ceux-là vous manquent : & qu'après tout ce n'eſt pas pour vous y attacher qu'il vous les donne, mais pour vous conduire à l'union avec lui ſeul. Imitez S. Serapion le Sindonite, qui, après avoir donné aux pauvres juſqu'à ſes habits, leur donne enfin le Livre des Evangiles, d'où il prenoit le ſujet de ſes méditations qui le conſoloient de la perte de tout le reſte, & s'écrie plein d'une conſolation encore plus pure : j'ai tout quitté, même le Livre qui m'a appris à tout quitter. Détachez-vous ainſi de tout moyen, particulier de vertu, pour ne plus tenir qu'à la vertu même. Les exercices ſpirituels, les pratiques de mortification, la retraite, les Directeurs, ne ſont des moyens de perfection, qu'autant qu'on n'y tient pas. Ce dernier vous dit pour lui & pour tout le reſte, comme ſaint François de Sales à une perſonne qu'il dirigeoit : Seroit-il poſſible que je vous

fusse un objet d'attachement, moi qui ne vous suis utile qu'autant que je vous conduis au détachement de tout objet créé ? Vous ne serez jamais si riche, que quand vous ne le serez que de dépouillement & de pauvreté, comme on l'a dit d'un grand Saint, *vir ditissimæ paupertatis* : & vous ne serez jamais si tranquille & si content, que quand vous embrasserez nud la croix toute nue (1). Car il n'y a point d'autre voie pour arriver à la véritable paix intérieure, que celle de la croix & d'une mortification totale & continuelle (2).

[1] Nudam crucem nudus amplectar ; *Hieron.*

[2] Non est alia via..... ad veram internam pacem, nisi via sanctæ crucis & quotidianæ mortificationis. *Imit. Christi*, *L.* 2. *c.* 12.



ARTICLE VI.

Détachement des consolations de la vertu.

LE goût & le plaisir que l'on ressent à servir Dieu, est la derniere chose dont on se détache, & il est même rare qu'on s'en détache tout-à-fait. Soit une espece de sensualité rafinée, qui veut goûter les plaisirs de l'ame, si elle renonce à ceux du corps : soit erreur, qui prend ces

goût de la vertu pour la vertu même, ou qui du moins les regarde comme une forte preuve qu'on la possède, puisqu'on en fait les actions avec tant de facilité & de plaisir, nous croyons avoir suffisamment dévoilé cette illusion, en traitant des moyens d'acquérir la paix. Si donc vous trouvez beaucoup de goût à pratiquer la vertu, ne vous en élevez pas en vous-même, puisque vous n'êtes pas pour cela meilleur : & si vous n'y trouvez que du dégoût & de la répugnance ; ne vous en affligez pas, puisque vous n'en êtes pas plus mauvais. Si le Seigneur vous console par sa présence, ne vous livrez pas à une joie excessive, puisqu'il pourra bientôt s'éloigner : & quand il s'éloignera, ne vous abandonnez pas à la tristesse, puisqu'il pourra bientôt revenir ; & jamais ne fondez votre paix sur des goûts sujets à tant d'alternatives, mais sur la croix qui ne peut jamais vous manquer.

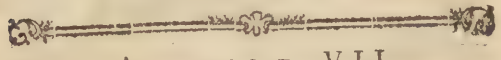
Ne vous attendez qu'à souffrir beaucoup, & de toutes les manieres ; & vous ne serez jamais troublé, ou vous le serez bien peu ; & pour peu de temps (1). Si, lorsque Dieu retirera de vous ses consolations, bien-loin d'en murmurer &

[1] In multâ patientiâ erit pax tua. *Imit. Christi, L. 3. c. 23.*

d'en gémir, vous adorez sa conduite, & vous vous offrez à souffrir toujours d'avantage; vous voilà dans le grand & droit chemin de la paix (2). Et si enfin vous en venez jusqu'à l'oubli total & au parfait mépris de vous-même, sachez que vous jouirez alors de la plus profonde paix qu'on puisse goûter dans ce misérable exil (3).

(2) Si fueris tam fortis & longanimis in spe, ut substractâ interiori consolatione, etiam ad ampliora sustinenda cor tuum præparaveris, nec te justificaveris... sed me in omnibus dispositionibus.... sanctum laudaveris; tunc in verâ & rectâ viâ pacis ambulas. *Imit. Christi, ibid.*

(3) Quod si ad plenum tui ipsius contemptum perveneris; scito quod tunc abundantiâ pacis perfrueris, secundùm possibilitatem tui incolatus. *Imit. Chr. ibid.*



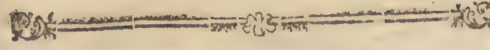
ARTICLE VII.

Détachement de la vertu même en un certain sens.

CE n'est pas encore assez de vous être détaché des moyens particuliers de vertu, & des consolations sensibles qu'on goûte quelquefois daus sa pratique; si vous ne vous détachez encore de la vertu même, non par indifférence, ou par dépouillement réel, mais par désappro-

priation, & par une continuelle dépendance de la volonté de Dieu. Reconnoiſſez, mais ſincérement, & non par une idée ſuperficielle de votre eſprit, mais par un ſentiment intime de votre cœur, que ce que vous en avez, vous le devez à la miſéricorde divine, & non pas ſeulement ou principalement à vos ſoins & à vos travaux, quoique vous vous en ſoyez donné beaucoup pour l'acquérir, & que vous ne deviez jamais vous relâcher à cet égard. Ne vous en attribuez pas plus que vous n'en avez: rebattez même toujours beaucoup de l'idée que votre amour-propre vous en donne; & voyez ſa médiocrité ſans dépit, & l'éminence de celle d'autrui ſans envie. Ne ſoyez pas jaloux de la conſervation de celle que vous avez acquiſe avec le ſecours de Dieu, juſqu'à refuſer de l'expoſer pour ſes ſervices. Quoique l'Epouſe ait lavé ſes pieds, elle ne doit pas craindre de l'expoſer à terre, pour aller où l'Epoux l'appelle (*Cantiq. des Cantiq.* 5.) Laiſſez à Dieu le ſoin de conſerver avec votre coopération ce qu'il y a opéré de même, & faites ſans héſiter tout ce qu'il demande de vous; voilà la véritable abnégation (1).

[1] Volo te addiſcere perfectam abnegationem tui in voluntate meâ, ſine contradictione & querelâ. *Imit. Chriſt*, *L. 3. c. 56.*



ARTICLE VIII.

Ne croire pas être parvenu à ce détachement parfait, mais travailler continuellement à se détacher toujours davantage.

§. I.

NE vivre jamais pour soi, se perdre entiérement de vûe, se servir des créatures, sans s'y arrêter, les fouler toutes aux pieds, pour s'élever à Dieu; les oublier toutes, tandis qu'elles entrent en nous par tous nos sens, pour ne s'occuper que de Dieu qu'aucun sens ne peut atteindre, écouter continuellement sa voix au fond de son cœur, ne vouloir que lui pour témoin de ses œuvres, & pour juge de ses intentions, se regarder enfin comme seul avec lui seul dans ce monde : que cet état est sublime ! & que nous devons bien peu nous flatter d'y être parvenus, ou de pouvoir y parvenir avec des graces communes & par des efforts ordinaires ! Aussi lâches que présomptueux, nous ne faisons presque rien de ce que nous croyons pouvoir faire, & souvent nous pensons avoir tout fait, lorsqu'à peine nous avons commencé, ou que nous en avons eu l'idée & formé le

dessein. Mais l'on se plaint que la sainteté & les miracles sont fort rares aujourd'hui, on doit savoir que le parfait détachement ne l'est pas moins.

« Qui trouvera ce véritable pauvre » d'esprit, dégagé de l'amour de toutes » les créatures ? C'est un trésor qu'il fau» droit aller chercher au bout du monde.» (*Imit. christi. L.* 2. *c.* 11.)

Où trouver en effet ces ames fortes, qui dans tous les momens s'élevent au-dessus de tout ce qui les environne, & au-dessus d'elles-mêmes, renoncent aux plaisirs des sens, se privent des commodités de la vie, & usent de ce monde comme n'en usant pas ? Qu'il est rare de trouver de ces athlétes parfaitement dépouillés, sur lesquels le monde, la chair & toutes les puissances de l'enfer n'ont aucune prise pour les renverser, ni pour les ébranler ! Ce sont aujourd'hui autant de miracles que ces Anges terrestres, ou ces hommes célestes, qui cachés en Dieu, comme dans une solitude inaccessible à toutes les créatures, jouissent sans cesse de lui, & représentent aux yeux du monde la vie des Bienheureux, si néanmoins le monde indigne de les posséder n'étoit pas aussi incapable de discerner une si haute perfection & un si grand bonheur.

§. II.

COurage donc, ame fidele, ſi ce n'eſt pas à une triſte & honteuſe pauvreté qu'on nous exhorte, mais à un dégagement noble & délicieux. Nos attachemens ſont notre eſclavage, & notre eſclavage ne peut faire que notre malheur. Si on vous demande tout pour cette perle Evangélique, c'eſt qu'elle vaut-elle ſeule plus que tout le reſte. Toutes les richeſſes de la terre, tous les honneurs du monde, tous les plaiſirs du corps, tout l'éclat des talens, ne ſont auprès d'elle que de l'ordure, du limon & des amuſemens puériles; & même preſque tous les autres biens ſpirituels, les pratiques de piété, les auſtérités corporelles, autres vertus morales ne ſont pas comparables à ce renoncement parfait & tout Apoſtolique, dont ſaint Pierre oſe bien demander au Sauveur qu'elle pourra être la récompenſe : à quoi ce bon Maître répond par la promeſſe d'une place, non-ſeulement parmi les Saints, mais parmi les Juges mêmes des Saints. (*Matth.* 19 ℣. 28.)

On vous appelle à une vertu ſublime; ne craignez rien : elle n'a pas moins de ſûreté que d'élévation : ou plutôt, hors d'elle il n'y a aucune véritable aſſurance, mais des agitations continuelles, &

de fréquens dangers. Tandis que notre amour-propre se répand sur une infinité d'objets, comme par autant de branches, nous sommes le jouet de tous les vents du siecle. *Præcidite ramos ejus* : (*Dan.* 4. ℣. 11.) Otez tout ce branchage orgueilleux, & vous jouirez de l'immobilité au milieu des plus violens orages.

§. III.

NE regardez que Dieu, c'est une vie Angélique, ne regarder que les créatures, c'est une vie animale : ne regarder que soi-même, c'est une vie diabolique. Choisissez. La délibération vous fait horreur. Le mêlange des choses si opposées pourroit-il ne pas vous en faire ? Craindriez-vous d'être trop à Dieu qui veut être tout à vous, si vous voulez être tout à lui ? Si vous saviez combien par cet entier renoncement vous serez agréable à sa divine Majesté, terrible aux Démons, édifiant pour le prochain, combien votre vie sera heureuse, & votre mort tranquille, combien vous vous épargnerez de tentations, & vous pratiquerez de vertu ; combien vous abrégerez votre purgatoire, & vous enricherez votre couronne ; on ne vous verroit pas disputer ainsi pour une bagatelle entre la grace & la cupidité. Car, je le dis enco-

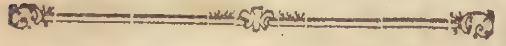
re, & encore, je crains de ne le pas dire assez; c'est souvent un rien qui nous arrête, après que nous avons renoncé aux grands objets. Le Solitaire tient quelquefois plus à un vil animal domestique, qu'un grand Pape à toute la gloire & à toute l'opulence du souverain Pontificat. L'amour-propre sait bien changer d'objet, sans changer lui-même: il se retranche & se renferme tout entier dans un coin du cœur: il se rapetisse sans se mutiler: il sait souffrir le besoin, & vivre de peu dans sa retraite; en attendant le moment favorable de regagner le terrain & de se remettre dans l'abondance.

Vous n'avancerez votre édifice intérieur, qu'à proportion de votre dépouillement: quand il ne vous restera plus rien, vous y mettrez le comble. Pour les édifices matériels, il faut de grands préparatifs & beaucoup de dépenses; pour celui-ci, la pauvreté & le dénuement en sont les matériaux; la confiance en Dieu & sa grace avec notre coopération les mettent en œuvre. Celui qui, avant de commencer; ne se propose pas un dépouillement total, ou qui ensuite n'a pas le courage de l'exécuter, ne fait, dit le Sauveur, qu'un ouvrage imparfait & ridicule, qui lui attire la dérision & le mépris (1). Essayez-vous donc sur-tout,

[1] Quis... volens ædificare turrim, non

ne vous diſſimulez rien, ne vous paſſez rien. Le plus petit détail n'eſt pas devant Dieu d'un petit mérite : il n'eſt déſagréable qu'à l'orgueil qui ne veut que de grands objets, & à l'amour-propre qui craint d'être découvert dans les plus petits. Veillez ſans ceſſe, pour empêcher que ce dernier ne vous dérobe une partie de votre ſacrifice : mais priez encore plus, pour éviter ſes ſurpriſes, & pour réſiſter à ſes violences ; car quoique toute ſageſſe vienne de Dieu, le parfait dénuement eſt ſinguliérement un ouvrage de la priere & de la grace.

priùs ſedens computat ſumptus ; ne poſtquàm poſuerit fundamentum, & non potuerit perficere, omnes qui vident incipiant illudere ei. Sic ergò omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ poſſidet, &c. *Luc.* 14.



Priere pour demander à Dieu le parfait détachement.

SEigneur, vous demandez de moi le détachement total des créatures, afin que vous puiſſiez prendre une poſſeſſion entiere & paiſible de mon cœur : j'en reconnois la néceſſité, je vous en offre le déſir, je vous en demande la pratique. Enſéveli dans le limon des choſes terreſtres, où j'enfonce d'un côté, tandis

tandis que je me dégage de l'autre, comment pourrois-je en sortir par mes seuls efforts; pieds & mains liés, comment pourrois-je me délier moi-même, venez donc à mon aide, ô mon Dieu, & hâtez-vous de me secourir. Brisez mes liens, & je vous offrirai un véritable sacrifice de louange; car c'est l'ame parfaitement détachée qui vous loue dignement: elle fait voir que toutes les créatures ne sont rien devant vous, puisqu'elle les abandonne toutes, non-seulement pour n'être pas entiérement abandonnée de vous, mais encore pour vous plaire davantage. Que mes besoins vous touchent; que votre grace me délivre: que le reste de mes attachemens excite votre compassion; au-lieu d'irriter votre colere. Eloignez de moi tout ce qui m'éloigne de vous. Entrez en maître dans mon cœur; & faites-vous vous-même justice de tous les usurpateurs, qui veulent vous en disputer la possession, ou la partager avec vous. *Ure, seca non parcas*: brûlez, coupez, consumez sans miséricorde, ou plutôt par une grande miséricorde, tout ce qui choque vos regards sur cet indigne serviteur, ou qui empêche son union avec votre sainteté infinie. Que je n'aime désormais que vous seul, que je ne cher-

che, ou que je ne trouve que vous seul, quelque part que me conduisent mes devoirs, ou de quelque côté que se tourne mon inconstance. Hélas ! Pourriez vous jamais me paroître borné, & ne pas me suffire ! Et pourrois-je être si insensé, que de demander des néants, pour achever de remplir le vuide que votre majesté infinie me sembleroit laisser dans l'étroite capacité de mon cœur ? Anathême à toute ame qui n'aime pas le Seigneur : & malheur, trouble, remords, inquiétude toujours dans ce monde, & long-temps dans l'autre, à celle qui en l'aimant veut encore aimer quelqu'autre chose. Qu'y a-t-il pour moi qne vous seul dans le Ciel ? Et que puis-je désirer que vous sur la terre ? Mon cœur n'est fait que pour vous seul : & si vous lui offrez les créatures, ce n'est que comme des dégrès pour élever sa foiblesse, & non comme des objets à partager son amour. Vous, mon Dieu, voulez-être son unique partage : & je vous prie, je vous conjure par Jesus-Christ, par vous même, de faire que je n'en aie point d'autre pour le temps ni pour l'éternité.

***

CHAPITRE X.

Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.

§. I.

SI la ferveur est nécessaire ? la liberté intérieure l'est davantage : la contrainte, qui détruit celle-ci, même pour entretenir celle-là, n'est qu'une source de troubles & une pure illusion. Rien de si tranquille, de si susceptible des mouvemens de la grace, de si prompt à les seconder, qu'une ame uniquement attachée à la volonté de Dieu, qui, bien-loin de nous gêner intérieurement, & de nous rendre esclaves, nous conduit à la liberté des enfans. Cette ame est douce, simple, modeste, pliante, sociable, unique, toujours disposée à l'oraison. Mais dans la contrainte, nous sommes roides, inflexibles chagrins, pleins de hauteur ; dévots par systême & par méthode, plutôt que par grace & par fidélité. Comme la liberté vient de notre application unique à la volonté de Dieu, & de son amour qui nous conduit ; la contrainte vient de l'attachement à notre volonté, & de l'amour-propre qui nous égare. C'est ce

qui nous donne cet arrangement invariable, ce maintien forcé, cette mesure dans les mouvemens, que j'appellerois presque une dévotion cadencée, ces manieres composées, précieuses, gênées, puériles, & tout-à-fait vaines, qui déplaisent à Dieu, & qui n'édifient pas beaucoup le prochain, lorsqu'elles viennent à se rendre sensibles. C'est l'illusion ordinaire des jeunes dévots, si entêtés de cette œconomie intérieure & extérieure, qu'ils se révoltent contre ce qui la dérange le moins du monde, & qu'ils sont prêts alors de tout abandonner, comme s'ils perdoient tout avec elle. Et parce qu'elle souffre des atteintes continuelles au-dedans & au-dehors, ils ne possédent jamais la paix. Saint François de Sales peint d'après nature cet esprit de contrainte. (*Lettre* 1. *Liv.* 2.)

§. I I.

ON vous interrompt fréquemment ? On vous force de laisser, de différer, de suspendre vos exercices : votre regle de conduite vous échappe à tout moment ? Ici des affaires, là des bienséances, par tout des assujettissements & des distractions : c'est en fait de votre paix intérieure, si vous la faites dépen-

dre des exercices de votre piété : vous la conſerverez parmi ces mouvemens, ſi elle a pour fondement la liberté de votre ame. Qu'on aille & qu'on vienne autour de vous ; qu'on vous pouſſe & qu'on vous repouſſe ; qu'on vous tourne en tout ſens : ſi vous êtes fidele, ſans être eſclave, vous ne perdrez que la contrainte dans toutes ces agitations ; vous y gagnerez la liberté de l'ame, & le repos intérieur ſera le fruit de cette liberté. A force d'être froiſſé, vous deviendrez ſouple : vous aurez la paix, au milieu de ces troubles extérieurs : pourſuivie ſans relâche au-dehors, elle ſe renfermera dans le fond de votre ame. A l'homme purifié, vuide des créateres, & déſabuſé de lui même, il ne faut que de l'ordre, de la retraite & du ſilence ; c'eſt ce qui lui eſt ordinairement néceſſaire, quoiqu'il ſache s'en paſſer. A celui qui n'eſt pas encore mort à lui-même, l'importun eſt plus utile que l'homme diſcret, le dérangement involontaire, plus que l'ordre ſymétriſé ; & un directeur qui ſait être auſtere, plus que celui qui ne connoît que la douceur. A une terre toute préparée, il ne faut plus que du bon grain : à celle qui n'a pas encore ſes façons, il faut le ſoc & la herſe.

§. III.

VOus vous êtes trop livré à votre ferveur, & vous en êtes affoibli & gêné : vous êtes entré dans les celliers, peut-être de votre naturel, plutôt que de l'Epoux ; & vous vous y êtes livré à toute votre avidité. Vous avez trouvé du miel ; vous en avez mangé avec excès ; & il vous donne des nausées (1) : ce rassasiement vous fait perdre le repos de l'ame (2) ; vous n'avez plus cette agilité d'ame, cette liberté d'esprit, cette délicatesse de sentimens, qui vous rendoit prompt à tout, & susceptible des moindres impressions de la grace. Vous n'êtes pas sans mouvement, vous n'en avez peut-être que trop ; mais il est impétueux & forcé, & incapable de céder à un autre mouvement plus doux & plus pur. Sortez, promenez-vous ; faites un peu d'exercice, pour diriger cette plénitude ; & n'oubliez pas à l'avenir que la paix intérieure ne se conserve que dans la sobriété. La sérénité de l'ame est préférable aux goûts de la ferveur.

(1) Mel invenisti : comede quod sufficit tibi, ne fortè satiatus evomas illud. *Prov.* 25. ℣. 16.

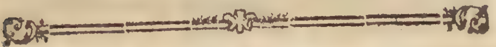
(2) Saturitas divitis non finit eum dormire. *Eccles.* 3. ℣. 11.

L'Epoux invite l'Epouſe à la douceur du printemps, & non aux feux de la canicule. (1) Le vin qu'il donne, eſt tempéré (2) : & quand il en fait boire juſqu'à la ſainte yvreſſe, elle ne produit que le doux repos de l'ame & le tranquille mouvement du cœur (3).

[1] Propera & veni.... Jam enim hiems tranſiit, flores apparuerunt turturis vos audita eſt, ſicut protulit groſſos ſuos; vineæ florentes dederunt odorem ſuum. *Cantic. Cant.* 2.

[2] Bibite vinum quod miſcui vobis. *Prov.* 9. ℣. 5.

[3] Bibite, & inebriamini, Chariſſimi ego dormio, & cor meum vigilat. *Cant. Cant.* 5.



CHAPITRE XI.

Fidélité à ſuivre l'attrait intérieur.

§. I.

On n'aura jamais de véritable paix, tant qu'on réſiſtera à Dieu : & malheur à qui trouveroit quelque tranquillité dans cette oppoſition à ce que Dieu demande de lui ; puiſque ne cédant pas à l'impreſſion de l'Eſprit-Saint, ce ſeroit l'Eſprit-Saint qui céderoit à ſa réſiſtance. Et quel malheur n'eſt-ce pas que Dieu nous traite comme ces nations : auxquelles il ne manifeſte plus la

sainteté de ses voies & les desseins de sa sagesse ? Allez donc, comme les animaux mistérieux d'Ezéchiel, par tout où le mouvement de l'Esprit de Dieu vous porte (1); & comme eux, marchez toujours devant vous, sans demander où il vous mene, & sans revenir sur vos pas (2). Vous craindrez souvent qu'il ne vous conduise trop loin : mais lorsque le mouvement est conforme aux maximes de la perfection, & qu'il n'est point opposé aux regles de la prudence ; & qu'au contraire la crainte qui vous retient est favorable à l'indolence, à l'amour-propre, ou à la cupidité, il est facile, de reconnoître de quel principe part cette incertitude ; & le seul doute doit vous déterminer. Ne regardez point les autres ; l'esprit de Dieu souffle où il veut : personne ne voit ce qui se passe, & ce que Dieu opére dans le cœur de l'homme, que l'esprit de l'homme même. Et après tout, quels que puissent-être les desseins de Dieu sur les autres, & leur maniere d'y répondre, vous serez toujours comptable des mouvemens de sa grace ; & il vous sera dur & funeste de

[1] Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur. *Ezech.* 1. ℣. 12.

[2] Unumquodque eorum coram facie suâ ambulat ; nec revertebantur cùm ambularent. *Ibid.*

regimber contre son aiguillon qui vous piquera sans cesse (1). Mais parce que la paresse & le Démon vous font souvent craindre, lorsqu'il n'y a aucun sujet de craindre, voici les marques auxquelles vous pourrez discerner le véritable attrait d'avec le faux.

§. II.

1°. Le véritable attrait respecte les Loix & les Supérieurs qui les ont faites : le faux au-contraire se préfere aux Loix, & regarde en pitié ceux de qui elles sont émanées. 2°. Le véritable attrait veut toujours obéir, tant que la conscience n'y est point intéressée ; & laisse à Dieu le soin de faire ce qu'il ne peut faire lui-même, sans résister à une autorité légitime : le faux, ou n'obéit pas, ou n'obéit qu'au-dehors, & en murmurant, & en regardant l'obéissance, non comme une sainte subordination qu'il doit respecter, mais comme une dure tyrannie dont il cherche à secouer le joug avec quelque bienséance. 3°. Le véritable attrait ne veut qu'une conduite ordinaire, mais il veut la perfection de cette conduite : le faux affecte toujours la singularité, & va tracer au-loin un

(1) Durum est tibi contra stimulum calcitrare. *Act.* 16. ℣. 14.

plan de perfection, tandis qu'il néglige celle de ſon état. 4°. Le véritable attrait veut temporiſer & conſulter, non pour réſiſter à Dieu, mais pour éprouver les eſprits : le faux veut tout précipiter, & ne veut prendre conſeil de perſonne, ou n'en prend que de ceux qui adoptent toutes ces idées. 5°. Le véritable attrait veut prier, & prier beaucoup, & prier avec une parfaite ſoumiſſion aux ordres du Seigneur : le faux ou ne prie point, ou prie avec une diſpoſition toute décidée, & ſe contente d'une courte priere, ou il cherche plutôt un prétexte à ſon entêtement, qu'une régle à ſa conduite. 6°. Le véritable attrait eſt conſtant & uniforme, & s'affermit avec le temps : le faux eſt un peu ferme & peu égal, & ſe diſſipe inſenſiblement de lui-même. 7°. Le véritable attrait porte à l'humilité, à la patience, à la douceur : le faux eſt impérieux, turbulent & plein d'amertume. 8°. Le véritable attrait nous met intérieurement en ſilence & en paix : le faux nous trouble & nous fatigue. 9°. Le véritable attrait nous donne des idées claires & des images nettes des choſes qu'il nous propoſe, & de celles qui en dépendent : le faux confond ou obſcurcit toutes les idées & toutes les images de ces choſes, par une eſpece de nuage qu'il fait élever du fond de l'ame, à

force de remuer les passions. 10. Le véritable attrait nous fait sentir notre incapacité, & en même-temps nous donne du courage : le faux nous remplit de présomption, ou nous jette dans le désespoir.

§. III.

Si votre attrait a tous les caracteres, du véritable : s'il est doux, paisible, patient, humble, obéissant, modéré ; suivez-le sans hésirer & sans relâche, il vous conduira loin, mais il ne vous conduira qu'à Dieu. On voit tous les jours des personnes, privées de tout secours humain, faire de grands progrès dans la vertu, par la seule fidélité à ces mouvemens intérieurs ; & avancer plus l'ouvrage de leur sanctification, par le renoncement continuel à elles-mêmes, pour suivre l'impression de l'esprit divin, que par tous les préceptes & toutes les méthodes des maîtres de la vie spirituelle (1). L'onction divine leur enseigne toutes choses, comme dit l'Apôtre S. Jean (2). Le Saint-Esprit qui réside dans

[1] Plus proficiunt reliquendo omnia, quam studendo subtilia. *Imit. Christi*, *L.* 31. *c.* 43.

[2] Et vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis... sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus, &c. *I. Joan.* 2. ℣. 27.

une ame juste, est un grand Directeur, quand on veut l'écouter, & qu'on sait l'entendre; & proprement c'est lui seul qui dirige. Les hommes qu'il emploie à ce saint ministere, ne sont que ses interprêtes : toute leur autorité se borne à faire reconnoître aux ames qu'ils conduisent ses desseins sur elles, & à leur faire discerner sa voix. Pour l'entendre, il faut-être attentif, & avoir sans cesse l'oreille à la porte du cœur : car c'est dans le cœur qu'il parle (1), & comme à l'oreille (2). Cette attention n'est pas une application pénible, mais un silence tranquille & heureux. Toujours renfermée en elle-même, toujours unie à Dieu, attentif à ses paroles, souple à ses impressions, une ame jouit d'une paix continuelle, dont elle ne sauroit exprimer la douceur, ni estimer la paix (3). Toujours dirigée par l'esprit divin, qui ne cesse point d'inspirer, quand on ne cesse point de répondre à ses inspirations, ses désirs sont justes & modérés, ses actions reglées & saintes,

[1] Loquar ad cor ejus. *Osée.* 2. ℣. 14.

[2] Audi filia & vide, & inclina aurem tuam. *Ps.* 44.

(3) Utinam sic tecum esse, & ad hoc pervenisses, ut... ad nutum meum pure stares... tunc tota vita tuo in gaudio & pace transiret. *Imit. Christi, L.* 3. *c.* 32.

ſes paſſions aſſujetties, ſes diſcours ſérieux, ſes manieres graves, ſes intentions pures; & enfin ſa vie toute céleſte & ſi je l'oſe dire, toute divine: ce n'eſt plus elle qui vit, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en elle.

Il eſt temps de finir ce Traité déjà fort étendu. Je ne rappelle pas ici bien des choſes dont j'ai parlé dans la théorie, parce que la pratique en eſt facile, ou qu'on en trouve les regles dans les Livres de piété, bien plus répandus ſans doute que celui-ci ne le ſera. Je finis par la priere pour demander à Dieu cette paix: car c'eſt toujours à la priere qu'il faut revenir, après toutes les ſpéculations & toutes les maximes; puiſque ces ſpéculations & ces maximes doivent-être elles-mêmes le fruit de la priere, & que ſans la priere, on ne ſauroit ni les bien comprendre, ni les bien pratiquer.



Priere pour demander à Dieu la paix intérieure.

DIeu tout-puiſſant, que rien ne peut empêcher de donner le Calme à mon cœur: Dieu tout bon, qui, avec la fidélité à vos Loix, ne nous demandez que le repos de nos ames: Dieu tout aimable, dont le regne en nous n'eſt qu'a-

mour & que paix : formez vous-même dans mon âme ce silence que vous attendez pour vous communiquer à elle. Je n'y vois qu'ardeur impatiente, que confusion de mouvemens, que trouble. L'action tranquille, le désir sans passion, le zèle qui agit sans s'agiter, ne peuvent nous venir que de vous, sagesse éternelle, activité infinie, repos inaltérable, qui êtes le principe & le modele de la véritable paix. Elle est si précieuse, que votre amour & votre libéralité nous la promettent dans l'autre vie, comme la suprême récompense de la fidélité avec laquelle nous vous aurons servi dans celle-ci. Elle est si délicate, qu'elle ne peut être parfaite que dans le Ciel. Elle est si délicieuse, que l'éternité entiere ne sauroit nous en dégoûter. C'est de vous seul Pere des lumieres, sans changement & sans vicissitude; que peut descendre un présent aussi précieux, & un don aussi parfait. Vous nous l'avez promise par vos prophêtes, envoyée par votre Fils, assurée par l'effusion de votre Esprit. Ne permettez pas que l'envie de nos ennemis, le trouble de nos passions, les scrupules de notre conscience nous fassent perdre ce don céleste, qui est le gage de votre amour, l'objet de vos promesses, le prix du sang de votre Fils. Ainsi soit-il.

FIN.



Approbation du Censeur.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, qui a pour titre, *Traité de la paix intérieure* : & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, ce 19. Février 1756.

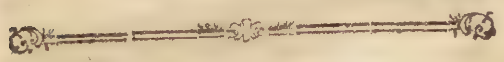
BOUCHER.

Approbation des Théologiens de l'Ordre.

NOus avons lû par ordre du Très-Révérend Pere Général un Manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Paix intérieure*, composé par le R. P. Ambroise de Lombez, Religieux de notre Ordre ; dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la Foi, très-propre à nourir la piété des Fidéles à procurer leur avancement dans la vie spirituelle. En foi de quoi nous avons signé en notre Couvent d'AUCH, ce 25 Mars 1754.

F. GABRIEL D'AUCH, ancien Professeur en Théologie.

F. DAMASE DE LA FRANÇOISE, Professeur.



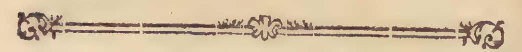
Permission du R. P. Général de l'Ordre.

FRater Seraphinus Capricollensis totius Ordinis Minorum Capucinorum Minister Generalis [L. L.] Librum Gallico idiomate scriptum, cui titulus *Traité de la paix intérieure* ; à venerabili admodum Patre Ambrosio Lum-

bariensis, ejusdem Ordinis Provinciæ Aquitaniæ antiquo Theologiæ Lectore composito, à duobus, quibus id commissum fuerat, Ordinis nostri Théologis revisum & approbatum, typis mandari posse, servatis servandis, virtute præsentium licentiam concedimus. In quorum fidem his Sigillo nostro munitis, manu propriâ subcripsimus. Dat. Romæ, die 10 Junii 1754.

F. SERAPHINUS qui suprà.

Locus Sigilli.



Permission du R. P. Provincial.

NOus soussigné Ministre Provincial des Capucins de la Province d'Aquitaine, vû l'Approbation de deux Théologiens de notre Ordre, permettons, autant qu'il est en nous, l'impression du Livre intitulé, *Traité de la paix intérieure*, composé par le R. P. Ambroise de Lombez, ancien Lecteur en Théologie, & Gardien de notre Couvent d'Auch; après qu'on aura observé à cet égard tout ce que de droit. Donné en notre dit Couvent d'Auch, le premier Avril 1756.

F. CLEMENT D'ASCAIN, Prov.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé le Pere AMBROISE DE LOMBEZ, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Traité de la Paix intérieure*, &c. s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires, A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contre-faire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse-être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires con-

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par un de nos amés, & féaux Conſeillers & Sécretaires, ſoi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro Charte Normande, & Lettres à ce contraires, Car tel eſt notre bon plaiſir. Donné à Paris le ſixieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent cinquante ſix, & de notre Régne le quarante deuxieme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 100 *fol.* 100. *conformément au Reglement de* 1723. *qui fait défenſe art.* 4. *à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires de chacun, preſcrit par l'art.* 108. *du même Réglement. A Paris le* 19. *Octobre* 2956.

Signé P. G. LE MERCIER, Syndic.

trefaits de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers a l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui : & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrée tout au long sur les Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contresel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état oui l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-Cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machaux Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Présentes du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans soffrir qu'il leur



TABLE DES CHAPITRES

PREMIERE PARTIE.

Excellences de cette Paix.

SECONDE PARTIE.

Où l'on traite des obstacles à cette paix, & des moyens de les vaincre.

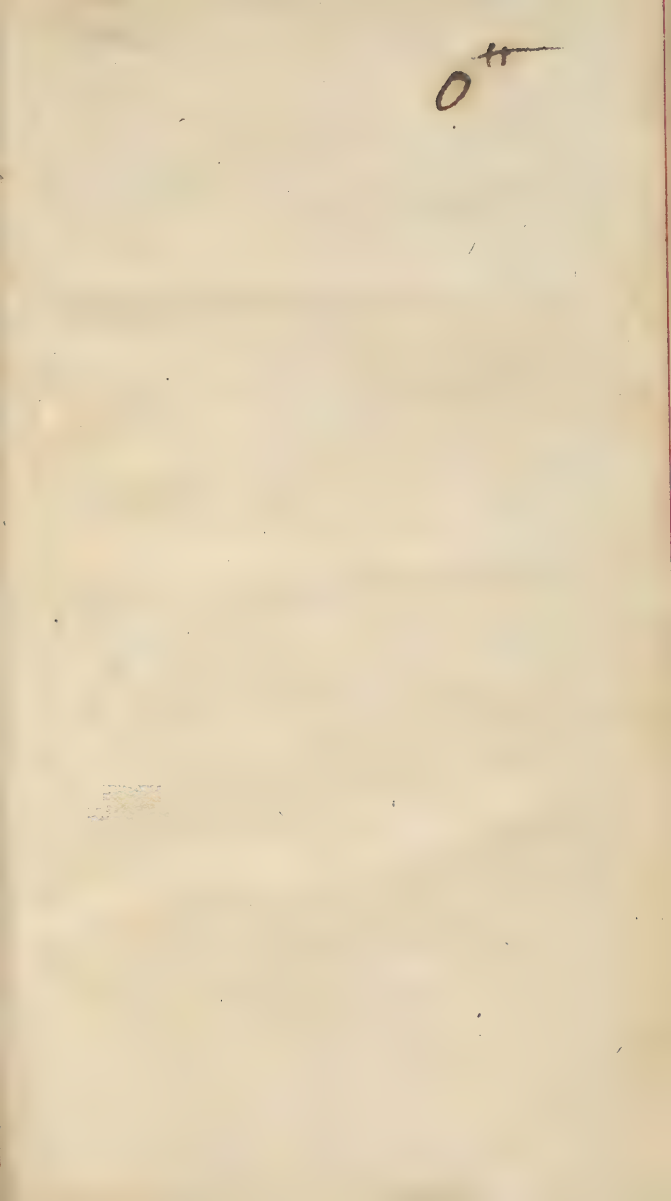
TROISIEME PARTIE.

Où l'on traite des moyens propres à acquérir cette paix.

QUATRIEME PARTIE.

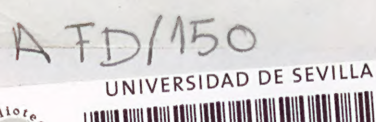
Où l'on enseigne la pratique de cette paix.

Fîn de la Table.

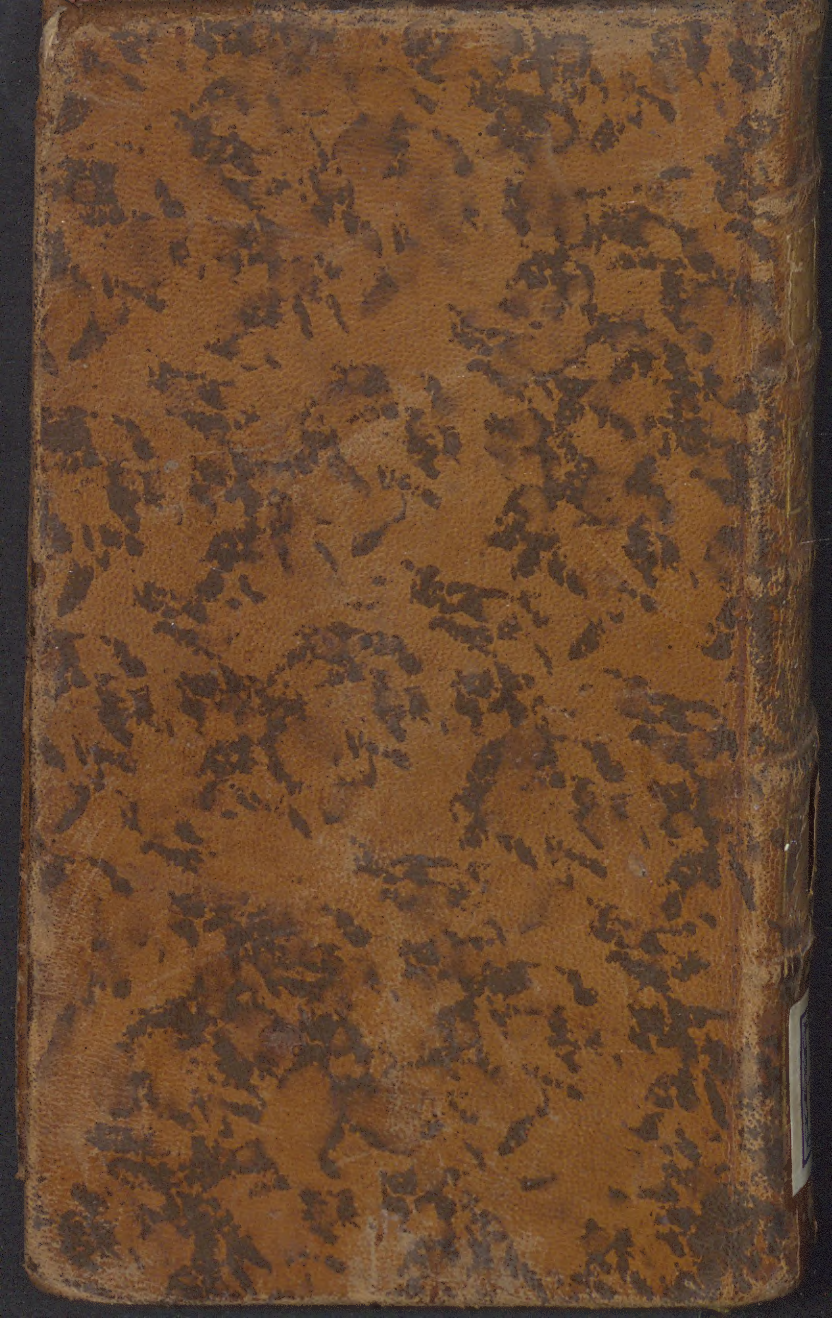


12






Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA


INT RIV
112
F. D.
150